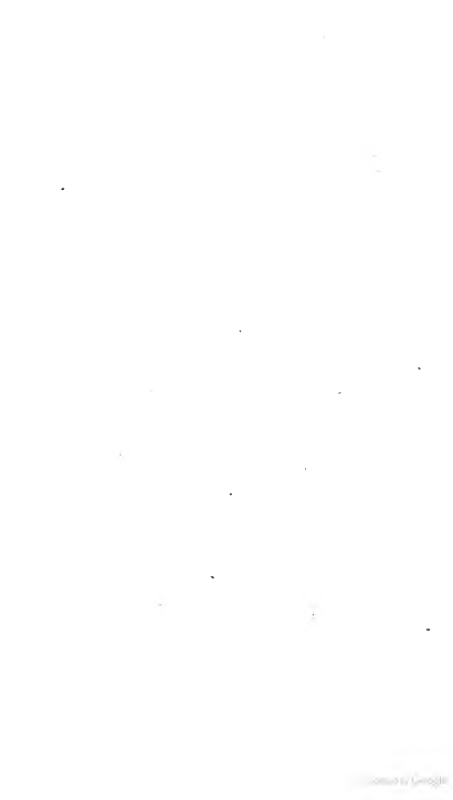






Cap. 1205



L'HEPTAMERON DES NOUVELLES

DE

très haute & très illustre princesse
MARGUERITE D'ANGOULEME
REINE DE NAVARRE

SOEUR UNIQUE DE FRANÇOIS I^{er}

NOUVELLE ÉDITION PUBLIÉE SUR LES MANUSCRITS

par la Société des Bibliophiles françois

TOME DEUXIÈME



A PARIS

Chez JANET, RUE DES BONS-ENFANTS, 28.
TECHENER, PLACE DU LOUVRE, 10.
POTIER, QUAI VOLTAIRE, 9.



MDCCCLIII

L'HEPTAMERON
DES NOUVELLES
DE
LA REINE DE NAVARRE

L'HEPTAMERON DES NOUVELLES

DE

très haute & très illustre princesse

MARGUERITE D'ANGOULEME

REINE DE NAVARRE

SOEUR UNIQUE DE FRANÇOIS 1^{er}

NOUVELLE ÉDITION PUBLIÉE SUR LES MANUSCRITS

par la Société des Bibliophiles françois

TOME DEUXIÈME



A PARIS

Imprimé avec les caractères de la Société des Bibliophiles
François

—
MDCCCLIII

*Chap. de l'Heptameron
de Marguerite d'Angoulême*

Imprimerie de CH. LAHURE (ancienne maison CRAPELET)
rue de Vaugirard, n° 9.



L'HEPTAMERON
DES NOUVELLES
DE LA ROINE DE NAVARRE.



DEUXIESME JOURNÉE

En la deuxiesme journée on devise
de ce qui promptement tombe
en la fantasie de chascun.

PROLOGUE.

LE lendemain se leverent en grand desir
de retourner au lieu où le jour precedent
avoyent eu tant de plaisir : car chascun avoyt
son compte si prest qu'il leur tardoyt qu'il ne
fust mis en lumiere. Après qu'ilz eurent ouy
la leçon de madame Oisille, & la messe où
chascun recommanda à Dieu son esperit, afin
qu'il leur donnast parole & grace de conti-

II.

A 1

nuer l'assemblée, s'en allerent dîner, ramenant les uns aux autres plusieurs histoires passées.

Et après dîner, qu'ilz se furent reposez en leurs chambres, s'en retournerent à l'heure ordonnée dedans le pré, où il sembloyt que le jour & le temps favorisast leur entreprinse : Et après qu'ilz se furent tous assis sur le siege naturel de l'herbe verte, Parlemente dist : Puis que je donnay hier soir fin à la dixiesme, c'est à moy à eslire celle qui doit commencer aujourd'huy. Et pour ce que madame Oisille fut la premiere des femmes qui parla, comme la plus saige & ancienne, je donne ma voix à la plus jeune, je ne dictz pas à la plus folle, estant asseurée que si nous la suyons toutes ne ferons pas attendre vespres si longuement que nous feismes hier. Parquoy, Nomerfide, vous tiendrez aujourd'huy les rangs de bien dire. Mais je vous prie, ne nous faictes point recommencer nostre journée par larmes. — Il ne m'en falloit pas prier, dist Nomerfide; car une de noz compaignes m'a faict choisir un conte que j'ay si bien mis en ma teste que je n'en puis dire d'autre; & s'il vous engendre tristesse vostre naturel sera bien melencolicque.

ONZIESME NOUVELLE.

Madame de Roncex estans aus Cordeliers de Tbouars, fut si pressée d'aler à ses affaires que sans regarder si les anneaus du retret estoient netz, s'ala seoir en lieu si ord que ses fesses & abillemens en furent souillés, de sorte que cryant à l'ayde & desirant recouvrer quelque femme pour la netoyer, fut servye d'hommes qui la veirent nue & au pire etat que femme se scauroit montrer (1).

EN la maison de madame de La Tre-moille y avoit une dame nommée Roncex (2), laquelle ung jour que sa maistresse estoit allée aux Cordeliers (3), eust une grande necessité d'aller au lieu où on ne peut envoyer sa chamberiere. Et appella avecq elle une fille nommée La Mothe pour luy tenir compaignie; mais pour estre honteuse & secrette, laissa la dite Mothe en la chambre, & entra toute seule en un retrainct assez obscur, lequel estoit com-

(1) Cette nouvelle, qui se trouve dans tous les manuscrits que nous avons consultés, est la dix-neuvième de l'édition de 1558. Dans l'édition de 1559, & dans les éditions suivantes, elle a été supprimée & remplacée par une nouvelle intitulée : *Propos facétieux d'un Cordelier en ses sermons* (voir aux éclaircissements, note A).

(2) Ms. 7576¹ : nommée Roubex. Ms. de Thou : nommée Roncei. Édition de 1558 : nommée Roucey.

(3) Édition de 1558 : aux Cordeliers de Thouars.

munç à tous les Cordeliers, qui avoient si bien rendu compte en ce lieu de toutes leurs viandes, que tout le retraiçt, l'anneau & la place estoient tout couverts de moust de Bacchus & de la deesse Cerès, passé par le ventre des Cordeliers. Ceste pauvre femme qui estoit si pressée, que à peine eut elle le loisir de lever sa robbe pour se mettre sur l'anneau; de fortune s'alla asseoir sur le plus ord & fâlle endroiçt qui fut en tout le retraiçt. Où elle se trouva prinse mieulx que à la gluz, & toutes ses pauvres fesses, habillemens & piedz si merueilleusement gastez, qu'elle n'osoit marcher ne se tourner de nul cousté, de paour d'avoir encores pis. Dont elle se print à crier tant qu'il luy fut possible : La Mothe, m'amie, je suis perdue & deshonorée. La pauvre fille qui avoyt oy autresfois faire des comptes de la malice des Cordeliers, soupçonnant que quelques uns fussent cachez là dedans, qui la voulussent prendre par force, courut tant qu'elle peut, disant à tous ceulx qu'elle trouvoit : Venez secourir madame de Roncex, que les Cordeliers veulent prendre par force en ce retraiçt. Lesquelz y coururent en grande diligence; & trouverent la pauvre dame de Roncex qui cryoit à l'ayde, desirant avoir quelque femme qui la peust nectioier. Et avoit le derriere tout descouvert, craignant en approcher ses habillemens, de paour de les gaster. A ce cry là entrerent les gentilz

hommes qui veirent ce beau spectacle, & ne trouverent autre Cordelier qui la tourmentast, sinon l'ordure dont elle avoyt toutes les fesses engluées. Qui ne fut pas sans rire de leur costé, ni sans grande honte du cousté d'elle; car en lieu d'avoir des femmes pour la netoier, fut servie d'hommes qui la veirent nue au pire estat que une femme se pouvoit monstrier. Parquoy les voiant, acheva de fouiller ce qui estoit net & abessa ses habillemens pour se couvrir, oubliant l'ordure où elle estoit pour la honte qu'elle avoyt de veoir les hommes. Et quand elle fut hors de ce villain lieu, la fallut despouiller toute nue & changer de tous habillemens avant qu'elle partist du couvent. Elle se fust volontiers corroucée du secours que luy amena La Mothe; mais entendant que la pauvre fille cuydoit qu'elle eust beaucoup pis, changea sa collere à rire comme les autres.

Il me semble, mes dames, que ce compte n'a esté ne long, ne melencolicque, & que vous avez eu de moy ce que vous en avez espéré. Dont la compagnie se print bien fort à rire. Et luy dist Oïfille : Combien que le compte soit ord & falle, congnoissant les personnes à qui il est advenu, on ne le sçauroit trouver fascheux. Mais j'eusse bien voulu voir la myne de La Mothe & de celle à qui elle avoyt admené si bon secours. Mais puis que vous avez si tost finy, ce dit elle à No-

merfide, donnez vofre voix à quelqu'un qui ne penfe (1) pas fi legierement. Nomerfide respondit : Si vous voulez que ma faulte foyt rabillée, je donne ma voix à Dagoucin, lequel eft fi faige que pour mourir ne diroit une follye. Dagoucin la remercia de la bonne eftime qu'elle avoyt de fon bon fens, & commença à dire : L'hiftoire que j'ay delibéré de vous racompter, c'eft pour vous faire veoir comme amour aveuglift les plus grands & honnestes cueurs, & comme mefchanceté eft difficile à vaincre par quelque benefice ne biens que ce foit.

(1) Ms. 7576². Le manufcrit que nous fuivons portait : *qui ne s'en paffe pas, &c.*

DOUZIESME NOUVELLE.

Le duc de Florence n'ayant jamais peu faire entendre à une dame l'affection qu'il luy portoit, se decouvrit à un gentil homme frere de la dame, & le pria l'en faire jouyr. Ce qu'après plusieurs remontrances au contraire, luy accorda de bouche seulement; car il le tua dedans son lit, à l'heure qu'il esperoit avoir victoire de celle qu'il avoit estimée invincible. Et ainsi delivrant sa patrie d'un tel tyran, sauva sa vie & l'honneur de sa maison.

DEPUIS dix ans en çà, en la ville de Florence, y avoit un duc de la maison de Medicis (1), lequel avoyt espousé madame Marguerite, fille bastarde de l'Empereur. Et pour ce qu'elle estoit encores si jeune, qu'il ne luy estoit licite de coucher avecq elle, attendant son aage (2), la traicta fort doucement. Car pour l'espargner fut amoureux de quelques autres dames de la ville, que la nuit il alloit veoir tandis que sa femme dormoit. Entre autres le fut d'une fort belle, faige & honneste dame, laquelle estoit seur

(1) Édition de 1558 : un duc, lequel avoit espousé madame Marguerite, fille bastarde de l'Empereur Charles le Quint (voir aux éclaircissements, note B).

(2) Édition de 1558 : attendant son aage plus meur.

d'un gentil homme que le duc aimoit comme luy mesmes, & auquel il donnoit tant d'autorité en sa maison, que sa parolle estoit obeye & craincte comme celle du duc. Et n'y avoit secret en son cueur qu'il ne luy declairast, en sorte que l'on le pouvoit nommer le second luy mesmes.

Et voyant le duc sa seur estre tant femme de bien qu'il n'avoit moien de luy declairer l'amour qu'il luy portoit, après avoir cherché toutes occasions à luy possibles, vint à ce gentil homme qu'il aimoit tant, en luy disant : S'il y avoit chose en ce monde, mon ami, que je ne voulusse faire pour vous, je craindrois à vous declarer ma fantaisye, & encores plus à vous prier m'y estre aidant. Mais je vous porte tant d'amour que si j'avois femme, mere ou fille qui peust servir à sauver vostre vie, je les y employerois plustost que de vous laisser mourir en torment; & j'estime que l'amour que vous me portez est reciproque à la mienne; & que si moy, qui suis vostre maistre, vous portois telle affection, que pour le moins ne me la scauriez porter moindre. Parquoy je vous declaireray un secret, dont le taire me met en l'estat que vous voyez, duquel je n'espere amandement que par la mort ou par le service que vous me pouvez faire.

Le gentil homme oyant les raisons de son maistre, & voyant son visaige non fainct tout

baigné de larmes, en eut si grande compaf-
fion, qu'il luy dist : Monsieur, je fuis vostre
creature; tout le bien & l'honneur que j'ay
en ce monde vient de vous : vous pouvez
parler à moy comme à vostre ame, estant seur
que ce qui sera en ma puissance est en vos
mains. A l'heure, le duc commença à luy
declairer l'amour qu'il portoit à sa seur, qui
estoit si grande & si forte, que si par son moyen
n'en avoit la joissance, il ne voioit pas qu'il
peust vivre longuement. Car il sçavoit bien
qu'envers elles, prieres ne presens ne servoient
de riens. Parquoy il le pria que, s'il aimoit
sa vie autant que luy la sienne, luy trouvast
moyen de luy faire recouvrer le bien que
sans luy il n'esperoit jamais d'avoir. Le frere,
qui aimoit sa seur & l'honneur de sa maison,
plus que le plaisir du duc, luy voulut faire
quelque remonstrance, luy suppliant en tous
autres endroicts l'employer, hors mis en une
chose si cruelle à luy, que de pourchasser le
deshonneur de son sang. Et que son cueur &
son honneur ne se pouvoient accommoder à
luy faire ce service. Le duc enflambé d'un
courroux importable, mist le doigt entre ses
dens, se mordant l'ongle, & luy respondit par
une grande fureur : Or bien, puisque je ne
trouve en vous nulle amitié, je sçay que
j'ay à faire. Le gentil homme congnoissant la
cruaulté de son maistre, eut craincte & luy
dist : Mon seigneur, puisqu'il vous plaist, je

parlerai à elle & vous diray sa reponse. Le duc luy respondit en se departant de luy : Si vous aimez ma vie, aussi feray je la vostre.

Le gentil homme entendit bien que ceste parole vouloit dire. Et fut ung jour ou deux sans veoir le duc, pensant à ce qu'il avoit à faire. D'un costé luy venoit au devant l'obligation qu'il devoit à son maistre, les biens & les honneurs qu'il avoit receuz de luy : de l'autre costé l'honneur de sa maison, l'honnesteté & chasteté de sa seur, qu'il sçavoit bien jamais ne se consentir à telle meschanceté, si par sa tromperie elle n'estoit prinse par force (1); chose si estrange que à jamais luy & les siens en feroient diffamez. Si print conclusion en ce different, qu'il aimoit mieux mourir que de faire un si meschant tour à sa seur, l'une des plus femmes de bien qui fust en toute l'Italie. Mais que plustost debvroit delivrer sa patrie d'un tel tyran, qui par force vouloit mettre une telle tache en sa maison; car il tenoit tout assésuré que, sans faire mourir le duc, la vie de luy & des siens n'estoit pas assésurée. Parquoy, sans en parler à sa seur, ni à creature du monde, delibera de faulver sa vie & venger sa honte par un mesme moyen. Et au bout de deux jours s'en vint au duc & luy dist comme il avoit tant bien practiqué sa seur,

(1) Édition de 1558 : *si par tromperie elle n'estoit prinse ou par force.*

non sans grande peine, que à la fin elle s'estoit consentie à faire à sa volonté, pourveu qu'il luy pleust tenir la chose si secrette que nul que son frere n'en eust congnoissance.

Le duc, qui desiroit ceste nouvelle, la creut facilement. Et en embrassant le messaiger, luy promettoit tout ce qu'il luy sçauroit demander; le pria de bien tost executer son entreprise, & prindrent le jour ensemble. Si le duc fut aise, il ne le fault poinct demander. Et quand il veid approcher la nuit tant desirée où il esperoit avoir la victoire de celle qu'il avoit estimée invincible, se retira de bonne heure avecq ce gentil homme tout seul; & n'oblia pas de s'acoustrer de coëffes & chemises parfumées le mieulx qu'il luy fut possible. Et quand chascun fut retiré, s'en alla avecq ce gentil homme au logis de sa dame, où il arriva en une chambre bien fort en ordre. Le gentil homme le despouilla de sa robe de nuit & le mit dedans le lit en luy disant : Mon seigneur, je vous vois querir celle qui n'entrera pas en ceste chambre sans rougir : mais j'espere que avant le matin elle sera asseurée de vous. Il laissa le duc & s'en alla en sa chambre, où il ne trouva qu'un seul homme de ses gens auquel il dist : Auroys tu bien le cueur de me suyvre en ung lieu où je me veux venger du plus grand ennemy que j'aye en ce monde? L'autre ignorant ce qu'il vouloit faire luy respondist : Ouy,

Monsieur, fust ce contre le duc mesme. A l'heure le gentil homme le mena si soubdain, qu'il n'eut loisir de prendre autres armes que ung poignart qu'il avoit. Et quand le duc l'ouyt revenir, pensant qu'il luy amenaist celle qu'il aimoit tant, ouvrit son rideau & ses oeilz pour regarder & recepvoir le bien qu'il avoit tant attendu; mais en lieu de veoir celle dont il esperoit la conservation de sa vie, va veoir la precipitation de sa mort, qui estoit une espée toute nue que le gentil homme avoit tirée, de laquelle il frappa le duc qui estoit tout en chemise : lequel denué d'armes & non de cueur, se meist en son seant, dedans le liêt & print le gentil homme à travers le corps en luy disant : Est ce cy la promesse que vous me tenez? Et voiant qu'il n'avoit autres armes que les dentz & les ongles, mordit le gentil homme au poulce, & à force de bras se defendit tant que tous deux tomberent en la ruelle du liêt. Le gentil homme, qui n'estoit trop asseuré, appella son serviteur; lequel trouvant le duc & son maistre si liez ensemble qu'il ne sçavoit lequel choisir, les tira tous deux par les piedz, au meillieu de la place, & avecq son poignard s'essaya à couper la gorge au duc, lequel se defendit jusques ad ce que la perte de son sang le rendist si foible qu'il n'en pouvoit plus. Alors le gentil homme & son serviteur le meirent dans son liêt, où à coups de poignart le parache-

verent de tuer. Puis tirans le rideau s'en allerent & enfermerent le corps mort en la chambre.

Et quand il se veid victorieux de son grand ennemy, par la mort duquel il pensoit mettre en liberté la chose publicque, se pensa que son euvre seroit imparfaict, s'il n'en faisoit autant à cinq ou six de ceulx qui estoient les prochains du duc. Or, pour en venir à fin, dist à son serviteur qu'il les allast querir l'un après l'autre pour en faire comme il avoit faict au duc. Mais le serviteur qui n'estoit ne hardy, ne fol, luy dist : Il me semble, Monsieur, que vous en avez assez faict pour ceste heure, & que vous ferez mieulx de penser à faulver vostre vie que de la vouloir oster à aultres. Car si nous demeurions autant à deffaire chascun d'eulx que nous avons faict à deffaire le duc, le jour descouvriroit plustost nostre entreprinse que ne l'aurions mise à fin, encores que nous trouvassions noz ennemis sans defense. Le gentil homme que la mauvaise conscience rendoit crainctif (1), creut son serviteur, & le menant seul avecq luy, s'en alla à ung evesque qui avoit la charge de faire ouvrir les portes de la ville & commander aux postes. Ce gentil homme luy dist : J'ay eu ce

(1) Ms. 7576^o. Le manuscrit que nous suivons portait : *le gentil homme la mauvaise conscience du quel le rendoit, &c.*

foir des nouvelles que ung mien frere est à l'article de la mort, je viens de demander mon congé au duc, lequel le m'a donné : parquoy je vous prie mander aux postes me bailler deux bons chevaux, & au portier de la ville m'ouvrir. L'evesque qui n'estimoit moins sa priere que le commandement du duc son maistre, luy bailla incontinent un bulletin par la vertu duquel la porte luy fut ouverte & les chevaux baillez ainsi qu'il demandoit. Et en lieu d'aller voir son frere s'en alla droit à Venise, où il se fait guerir des morsures que le duc luy avoit faictes, puis s'en alla en Turquie.

Le matin, tous les serviteurs du duc qui le voyoient si tard demourer à revenir, soupçonnerent bien qu'il estoit allé veoir quelque dame; mais voyans qu'il demouroit tant commencerent à le chercher par tous costez. La pauvre duchesse, qui commençoit fort à l'ayer, sçachant qu'on ne le trouvoit point, fut en grande peine. Mais quand le gentil homme qu'il aimoit tant ne fut veu non plus que luy, on alla en sa maison le chercher. Et trouvant du sang à la porte de sa chambre, l'on entra dedans; mais il n'y eut homme ne serviteur qui en sceust dire nouvelles. Et suivans les traces du sang, vindrent les pauvres serviteurs du duc à la porte de la chambre où il estoit qu'ils trouverent fermée; mais bien tost eurent rompu l'huis. Et voyans la

place toute pleine de sang, tirerent le rideau du liét & trouverent le pauvre corps endormy en son liét du dormir sans fin. Vous pouvez penser quel deuil menerent ces pauvres serviteurs, qui apporterent le corps en son palais, où arriva l'evesque, qui leur compta comme le gentil homme estoit party la nuit en diligence, soubz couleur d'aller veoir son frere. Parquoy fut congneu clairement que c'estoit luy qui avoit faict ce meordre. Et fut aussi prouvé que sa pauvre seur jamais n'en avoit oy parler. Laquelle combien qu'elle fust estonnée du cas advenu, si est ce qu'elle en aima davantaige son frere, qui n'avoit poinct espargné le hazard de sa vie pour la delivrer d'un si cruel prince ennemy. Et continua de plus en plus sa vie honneste en ses vertuz, tellement que combien qu'elle fust pauvre, pour ce que leur maison fut confisquée, si trouverent sa seur & elle des mariz autant honnestes hommes & riches qu'il y en eust poinct en Italie; & ont tousjours depuis vescu en grande & bonne reputation.

Voyla, mes dames, qui vous doibt bien faire craindre ce petit dieu qui prend plaisir à tormenter autant les princes que les pauvres, & les fortz que les foibles, & qui les aveuglit jusques là d'oublier Dieu & leur conscience, & à la fin leur propre vie. Et doibvent bien craindre les princes & ceulx qui sont en auctorité, de faire desplaisir à moindre que eulx.

Car il n'y a nul qui ne puisse nuyre quand Dieu se veult venger du pecheur, ne si grand qui sceust mal faire à celui qui est en sa garde.

Ceste histoire fut bien estimée (1) de toute la compaignie, mais elle y engendra diverses opinions : car les uns soustenoient que le gentil homme avoit faict son devoir de faulver sa vie & l'honneur de sa seur, ensemble d'avoir delivré sa patrie d'un tel tyran ; les autres disoient que non ; mais que c'estoit une trop grande ingratitude de mettre à mort celui qui luy avoit faict tant de bien & d'honneur. Les dames disoient qu'il estoit bon frere & vertueux citoyen ; les hommes au contraire qu'il estoit traistre & meschant serviteur ; & faisoit bon oyr les raisons alleguées des deux costez. Mais les dames, selon leur coustume, parloient autant par passion que par raison, disans que le duc estoit si digne de mort que bien heureux estoit celui qui avoit faict le coup. Parquoy voyant Dagoucin le grand debat qu'il avoit emeu leur dist : Pour Dieu, mes dames, ne prenez point querelle d'une chose desja passée ; mais gardez que voz beaultez ne fassent point faire de plus cruels meurtres que celui que j'ay compté. Parlemente luy dist : *La belle dame sans mercy* (2) nous a appris à

(1) Variante en correction du manuscrit 7576^a : *cette histoire fut bien ecoutée.*

(2) Voir aux éclaircissements, note C.

dire que si gracieuse maladie ne met gueres de gens à mort. — Pleust à Dieu, ma dame, ce luy dist Dagoucin, que toutes celles qui sont en ceste compaignie sceussent combien ceste opinion est faulse; & je croy qu'elles ne voudroient point avoir le nom d'estre sans mercy, ne ressembler à ceste incredule qui laissa mourir un bon serviteur par faulte d'une gracieuse response. — Vous voudriez donc, dist Parlemente, pour saulver la vie d'un qui dict nous aimer que nous missions nostre honneur & nostre conscience en dangier? — Ce n'est pas ce que je vous dy, respondit Dagoucin, car celuy qui aime parfaitement craindrait plus de blesser l'honneur de sa dame qu'elle mesme. Parquoy il me semble bien que une response honneste & gracieuse, telle que parfaite & honneste amitié requiert, ne pourroit qu'accroistre l'honneur & amender la conscience; car il n'est pas vray serviteur qui cherche le contraire. — Toutesfois, dist Ennasuite, si est ce tousjours la fin de voz oraisons qui commencent par l'honneur & finissent par le contraire. Et si tous ceulx qui sont icy en veulent dire la verité, je les en croy à leur serment. Hircan jura, quant à luy, qu'il n'avoit jamais aymé femme, hors mise la sienne, à qui il ne desirast faire offenser Dieu bien lourdement. Autant en dist Simontault, & adjousta qu'il avoit souvent souhaité toutes les femmes meschantes, hors mise la sienne.

II.

B 1

Geburon luy dist : Vrayement vous meritez que la vostre soit telle que vous desirez les autres : mais quant à moy, je puis bien vous jurer que j'ay tant aymé une femme, que j'eusse mieulx aymé mourir que pour moy elle eust faict chose dont je l'eusse moins estimée. Car mon amour estoit tant fondée en ses vertuz que pour quelque bien que j'en eusse sceu avoir, je n'y eusse voulu veoir une tache. Saffredent se print à rire en luy disant : Je pensois, Geburon, que l'amour de vostre femme & le bon sens que vous avez vous eussent mis hors du dangier d'estre amoureux, mais je vois bien que non : car vous usez encores des termes dont nous avons accoustumé de tromper les plus fines & d'estre escoutez des plus saiges. Car qui est celle qui nous fermera les oreilles, quand nous commencerons nostre propos par l'honneur & par la vertu (1)? Mais si nous leur montrions nostre cueur tel qu'il est, il y en a beaucoup de bien venuz entre les dames de qui elles ne tiendroient compte. Mais nous couvrons nostre diable du plus bel ange que nous pouvons trouver. Et soubz ceste couverture, avant que d'estre congneuz, recevons beaucoup de bonnes cheres. Et peut estre tirons les cueurs des dames si avant que

(1) Ms. 7576^a. Le manuscrit que nous suivons portait :
quand nous commencerons à l'honneur & à la vertu.

pensant aller droict à la vertu quand elles con-
gnoissent le vice, elles n'ont le moyen ny le
loisir de retirer leurs pieds.—Vrayement, dist
Geburon, je vous pensois autre que vous ne
dictes & que la vertu vous feust plus plaïsante
que le plaïsir. — Comment? dist Saffredent,
est il plus grande vertu que d'aymer comme
Dieu le commande? Il me semble que c'est
beaucoup mieulx faict d'aymer une femme
comme femme que d'en idolatrer comme d'une
image (1). Et quant à moy, je tiens ceste
opinion ferme qu'il vault mieulx en user
que d'en abuser. Les dames furent toutes du
costé de Geburon, & contraignirent Saffre-
dent de se taire; lequel dist : Il m'est bien
aisé de n'en plus parler, car j'en ay esté si
mal traicté que je n'y veulx plus retourner.
— Vostre malice, ce luy dist Longarine, est
cause de vostre mauvais traictement; car qui
est l'honneste femme qui vous voudroit pour
serviteur après les propos que nous avez
tenuz? — Celles qui ne m'ont point trouvé
fascheux, dist Saffredent, ne changeroient pas
leur honnesteté à la vostre; mais n'en parlons
plus à fin que ma colere ne face desplaïsir ny
à moy ny à autre. Regardons à qui Dagoucin
donnera sa voix; lequel dist : Je la donne à
Parlamente; car je pense qu'elle doit sçavoir

(1) Édition de 1558 : *que d'en idolatrer comme plusieurs
autres.*

plus que nul aultre, que c'est que d'honneste
& parfaicte amitié. — Puisque je suis choisie,
dist Parlamente, pour dire la tierce histoire,
je vous en diray une advenue à une dame
qui a esté tousjours bien fort de mes amies &
de laquelle la pensée ne me fut jamais celée.

TREIZIESME NOUVELLE.

Un capitaine de galeres fort serviteur d'une dame, luy envoya un dyamant qu'elle renvoya à sa femme, & le fit si bien profiter à la decharge de la conscience du capitaine que par son moyen le mary & la femme furent reunis en bonne amitié.

EN la maison de madame la Regente, mere du Roy François (1), y avoit une dame fort devote, mariée à un gentil homme de pareille volonté. Et combien que son mary fust viel, & elle belle & jeune, si est ce qu'elle le servoit & aimoit comme le plus beau & le plus jeune homme du monde. Et pour luy offer toute occasion d'ennuy se meit à vivre comme une femme de l'aage dont il estoit, fuyant toutes compaignies, accoustremens, danfes & jeuz, que les jeunes femmes ont accoustumé d'aymer, mettant tout son plaisir & recreation au service de Dieu. Parquoy le mary meist en elle une si grande amour & feureté qu'elle gouvernoit luy & sa maison comme elle vouloit. Et advint un jour que le gentil homme luy dist que dès sa jeunesse il avoit eu desir de faire le voyage de Jerusalem, luy demandant ce qu'il luy en sembloit. Elle qui

(1) Voir aux éclaircissements, note D.

ne demandoit qu'à luy complaire, luy dist : Mon amy, puisque Dieu nous a privez d'enfans & donné assez de biens, je voudrois que nous en missions une partie à faire ce saint voyage; car là ny ailleurs que vous alliez, je ne suis pas deliberée de jamais vous abandonner. Le bon homme en fut si aise, qu'il luy sembloit desja estre sur le mont de Calvaire.

Et en ceste deliberation vint à la court un gentil homme, qui souvent avoit esté à la guerre sur les Turcs, & pourchassoit envers le Roy de France une entreprinse sur une de leurs villes, dont il pouvoit venir grand profit à la chrestienté. Ce vieil gentil homme luy demanda de son voyage. Et après qu'il eut entendu ce qu'il estoit deliberé de faire, luy demanda si après son voyage il en voudroit bien faire un aultre en Jerusalem, où sa femme & luy avoient grand desir d'aller. Ce capitaine fut fort aise d'oyr ce bon desir & luy promit de l'y mener & de tenir l'affaire secreete. Il luy tarda bien qu'il ne trouvast sa bonne femme pour luy compter ce qu'il avoit fait; laquelle n'avoit gueres moins d'envie que le voyage se parachevast que son mary. Et pour ceste occasion parloit souvent au capitaine, lequel, regardant plus à elle qu'à sa parole, fut si fort amoureux que souvent en luy parlant des voyages qu'il avoit faits sur mer, mesloit l'embarquement de Marseille avec l'Archipelle, & en voulant parler d'un navire parloit d'un

cheval (1), comme celuy qui estoit ravy & hors de son sens; mais il la trouva telle qu'il ne luy en osoit faire semblant. Et sa dissimulation luy engendra un tel feu dans le cueur, que souvent il tomboit malade, dont la dicte dame estoit aussi soingneuse comme de la croix & de la guide de son chemin; & l'envoyoit visiter si souvent que congnoissant qu'elle avoit soing de luy il guerissoit sans aultre medecine. Mais plusieurs personnes voyans ce capitaine qui avoit eu le bruiet d'estre plus hardy & gentil compaignon que bon chrestien, s'emerveillerent comme ceste dame l'accointoit si fort. Et voyans qu'il avoit changé de toutes conditions, qu'il frequentoit les eglises, les sermons & confessions, se doubterent que c'estoit pour avoir la bonne grace de la dame; ne se peurent tenir de luy en dire quelques paroles. Ce capitaine craignant que si la dame en entendoit quelque chose, cela le separast de sa presence, dist à son mary & à elle, comme il estoit prest d'estre despesché du Roy & de s'en aller, & qu'il avoit plusieurs choses à luy dire : mais à fin que son affaire fust tenu plus secret, il ne vouloit plus parler à luy & à sa femme devant les gens, mais les pria de l'envoyer querir quand ils seroient retirez tous deux. Le gentil homme trouva

(1) Édition de 1558 : & en voulant parler d'un Maure, parloit d'un cheval.

son opinion bonne, & ne failloit tous les foirs de se coucher de bonne heure & faire defhabiller sa femme.

Et quand tous leurs gens estoient retirez, envoioient querir le capitaine, & devoisoient là du voyage de Jerusalem, où souvent le bon homme en grande devotion s'endormoit. Le capitaine, voyant ce gentil homme vieil endormy dedans un liêt, & luy dans une chaise auprès de celle qu'il trouvoit la plus belle & la plus honneste du monde, avoit le cueur si ferré entre craincte de parler & desir que souvent il perdoit la parole. Mais à fin qu'elle ne s'en apperceust, se mettoit à parler des saincts lieux de Jerusalem, où estoient les signes de la grande amour que Jesus Christ nous a portée. Et en parlant de ceste amour couvroit la sienne, regardant ceste dame avecq larmes & souspirs, dont elle ne s'apperceust jamais. Mais voyant sa devoute contenance l'estimoit si saint homme qu'elle le pria de luy dire quelle vie il avoit menée, & comme il estoit venu à ceste amour de Dieu. Il luy declaira comme il estoit un pauvre gentil homme qui pour parvenir à richesse & honneur avoit oublié sa conscience & avoit espousé une femme trop proche son alliée, pource qu'elle estoit riche, combien qu'elle fust laide & vieille & qu'il ne l'aimast point; & après avoir tiré tout son argent, s'en estoit allé sur la marine chercher ses adventures & avoit

tant faict par son labeur qu'il estoit venu en estat honorable. Mais depuis qu'il avoit eu congnoissance d'elle, elle estoit cause par ses saintes paroles & bon exemple de luy avoir faict changer sa vie. Et que du tout se deliberoit s'il pouvoit retourner de son entreprinse, de mener son mary & elle en Jerusalem, pour satisfaire en partie à ses grands pechez où il avoit mis fin, sinon qu'encores n'avoit satisfait à sa femme à laquelle il esperoit bientôt se reconcilier. Tous ces propos pleurent à ceste dame, & surtout se resjouit d'avoir tiré un tel homme à l'amour & crainte de Dieu. Et jusques ad ce qu'il partist de la court continuerent tous les soirs ces longs parlemens, sans que jamais il osast declairer son intention. Et luy fait present de quelque crucifix de nostre Dame de pitié, la priant qu'en le voyant elle eust tous les jours memoire de luy.

L'heure de son partement vint, & quand il eut prins congé du mary, lequel s'endormit, il vint dire adieu à sa dame, à laquelle il veid les larmes aux oeilz pour l'honneste amitié qu'elle luy portoit, qui luy rendoit sa passion si importable que pour ne l'oser declarer tomba quasi esvanouy, en luy disant adieu, en une si grande fueur universelle que non ses oeilz seulement, mais tout son corps, jectoient larmes. Et ainsi sans parler se departist, dont la dame demora fort estonnée; car elle n'avoit jamais veu un tel signe de re-

gret. Toutesfois poinct ne changea son bon jugement envers luy & l'accompagna de prieres & oraisons. Au bout d'un mois, ainsi que la dame retournoit à son logis trouva un gentil homme qui luy presenta une lettre de par le capitaine, la priant qu'elle la voulust veoir à part : & luy dist comme il l'avoit veu embarqué, bien deliberé de faire chose agreable au Roy & à l'augmentation de la chrestienté; & que de luy il s'en retournoit à Marseille pour donner ordre aux affaires du dict capitaine. La dame se retira à une fenestre à part, & ouvrit sa lettre de deux feuilles de papier escriptes de tous costez, en laquelle y avoit l'epistre qui s'ensuiet :

Mon long celer, ma taciturnité
 Apporté m'a telle necessité
 Que je ne puis trouver nul reconfort,
 Fors de parler ou de souffrir la mort.
 Ce parler là auquel j'ay defendu
 De se monstrier à toy a attendu
 De me veoir seul & de mon secours loing;
 Et lors m'a dict qu'il estoit de besoing
 De le laisser aller s'esvertuer
 De se monstrier ou bien de me tuer.
 Et a plus faict, car il s'est venu mettre
 Au beau milieu de ceste mienne lettre,
 Et dist que puis que mon oeil ne peut veoir
 Celle qui tient ma vie en son pouvoir,
 Dont le regard sans plus me contantoit,
 Quand son parler mon oreille escoutoit,
 Que maintenant par force il faillira
 Devant tes yeulx, où point ne faillira
 De te monstrier mes plaincts & mes clameurs,

Dont le celer est cause que je meurs.
Je l'ay voulu de ce papier oster,
Craignant que point ne voulusse escouter
Ce sot parler qui se monstre en absence,
Qui trop estoit craintif en ta presence;
Disant : Mieulx vault en me taisant mourir,
Que de vouloir ma vie secourir
Pour ennuyer celle que j'aime tant
Que de mourir pour son bien suis content!
D'autre costé ma mort pourroit porter
Occasion de trop desconforter
Celle pour qui seulement j'ay envie
De conserver ma santé & ma vie.
Ne t'ay je pas, o ma dame, promis
Que mon voiage à fin heureuse mis,
Tu me verrois devers toy retourner,
Pour ton mary avec toy emmener
Au lieu où tant a de devotion
Pour prier Dieu sur le mont de Syon?
Si je me meurs nul ne t'y menera
Trop de regret ma mort ramenera,
Voyant à riens tourner nostre entreprinse
Qu'avecques tant d'affection as prinse.
Je vivray doncq, & lors t'y meneray
Et en brief temps à toy retourneray.
La mort pour moy est bonne, à mon advis,
Mais seulement pour toy seule je vis.
Pour vivre donc il me fault allegier
Mon pauvre cueur, & du faiz soulager,
Qui est à luy & à moy importable,
De te monstrar mon amour veritable
Qui est si grande & si bonne & si forte,
Qu'il n'y en eut oncques de telle sorte.
Que diras tu? O parler trop hardy,
Que diras tu? Je te laisse aller, dy.
Pourras tu bien luy donner congnoissance
De mon amour? Las! tu n'as la puissance
D'en demonstrier la milliesme part :

Diras tu poinct au moins que son regard
A retiré mon cueur de telle force
Que mon corps n'est plus qu'une morte escorce,
Si par le sien je n'ay vie & vigueur?
Las! mon parler foible & plein de langueur,
Tu n'as pouvoir de bien au vray luy peindre
Comment son oeil peut un bon cueur contraindre.
Encores moins à louer sa parole
Ta puissance est pauvre, debile & molle.
Si tu pouvois au moins luy dire ung mot,
Que bien souvent comme muet & sot
Sa bonne grace & vertu me rendoit,
Et à mon oeil qui tant la regardoit
Faisoit jetter par grand amour les larmes,
Et à ma bouche aussi changer ses termes;
Voire & en lieu dire que je l'aimois
Je luy parlois des signes & des mois
Et de l'estoille Articque & Antarticque.
O mon parler! tu n'as pas la pratique
De luy compter en quel estonnement
Me mettoit lors mon amoureux tourment,
De dire aussi mes maux & mes douleurs.
Il n'y a pas en toy tant de valeurs,
De declairer ma grande & forte amour,
Tu ne sçaurois me faire ung si bon tour.
A tout le moins si tu ne peux le tout
Luy racompter, prens toy à quelque bout,
Et dy ainsi : craincte de te desplaire
M'a faict longtemps maulgré mon vouloir taire
Ma grande amour qui devant toi merite
Et devant Dieu & le ciel estre dicte.
Car ta vertu en est le fondement,
Qui me rend doulx mon trop cruel tourment,
Veu que l'on doit un tel tresor ouvrir
Devant chacun & son cueur descouvrir.
Car qui pourroit un tel amant reprendre
D'avoir osé & voulu entreprendre
D'acquérir dame, en qui la vertu toute

Voire & l'honneur faict son sejour sans doubte ?
Mais au contraire, on doit bien fort blâmer
Celuy qui voit un tel bien sans l'aimer.
Or l'ay je veu & l'aime d'un tel cueur
Qu'amour sans plus en a esté vainqueur.
Las ! ce n'est point amour legier ou fainct
Sur fondement de beauté fol & painct :
Encores moins cest amour qui me lie,
Regarde en rien la villaine folle.
Poinct n'est fondé en villaine esperance
D'avoir de toy aucune joissance :
Car rien n'y a au fonds de mon desir
Qui contre toy souhaite nul plaisir.
J'aymerois mieulx mourir en ce voyage,
Que te sçavoir moins vertueuse ou saige,
Ne que pour moy fust moindre la vertu
Dont ton corps est en ton cueur revestu.
Aimer te veulx comme la plus parfaicte
Qui oncques fut ; parquoy rien ne souhaite
Qui puisse oster ceste perfection,
La cause & fin de mon affection ;
Car plus de moy tu es saige estimée,
Et plus aussi parfaictement aimée,
Je ne suis pas celuy qui se console
En son amour & en sa dame folle.
Mon amour est très saige & raisonnable ;
Car je l'ay mis en dame tant aimable
Qu'il n'y a Dieu, ny ange en paradis,
Qu'en te voyant ne dist ce que je dis.
Et si de toy je ne puis estre aymé
Il me suffist au moins d'estre estimé
Le serviteur plus parfaict qui fut oncques :
Ce que croiras, j'en suis très seur, adonques
Que la longueur du temps te fera veoir
Que de t'aymer te fais loyal devoir :
Et si de toy je n'en reçois autant
A tout le moins de t'aymer suis contant,
En t'assurant que rien ne te demande,

Fors seulement que je te recommande
 Le cueur & corps brulant pour ton service
 Dessus l'autel d'amour pour sacrifice.
 Croy hardiment que si je reviens vif,
 Tu reverras ton serviteur naïf :
 Et si je meurs ton serviteur mourra,
 Que jamais dame un tel n'en trouvera.
 Ainsi de toy s'en va emporter l'onde
 Le plus parfaict serviteur de ce monde.
 La mer peut bien ce mien corps emporter,
 Mais non le cueur que nul ne peut oster
 D'avecques toy, où il faiët sa demeure,
 Sans plus vouloir à moy venir une heure.
 Si je pouvois avoir par juste eschange
 Un peu du tien clair & pur comme un ange,
 Je ne craindrois d'emporter la victoire
 Dont ton seul cueur en gagneroit la gloire.
 Or vienne doncques ce qu'il en adviendra,
 J'en ay jecté le dé, là se tiendra
 Ma volonté sans aucun changement.
 Et pour mieulx peindre au tien entendement
 Ma loyauté, ma ferme feureté,
 Ce diamant, pierre de fermeté
 En ton doigt blanc, te supplie, prendre :
 Par qui pourras trop plus qu'heureux me rendre.
 O diamant dy : amant cy m'envoye
 Qui entreprend ceste douteuse voye (1)
 Pour meriter par ses oeuvres & faiëts
 D'estre du rang des vertueux parfaicts;
 A fin qu'un jour il puisse avoir sa place
 Au désiré lieu de ta bonne grace.

La dame leut l'epistre tout du long, & de

(1) Édition de 1558 :

Ce diamant suis celui qui m'envoye
 Entreprenant ceste douteuse voye.

tant plus s'esmerveilleoit de l'affection du capitaine que moins elle en avoit eu de soupçon. Et en regardant la table du diamant grande & belle, dont l'anneau estoit esmaillé de noir, fut en grande peine de ce qu'elle en avoit à faire. Et après avoir resvé toute la nuit sur ces propos, fut très aise d'avoir occasion de ne luy faire réponse par faulte de messaigier, pensant en elle mesme, qu'avecq les peines qu'il portoit pour le service de son maistre, il n'avoit besoing d'estre fasché de la mauvaise réponse qu'elle estoit deliberée de luy faire, laquelle elle remiét à son retour. Mais elle se trouva fort empeschée du diamant; car elle n'avoit poinct accoustumé de se parer aux despens d'autres que de son mary. Parquoy elle qui estoit de bon entendement, pensa de faire proficter cest anneau à la conscience du capitaine. Elle depescha un sien serviteur, qu'elle envoya à la demoiselle femme du capitaine, en feignant que ce fust une religieuse de Tarascon qui luy escrivit une telle lettre :

Madame, monsieur vostre mary est passé par icy bien peu avant son embarquement, & après s'estre confessé & receu son Createur comme bon chrestien, m'a declairé ung faict qu'il avoit sur sa conscience, c'est le regret de ne vous avoir tant aymée comme il devoit. Et me pria & conjura à son partement de vous envoyer ceste lettre avec ce diamant,

lequel il vous prie garder pour l'amour de luy, vous assurant que si Dieu le faict retourner en santé, jamais femme ne fut mieulx traictée que vous serez; & ceste pierre de fermeté vous en fera foy pour luy. Je vous prie l'avoir pour recommandé en vos bonnes prieres, car aux miennes il aura part toute ma vie.

Ceste lettre parfaicte & signée au nom d'une religieuse, fut envoyée par la dame à la femme du capitaine. Et quand la bonne vieille veid la lettre & l'anneau, il ne fault demander combien elle pleura de joye & de regret d'estre aimée & estimée de son bon mary de la vue duquel elle se voyoit estre privée. Et en baissant l'anneau plus de mille fois, l'arrousoit de ses larmes, benissant Dieu qui sur la fin de ses jours luy avoit redonné l'amitié de son mary, laquelle elle avoit tenue longtemps pour perdue. Et remerciant la religieuse qui estoit cause de tant de bien, à laquelle fait la meilleure responce qu'elle peut, que le mesfaigier rapporta en bonne diligence à sa maistresse, qui ne la leut, ny n'entendit ce que luy dist son serviteur sans en rire bien fort. Et se contenta d'estre deffaicte de son diamant par si profitable moyen que de reunir le mary & la femme en bonne amitié, dont luy sembla avoir gagné ung royaulme.

Ung peu de temps après vindrent nouvelles de la deffaicte & mort du pauvre capitaine,

& comme il fut abandonné de ceulx qui le devoient secourir, & son entreprinse revelée par les Rhodiens, qui la debvoient tenir secrette; en telle sorte que luy avecq tous ceulx qui descendirent en terre, qui estoient en nombre de quatre vingts, furent tous tuez : entre lesquels estoit un gentil homme nommé Jehan & un Turc tenu sur les fons par la dicte dame, lesquels deux elle avoit donnez au capitaine, pour faire le voyage avecq luy. Dont l'un mourut auprès de luy, & le Turc avec quinze coups de fleches, se saulva à nouer jusques dedans les vaisseaulx françois. Et par luy seul fut entendue la verité de toute ceste affaire; car ung gentil homme, que le pauvre capitaine avoit prins pour amy & compaignon, & l'avoit avancé envers le Roy & les plus grands de France, si tost qu'il veid mettre pied à terre au dict capitaine retira bien avant en la mer ses vaisseaulx. Et quand le capitaine veid son entreprinse descouverte & plus de quatre mil Turcs, se voulut retirer comme il debvoit. Mais le gentil homme en qui il avoit eu si grande fiance, voyant que par sa mort la charge luy demouroit seule de ceste grande armée & le profit, meit en avant à tous les gentils hommes qu'il ne falloit pas hazarder les vaisseaulx du Roy, ne tant de gens de bien qui estoient dedans pour saulver cent personnes seulement; & ceulx qui n'avoient pas trop de hardiesse furent de son opinion.

II.

C I

Et voyant le dict capitaine que plus il les appelloit & plus ils s'eslongnoient de son secours, se retourna devers les Turcs, estant au sablon jusques au genoil, où il feit tant de faicts d'armes & de vaillances qu'il sembloit que luy seul deust deffaire tous ses ennemis, dont son traistre compaignon avoit plus de paour que desir de sa victoire. A la fin, quelques armes qu'il sceut faire, receut tant de coups de fleches de ceulx qui ne pouvoient approcher de luy que de la portée de leurs arcs, qu'il commença à perdre tout son sang. Et lors les Turcs voyans la foiblesse de ces vrais chrestiens, les vindrent charger à grands coups de cymetere : lesquels tant que Dieu leur donna force & vie se deffendirent jusques au bout. Le capitaine appella ce gentil homme nommé Jehan, que sa dame luy avoit donné & le Turc aussi, & en mettant la poincte de son espée en terre, tombant à genoux auprès baïsa & embrassa la croix, disant : Seigneur, prens l'ame en tes mains de celuy qui n'a espargné sa vie pour exalter ton nom. Le gentil homme, nommé Jehan, voyant qu'avec ses parolles la vie luy deffailloit, embrassa luy & la croix de l'espée qu'il tenoit pour le cuider secourir ; mais un Turc par derriere luy coupa les deux cuisses, & en criant tout hault : Allons, capitaine, allons en paradis veoir celuy pour qui nous mourons, fut compaignon à la mort comme il avoit esté à la vie

du pauvre capitaine. Le Turc, voyant qu'il ne pouvoit servir à l'un ny à l'autre, estant frappé de quinze fleches, se retira vers ses navires, & en demandant y estre receu, combien qu'il fust seul eschappé des quatre vingts, fut refusé par le traistre compaignon. Mais luy qui sçavoit fort bien nager, se jetta dedans la mer, & feit tant qu'il fut receu en ung petit vaisseau, & au bout de quelque temps guery de ses playes. Et par ce pauvre estranger fut la verité congneu entierement à l'honneur du capitaine & à la honte de son compaignon, duquel le Roy & tous les gens de bien qui oyrent le bruiët, jugerent la meschanceté si grande envers Dieu & les hommes qu'il n'y avoit mort dont il ne fut digne. Mais à sa venue donna tant de choses faulses à entendre, avecq force presens, que non seulement se faulva de pugnition mais eut la charge de celuy qu'il n'estoit digne de servir de varlet.

Quand ceste piteuse nouvelle vint à la court, madame la Regente, qui l'estimoit fort, le regretta merveilleusement; aussi feit le Roy & tous les gens de bien qui le congnoissoient. Et celle qu'il aymoît le mieulx oyant une si estrange, piteuse & chrestienne mort, changea la duresse du propos qu'elle avoit deliberé luy tenir en larmes & lamentations; à quoy son mary luy tint compaignie, se voyans frustrez de l'esperoir de leur voyage. Je ne veulx oublier que une damoiselle qui

estoit à ceste dame, laquelle aimoit ce gentil homme nommé Jehan, plus que soy mesmes, le propre jour que les deux gentils hommes furent tuez, vint dire à sa maistresse qu'elle avoit veu en songe celuy qu'elle aymoit tant vestu de blanc, lequel luy estoit venu dire adieu, & qu'il s'en alloit en paradis avecq son capitaine. Mais quand elle sceut que son songe estoit veritable, elle feit un tel ducil que sa maistresse avoit assez à faire à la consoler. Au bout de quelque temps la court alla en Normandie, d'où estoit le gentil homme, la femme duquel ne faillit à venir faire la reverence à madame la Regente. Et pour y estre presentée s'adressa à la dame que son mary avoit tant aymée. Et en attendant l'heure propre en une eglise, commença à regretter & louer son mary & entre aultres choses luy dist : Helas, ma dame ! mon malheur est le plus grand qu'il n'advint oncques à femme, car à l'heure qu'il m'aimoit plus qu'il n'avoit jamais faict Dieu me l'a osté. Et en ce disant luy monstra l'anneau qu'elle avoit au doigt comme le signe de sa parfaicte amitié, qui ne fut sans grandes larmes : dont la dame, quelque regret qu'elle en eust, avoit tant d'envie de rire, veu que de sa tromperie estoit failly un tel bien, qu'elle ne la voulut presenter à madame la Regente, mais la bailla à une aultre & se retira en une chapelle, où elle passa l'envie qu'elle avoit de rire.

Il me semble, mes dames, que celles à qui on presente de telles choses, debvroient desirer en faire oeuvre qui vint à aussi bonne fin que feyt ceste bonne dame; car elles trouveroient que les bienfaicts sont les joyes des biens faisans. Et ne fault poinct accuser ceste dame de tromperie, mais estimer de son bon sens, qui convertit en bien ce qui de soy ne valoit riens. — Voulez vous dire, ce dist Nomerfide, qu'un beau diamant de deux cens escus ne vault riens? Je vous assure que s'il fust tumbé entre mes mains, sa femme ne ses parens n'en eussent riens veu. Il n'est rien mieulx à soy que ce qui est donné. Le gentil homme estoit mort, personne n'en sçavoit rien, elle se fust bien passée de faire tant plorer ceste pauvre vieille. — En bonne foy, ce dist Hircan, vous avez raison, car il y a des femmes qui pour se monstrier plus excellentes que les aultres, font des oeuvres apparantes contre leur naturel, car nous sçavons bien tous qu'il n'est riens si avaricieux que une femme. Toutesfois leur gloire passe souvent leur avarice, qui force leurs cueurs à faire ce qu'elles ne veulent. Et croy que celle qui laissa ainsi le diamant n'estoit pas digne de le porter. — Hola! hola! ce dist Oisille, je me doubte bien qu'elle est; parquoy, je vous prie, ne la condamnez poinct sans l'oyr (1). — Ma dame, dist

(1) Ms. 7576^a : *Ne la condamnés point sans voir.*

Hircan, je ne la condamne poinct, mais si le gentil homme estoit autant vertueux que vous dictes, elle estoit honorée d'avoir ung tel serviteur & de porter son anneau; mais peut estre que ung moins digne d'estre aimé la tenoit si bien par le doigt que l'anneau n'y pouvoit entrer. — Vrayement, ce dist Ennasuitte, elle le pouvoit bien garder, puisque personne n'en sçavoit rien. — Comment? ce dist Geburon, toutes choses à ceulx qui ayment sont elles licites, mais que l'on n'en sache riens? — Par ma foy, ce dist Saffredent, je ne vois onques meffaiect pugny, sinon la sottise; car il n'y a meurtrier, larron, ny adultere, mais qu'il soit aussi fin que maulvais, qui soit jamais reprins par justice, ny blasmé entre les hommes. Mais souvent la malice est si grande qu'elle les aveugle; de forte qu'ils deviennent fots, & comme j'ay dict : seulement les fots sont punis & non les vicieux. — Vous en direz ce qu'il vous plaira, ce dist Oisille, Dieu peut juger le cueur de ceste dame; mais quant à moy, je treuve le faiect très honnestes & vertueux. Pour n'en débattre plus, je vous prie, Parlemente, donner vostre voix à quelqu'un. — Je la donne très volontiers, ce dist elle, à Simontault; car après ces deux tristes nouvelles, il ne fault de nous en dire une qui ne nous fera poinct plorer. — Je vous remercie, dist Simontault, en me dormant vostre voix il ne s'en fault gueres

que ne me nommiez plaissant, qui est un nom que je trouve fort fascheux : & pour m'en venger, je vous monstraray qu'il y a des femmes qui font bien semblant d'estre chastes envers quelques uns, ou pour quelque temps; mais la fin les monstre telles qu'elles font, comme vous verrez par une histoire très veritable (1).

(1) Éd. de 1558 : *Je vous remercie, dist Simontault, car en me donnant vostre voix, je serois bien mal gracieux si je refusois à m'aquitter en l'endroit d'une tant honneste compaignie.*

QUATORZIESME NOUVELLE.

Le seigneur de Bonnyvet pour se venger de la cruauté d'une dame milanoise s'accointa d'un gentil homme italien, qu'elle aymoît sans qu'il en eut encores rien eu que bonnes paroles & assurance d'être aymé. Et pour parvenir à son intention, lui conseilla si bien que sa dame luy accorda ce que tant il avoit pourchassé. Dont le gentil homme avertit Bonnyvet qui après s'estre fait couper les cheveux & la barbe, vestu d'habillemens semblables à ceus du gentil homme, s'en ala sur le my nuyt mettre sa vengeance à execution, qui fut cause que la dame, après avoir entendue de luy l'invention qu'il avoit trouvée pour la gangner, luy promit se departir de l'amytie de ceus de sa nation & s'arreter à luy.

EN la duché de Milan, du temps que le grand maistre de Chaumont (1) en estoit gouverneur, y avoit un gentil homme nommé le seigneur de Bonnyvet, qui depuis par ses merites fut admiral de France. Estant à Milan, fort aymé du dict grand maistre & de tout le monde pour les vertuz qui estoient en luy, se trouvoit volontiers aux festins où toutes les dames se assembloient, desquelles il estoit mieulx voulu que ne fut oncques François,

(1) Voir aux éclaircissements, note E.

tant pour sa beaulté, bonne grace & bonne parole que pour le bruiet que chascun luy donnoit d'estre un des plus adroicts & hardys aux armes qui fust poinct de son temps. Ung jour en masque, à ung carnaval, mena dancer une des plus braves & belles dames qui fust poinct en la ville : & quand les hautsbois faisoient pause, ne failloit à luy tenir les propos d'amour qu'il sçavoit mieux que nul aultre dire. Mais elle qui ne luy debvoit rien de respondre, luy voulut soubdain mettre la paille au devant & l'arrester, en l'assurant qu'elle n'aimoit ni n'aimeroit jamais que son mary, & qu'il ne s'y attendist en aucune maniere. Pour ceste responce ne se tint le gentil homme refusé, & la pourchassa vivement jusques à la my caresme. Pour toute resolution, il la trouva ferme en propos de n'aymer ne luy ne aultre : ce qu'il ne peut croire veu la mauvaïse grace que son mary avoit & la grande beaulté d'elle. Il se delibera, puisqu'elle ufoit de dissimulation, d'user aussi de tromperie; & dès l'heure lâissa la poursuite qu'il luy faisoit, & s'enquist si bien de sa vie, qu'il trouva qu'elle aymoît un gentil homme italien, bien faige & honneste.

Le dict seigneur de Bonnivet accointa peu à peu ce gentil homme par telle douceur & finesse qu'il ne s'apperceut de l'occasion, mais l'aima si parfaictement qu'après sa dame c'estoit la creature du monde qu'il aimoit le

plus. Le seigneur de Bonnivet pour luy arracher son secret du cueur faingnit de luy dire le sien, & qu'il aimoit une dame où jamais n'avoit pensé, le priant le tenir secret, & qu'ils n'eussent tous deux que ung cueur & une pensée. Le pauvre gentil homme, pour luy monstrier l'amour reciproque, luy va declarer tout du long celle qu'il portoit à la dame dont Bonnivet se vouloit venger; & une fois le jour s'assembloient en quelque lieu tous deux pour rendre compte des bonnes fortunes advenues le long de la journée, ce que l'un faisoit en mensonge & l'autre en verité. Et confessa le gentil homme avoir aymé trois ans ceste dame sans en avoir riens eu sinon bonnes paroles & assurance d'estre aymé. Le dict de Bonnivet luy conseilla tous les moyens qu'il luy fut possible pour parvenir à son intention; dont il se trouva si bien que en peu de jours elle luy accorda tout ce qu'il demandoit; il ne restoit que de trouver le moyen, ce que bien tost par le conseil du seigneur de Bonnivet fut trouvé. Et ung jour avant souper luy dist le gentil homme : Monsieur, je suis plus tenu à vous qu'à tous les hommes du monde, car par vostre bon conseil j'espere avoir ceste nuit ce que tant d'années j'ay désiré. Je te prie, mon amy, ce luy dist Bonnivet, compte moy la sorte de ton entreprinse pour veoir s'il y a tromperie ou hazard, pour te y servir de bon amy, Le

gentil homme luy va compter comme elle avoit moyené de faire laisser la grande porte de la maison ouverte, soubz coulleur de quelque maladie qu'avoit un de ses freres, pour laquelle à toute heure falloit envoyer à la ville querir ses necessitez; & qu'il pourroit entrer seurement dedans la court, mais qu'il se gardast de monter par l'escallier, & qu'il passast par ung petit degré qui estoit à main droicte, & entraist en la premiere gallerie qu'il trouveroit, où toutes les portes des chambres de son beau pere & de ses beaulx freres se rendoient; & qu'il choisist bien la troisieme plus près du dict degré, & si en la poussant doucement il la trouvoit fermée, qu'il s'en allast, estant asseuré que son mary estoit revenu, lequel toutesfois ne devoit revenir de deux jours; & que, s'il la trouvoit ouverte, il entraist doucement, & qu'il la refermast hardiment au coureil, sachant qu'il n'y avoit qu'elle seule en la chambre, & que surtout il n'oubliaist à faire faire des souliers de feutre, de paour de faire bruiet; & qu'il se gardast bien de venir plus tost que deux heures après minuiet ne fussent passées, pource que ses beaulx freres qui aymoient fort le jeu ne s'alloient jamais coucher qu'il ne fust plus d'une heure. Le dict de Bonnivet luy respondit : Va mon amy, Dieu te conduise; je le prie qu'il te garde d'inconvenient : si ma compaignie y sert de quelque chose, je n'es-

pargneray rien qui soit en ma puissance. Le gentil homme le mercia bien fort, & luy dist qu'en ceste affaire il ne pouvoit estre trop seul; & s'en alla pour y donner ordre.

Le seigneur de Bonnivet ne dormit pas de son costé; & voyant qu'il estoit heure de se venger de sa cruelle dame se retira de bonne heure en son logis, & se fait couper la barbe de la longueur & largeur que l'avoit le gentil homme; aussi se fait couper les cheveux à fin qu'à le toucher on ne peust congnoistre leur difference. Il n'oblia pas les escarpins de feutre & le demorant des habillemens semblables au gentil homme. Et pource qu'il estoit fort aimé du beau pere de ceste femme, ne craignit d'y aller de bonne heure, pensant que s'il estoit apperceu il iroit tout droict à la chambre du bon homme avec lequel il avoit quelque affaire. Et sur l'heure de minuiet entra en la maison de ceste dame, où il trouva assez d'allans & de venans; mais parmy eulx passa sans estre congneu & arriva en la gallerie. Et touchant les deux premieres portes les trouva fermées, & la troisieme non, laquelle doucement il poussa. Et entré qu'il fut en la chambre de la dame, la referma au coureil, & veid toute ceste chambre tendue de linge blanc, le pavement & le dessus de mesmes, & un liét de toile fort deliée tant bien ouvré de blanc qu'il n'estoit possible de plus; & la dame seule dedans avecq son sconsion

& sa chemise toute couverte de perles & de pierreries : ce qu'il veid par ung coing du rideau avant que d'estre apperceu d'elle ; car il y avoit un grand flambeau de cire blanche, qui rendoit la chambre claire comme le jour. Et de paour d'estre congneu d'elle, alla premierement tuer le flambeau puis se despouilla, & s'alla coucher auprès d'elle. Elle qui cuydoit que ce fust celuy qui si longuement l'avoit aymée, luy fait la meilleure chere qui luy fut possible. Mais luy qui sçavoit bien que c'estoit au nom d'un aultre, se garda de luy dire un seul mot, & ne pensa qu'à mettre sa vengeance à execution, c'est de luy oster son honneur & sa chasteté sans luy en sçavoir gré ni grace. Mais contre sa volonté & deliberation, la dame se tenoit si contente de ceste vengeance qu'elle l'estimoit recompensé de tous ses labeurs jusques à ce que une heure après minuiet sonna qu'il estoit temps de dire adieu. Et à l'heure, le plus bas qu'il luy fut possible, luy demanda si elle estoit aussi contente de luy que luy d'elle. Elle qui cuidoit que ce fust son amy, luy dist que non seulement elle estoit contente, mais emerveillée de la grandeur de son amour qui l'avoit gardé une heure sans luy pouvoir respondre. A l'heure, il se print à rire bien fort, luy disant : Or sus, ma dame, me refuserez vous une aultre fois comme vous avez accoustumé de faire jusques icy ? Elle qui le congneut à

la parole & au ris, fut si defesperée d'ennuy, de honte, qu'elle l'appella plus de mille fois meschant, traistre & trompeur, se voulant jetter du liét à bas pour chercher un cousteau à fin de se tuer, veu qu'elle estoit si malheureuse qu'elle avoit perdu son honneur pour un homme qu'elle n'aymoit poinct & qui, pour se venger d'elle, pourroit divulguer ceste affaire par tout le monde. Mais il la retint entre ses bras, & par bonnes & doulces paroles l'assura de l'aymer plus que celuy qui l'aimoit & de celer ce qui touchoit son honneur si bien qu'elle n'en auroit jamais blafme. Ce que la pauvre sotte creut; & entendant de luy l'invention qu'il avoit trouvée & la peine qu'il avoit prinse pour la gaingner, luy jura qu'elle l'aymeroit mieux que l'autre, qui n'avoit sceu celer son secret. Et qu'elle congnoissoit bien le contraire du faulx bruiet que l'on donnoit aux François; car ils estoient plus saiges, perseverans & secrets que les Italiens. Parquoy dorenavant elle se departoit de l'opinion de ceulx de sa nation pour se arrester à luy. Mais elle le pria bien fort que pour quelque temps il ne se trouvast en lieu ne festin où elle fust sinon en masque : car elle sçavoit bien qu'elle auroit si grande honte que sa contenance la declaireroit à tout le monde. Il luy en feit promesse, & aussi la pria que quand son amy viendrait à deux heures, elle luy feit bonne chere, & puis peu à peu

elle s'en pourroit deffaire. Dont elle feit si grande difficulté, que sans l'amour qu'elle luy portoit, pour rien ne l'eust accordé. Toutesfois en luy disant adieu la rendit si satisfaicte qu'elle eust bien voulu qu'il y fust demouré plus longuement.

Après qu'il fut levé & qu'il eut reprins ses habillemens, faillit hors de la chambre, & laissa la porte entr'ouverte comme il l'avoit trouvée. Et pour ce qu'il estoit près de deux heures, & qu'il avoit paour de trouver le gentil homme en son chemin, se retira au hault du degré, où bien tost après il le veid passer & entrer en la chambre de sa dame. Et luy s'en alla en son logis pour reposer son travail; ce qu'il feit de sorte que neuf heures du matin le trouverent au liect. Où à son lever arriva le gentil homme, qui ne faillit à luy compter sa fortune, non si bonne comme il l'avoit esperée, car il dist que quand il entra en la chambre de sa dame, il la trouva levée en son manteau de nuit, avecques une bien grosse fiebvre, le poulx fort esmeu, le visàige en feu & la sueur qui commençoit à luy prendre, de sorte qu'elle le pria s'en retourner incontinent; car de paour d'inconvenient n'avoit osé appeller ses femmes, dont elle estoit si mal qu'elle avoit plus besoin de penser à la mort qu'à l'amour, & d'oyr parler de Dieu que de Cupido; estant marrie du hazard où il s'estoit mis pour elle, veu qu'elle n'avoit puissance

en ce monde de luy rendre ce qu'elle esperoit faire en l'autre bientost. Dont il fut si estonné & marry que son feu & sa joye s'estoient convertis en glace & en tristesse, & s'en estoit incontinent departy. Et au matin au point du jour, avoit envoyé sçavoir de ses nouvelles, & que pour vray elle estoit très mal. Et en racomptant ses douleurs ploroit si très fort qu'il sembloit que l'ame s'en deust aller par ses larmes. Bonnivet qui avoit tant envie de rire que l'autre de plorer, le consola le mieux qu'il luy fut possible, luy disant que les amours de longue durée ont tousjours un commencement difficile, & qu'amour lui faisoit ce retardement pour luy faire trouver la joissance meilleure; & en ces propos se departirent. La dame garda quelques jours le liét : & en recouvrant sa santé, donna congé à son premier serviteur, le fondant sur la crainte qu'elle avoit eue de la mort & le remords de sa conscience, & s'arresta au seigneur Bonnivet, dont l'amitié dura selon la coustume, comme la beauté des fleurs des champs.

Il me semble, mes dames, que les finesse du gentil homme valent bien l'hypocrisie de ceste dame, qui après avoir tant contrefaiét la femme de bien se declaira si folle. — Vous direz ce qu'il vous plaira des femmes, dist Ennafuitte, mais ce gentil homme feit un tour meschant. Est il dict que si une dame en aimoit un, l'autre la doive avoir par finesse?

Croyez, ce dist Geburon, que telles marchandises ne se peuvent mettre en vente, qu'elles ne soient emportées par les plus offrans & derniers encherisseurs. Ne pensez pas que ceulx qui poursuivent les dames prennent tant de peine pour l'amour d'elles : car c'est seulement pour l'amour d'eulx & de leur plaisir. — Par ma foy, ce dist Longarine, je vous croy; car pour vous en dire la verité, tous les serviteurs que j'ay jamais eu, m'ont tousjours commencé leurs propos par moy, montrans desirer ma vie, mon bien, mon honneur : mais la fin en a esté pour eulx, desirans leur plaisir & leur gloire. Parquoy le meilleur est de leur donner congié dès la premiere partie de leur sermon; car quand on vient à la seconde on n'a pas tant d'honneur à les refuser, veu que le vice de foy quand il est congneu est refusable. — Il faudroit doncques, ce dist Ennasuite, que dès que ung homme ouvre la bouche on le refusast sans sçavoir qu'il veult dire? Parlemente luy respondit : Ma compaigne ne l'entend pas ainsi : car on sçait bien que au commencement une femme ne doit jamais faire semblant d'entendre où l'homme veult venir, ny encores quand il le declare de le pouvoir croire : mais quand il vient à en jurer bien fort, il me semble qu'il est plus honnestes aux dames de le laisser en ce beau chemin que d'aller jusques à la vallée. — Voire mais, ce dist Nomerfide, devons

nous croire par là qu'ils nous aiment par mal? Est ce pas peché de juger son prochain? — Vous en croirez ce qu'il vous plaira, dist Oifille; mais il fault tant craindre qu'il soit vray que dès que vous en appercevez quelque estincelle, vous devez fuir ce feu qui a plus tost bruslé un cueur qu'il ne s'en est apperceu. — Vrayement, ce dist Hircan, voz loix sont trop dures. Et si les femmes vouloient selon vostre advis estre si rigoureuses, auxquelles la douceur est tant seante, nous changerions aussy nos doulces supplications en finesse & forces. — Le mieulx que je y voye, dist Simontault, c'est que chacun suive son naturel : qui aime ou qui n'aime point le monstre sans dissimulation. — Pleust à Dieu, ce dist Saffredent, que ceste loy apportast autant d'honneur qu'elle feroit de plaisir. Mais Dagoucin ne se sceut tenir de dire: Ceux qui aymeroient mieulx mourir que leur volonté fust congneue ne se pourroient accorder à vostre ordonnance. — Mourir! ce dist Hircan, encor est il à naistre le bon chevalier qui pour telle chose publique voudroit mourir. Mais laissons ces propos d'impossibilité, & regardons à qui Simontault donnera sa voix. — Je la donne, dist Simontault, à Longarine, car je la regardois tantost qu'elle parloit toute seule; je pense qu'elle recordoit quelque bon roole, & si n'a point accoustumé de celer la verité soit contre homme ou contre femme: — Puis que vous

m'estimez si veritable, repondist Longarine, je vous racompteray une histoire que, notwithstanding qu'elle ne soit tant à la louange des femmes que je voudrois, si verrez vous qu'il y en a ayans aussi bon cueur, aussi bon esprit, & aussi pleines de finesse que les hommes. Si mon compte est un peu long, vous aurez patience.

QUINZIESME NOUVELLE.

Par la faveur du Roy François un simple gentil homme de sa cour espousa une femme fort riche de la quelle toutesfois tant pour sa grande jeunesse que pour ce qu'il avoit son cueur ailleurs il teint si peu de conte qu'elle meue de depit & vaincue de desespoir, après avoir cherché tous moyens de luy complaire avisa de se reconforter autre part des ennuyx qu'elle enduroit avec son mary.

EN la court du Roy François premier, y avoit ung gentil homme (1), duquel je congnois si bien le nom que je ne le veulx point nommer. Il estoit pauvre, n'ayant point cinq cens livres de rente, mais il estoit tant aymé du Roy pour les vertus dont il estoit plein qu'il vint à espouser une femme si riche, qu'un grand seigneur s'en fust bien contenté. Et pour ce qu'elle estoit encores bien jeune, pria une des plus grandes dames de la court de la vouloir tenir avecq elle, ce qu'elle feit très volontiers. Or estoit ce gentil homme tant honneste, beau & plein de toute grace que toutes les dames de la court en faisoient bien grand cas. Et entre aultres une que le Roy

(1) Voir aux éclaircissements, note F.

aimoit, qui n'estoit si jeune ne si belle que la sienne. Et pour la grande amour qu'il luy portoit tenoit si peu de compte de sa femme, que à peine en ung an couchoit il une nuit avec elle. Et ce qui plus luy estoit important c'est que jamais il ne parloit à elle, ne luy faisoit signe d'amitié. Et combien qu'il jouist de son bien il luy en faisoit si petite part qu'elle n'estoit pas habillée comme il luy appartenoit, ne comme elle desiroit; dont la dame avecq qui elle estoit reprenoit souvent le gentil homme, en luy disant : Vostre femme est belle, riche & de bonne maison, & vous ne tenez non plus compte d'elle que si elle estoit tout le contraire, ce que son enfance & jeunesse a supporté jusques icy; mais j'ay paour quand elle se verra grande & belle, que son mirouer & quelcun qui ne vous aymera pas, luy remonstre sa beaulté si peu de vous prisee; & que par despit elle face ce que estant de vous bien traitée n'oseroit jamais penser. Le gentil homme qui avoit son cueur ailleurs, se mocqua très bien d'elle & ne laissa pour ses enseignemens à continuer la vie qu'il menoit. Mais deux ou trois ans passez, sa femme commença à devenir une des plus belles femmes qui fust poinct en France, tant qu'elle eut le bruiet de n'avoir à la court sa pareille. Et plus elle se sentoit digne d'estre aymée, plus s'en-nuya de veoir que son mary n'en tenoit compte: tellement qu'elle en print ung si grand des-

plaisir que sans la consolation de sa maistresse elle estoit quasi au desespoir. Et après avoir cherché tous les moyens de complaire à son mary qu'elle pouvoit, pensa en elle mesme qu'il estoit impossible qu'il l'aimast, veu la grande amour qu'elle luy portoit, sinon qu'il eust quelque autre fantaisie en son entendement : ce qu'elle chercha si subtilement qu'elle trouva la verité, & qu'il estoit toutes les nuits si empesché ailleurs qu'il oublioit sa femme & sa conscience.

Et après qu'elle fut certaine de la vie qu'il menoit, print une telle melencolie qu'elle ne se vouloit plus habiller que de noir, ne se trouver en lieu où l'on feist bonne chere. Dont sa maistresse qui s'en apperceut, feit tout ce qui luy fut possible pour la retirer de ceste oppinion, mais elle ne peut. Et combien que son mary en fust assez adverty il fut plus prest à s'en mocquer que de y donner remede. Vous sçavez, mes dames, que ainsi que extreme joye est occupée par pleurs, aussi extreme ennuy prend fin par quelque joye. Parquoy ung jour advint que ung grand seigneur parent proche de la maistresse de ceste dame & qui souvent la frequentoit, entendant l'estrange façon dont le mary la traictoit, en eut tant de pitié qu'il se voulut essayer à la consoler; & en parlant avecq elle la trouva si belle, si faige & si vertueuse, qu'il desira beaucoup plus d'estre en sa bonne grace que de luy

parler de son mary finon pour luy monstrier le peu d'occasion qu'elle avoit de l'aymer.

Ceste dame se voyant delaissée de celui qui la devoit aymer, & d'autre costé aymée & requise d'un si beau prince, se tint bien heureuse d'estre en sa bonne grace. Et combien qu'elle eust tousjours desir de conserver son honneur, si prenoit elle grand plaisir de parler à luy & de se veoir aymée & estimée; chose dont quasi elle estoit affamée. Ceste amitié dura quelque temps, jusques à ce que le Roy s'en apperceut, qui portoit tant d'amour au gentil homme qu'il ne vouloit souffrir que nul luy feist honte ou desplaisir. Parquoy il pria bien fort ce prince d'en vouloir oster sa fantaisie, & que s'il continuoit il seroit très mal content de luy. Ce prince, qui aimoit trop mieulx la bonne grace du Roy que toutes les dames du monde, luy promist pour l'amour de luy d'abandonner son entreprinse, & que dès le soir il iroit prendre congé d'elle. Ce qu'il feit si tost qu'il sceut qu'elle estoit retirée en son logis, où logeoit le gentil homme en une chambre sur la sienne. Et estant au soir à la fenestre, veid entrer ce prince en la chambre de sa femme, qui estoit sous la sienne : mais le prince qui bien l'advisa, ne laissa d'y entrer. Et en disant adieu à celle dont l'amour ne faisoit que commencer, luy allegua pour toutes raisons le commandement du Roy.

Après plusieurs larmes & regrets qui durerent jusques à une heure après minuit, la dame luy dist pour conclusion : Je loue Dieu, Monseigneur, dont il luy plaist que vous perdiez ceste opinion, puisqu'elle est si petite & foible, que vous la pouvez prendre & laisser par le commandement des hommes. Car quant à moy, je n'ay point demandé congé ny à maistresse, ni à mary, ny à moy mesmes pour vous aimer : car amour s'aidant de vostre beaulté & de vostre honnesteté, a eu telle puissance sur moy que je n'ay congneu aultre Dieu ne aultre Roy que luy. Mais puis que vostre cueur n'est pas si remply de vraye amour que craincte n'y trouve encores place, vous ne pouvez estre amy parfaict, & d'un imparfaict je ne veulx poinct faire amy aymé parfaictement, comme j'avois deliberé faire de vous : or adieu, Monseigneur, duquel la craincte ne merite la franchise de mon amitié. Ainsi s'en alla pleurant ce seigneur, & en se retournant advisa encores le mary estant à la fenestre, qui l'avoit vu entrer & faillir. Parquoy le lendemain luy compta l'occasion pourquoy il estoit allé veoir sa femme & le commandement que le Roy luy avoit faict : dont le gentil homme en fut fort content & en remercia le Roy. Mais voyant que sa femme tous les jours embellissoit, & luy devenoit vieil & amoindriffoit sa beaulté, commença à changer de roole, prenant celuy que long

temps il avoit faict jouer à sa femme : car il la cherchoit plus que de coustume, & prenoit garde sur elle. Mais de tant plus elle le fuyoit qu'elle se voyoit cherchée de luy, desirant luy rendre partie des ennuiz qu'elle avoit euz pour estre de luy peu aymée. Et pour ne perdre si tost le plaisir que l'amour luy commençoit à donner, se va adresser à un jeune gentil homme tant si très beau, bien parlant, & de si bonne grace qu'il estoit aymé de toutes les dames de la court. Et en luy faisant ses complainctes de la façon comme elle avoit esté traictée, l'incita d'avoir pitié d'elle, de sorte que le gentil homme n'oublia rien pour essayer à la reconforter. Et elle pour se recompenser de la perte d'un prince qui l'avoit laissée, se met à aymer si fort ce gentil homme qu'elle oublia son ennuy passé, & ne pensa sinon à finement conduire son amitié. Ce qu'elle sceut si bien faire que jamais sa maistresse ne s'en apperceut, car en sa presence se gardoit bien de parler à luy. Mais quand elle luy vouloit dire quelque chose, s'en alloit veoir quelques dames qui demouroient à la court, entre les quelles y en avoit une dont son mary faingnoit d'estre amoureux.

Or ung soir, après soupper, qu'il faisoit obscur, se desroba la dicte dame sans appeller nulle compaignie, & entra en la chambre des dames, où elle trouva celuy qu'elle aimoit miculx que elle mesmes : & en se asscant auprès

de luy, appuyez sur une table parloient ensemble, feignans de lire en ung livre. Quelqu'un que le mary avoit mis au guet, luy vint rapporter là où sa femme estoit allée; mais luy qui estoit faige, sans en faire semblant s'y en alla le plus tost qu'il peut. Et entrant en la chambre, veid sa femme lisant le livre; qu'il faingnit ne veoir point, mais alla tout droit parler aux dames qui estoient de l'autre costé. Ceste pauvre dame voyant que son mary l'avoit trouvée avecq celui auquel devant luy elle n'avoit jamais parlé, fut si transportée qu'elle perdit sa raison, & ne pouvant passer par le banc saulta sur la table (1); & s'enfuit comme si son mary avecq l'espée nue l'eust pourfuyvie; & alla trouver sa maistresse qui se retiroit en son logis.

Et quand elle fut deshabillée, se retira la dicte dame, à laquelle une de ses femmes vint dire que son mary la demandoit. Elle luy respondit franchement qu'elle n'iroit point, & qu'il estoit si estrange & austere qu'elle avoit paour qu'il ne luy feist ung mauvais tour. A la fin de paour de pis s'y en alla. Son mary ne luy en dist un seul mot sinon quand ils furent dedans le liét. Elle qui ne sçavoit pas si bien dissimuler que luy se print à pleurer. Et quand il luy eust demandé pourquoy

(1) L'édition de 1558 porte : *et ne pouvant passer au long d'un banc s'esroula au long d'une table.*

c'estoit : elle luy dist qu'elle avoit paour qu'il fust courroucé contre elle, pource qu'il l'avoit trouvée lisant avecq ung gentil homme. A l'heure il luy respondit que jamais il ne luy avoit deffendu de parler à homme, & qu'il n'avoit trouvé mauvais qu'elle y parlaist, mais ouy bien de s'en estre fuie devant luy comme si elle eust faict chose digne d'estre reprinse ; & que ceste fuitte seulement luy faisoit penser qu'elle aymoist le gentil homme. Parquoy il luy deffendit que jamais il ne luy advint de luy parler ny en public ny en privé, luy asseurant que la premiere fois qu'elle y parleroit il la tueroit sans pitié ne compassion. Ce qu'elle accepta très volontiers, faisant bien son compte de n'estre pas une autre fois si sotté. Mais parce que les choses où l'on a volonté, plus elles sont defendues & plus elles sont desirées, ceste pauvre femme eust bientoist oublié les menaces de son mary & les promesses d'elle ; car dès le soir mesmes elle (1) envoya prier le gentil homme de la venir veoir la nuit. Mais le mary qui estoit si tourmenté de jalousie qu'il ne pouvoit dormir, va prendre une cappe & un varlet de chambre avecq luy, ainsi qu'il avoit ouy dire que l'autre alloit la nuit, & s'en va frapper à la porte du

(1) Éd. de 1558 : *car le soir mesme, elle estant retournée coucher en une autre chambre, avec d'autres damoiselles & ses gardes, envoya, &c.*

logis de sa femme. Elle qui n'attendoit rien moins que luy, se leva toute seule & print des brodequins fourrés & son manteau qui estoit auprès d'elle : & voyant que trois ou quatre femmes qu'elle avoit estoient endormies faillit de sa chambre & s'en va droit à la porte où elle ouyt frapper. Et en demandant Qui est ce ? luy fut respondu le nom de celuy qu'elle aymoît ; mais pour en estre plus assurée ouvrit un petit guichet, en disant : Si vous estes celluy que vous diâtes, baillez moy la main & je la congnoistray bien. Et quand elle toucha la main de son mary, elle le congneut & en fermant viftement le guichet, se print à crier : Ha, Monsieur, c'est vostre main. Le mary luy respondit par grand courroux : Ouy, c'est la main qui vous tiendra promesse ; parquoy ne faillez à venir quand je le vous manderay. En disant ceste parole s'en alla en son logis, & elle retourna en sa chambre plus morte que vive, & dist tout hault à ses femmes : Levez vous, mes amies, vous avez trop dormy pour moy, car en vous cuydant tromper je me suis trompée la premiere. En ce disant se laissa tumber au milieu de la chambre toute esvanouye. Ces pauvres femmes se leverent à ce cry, tant estonnées de veoir leur maistresse comme morte couchée par terre & d'oyr ses propos, qu'elles ne sceurent que faire sinon que de courir aux remedes pour la faire revenir. Et quand elle peut parler, leur dist :

Aujourd'huy voyez vous, mes amies, la plus malheureuse creature qui soit sur la terre : & leur va compter toute sa fortune, les prians la vouloir secourir, car elle tenoit sa vie pour perdue.

Et en la cuidant reconforter, arriva un varlet de chambre de son mary, par lequel il luy mandoit qu'elle allast incontinent à luy. Elle, embrassant deux de ses femmes, commença à crier & à pleurer, les prians ne la laisser point aller, car elle estoit seure de mourir. Mais le varlet de chambre l'assura que non & qu'il prenoit sur sa vie qu'elle n'auroit nul mal. Elle, voyant qu'il n'y avoit point de resistance, se jecta entre les bras de ce pauvre serviteur, luy disant : Puis qu'il le fault, porte ce malheureux corps à la mort. Et à l'heure, demy esvanouye de tristesse, fut emportée du varlet de chambre au logis de son maistre ; aux pieds duquel tumba ceste pauvre dame, en luy disant : Monsieur, je vous supplie avoir pitié de moy, & je vous jure la foy que je doibs à Dieu que je vous diray la verité du tout. A l'heure, il luy dist comme un homme desesperé : Par Dieu, vous me la direz ; & chassa dehors tous ses gens. Et pource qu'il avoit tousjours congneu sa femme devote, pensa bien qu'elle ne se oseroit parjurer sur la vraye croix : il en demanda une fort belle qu'il avoit ; & quand ils furent tous deux seuls, la fait jurer dessus qu'elle luy diroit la verité de

ce qu'il luy demanderoit. Mais elle, qui avoit desja passé les premières apprehensions de la mort, reprint cœur, se délibérant avant que mourir de ne luy celler la vérité, & aussi de ne dire chose dont le gentil homme qu'elle aimoit peust avoir à souffrir. Et après avoir oy toutes les questions qu'il luy faisoit, luy répondit ainsi : Je ne veux point, Monsieur, justifier, ne faire moindre envers vous l'amour que j'ay portée au gentil homme dont vous avez soupçon : car vous ne le pourriez ny ne devriez croire, veu l'expérience que aujourd'huy vous en avez eue ; mais je desire bien vous dire l'occasion de ceste amitié. Entendez, Monsieur, que jamais femme n'aima autant mary que je vous ay aimé : & depuis que je vous espousay jusques en cest aage icy, il ne sceut jamais entrer en mon cœur autre amour que la vostre. Vous sçavez que encores estant enfant mes parens me vouloient marier à personnage plus riche & de plus grande maison que vous, mais jamais ne m'y sceurent faire accorder dès l'heure que j'eus parlé à vous : car contre toute leur opinion je tins ferme pour vous avoir, sans regarder ny à vostre pauvreté ny aux remonstrances que ils me faisoient. Et vous ne pouvez ignorer quel traitement j'ay eu de vous jusques icy, & comme vous m'avez aimée & estimée ; dont j'ay porté tant d'ennui & de desplaisir que sans l'ayde de la dame avecq la quelle vous m'avez mise, je fusse

desesperée. Mais à la fin, me voyant grande & estimée belle d'un chascun fors que de vous seul, j'ai commencé à sentir si vivement le tort que vous me tenez que l'amour que je vous portois s'est convertie en haine, & le desir de vous obeir en celluy de vengeance. Et sur ce desespoir me trouva ung prince, le quel pour obeyr au Roy plus que à l'amour me laissa à l'heure que je commençois à sentir la consolation de mes tourmens par ung amour honnesté. Et au partir de luy, trouvay cestuy cy qui n'eut point la peine de me prier; car sa beaulté, son honnesteté, sa grace & ses vertuz meritent bien estre cherchées & requises de toutes femmes de bon entendement. A ma requeste & non à la sienne il m'a aymée avecq tant d'honnesteté que oncques en sa vie ne me requist chose que l'honneur ne luy peust accorder. Et combien que le peu d'amour que j'ay occasion de vous porter me donnaist excuse de ne vous tenir foy ne loyauté, l'amour seul que j'ay à Dieu & à mon honneur m'ont jusques icy gardée d'avoir fait chose dont j'aye besoing de confession ne de honte. Je ne vous veulx poinct nyer que le plus souvent qu'il m'estoit possible, je n'allasse parler à luy dans une garderobbe, faingnant d'aller dire mes oraisons: car jamais en femme, ne en homme je ne me fiay de conduire ceste affaire. Je ne veulx poinct aussi nyer que estant en ung lieu si privé & hors

de tout soupçon, je ne l'aye baissé de meilleur cueur que je ne faictz vous. Mais je ne demande jamais mercy à Dieu si entre nous deux il y a jamais eu aultre privaulté plus avant, ne si jamais il m'en a pressée, ne si mon cueur en a eu le desir : car j'estois si aise de le veoir qu'il ne me sembloit poinct qu'il y eust au monde ung aultre plaisir. Et vous, Monsieur, qui estes seul la cause de mon malheur, voudriez vous prendre vengeance d'un oeuvre dont si long temps a vous m'avez donné exemple, sinon que la vostre estoit sans honneur & conscience? car vous le sçavez & je sçay bien que celle que vous aimez ne se contente poinct de ce que Dieu & la raison commandent. Et combien que la loy des hommes donne si grand deshonneur aux femmes qui ayment autres que leurs maris, si est ce que la loy de Dieu n'exempte point les mariz qui ayment autres que leurs femmes. Et s'il fault mettre à la balance l'offense de vous & de moy, vous estes homme faige & expérimenté & d'aage pour congnoistre & éviter le mal : moy jeune & sans experience nulle de la force & puissance d'amour. Vous avez une femme qui vous cherche, estime & aime plus que sa vie propre : & j'ay un mary qui me fuit, qui me hait & me desprise plus que chamberiere. Vous aimez une femme desja d'aage & en mauvais poinct & moins belle que moy : & j'ayme ung gentil homme plus

jeune que vous, plus beau que vous, & plus aymable que vous. Vous aymez la femme d'un des plus grands amis que vous ayez en ce monde & l'amy de vostre maistre : offensant d'un costé l'amitié & de l'autre la reverence que vous devez à tous deux : & j'aime un gentil homme qui n'est à rien lié sinon à l'amour qu'il me porte. Or jugez sans faveur le quel de nous deux est le plus punissable ou excusable, ou vous estimé homme sage & expérimenté qui sans occasion donnée de mon costé avez non seulement à moy mais au Roy auquel vous estes tant obligé, faict un si meschant tour, ou moy jeune & ignorante, desprisée & contemnée de vous, aymée du plus beau & honneste gentil homme de France, lequel j'ay aymé, par le desespoir de ne pouvoir jamais estre aymée de vous (1).

Le mary oyant ces propos pleins de verité, dicts d'un si beau vifage, avec une grâce tant asseurée & audacieuse, qu'elle monstroït ne craindre ne meriter nulle pugnition, se trouvant tant surprins d'estonnement qu'il ne sceut que luy respondre sinon que l'honneur d'un homme & d'une femme n'estoient pas fem-

(1) L'édition de 1558 porte seulement : *or jugez ; Monsieur, sans faveur lequel de nous deux est le plus punissable ou excusable ou vous ou moy. Je n'estime homme sage ne expérimenté qui ne vous donne le tort, veu que je suis jeune & ignorante, desprisée & contemnée de vous, &c.*

blables. Mais toutesfois puis qu'elle luy juroit qu'il n'y avoit poinct eu entre celuy qu'elle aymoît & elle aultre chose, il n'estoit poinct delibéré de luy en faire pire chere; par ainsi qu'elle n'y retournast plus, & que l'un ne l'autre n'eussent plus de recordation des choses passées; ce qu'elle luy promist, & allerent coucher ensemble par bon accord.

Le matin une vieille damoiselle, qui avoit grand paour de la vie de sa maistresse, vint à son lever & lui demanda : Et puis, ma dame, comment vous va? Elle luy respondit en riant : Croyez, m'amie, qu'il n'est point ung meilleur mary que le mien, car il m'a creue à mon ferment. Et ainſy se passerent cinq ou six jours. Le mary prenoit de si près garde à sa femme, que nuit & jour il avoit guet après elle. Mais il ne la sceut si bien garder, qu'elle ne parlât encores à celuy qu'elle aymoît en un lieu obscur & suspect. Toutesfois, elle conduisit son affaire si secrettement que homme ne femme n'en peut ſçavoir la verité. Et ne fut que ung bruiſt que quelque varlet feit d'avoir trouvé ung gentil homme & une damoiselle en une estable ſous la chambre de la maistresse de ceste dame. Dont le mary eut si grand ſouſſon qu'il se delibera de faire mourir le gentil homme; & assembla un grand nombre de ſes parens & amis pour le faire tuer s'ils le pouvoient trouver en quelque lieu : mais le principal de ſes parens estoit si grand amy du

gentil homme qu'il faisoit chercher, qu'en lieu de le surprendre l'advertissoit de tout ce qu'il faisoit contre luy : lequel d'aultre costé estoit tant aymé en toute la court, & si bien accompagné qu'il ne craignoit poinct la puissance de son ennemy, parquoy il ne fut poinct trouvé. Mais il s'en vint en une eglise trouver la maistresse de celle qu'il aymoît, laquelle n'avoit jamais rien entendu de tous les propos passez; car devant elle n'avoient encores parlé ensemble. Le gentil homme luy compta le soupçon & mauvaise volonté qu'avoit contre luy le mary, & que nonobstant qu'il en fust innocent il estoit deliberé de s'en aller en quelque voyage loing pour oster le bruiet qui commençoit fort à croistre. Ceste princesse maistresse de s'amie fut fort estonnée d'ouyr ces propos; & jura bien que le mary avoit grand tort d'avoir soupçon d'une si femme de bien où jamais elle n'avoit congneu que toute vertu & honnesteté. Toutesfois pour l'auctorité où le mary estoit & pour esteindre ce fascheux bruiet, luy conseilla la princesse de s'esloingner pour quelque temps, l'asseurant qu'elle ne croioit rien de toutes ces folies & soupçons. Le gentil homme & la dame qui estoient ensemble avecq elle, furent fort contens de demourer en la bonne grace & bonne opinion de ceste princesse. Laquelle conseilla au gentil homme qu'avant son partement il devoit parler au mary; ce qu'il feit selon son conseil.

Et le trouva en une gallerie près la chambre du Roy, où avec un très asseuré vifage luy faisant l'honneur qui appartenoit à son estat, luy dist : Monsieur, j'ay toute ma vie eu desir de vous faire service ; & pour toute recompense j'ay entendu que hier au soir me feistes chercher pour me tuer. Je vous supplie, Monsieur, pensez que vous avez plus d'autorité & puissance que moy, mais toutesfois je suis gentil homme comme vous. Il me fâcheroit fort de donner ma vie pour riens. Je vous supplie penser que vous avez une si femme de bien, que s'il y a homme qui vueille dire le contraire je luy diray qu'il a meschamment menty. Et quant est de moy je ne pense avoir fait chose dont vous ayez occasion de me vouloir mal. Et si vous voulez je demoureray vostre serviteur, ou sinon je le suis du Roy dont j'ay occasion de me contenter. Le gentil homme à qui le propos s'adressoit, luy dist que veritablement il avoit eu quelque soupçon de luy, mais qu'il le tenoit si homme de bien qu'il desiroit plus son amitié que son inimitié ; & en luy disant adieu le bonnet au poing, l'embrassa comme son grand amy. Vous pouvez penser ce que disoient ceulx qui avoient eu le soir de devant commission de le tuer, de veoir tant de signes d'honneur & d'amitié : chascun en parloit diversément. Ainsy s'en partit le gentil homme ; mais pource qu'il n'estoit si bien garny d'argent que de beaulté,

sa dame luy bailla une bague que son mary luy avoit donnée de la valeur de trois mil escuz, laquelle il engagea pour quinze cens.

Et quelque temps après qu'il fut party, le gentil homme mary vint à la princesse maistresse de sa femme, & luy supplia donner congé à sa dicte femme pour aller demourer quelque temps avec une de ses seurs, Ce que la dicte dame trouva fort estrange; & le pria tant de luy dire les occasions qu'il luy en dist une partie, non tout. Après que la jeune dame eut prins congé de sa maistresse & de toute la court, sans pleurer ne faire signe d'ennuy, s'en alla où son mary vouloit qu'elle fust en la conduicte d'un gentil homme auquel fut donnée charge expresse de la garder soigneusement; & surtout que elle ne parlast point sur les chemins à celuy dont elle estoit soupçonnée. Elle qui sçavoit ce commandement leur bailloit tous les jours des alarmes en se moquant d'eulx & de leur mauvais soin. Et ung jour entre les autres, elle trouva au partir du logis ung cordelier à cheval, & elle estant sur sa haquenée l'entretint par le chemin depuis la disnée jusques à la souppée. Et quand elle fut à un quart de lieue du logis, elle luy dist : Mon pere, pour la consolacion que vous m'avez donnée ceste après disnée, voy là deux escuz que je vous donne, les quels sont dans ung papier, car je sçay bien que vous n'y oseriez toucher; vous priant que

incontinent que vous ferez party d'avecq moy vous en alliez à travers le chemin, & vous gardez que ceulx qui sont icy ne vous voient. Je le dis pour vostre bien & pour l'obligation que j'ai à vous. Ce cordelier bien aise de ses deux escuz s'en va à travers les champs le grand galop (1). Et quand il fut assez loing, la dame commença à dire tout hault à ses gens : Pensez que vous estes bons serviteurs & bien soingneux de me garder, veu que celuy qu'on vous a tant reCOMMANDÉ a parlé à moy tout ce jourd'huy & vous l'avez laissé faire : vous meritez bien que vostre bon maistre qui se fie tant à vous vous donne des coups de baston au lieu de vos gaiges. Quand le gentil homme qui avoit la charge d'elle ouyt telz propos, il eut si despit qu'il ne pouvoit respondre ; picqua son cheval, appellant deux aultres avecq luy, & feit tant qu'il attingnit le cordelier, lequel les voyant venir fuyoit au mieulx qu'il pouvoit, mais pource qu'ils estoient mieulx montez que luy le pauvre homme fut prins. Et luy qui ne sçavoit pourquoy, leur cria mercy ; & descouvrant son chapperon pour plus humblement les prier teste nue, congneurent bien que ce n'estoit pas celuy qu'ils cherchoient, & que leur maistresse s'e-

(1) Au lieu de cette phrase on lit seulement dans l'édition de 1558 : *vous en alliez à travers les champs le beau galop.*

ſtoit mocquée d'eulx : ce qu'elle feit encores mieulx à leur retour, diſant : C'eſt à telles gens que l'on doit bailler dames à garder : ils les laiſſent parler ſans ſçavoir à qui, & puis adjouſtans foy à leurs paroles, vont faire honte aux ſerviteurs de Dieu.

Après toutes ces mocqueries ſ'en alla au lieu où ſon mary avoit ordonné, où ſes deux belles ſeurs & le mary de l'une la tenoient fort ſubjecte. Et durant ce temps entendit ſon mary comme ſa bague eſtoit en gaigne pour quinze cens eſcuz, dont il fut fort marry ; & pour ſaulver l'honneur de ſa femme & la recouvrer, luy feiſt dire par ſes ſeurs qu'elle la retiraiſt & qu'il payeroit quinze cens eſcuz. Elle, qui n'avoit ſoulcy de la bague puis que l'argent demouroit à ſon amy, luy eſcrivit comme ſon mary la contraingnoit de retirer ſa bague, & que à fin qu'il ne penſaſt qu'elle le feiſt par diminution de bonne volonté, elle luy envoyoit ung diamant que ſa maiſtreſſe luy avoit donné, qu'elle aimoit plus que bague qu'elle euſt. Le gentil homme luy envoya très volontiers l'obligation du marchand, & ſe tint content d'avoir eu les quinze cens eſcuz & un diamant, & demeurer aſſeuré de la bonne grace de ſ'amie, combien que depuis tant que le mary veſquit il n'eut moyen de parler à elle que par eſcripture. Et après la mort du mary, pource qu'il penſoit la trouver telle qu'elle luy avoit promis, meiſt toute ſa dili-

gence de la pourchasser en mariage; mais il trouva que sa longue absence luy avoit acquis ung compaignon mieulx aimé que luy : dont il eut si grand regret que en fuyant les compaignies des dames, chercha les lieux hazardeux, où avecq autant d'estime que jeune homme pourroit avoir fina ses jours.

Voilà, mes dames, que sans espargner nostre sexe, je veux monstrier aux mariz que souvent les femmes de grand cueur sont plustost vaincues de l'ire de la vengeance que de la douleur de l'amour; à quoy ceste cy sceut long temps resister mais à la fin fut vaincu du desespoir. Ce que ne doibt estre nulle femme de bien; pource que en quelque sorte que ce soit ne sçauroit trouver excuse à mal faire. Car de tant plus les occasions en sont données grandes, de tant plus se doibvent monstrier vertueuses à resister & vaincre le mal en bien, & non pas rendre mal pour mal : d'autant que souvent le mal que l'on cuide rendre à aultuy retombe sur foy. Bien heureuses celles en qui la vertu de Dieu se monstre en chasteté, douceur, patience & longanimité. Hircan dist : Il me semble, Longarine, que ceste dame dont vous avez parlé a esté plus meue de despit que de l'amour, car si elle eust autant aymé le gentil homme comme elle en faisoit semblant elle ne l'eust abandonné pour ung aultre : & par ce discours on la peut nommer despite, vindicative, opiniastre & muable.

— Vous en parlez bien à vostre aise, ce dist Ennasuitte à Hircan; mais vous ne sçavez quel crevecueur c'est quand l'on ayme sans estre aymé. — Il est vray, ce dist Hircan, que je ne l'ay gueres experimenté; car l'on ne me sçauroit faire si peu de mauuaise chere que incontinent je ne laisse l'amour & la dame ensemble. — Ouy bien vous, ce dist Parlamente, qui n'aimez riens que vostre plaisir; mais une femme de bien ne doit ainſy laisser son mary. — Toutesſois, reſpondit Simontault, celle dont le compte est fait a oublié pour ung temps qu'elle estoit femme : car ung homme n'en eust ſceu faire plus belle vengeance. — Pour une qui n'est pas ſaige, ce dist Oifille, il ne fault pas que les aultres ſoient eſtimées telles. — Toutesſois, dit Saffredent, ſi eſtes vous toutes femmes, & quelques beaux & honneſtes accouſtrements que vous portiez, qui vous chercheroit bien avant ſoubz la robbe vous trouueroit femmes. Nomerſide luy dit : Qui vous voudroit eſcouter, la journée ſe paſſeroit en querelles. Mais il me tarde tant d'oïr encores une hiſtoire que je prie Longarine de donner ſa voix à quelc'un. Longarine regarda Geburon & luy diſt : Si vous ſçavez rien de quelque honneſte femme je vous prie maintenant le mettre en avant. Geburon luy diſt : Puis que j'en doibtz faire ce qu'il me ſemble je vous feray un compte advenu en la ville de Milan.

SEIZIESME NOUVELLE.

Une dame de Milan veuve d'un comte Italian, delibérée de ne se remarier ny aymer jamais, fut troys ans durant si vivement pourchassée d'un gentil homme François qu'après plusieurs preuves de la perséverance de son amour luy accorda ce qu'il avoit tant désiré, & se jurèrent l'un à l'autre perpetuelle amitié.

Du temps du grand maistre de Chaulmont (1), y avoit une dame estimée une des plus honnestes femmes qui fust de ce temps là en la ville de Milan. Elle avoit espousé un comte italien & estoit demeurée vefve, vivant en la maison de ses beaulx freres, sans jamais vouloir oyr parler de se remarier : & se conduisoit si saignement & sainctement qu'il n'y avoit en la duché François ny Italien qui n'en feist grande estime. Ung jour que ses beaux freres & ses belles seurs feirent un festin au grand maistre de Chaulmont, fut contraincte ceste dame vefve de s'y trouver, ce qu'elle n'avoit accoustumé en aultre lieu. Et quand les François la veirent ils feirent grande estime de sa beaulté & de sa bonne grace, & sur tous ung dont je ne diray le nom, mais il vous suffira qu'il n'y avoit François en

(1) Voir aux éclaircissements, note G.

Italie plus digne d'estre aimé que cestuy là : car il estoit accomply de toutes les beaultez & graces que gentil homme pourroit avoir. Et combien qu'il veist ceste dame avecq son crespé noir, separée de la jeunesse en ung coing, avecq plusieurs vieilles, comme celuy à qui jamais homme ne femme ne feit paour se meit à l'entretenir, ostant son masque & abandonnant les dances pour demourer en sa compaignie. Et tout le soir ne bougea de parler à elle & aux vieilles toutes ensemble, où il trouva plus de plaisir que avec toutes les plus jeunes & braves de la court. En sorte que quand il fallut se retirer, il ne pensoit pas encore avoir eu le loisir de s'asseoir. Et combien qu'il ne parlast à ceste dame que de propos communs qui se peuvent dire en telle compaignie, si est ce qu'elle congneut bien qu'il avoit envie de l'accointer, dont elle delibera de se garder le mieulx qu'il luy feroit possible ; en sorte que jamais plus en festin ny en grande compaignie ne la peut veoir. Il s'enquist de sa façon de vivre & trouva qu'elle alloit souvent aux eglises & religions, où il meit si bon guet qu'elle n'y pouvoit aller si secretement qu'il n'y fust premier qu'elle & qu'il ne demourast autant à l'eglise qu'il pouvoit avoir le bien de la veoir : & tant qu'elle y estoit la contemplot de si grande affection qu'elle ne pouvoit ignorer l'amour qu'il luy portoit. Pour laquelle eviter se delibera pour un temps de feindre

de se trouver mal & oyr la messe en sa maison : dont le gentil homme fut tant marry qu'il n'estoit possible de plus; car il n'avoit autre moyen de la veoir que cestuy là. Elle pensant avoir rompu ceste coustume, retourna aux eglises comme paravant : ce que amour declaira incontinent au gentil homme françois, qui reprist ses premieres devotions : & de paour qu'elle ne luy donnast encores empeschement, & qu'il n'eust le loisir de luy faire sçavoir sa volonté, ung matin qu'elle pensoit estre bien cachée en une chapelle, s'alla mettre au bout de l'autel où elle oyoit la messe, & voyant qu'elle estoit peu accompagnée, ainsi que le prestre monstroit le *corpus Domini*, se tourna devers elle & avecq une voix doulce & pleine d'affection luy dist : Ma dame, je prends celuy que le prestre tient à ma damnation si vous n'estes cause de ma mort; car encores que vous me ostez le moyen de parole si ne pouvez vous ignorer ma volonté, veu que la verité la vous declaire assez par mes ocilz languissans, & par ma contenance morte. La dame faingnant n'y entendre rien luy respondit : Dieu ne doibt poinct ainsi estre prins en vain : mais les poetes dient que les dieux se rient des juremens & mensonges des amantz : parquoy les femmes qui ayment leur honneur, ne doivent estre credules ne piteuses. En disant cela, elle se lieve & s'en retourne en son logis.

Si le gentil homme fut courroucé de ceste

parole ceulx qui ont experimenté choses semblables diront bien que ouy. Mais luy qui n'avoit faulte de cuer, aima mieulx avoir ceste mauvaïse responce que d'avoir failly à declarer sa volenté : laquelle il tint ferme trois ans durans & par lettres & par moyens la pourchassa sans perdre heure ne temps. Mais durant trois ans n'en put avoir autre responce sinon qu'elle le fuyoit comme le loup faict le levrier duquel il doibt estre prins ; non par haine qu'elle luy portast mais pour la craincte de son honneur & reputation ; dont il s'apperceut si bien que plus vivement qu'il n'avoit faict pourchassa son affaire. Et après plusieurs refus, peines, tormentz & desespoirs, voyant la grandeur & perseverance de son amour, ceste dame eut pitié de luy & luy accorda ce qu'il avoit tant desiré & si longuement attendu. Et quand ils furent d'accord des moyens ne faillit le gentil homme françois à se hazarder d'aller en sa maison, combien que sa vie y pouvoit estre en grand hazard veu que les parens d'elle logeoient tous ensemble. Luy, qui n'avoit moins de finesse que de beauté, se conduisit si faigement qu'il entra en sa chambre à l'heure qu'elle luy avoit assigné, où il la trouva toute seule couchée en un beau liét : & ainsi qu'il se hastoit de se deshabiller pour coucher avecq elle, entendit à la porte un grand bruiet de voix, parlans bas & d'espées que l'on frottoit contre les murailles. La dame vefve luy dist,

avecq ung visaige d'une femme à demi morte : Or à ceste heure est vostre vie & mon honneur au plus grand dangier qu'ils pourroient estre, car j'entends bien que voila mes freres qui vous cherchent pour vous tuer; parquoy je vous prie, cachez vous sous ce liét; car quand ils ne vous trouveront point, j'auray occasion de me courroucer à eux de l'alarme que sans cause ils m'auront faite. Le gentil homme, qui n'avoit encores regardé la paour, luy dist : Et qui sont voz freres pour faire paour à ung homme de bien ? Quand toute leur race seroit ensemble, je suis seur qu'ils n'attendront point le quatriesme coup de mon espée : parquoy reposez vous en vostre liét & me laissez garder ceste porte. A l'heure il meit sa cappe à l'entour de son bras & son espée nue en la main, & alla ouvrir la porte pour veoir de plus près les espées dont il oyoit le bruiét. Et quand elle fut ouverte, il veit deux chambrières qui avecq deux espées en chascune main, lui faisoient ceste alarme, lesquelles luy dirent : Monsieur, pardonnez nous, car nous avons commandement de nostre maistresse de faire ainsi, mais vous n'aurez plus de nous d'autres empeschemens. Le gentil homme voyant que c'estoient femmes ne leur sceut pis faire que en les donnant à tous les diables leur fermer la porte au visaige; & s'en alla le plus tost qu'il luy fut possible coucher avecq sa dame, de laquelle la paour n'avoit en rien diminué

l'amour; & oubliant luy demander la raison de ces escarmouches ne pensa qu'à fatisfaire à son desir. Mais voyant que le jour approchoit, la pria de luy dire pourquoy elle luy avoit faict de si mauvais tours tant de la longueur du temps qu'il avoit attendu que de ceste derniere entreprinse. Elle en riant luy respondit : Ma deliberation estoit de jamais n'aymer, ce que depuis ma viduité j'avois bien sceu garder; mais vostre honnesteté dès l'heure que vous parlastes à moy au festin me fait changer propos & vous aymer autant que vous faisiez moy. Il est vray que l'honneur qui tousjours m'avoit conduicte, ne vouloit permettre que amour me feist faire chose dont ma reputation peust empirer. Mais ainsy comme la biche navrée à mort cuide en changeant de lieu changer le mal qu'elle porte avecq foy, ainsi m'en allois je d'eglise en eglise, cuidant fuir celuy que je portois en mon cueur duquel la preuve de la parfaicte amitié a faict accorder l'honneur avecq l'amour. Mais à fin d'estre plus asseurée de mettre mon cueur & mon amour en ung parfaict homme de bien, je voulos faire ceste derniere preuve de mes chamberieres, vous asseurant que si pour paour de vostre vie ou de nul aultre regard, je vous eusse trouvé crainctif jusques à vous coucher soubz mon liect, j'avois deliberé de me lever & aller en une aultre chambre, sans jamais de plus près vous veoir. Mais pource que j'ay trouvé

en vous plus de beaulté, de grace, de vertu & de hardiesse que l'on ne m'en avoit dict, & que la paour n'a eu puissance en riens de toucher en vostre cueur, ny à refroidir tant soit peu l'amour que vous me portez, je suis deliberée de m'arrester à vous pour la fin de mes jours; me tenant feure que je ne sçauois en meilleure main mettre ma vie, & mon honneur que en celuy que je ne pense avoir veu son pareil en toutes vertuz. Et comme si la volonté de l'homme estoit immuable, se jurerent & promirent ce qui n'estoit en leur puissance, c'est une amitié perpetuelle qui ne peut naistre ne demorer au cueur de l'homme; & celles seules le sçavent qui ont experimenté combien durent telles opinions(1).

Et pource, mes dames, si vous estes saiges, vous vous garderez de nous comme le cerf s'il avoit entendement feroit de son chasseur. Car nostre gloire, nostre felicité & nostre contentement, c'est de vous veoir prises & de vous oster ce qui vous est plus cher que la vie.—Comment? Geburon, dist Hircan, depuis quel temps estes vous devenu prescheur? J'ay bien veu que vous ne teniez pas ces propos.—Il est bien vray, dist Geburon, que j'ay parlé maintenant contre tout ce que j'ay dict toute ma vie : mais pour ce que j'ay les dents

(1) Édit. de 1558 : *Et celles le sçavent qui l'ont experimenté, & combien telles opinions durent.*

si foibles que je ne puis plus mascher la venaison, je advertiz les pauvres biches de se garder des veneurs, pour satisfaire sur ma vieillesse aux maux que j'ay desirés en ma jeunesse. — Nous vous mercions, Geburon, dist Nomerfide, de quoy vous nous advertissez de nostre profit : mais si ne nous en sentons nous pas trop tenues à vous, car vous n'avez poinct tenu pareil propos à celle que vous avez bien aimée : c'est doncques signe que vous ne nous aymez gueres, ni ne voulez encores souffrir que nous soyons aymées. Si pensions nous estre aussi saiges & vertueuses que celles que vous avez si longuement chassées en vostre jeunesse; mais c'est la gloire des vieilles gens qui cudent tousjours avoir esté plus saiges que ceulx qui viennent après eulx. — Et bien, Nomerfide, dist Geburon, quand la tromperie de quelqu'un de vos serviteurs vous aura faict congnoistre la malice des hommes, à ceste heure là croirez vous que je vous auray dict vray. Oifille dist à Geburon : Il me semble que le gentil homme que vous louez tant de hardiesse, debvroit plus estre loué de fureur d'amour qui est une puissance si forte qu'elle faict entreprendre aux plus couartz du monde ce à quoy les plus hardiz penseroient deux fois. Saffredent luy dist : Ma dame, si ce n'estoit qu'il estimast les Italiens gens de meilleur discours que de grand effect il me semble qu'il avoit occasion d'avoir paour. — Ouy, ce dist Oifille, s'il n'eust point

eu en son cueur le feu qui brusle craincte.— Il me semble, ce dist Hircan, puis que vous ne trouvez la hardiesse de cestuy cy assez louable qu'il fault que vous en sçachiez quelque autre qui est plus digne de louange. — Il est vray, dist Oisille, que cestuy cy est louable, mais j'en sçay ung qui est plus admirable. — Je vous supplie, ma dame, dist Geburon, s'il est ainsi que vous prenez ma place & que vous le dictes. Oisille commença : Si ung homme pour sa vie & l'honneur de sa dame s'est tant montré asseuré contre les Milannois est estimé tant hardy, que doibt estre un qui sans nécessité mais par vraye & naïfve hardiesse a fait le tour que je vous diray?

DIX SEPTIESME NOUVELLE.

Le Roy François requis de chacer hors son royaume le comte Guillaume que l'on disoit avoir pris argent pour le faire mourir, sans faire semblant qu'il eut soupçon de son entreprise, luy joua un tour si subtil que luy mesme se chaça prenant congé du Roy.

EN la ville de Dijon, au duché de Bourgogne, vint au service du Roy François un comte d'Alemaigne nommé Guillaume (1), de la maison de Saxonne dont celle de Savoye est tant alliée que anciennement n'estoient qu'une. Ce comte, autant estimé beau & hardy gentil homme qui fust poinct en Alemaigne, eut si bon recueil du Roy que non seulement il le print à son service mais le tint près de luy & de sa chambre. Ung jour le gouverneur de Bourgogne seigneur de La Trimouille (2), ancien chevalier & loyal serviteur du Roy, comme celuy qui estoit soupçonneux ou craintif du mal & dommaige de son maistre avoit tousjours espies à l'entour de son gouvernement pour sçavoir ce que ses ennemis faisoient; & s'y conduisoit si faigement que peu de

(1) Voir aux éclaircissements, note H.

(2) Voir aux éclaircissements, note I.

choses luy estoient celées. Entre autres advertissemens luy escripvit l'un de ses amis que le comte Guillaume avoit prins quelque somme d'argent avecq promesse d'en avoir davantage pour faire mourir le Roy en quelque forte que ce peust estre. Le seigneur de La Trimouille ne faillit point incontinant de l'en venir advertir & ne le cela à Madame sa mere Loïse de Savoye, laquelle oublia l'alliance qu'elle avoit à cest Allemant, & supplia le Roy de le chasser bien tost; lequel la requist de n'en parler poinct, & qu'il estoit impossible que ung si honneste gentil homme & tant homme de bien entreprinst une si grande meschanceté. Au bout de quelque temps vint encores ung autre advertissement confirmant le premier. Dont le gouverneur bruslant de l'amour de son maistre, luy demanda congé ou de le chasser ou d'y donner ordre; mais le Roy luy commanda expressement de n'en faire nul semblant, & pensa bien que par autre moyen il en sçauroit la verité.

Ung jour qu'il alloit à la chasse, print la meilleure espée qu'il estoit possible de veoir pour toutes armes, & mena avecq luy le comte Guillaume, auquel il commanda le suivre de près : mais après avoir quelque temps couru le cerf, voyant le Roy que ses gens estoient loing de luy hors le comte seulement, se detourna hors de tous chemins. Et quand il se veid seul avecq le comte au plus profond de

la forest, en tirant son espée dist au comte : Vous semble-t-il que ceste espée soit belle & bonne ? Le comte en la maniant par le bout luy dist qu'il n'en avoit veu nulle qu'il pensast meilleure. Vous avez raison, dist le Roy, & me semble que si ung gentil homme avoit deliberé de me tuer & qu'il eust congneu la force de mon bras & la bonté de mon cueur accompagnée de ceste espée, il penseroit deux fois à m'affaillir : toutesfois je le tiendrois pour bien meschant si nous estions seul à seul sans tesmoins, s'il n'osoit executer ce qu'il auroit osé entreprendre. Le comte Guillaume luy respondit avecq ung visaige estonné : Sire, la meschanceté de l'entreprinse seroit bien grande, mais la follie de la vouloir executer ne seroit pas moindre. Le Roy en se prenant à rire remist l'espée au fourreau & escoutant que la chasse estoit près de luy, picqua après le plus tost qu'il peut. Quand il fut arrivé, il ne parla à nul de cest affaire, & s'assura que le comte Guillaume, combien qu'il fust ung aussi fort & disposé gentil homme qu'il en soit point, n'estoit homme pour faire une si haulte entreprinse. Mais le comte Guillaume cuidant estre decelé ou soupçonné du faict, vint le lendemain au matin dire à Robertet⁽¹⁾ secretaire des finances du Roy, qu'il avoit regardé aux bienfaicts & gaiges que le Roy luy vouloit

(1) Voir aux éclaircissements, note K.

donner pour demourer avecq luy, toutesfois que ilz n'estoient pas suffisans pour l'entretenir la moiçtié de l'année. Et que s'il ne plaïsoit au Roy luy en bailler au double il seroit contrainct de se retirer; priant le dict Robertet d'en sçavoir le plus tost qu'il pourroit la volonté du Roy, qui luy dist qu'il ne sçauroit plus s'avancer que d'y aller incontinent sur l'heure. Et print ceste commission volontiers, car il avoit veu les advertissemens du gouverneur. Et ainsi que le Roy fut esveillé ne faillit à luy faire sa harangue, present Monsieur de La Trimouille & l'admiral de Bonivet, lesquels ignoroient le tour que le Roy luy avoit faict le jour avant. Le dict seigneur en riant leur dist : Vous aviez envie de chasser le comte Guillaume & vous voyez qu'il se chasse luy mesmes. Parquoy luy direz que s'il ne se contente de l'estat qu'il a accepté en entrant à mon service dont plusieurs gens de bonnes maisons se sont tenuz bien heureux, c'est raison qu'il cherche ailleurs meilleure fortune : & quant à moy je ne l'empeschera y poinct, mais je seray très content qu'il trouve party tel qu'il y puisse vivre selon qu'il merite. Robertet fut aussi diligent de porter ceste responce au comte qu'il avoit esté de presenter sa requeste au Roy. Le comte dist que avecq son bon congié il deliberoit doncques de s'en aller. Et comme celuy que la paour contraingnoit de partir, ne la sceut

porter vingt quatre heures, mais ainſy que le Roy ſe mettoit à table print congié de luy, faingnant d'avoir grand regret, dont ſa neceſſité luy faisoit perdre ſa preſence. Il alla auſſi prendre congié de la mere du Roy, laquelle luy donna auſſi joyeuſement qu'elle l'avoit receu comme parent & amy; ainſi retourna en ſon païs. Et le Roy voyant ſa mere & ſes ſerviteurs eſtonnés de ce ſoubdain partement, leur compta l'alarme qu'il luy avoit donnée, diſant que encores qu'il fuſt innocent de ce qu'on luy mettoit ſus, ſi avoit eſté ſa paour aſſez grande pour ſ'eſloingner d'un maiſtre dont il ne congnoiſſoit pas encores les complexions.

Quant à moy, mes dames, je ne voy point que aultre choſe peuſt emouvoir le cueur du Roy à ſe hazarder ainſi ſeul contre ung homme tant eſtimé ſinon que en laiſſant la compaignie & les lieux où les Roys ne trouvent nul inferieur qui leur demande le combat, ſe voulut faire pareil à celui qu'il doubtoit eſtre ſon ennemy, pour ſe contenter luy meſme d'experimenter la bonté & la hardieſſe de ſon cueur. — Sans point de faulte, diſt Parla- mente, il avoit raiſon; car la louange de tous les hommes ne peult tant ſatisfaire ung bon cueur que le ſçavoir & l'experience qu'il a ſeul des vertuz que Dieu a miſes en luy. — Il y a long temps, diſt Geburon, que les anciens nous ont painct que pour venir au temple de

Renommée il falloit passer par celuy de Vertu. Et moy qui congnois les deux perfonnaiges dont vous avez faict le compte, ſçay bien que veritablement le Roy eſt ung des plus hardiz hommes qui ſoit en ſon royaume. — Par ma foy, diſt Hircan, à l'heure que le comte Guillaume vint en France j'euffe plus crainct ſon eſpée que celles des quatre plus gentils compaignons italiens qui fuſſent en la court. — Nous ſçavons bien, diſt Ennaſuite, qu'il eſt tant eſtimé que noz louanges ne ſçauroient atteindre à ſon merite, & que noſtre journée ſeroit plus toſt paſſée que chaſcun en euſt dict ce qu'il luy en ſemble. Parquoy je vous prie, ma dame, donnez voſtre voix à quelqu'un qui die encores quelque bien des hommes s'il y en a. Oifille diſt à Hircan : Il me ſemble que vous avez tant accouſtumé de dire mal des femmes qu'il vous ſera aiſé de nous faire quelque bon compte à la louange d'un homme : parquoy je vous donne ma voix. — Ce me ſera choſe ayſée à faire, diſt Hircan, car il y a ſi peu que l'on m'a faict ung compte à la louange d'un gentil homme, dont l'amour, la fermeté & la patience eſt ſi louable que je n'en doibs laiſſer perdre la memoire.

DIX HUICTIESME NOUVELLE.

Un jeune gentil homme escolier espris de l'amour d'une bien belle dame, pour parvenir à ses at-taintes vinquit l'amour & soy mesme, combien que maintes tentations se presentassent suffisantes pour luy faire rompre sa promesse. Et furent toutes ses peines tornées en contentement & recompense telle que meritoit sa ferme, patiente, loyale & parfaicte amytié.

EN une des bonnes villes du royaume de France y avoit ung seigneur de bonne maison, qui estoit aux escolles (1), desirant parvenir au sçavoir par quoi la vertu & l'honneur se doibvent acquerir entre les vertueux hommes. Et combien qu'il fust si sçavant que estant en l'aage de dix sept à dix huit ans, il sembloit estre la doctrine & l'exemple des autres, amour toutesfois après toutes les leçons ne laissa pas de luy chanter la sienne. Et pour estre mieulx ouy & receu se cacha dessoubz le visaige & les oeilz de la plus belle dame qui fust en tout le país, laquelle pour quelque procès estoit venue en la ville. Mais avant que amour se essayast à vaincre ce gentil homme par la beaulté de ceste dame, il avoit gaigné le cueur d'elle en voyant les perfe-

(1) Voir aux éclaircissements, note L.

ctions qui estoient en ce seigneur : car en beaulté, grace, bon sens & beau parler n'y avoit nul, de quelque estat qu'il fust, qui le passast. Vous qui sçavez le prompt chemin que faict ce feu quand il se prent à ung des bouts du cueur & de la fantaisie, vous jugerez bien que entre deux si parfaicts subjects n'arresta gueres amour qu'il ne les eust à son commandement, & qu'il ne les rendist tous deux si remplis de sa claire lumiere que leur penser, vouloir & parler n'estoient que flamme de cest amour. La jeunesse qui en luy engendroit crainte luy faisoit pourchasser son affaire le plus doucement qu'il luy estoit possible. Mais elle qui estoit vaincue d'amour n'avoit poinct besoing de force. Toutesfois la honte qui accompaigne les dames le plus qu'elle peult, la garda quelque temps de monstrier sa volonté. Si est ce que à la fin la forteresse du cueur où l'honneur demeure fut ruinée de telle forte que la pauvre dame s'accorda en ce dont elle n'avoit poinct esté discordante. Mais pour experimenter la patience, fermeté & amour de son serviteur, luy oëtroya ce qu'il demandoit avecq une trop difficile condition, l'assurant que s'il la gardoit à jamais elle l'aimeroit parfaitement, & que s'il y failloit il estoit seur de ne l'avoir de sa vie : c'est qu'elle estoit contante de parler à luy, dans ung liêt, tous deux couchez en leurs chemises, par ainsy qu'il ne luy demandast

riens davantaige sinon la parole & le baïser. Luy qui ne pensoit poinct qu'il y eust joye digne d'estre comparée à celle qu'elle luy promettoit luy accorda. Et le soir venu la promesse fut accomplie. De sorte que pour quelque bonne chere qu'elle luy feist ne pour quelque tentation qu'il eust ne voulust faulser son serment. Et combien qu'il n'estima sa peine moindre que celle du purgatoire, si fut son amour si grand & son esperance si forte, estant seur de la continuation perpetuelle de l'amitié que avecq si grande peine il avoit acquise, qu'il garda sa patience, & se leva d'auprès d'elle sans jamais luy faire aucun desplaisir. La dame, comme je croy, plus esmerveillée que contente de ce bien, soupçonna incontinent ou que son amour ne fust si grande qu'elle pensoit ou qu'il eust trouvé en elle moins de bien qu'il n'en estimoit, & ne regarda pas à sa grande honnesteté, patience & fidelité à garder son serment.

Elle se delibera de faire encore une autre preuve de l'amour qu'il luy portoit avant que tenir sa promesse. Et pour y parvenir le pria de parler à une fille qui estoit en sa compagnie, plus jeune qu'elle & bien fort belle, & qu'il luy tint propos d'amitié à fin que ceux qui le voyoient venir en sa maison si souvent pensassent que ce fust pour sa damoiselle & non pour elle. Ce jeune seigneur qui se tenoit seur d'estre autant aimé comme il aimoit,

obeit entierement à tout ce qu'elle luy commanda, & se contraignit pour l'amour d'elle de faire l'amour à ceste fille, qui le voyant tant beau & bien parlant, creut sa menfonge plus que une autre verité, & l'aima autant comme si elle eust esté bien fort aymée de luy. Et quand la maistresse veid que les choses en estoient si avant & que toutesfois ce seigneur ne cessoit de la sommer de sa promesse, luy accorda qu'il la vint veoir à une heure après minuiet : & qu'elle avoit tant expérimenté l'amour & l'obeissance qu'il luy portoit, que c'estoit raison qu'il fust recompensé de sa longue patience. Il ne fault poinct doubter de la joye qu'en receut cest affectionné serviteur qui ne faillit de venir à l'heure assignée. Mais la dame pour tenter la force de son amour dist à sa belle damoiselle : Je sçay bien l'amour que ung tel seigneur vous porte, dont je croy que vous n'avez moindre passion que luy : & j'ay telle compassion de vous deux que je suis deliberée de vous donner lieu & loisir de parler ensemble longuement à voz aises. La damoiselle fut si transportée qu'elle ne luy sceut faindre son affection : mais luy dist qu'elle n'y vouloit faillir. Obeissant donc à son conseil & par son commandement se despouilla, & se meit en ung beau liét toute seule en une chambre : dont la dame laissa la porte entre ouverte, & alluma de la clairté dedans, pourquoy la beaulté de ceste fille

pouvoit estre veue clairement. Et en faingnant de s'en aller se cacha si bien auprès du liêt qu'on ne la pouvoit veoir. Son pauvre serviteur la cuidant trouver comme elle luy avoit promis, ne faillit à l'heure ordonnée d'entrer en la chambre le plus doucement qu'il luy fut possible. Et après qu'il eut fermé l'huys & osté sa robbe & ses brodequins fourrez, s'en alla mettre au liêt où il pensoit trouver ce qu'il desiroit. Et ne sceut si tost avancer ses bras pour embrasser celle qu'il cuidoit estre sa dame, que la pauvre fille qui le cuidoit tout à elle n'eust les siens à l'entour de son col, en luy disant tant de paroles affectionnées & d'un si beau visage, qu'il n'est si saint hermite qui n'y eust perdu ses patenostres. Mais quand il la recongneut tant à la veue qu'à l'ouye, l'amour qui avecq si grande haste l'avoit faict coucher, le fait encores plus tost lever, quand il congneut que ce n'estoit celle pour qui il avoit tant souffert. Et avecq un despit tant contre la maistresse que contre la damoiselle, luy dist : Vostre folie & la malice de celle qui vous a mise là ne me sçauroient faire aultre que je suis ; mais mettez peine d'estre femme de bien : car par mon occasion ne perdrez poinct ce bon nom. Et en ce disant, tant courroucé qu'il n'estoit possible de plus, faillit hors de la chambre, & fut longtemps sans retourner où estoit sa dame. Toutesfois amour qui jamais

n'est sans esperance, l'assura que plus la fermeté de son amour estoit grande & congneue par tant d'experience, plus la joissance en seroit longue & heureuse. La dame qui avoit veu & entendu tous ces propos, fut tant contente & esbahye de veoir la grandeur & fermeté de son amour qu'il luy tarda bien qu'elle ne le pouvoit reveoir pour luy demander pardon des maux qu'elle luy avoit faictz à l'esprouver. Et si tost qu'elle le peut trouver ne faillit à luy dire tant d'honnestes & bons propos, que non seulement il oublia toutes ses peines, mais les estima très heureuses veu qu'elles estoient tournées à la gloire de sa fermeté & à l'assurance parfaite de son amitié. De laquelle, depuis ceste heure là en avant, sans empeschement ne fascherie il eut la fruition telle qu'il la pouvoit desirer.

Je vous prie, mes dames, trouvez moy une femme qui ait esté si ferme, si patiente & si loyale en amour que cest homme cy a esté. Ceulx qui ont experimenté telles tentations, trouvent celles que l'on painct en Sainct Anthoine bien petites au pris; car qui peut estre chaste & patient avecq la beaulté, l'amour, le temps & le loisir des femmes sera assez vertueux pour vaincre tous les diables. — C'est dommaige, dist Oisille, qu'il ne s'adressa à une femme aussi vertueuse que luy : car ce eust esté la plus parfaite, la plus honneste amour dont l'on oyt jamais parler. — Mais je vous prie, dist

Geburon, dictes lequel tour vous trouvez le plus difficile des deux ? — Il me semble, dist Parlamente, que c'est le dernier ; car le despit est la plus forte tentation de toutes les autres. Longarine dist qu'elle pensoit que le premier fust le plus mauvais à faire ; car il falloit qu'il vainquist l'amour & foy mesmes pour tenir sa promesse. — Vous en parlez bien à voz aises, dist Simontault ; mais nous qui sçavons que la chose vault en debvons dire nostre opinion. Quant est de moy, je l'estime à la premiere fois sot & à la derniere fol ; car je croy que en tenant promesse à sa dame, elle avoit autant ou plus de peine que luy. Elle ne luy faisoit faire ce serment sinon pour se faindre plus femme de bien qu'elle n'estoit, se tenant seure que une forte amour ne se peut lier ny par commandement, ne par serment, ne par chose qui soit au monde. Mais elle vouloit faindre son vice si vertueux qu'il ne pouvoit estre gaingné que par vertuz heroïques. Et la seconde fois il se monstra fol de laisser celle qui l'aimoit & valoit mieulx que celle où il avoit serment au contraire, & si avoit bonne excuse sur le despit de quoy il estoit plein. Dagoucin le reprit disant qu'il estoit de contraire opinion ; & que à la premiere fois il se monstra ferme, patient & veritable, & à la seconde loyal & parfaict en amitié. — Et que sçavons nous, dist Saffredent, s'il estoit de ceulx qu'un chapitre nomme *de*

frigidis & maleficiatis (1)? Mais si Hircan eust voulu parfaire sa louange, il nous devoit compter comme il fut gentil compaignon quand il eut ce qu'il demandoit; & à l'heure pourrions juger si sa vertu ou impuissance le feit estre si faige.—Vous pouvez bien penser, dist Hircan, que s'il le m'eust dict je ne l'eusse non plus celé que le demourant. Mais à veoir sa personne & congnoistre sa complexion, je l'estimeray tousjours avoir esté conduict plustost de la force d'amour que de nulle impuissance ou froideur.—Or s'il estoit tel que vous diêtes, dist Simontault, il devoit rompre son serment. Car si elle se fust courroucée pour si peu elle eust esté legierement appaisée. — Mais, dist Ennasuitte, peut estre qu'à l'heure elle ne l'eust pas voulu.—Et puis, dist Saffredent, n'estoit il pas assez fort pour la forcer puis qu'elle luy avoit baillé camp? — Sainte Marie, dist Nomerfide, comme vous y allez! Est ce la façon d'acquérir la grace d'une qu'on estime honneste & faige?—Il me semble, dist Saffredent, que l'on ne sçauroit faire plus d'honneur à une femme de qui l'on desire telles choses que de la prendre par force, car il n'y a si petite damoiselle qui ne veuille estre bien long temps priée. Et d'autres encores à qui il fault donner beaucoup de presens avant que de les gaigner; d'autres qui sont si sottes que par moyens &

(1) Voir aux éclaircissements, note M.

fineſſes on ne les peut avoir & gagner; & envers celles là ne fault penſer que à chercher les moyens. Mais quand on a affaire à une ſi ſaige qu'on ne la peut tromper, & ſi bonne qu'on ne la peut gagner par paroles ny preſens, n'eſt ce pas raiſon de chercher tous les moyens que l'on peut pour en avoir la victoire? Et quand vous oyez dire que ung homme a prins une femme par force, croyez que ceſte femme là luy a oſté l'eſperance de tous autres moyens; & n'eſtimez moins l'homme qui a mis en danger ſa vie pour donner lieu à ſon amour. Geburon ſe prenant à rire, diſt : J'ay autres fois veu aſſieger des places & prendre par force, pource qu'il n'eſtoit poſſible de faire parler par argent ne par menaces ceux qui les gardoient; car on diſt que place qui parlemente eſt demy gagnée. — Il vous ſemble, diſt Ennaſuitte, que toutes les amours du monde ſoient fondées ſur ces follies; mais il y en a qui ont aymé & longuement perſeveré de qui l'intention n'a point eſté telle. — Si vous en ſçavez une hiſtoire, diſt Hircan, je vous donne ma place pour la dire. — Je la ſçay, diſt Ennaſuitte, & je la diray très volontiers.

DIX NEUFVIESME NOUVELLE.

Paulyné voyant qu'un gentil homme qu'elle n'aymoit moins que luy elle, pour les deffenses à luy faites de ne parler jamais à elle, s'estoit allé rendre religieux en l'Observance, entra en la religion de Sainte Claire où elle fut receue & voylée, mettant à exécution le desir qu'elle avoit eu de rendre la fin de l'amytie du gentil homme et d'elle semblable en habit, état & forme de vivre.

Au temps du marquis de Mantoue, qui avoit espousé la feur du duc de Ferrare(1), y avoit en la maison de la duchesse une damoiselle nommée Pauline, laquelle estoit tant aymée d'un gentil homme serviteur du marquis, que la grandeur de son amour faisoit esmerveiller tout le monde, veu qu'il estoit pauvre & tant gentil compaignon qu'il devoit chercher pour l'amour que luy portoit son maistre quelque femme riche : mais il luy sembloit que tout le tresor du monde estoit en Pauline, lequel en l'espousant il cuidoit posséder. La marquise desirant que par sa faveur Pauline fust mariée plus richement, l'en degoustoit le plus qu'il luy estoit possible & les empeschoit souvent de parler ensemble, leur

(1) Voir aux éclaircissements, note N.

remonstrant que si le mariaige se faisoit, ils feroient les plus pauvres & miserables de toute l'Italie. Mais ceste raison ne pouvoit entrer en l'entendement du gentil homme. Pauline de son costé dissimuloit le mieulx qu'elle pouvoit son amitié; toutesfois elle n'en pensoit pas moins. Ceste amitié dura longuement avecq ceste esperance que le temps leur apporteroit quelque meilleure fortune. Durant lequel vint une guerre où ce gentil homme fut prins prisonnier avec ung François qui n'estoit moins amoureux en France que luy en Italie. Et quand ils se trouverent compaignons de leurs fortunes, ils commencerent à descouvrir leurs secretz l'un à l'autre. Et confessa le François que son cueur estoit ainsi que le sien prisonnier, sans luy nommer le lieu. Mais pour estre tous deux au service du marquis de Mantoue, sçavoit bien ce gentil homme françois que son compaignon aimoit Pauline, & pour l'amitié qu'il avoit en son bien & profit luy conseilloit d'en oster sa fantaisie. Ce que le gentil homme italien juroit n'estre en sa puissance; & que si le marquis de Mantoue pour recompense de sa prison & des bons services qu'il luy avoit faicts ne luy donnoit s'amie, il s'en iroit rendre cordelier & ne serviroit jamais maistre que Dieu. Ce que son compaignon ne pouvoit croire, ne voyant en luy ung seul signe de la religion que la devotion qu'il avoit en Pauline. Au bout de neuf moys fut delivré le gentil

homme françois, & par sa bonne diligence fait tant qu'il meist son compaignon en liberté, & pourchassa le plus qu'il luy fut possible envers le marquis & la marquise, le mariaige de Pauline. Mais il n'y put advenir ny rien gagner, luy mettant devant les oeilz la pauvreté où il leur faudroit tous deux vivre, & aussi que de tous costez les parens n'en estoient d'opinion; et luy defendirent qu'il n'eust plus à parler à elle, à fin que ceste fantaisie s'en peust aller par l'absence & impossibilité.

Et quand il veid qu'il estoit contrainct d'obeir, demanda congé à la marquise de dire adieu à Pauline, & puis que jamais il ne parleroit à elle : ce qui luy fut accordé, & à l'heure il commença à luy dire : Puis qu'ainsi est, Pauline, que le ciel & la terre sont contre nous, non seulement pour nous empescher de nous marier ensemble, mais qui plus est pour nous oster la veue & la parole, dont nostre maistre & maistresse nous ont fait si rigoureux commandement qu'ils se peuvent bien vanter que en une parole ils ont blessé deux cueurs dont les corps ne sçauroient plus faire que languir; monstrans bien par cest effect que oncques amour ne pitié n'entrèrent en leur estomac. Je sçay bien que leur fin est de nous marier chascun bien & richement : car ils ignorent que la vraye richesse gist au contentement; mais si m'ont ils fait tant de mal & de desplaisir qu'il est impossible que jamais de

bon cueur je leur puisse faire service. Je croy bien que si jamais je n'eusse parlé de mariage, ils ne font pas si scrupuleux qu'ils ne m'eussent assez laissé parler à vous, vous assurant que j'aimerois mieulx mourir que changer mon opinion en pire, après vous avoir aymé d'une amour si honneste & vertueuse & pourchassé envers vous ce que je voudrois defendre envers tous. Et pour ce qu'en vous voyant je ne sçauois porter ceste dure penitence, & que en ne vous voyant mon cueur qui ne peut demeurer vuide, se rempliroit de quelque desespoir dont la fin seroit malheureuse : je me suis deliberé & dès long temps de me mettre en religion : non que je sçache très bien qu'en tous estats l'homme se peut sauver; mais pour avoir plus de loisir de contempler la bonté divine, laquelle, j'espere, aura pitié des fautes de ma jeunesse, & changera mon cueur pour autant aimer les choses spirituelles qu'il a faict les temporelles. Et si Dieu me faict la grace de pouvoir gaingner la sienne, mon labeur fera incessamment employé à prier Dieu pour vous. Vous suppliant par ceste amour tant ferme & loyale qui a esté entre nous deux, avoir memoire de moy en voz oraisons & prier Nostre Seigneur qu'il me donne autant de constance en ne vous voyant point qu'il m'a donné de contentement en vous regardant. Et pour ce que j'ay toute ma vie esperé avoir de vous par mariaige ce que l'honneur & la

conscience permettent, je me suis contenté d'esperance. Mais maintenant que je la perds, & que je ne puis jamais avoir de vous le traitement qui appartient à un mary, au moins pour dire adieu, je vous supplie me traiter en frere, & que je vous puisse baiser. La pauvre Pauline, qui tousjours luy avoit esté assez rigoureuse, congnoissant l'extremité de sa douleur & l'honnesteté de sa requeste que en tel desespoir se contentoit d'une chose si raisonnable, sans luy respondre aultre chose luy va jecter le bras au col, pleurant avecq une si grande vehemence que la parole, la voix & la force luy defaillirent, & se laissa tumber entre ses bras esvanouye : dont la pitié qu'il en eut avecq l'amour & la tristesse, luy en feirent faire autant, tant que l'une de ses compaignes les voyant tumber l'un d'un costé & l'autre de l'autre, appella du secours qui à force de remedes les feit revenir.

Alors Pauline, qui avoit desiré de dissimuler son affection, fut honteuse quand elle s'apperceut qu'elle l'avoit monstrée si vehemente. Toutesfois la pitié du pauvre gentil homme servit à elle de juste excuse, & ne pouvant plus porter ceste parole de dire adieu pour jamais, s'en alla viftement le cueur & les dents si ferrez qu'en entrant dans son logis, comme un corps sans esprit, se laissa tumber sur son liét, & passa la nuit en si pitieuses lamentations que ses serviteurs pen-

soient qu'il eust perdu tous ses parens & amis & tout ce qu'il pouvoit avoir de biens sur la terre. Le matin, se recommanda à Nostre Seigneur, & après qu'il eut departy à ses serviteurs le peu de bien qu'il avoit & prins avec luy quelque somme d'argent, defendit à ses gens de le suyvre, & s'en alla tout seul à la religion de l'Observance (1) demander l'habit, delibéré de jamais n'en partir. Le gardien qui autresfois l'avoit veu, pensa au commencement que ce fust mocquerie ou songe; car il n'y avoit en tout le pays gentil homme qui moins que luy eust grace ou condition de cordelier, pour ce qu'il avoit en luy toutes les bonnes & honnestes vertus que l'on eust sceu desirer en ung gentil homme. Mais après avoir entendu ses paroles & vu ses larmes coulans sur sa face comme ruiffeaulx, ignorant dont en venoit la source, le receut humainement. Et bien tost après voyant sa perseverance luy bailla l'habit qu'il receut devotement; dont furent advertiz le marquis & la marquise, qui le trouverent si estrange que à peine le pouvoient ils croire. Pauline pour ne se monstresr subiecte à nulle amour, dissimula le mieulx qu'il luy fut possible le regret qu'elle avoit de luy, en sorte que chacun disoit qu'elle avoit bien tost oublié la grande affection de son loyal serviteur. Et

(1) Voir aux éclaircissements, note O.

ainsi passa cinq ou six mois sans en faire autre démonstration. Durant lequel temps luy fut par quelque religieux montrée une chanson que son serviteur avoit composée un peu après qu'il eut prins l'habit. De laquelle le chant est italien & assez commun : mais j'en ay voulu traduire les mots en françois le plus près qu'il m'a esté possible, & sont tels :

Que dira elle ,
Que fera elle
Quand me verra de ses yeulx
Religieux ?

Las ! la pauvrete ,
Toute seulette ,
Sans parler longtemps sera
Eschevelée ,
Desconsolée.
L'estrange cas pensera :
Son penser par aventure
En monastere & closture
A la fin la conduira :
Que dira elle , &c.

Que diront ceulx
Qui de nous deux
Ont l'amour & bien privé ?
Voyans qu'amour
Par un tel tour
Plus parfait ont approuvé.
Regardans ma conscience
Ils en auront repentance ,
Et chacun d'eulx en pleurera.
Que dira elle , &c.

Et s'ils venoient,
 Et nous tenoient
 Propos pour nous divertir,
 Nous leur dirons
 Que nous mourrons
 Icy, fans jamais partir.
 Puis que leur rigueur rebelle
 Nous feît prendre robbe telle,
 Nul de nous ne la laïrra.
 Que dira elle, &c.

Et fi prier
 De marier
 Nous viennent, pour nous tenter,
 En nous difant
 L'estat plaifant
 Qui nous pourroit contenter;
 Nous répondrons que noſtre ame
 Eſt de Dieu amie & femme,
 Qui poinct ne la changera.
 Que dira elle, &c.

O amour forte,
 Qui ceſte porte
 Par regret m'as faiçt paſſer,
 Fais qu'en ce lieu
 De prier Dieu
 Je ne me puiſſe laſſer :
 Car noſtre amour mutuelle
 Sera tant ſpirituelle
 Que Dieu s'en contentera.
 Que dira elle, &c.

Laïſſons les biens
 Qui ſont lyens
 Plus durs à rompre que fer :
 Quittons la gloire
 Qui l'ame noire
 Par orgueil meine en enfer.

Fuyons la concupiscence,
Prenons la chaste innocence
Que Jesus nous donnera.
Que dira elle, &c.

Viens donq, amie,
Ne tarde mie
Après ton parfaict amy ;
Ne crains à prendre
L'habit de cendre,
Fuyant ce monde ennemy :
Car d'amitié vive & forte
De sa cendre fault que sorte
Le phoenix qui durera,
Que dira elle, &c.

Ainsi qu'au monde
Fut pur & monde
Nostre parfaicte amitié ;
Dedans le cloistre
Pourra paroistre
Plus grande de la moitié.
Car amour loyal & ferme,
Qui n'a jamais fin ne terme
Droict au ciel nous conduira.
Que dira elle, &c.

Quand elle eut bien au long leu ceste chanson, estant à part en une chappelle, se meist si fort à pleurer qu'elle arrousa tout le papier de larmes. Et n'eust esté la craincte qu'elle avoit de se monstrier plus affectionnée qu'il n'appartient, n'eust failly de s'en aller incontinent mettre en quelque hermitaige, sans jamais veoir creature du monde : mais la prudence qui estoit en elle la contraingnit encores pour quelque temps dissimuler. Et combien qu'elle eust prins

resolution de laisser entierement le monde, si faingnit elle tout le contraire, & changeoit si fort son visaige qu'estant en compaignie ne ressembloit de rien à elle mesme. Elle porta en son cueur ceste deliberation couverte cinq ou six mois se monstrant plus joyeuse qu'elle n'avoit de coustume. Mais ung jour alla avecq sa maistresse à l'Observance oyr la grand messe; & ainsi que le prestre, diacre & soubz-diacre sailloient du revestiaire pour venir au grand autel, son pauvre serviteur qui encores n'avoit parfaict l'an de sa probation, servoit d'acolite, portoit les deux canettes en ses deux mains, couvertes d'une toile de soye & venoit le premier ayant les oeilz contre terre. Quand Pauline le veid en tel habillement où sa beaulté & grace estoient plustost augmentées que diminuées, fut si esmeue & troublée que pour couvrir la cause de la couleur qui luy venoit au visaige, se print à tousser. Et son pauvre serviteur, qui entendoit mieulx ce son là que celuy des cloches de son monastere, n'osa tourner sa teste, mais en passant devant elle ne peust garder ses oeilz qu'ils ne prinsent le chemin que si long temps ils avoient tenu. Et en regardant piteusement Pauline, fut si saisy du feu qu'il pensoit quasy esteint qu'en le voulant plus couvrir qu'il ne pouvoit, tumba tout de son hault à terre devant elle. Et la craincte qu'il eut que la cause en fust congneue luy feit dire que c'estoit le pavé de

Peglise qui estoit rompu en cest endroit. Quand Pauline congneut que le changement d'habit ne luy avoit pas changé le cueur⁽¹⁾, & qu'il y avoit si long temps qu'il s'estoit rendu que chacun pensoit qu'elle l'eust oublié, se delibera de mettre à execution le desir qu'elle avoit eu de rendre la fin de leur amitié semblable en habit, estat & forme de vivre comme elle avoit esté vivant en une maison, soubz pareil maistre & maistresse. Et pour ce que elle avoit plus de quatre mois auparavant donné ordre à tout ce qui luy estoit necessaire pour entrer en religion, ung matin demanda congé à la marquise d'aller oyr la messe à Sainte Claire, ce qu'elle luy donna, ignorant pourquoy elle le demandoit. Et en passant devant les Cordeliers pria le gardien de luy faire venir son serviteur, qu'elle appelloit son parent. Et quand elle le veid en une chapelle à part, luy dist : Si mon honneur eust permis qu'aussi tost que vous je me fusse osé mettre en religion je n'eusse tant attendu; mais ayant rompu par ma patience les opinions de ceux qui plus tost jugent mal que bien, je suis deliberée de prendre l'estat, la robbe & la vie telle que je voy la vostre, sans m'enquerir quel il y faict. Car si vous y avez du bien, j'en auray ma part; & si vous y recepvez du

(1) Ms. 7576° : *le changement d'habit ne lui pouvoit changer le cueur.*

mal je n'en veulx estre exempte : car par tel chemin que vous irez en paradis je vous veulx suivre : estant asseurée que celui qui est le vray, parfaict & digne d'estre nommé amour, nous a tirez à son service par une amitié honneste & raisonnable, laquelle il convertira par son saint Esperit du tout en luy : vous priant que vous & moy oblyons le corps qui perit & tient du vieil Adam, pour recevoir & revestir celui de nostre espoux Jesus Christ. Ce serviteur religieux fut tant aisé & tant content d'oyr sa sainte volonté, qu'en plorant de joye luy fortifia son opinion le plus qu'il luy fut possible, luy disant que puis qu'il ne pouvoit plus avoir d'elle au monde autre chose que la parole, il se tenoit bien heureux d'estre en lieu où il auroit tousjours moyen de la recevoir, & qu'elle seroit telle que l'un & l'autre n'en pourroit que mieulx valoir, vivans en un estat d'un amour, d'un cueur & d'un esprit tirez de la bonté de Dieu, lequel il supplioit les tenir en sa main en laquelle nul ne peut perir. Et en ce disant & plorant d'amour & de joye, luy baïsa les mains, mais elle abbaissa son vifage jusques à la main, & se donnerent par vraye charité le saint baiser de dilection. Et en ce contentement se partit Pauline, & entra en la religion de Sainte Claire, où elle fut receue & voilée.

Ce que après elle feit entendre à madame la marquise, qui en fut tant esbahie qu'elle ne le

pouvoit croire, mais s'en alla le lendemain au monastere pour la veoir & s'efforcer de la divertir de son propos. A quoy Pauline luy fait responce que si elle avoit eu puissance de luy oster ung mary de chair, l'homme du monde qu'elle avoit le plus aymé, elle s'en debvoit contenter, sans chercher de la vouloir separer de celuy qui estoit immortel & invisable, car il n'estoit pas en sa puissance ni de toutes les creatures du monde. La marquise voyant son bon vouloir, la baïsa, la laissant non sans grand regret. Et depuis vesquirent Pauline & son serviteur si sainctement & devotement en leur observance, que l'on ne doit doubter que celuy duquel la fin de la loy est charité ne leur dist à la fin de leur vie, comme à la Magdelaine, que leurs pechez leur estoient pardonnez veu qu'ils avoient beaucoup aymé, & qu'il ne les retirast en paix au lieu où la recompense passe tous les merites des hommes.

Vous ne pouvez icy nier, mes dames, que l'amour de l'homme ne se soit monstrée la plus grande; mais elle luy fut si bien rendue que je voudrois que tous ceux qui s'en meslent fussent autant recompensez. — Il y auroit doncques, dist Hircan, plus de fols & de folles declairez qu'il n'y en eut oncques? — Appelez vous folle, dist Oisille, d'aymer honnestement en la jeunesse, & puis de convertir cest amour du tout à Dieu? Hircan en

riant luy respondit : Si melancolie & defespoir sont louables je diray que Pauline & son serviteur sont bien dignes d'estre louez. — Si est ce, dist Geburon, que Dieu a plusieurs moyens de nous tirer à luy, dont les commencemens semblent estre maulvais, mais la fin en est bonne. — Encores ay je une opinion, dist Parlamente, que jamais homme n'aymera parfaictement Dieu qu'il n'ait parfaictement aymé quelque créature en ce monde. — Qu'appellez vous parfaictement aymer ? dist Saffredent : estimez vous parfaicts amans ceulx qui sont transiz & qui adorent les dames de loing, sans oser monstrier leur volonté ? — J'appelle parfaicts amans, luy respondit Parlamente, ceulx qui cherchent en ce qu'ils aiment quelque perfection, soit beaulté, bonté ou bonne grace; tousjours tendans à la vertu, & qui ont le cueur si hault & si honneste qu'ils ne veulent pour mourir mettre leur fin aux choses basses que l'honneur & la conscience reprouvent; car l'ame qui n'est créée que pour retourner à son souverain bien, ne fait tant qu'elle est dedans ce corps que desirer d'y parvenir. Mais à cause que les sens par lesquels elle en peut avoir nouvelles, sont obscurs & charnels par le peché du premier pere, ne luy peuvent monstrier que les choses visibles plus approchantes de la perfection, après quoi l'ame court, cuidans trouver en une beaulté exterieure, en une grace visible & aux

vertuz morales, la souveraine beaulté, grace & vertu. Mais quand elle les a cherchez & experimentez & elle n'y trouve point celuy qu'elle ayme, elle passe oultre, ainsi que l'enfant, selon sa petitesse, ayme les poupines & aultres petites choses⁽¹⁾, les plus belles que son oeil peut veoir; & estime richesses d'assembler des petites pierres : mais en croissant aime les poupines vives & amasse les biens necessaires pour la vie humaine. Mais quand il congnoist par plus grande experience que es choses territoriales n'y a perfection ne felicité, desire chercher le facteur & la source d'icelle. Toutesfois si Dieu ne luy ouvre l'oeil de foy, seroit en danger de devenir d'un ignorant ung infidele philosophe. Car foy seulement peut monstrier & faire recevoir le bien que l'homme charnel & animal ne peut entendre. — Ne voyez vous pas bien, dist Longarine, que la terre non cultivée portant beaucoup d'herbes & d'arbres, combien qu'ils soient inutiles, est désirée pour l'esperance qu'elle apportera bon fruit, quand il y fera semé; aussi le cueur de l'homme qui n'a nul sentiment d'amour aux choses visibles, ne viendra jamais à l'amour de Dieu par la semence de sa parole, car la terre de son cueur est sterile, froide & damnée. — Voila pourquoy, dist

(1) Éd. de 1558 & de 1559 : *aime les pommes, les poires, les poupées, &c.*

Saffredent, la plus part des docteurs ne sont spirituels; car ils n'aymeront jamais que le bon vin & chamberieres laides & ordes, sans experimenter que c'est d'aymer dames honnestes (1). — Si je sçavois bien parler latin, dist Simontault, je vous allegueroye que saint Jehan dict: Que celuy qui n'ayme son frere qu'il veoit, comment aimera il Dieu qu'il ne veoit point? car par les choses visibles on est tiré à l'amour des invisibles. — Mais, dist Ennasuite, *quis est ille, & laudabimus eum*, ainsi parfaict que vous le dictes (2)? — Il y en a, respondit Dagoucin, qui aiment si fort & si parfaictement qu'ils aimeroient autant mourir que de sentir ung desir contre l'honneur & la conscience de leur maistresse, & si ne veulent qu'elles ne autres s'en apperçoivent. — Ceux là, dit Saffredent, sont de la nature de la camalercite (3) qui vit de l'aer. Car il n'y a homme au monde qui ne desire declairer son amour & de sçavoir estre aymé: & si croy qu'il n'est si forte fiebvre d'amitié qui soub-

(1) Au lieu de cette dernière phrase on lit dans les éditions de 1558 & de 1559 : *voyla pourquoy, dist Saffredent, la plus part des hommes sont deceuz, les quelz ne s'amusent qu'aux choses exterieures & contemnent le plus precieux qui est dedans.*

(2) Éd. de 1558 : *qui est il, dist Emarsuite, & laudabimus eum ainsi parfaict que vous le dictes.*

(3) Éd. de 1558 : *de la carmalecite.* Éd. de 1559 : *du camaleon.*

dain ne passe quand on congnoist le contraire. Quant à moy, j'en ay veu des miracles evidenz. — Je vous prie, dist Ennafuite, prenez ma place & nous racomptez de quelqu'un qui soit ressuscité de mort à vie pour congnoistre en sa dame le contraire de ce qu'il deliroit. — Je crains tant, dist Saffredent, de desplaire aux dames de qui j'ay esté & seray toute ma vie serviteur, que sans exprès commandement je n'eusse osé racompter leurs imperfections; mais pour obeir je n'en celeray la verité.

VINGTIESME NOUVELLE.

Le fleur du Ryant fort amoureux d'une dame veuve, ayant connu en elle le contraire de ce qu'il desiroit & qu'elle luy avoit souvent persuadé, se saisit si fort, qu'en un instant le dépit eut puissance d'eteindre le feu que la longueur du tems ny l'occasion n'avoient sceu amortir.

Au pays de Daulphiné, y avoit un gentil homme, nommé le seigneur de Riant, de la maison du Roy François premier⁽¹⁾, autant beau & honneste gentil homme qu'il estoit possible de veoir. Il fut longuement serviteur d'une dame vefve, laquelle il aymoît & reveroit tant de paour qu'il avoit de perdre sa bonne grace que ne l'osoit importuner de ce qu'il desiroit le plus. Et luy qui se sentoît beau & digne d'estre aymé croyoit fermement ce qu'elle luy juroit souvent, c'est qu'elle l'aimoit plus que tous les hommes du monde; & que si elle estoit contraincte de faire quelque chose pour un gentil homme, ce seroit pour luy seulement, comme le plus parfait qu'elle avoit jamais congneu, le priant de se contenter sans oultrepasser de ceste honneste amitié. Et d'aulture part l'asseuroit si fort que si elle con-

(1) Voir aux éclaircissements, note P.

gnoissoit qu'il pretendist davantaige, sans se contenter de la raison, que du tout il la perdrait. Le pauvre gentil homme non seulement se contentoit, mais se tenoit très heureux d'avoir gaingné le cueur de celle où il pensoit tant d'honnesteté. Il seroit long de vous raconter le discours de son amitié, la longue frequentation qu'il eut avecq elle, les voyages qu'il faisoit pour la venir veoir. Mais pour venir à la conclusion, ce pauvre martyr d'un feu si plaissant que plus on brusle plus on en veut bruler, cherchoit tousjours le moyen d'augmenter son martyre. Ung jour luy print fantaisie d'aller veoir en poste celle qu'il aymoît plus que luy mesmes & qu'il estimoit par dessus toutes les femmes du monde. Luy arrivé en sa maison demanda où elle estoit; on luy dist qu'elle ne faisoit que venir de vespres & estoit entrée en sa garenne pour parachever son service. Il descendit de cheval & s'en alla tout droit en ceste garenne où elle estoit, & trouva ses femmes qui luy dirent qu'elle s'en alloit toute seule promener en une grande allée. Il commença à plus que jamais esperer quelque bonne fortune pour luy. Et le plus doucement qu'il peut, sans faire un seul bruit, la chercha le mieulx qu'il luy fut possible, desirant sur toutes choses de la pouvoir trouver seule. Mais quand il fut près d'un pavillon faict d'arbres pliez, lieu tant beau & plaissant qu'il n'estoit possible de plus, entra soub-

dainement là comme celuy à qui tarδοit de veoir ce qu'il aymoît. Mais il trouva à son entrée la damoiselle couchée dessus l'herbe entre les bras d'un palefrenier de sa maison, aussi laid, ord & infame que de Riant estoit beau, honnestes & aimable. Je n'entreprendz pas de vous paindre le despit qu'il eut, mais il fut si grand qu'il eut puissance en ung moment d'esteindre le feu que la longueur du temps ni l'occasion n'avoient sceu faire. Et autant remply de despit qu'il avoit eu d'amour, luy dist : Madame, prou vous face; aujourd'huy par vostre meschanceté congneue suis guery & delivré de la continuelle douleur dont honnesteté que j'estimois en vous estoit l'occasion. Et sans autre adieu s'en retourna plus viste qu'il n'estoit venu. La pauvre femme ne luy feit autre responce sinon de mettre la main devant son visage; car puis qu'elle ne pouvoit couvrir sa honte couvrit elle ses oeilz pour ne veoir celuy qui la voyoit trop clairement, nonobstant sa dissimulation.

Parquoy, mes dames, je vous supplie, si vous n'avez volonté d'aymer parfaitement, ne vous pensez poinct dissimuler à ung homme de bien, & luy faire desplaisir pour vostre gloire : car les hypocrites sont payez de leurs loyers, & Dieu favorise ceulx qui ayment naïvement.—Vrayement, dist Oisille, vous nous l'avez gardé bonne pour la fin de la journée.

Et si ce n'estoit que nous avons tous juré de dire verité, je ne sçauroyz croire que une femme de l'estat dont elle estoit sceut estre si meschante de l'ame quant à Dieu & du corps, laissant ung si honneste gentil homme pour ung si villain muletier. — Helas! Madame, dist Hircan, si vous sçaviez la difference qu'il y a d'un gentil homme qui toute sa vie a porté le harnois & suivy la guerre, auprès d'un varlet bien nourry sans bouger d'un lieu, vous excuseriez ceste pauvre vefve. — Je ne croy pas, Hircan, dist Oisille, quelque chose que vous en diêtes, que vous puissiez recevoir nulle excuse d'elle. — J'ay bien oy dire, dist Simontault, qu'il y a des femmes qui veulent avoir des evangelistes pour prescher leur vertu & leur chasteté, & leur font la meilleure chere qu'il leur est possible & la plus privée, les asseurant que si la conscience & l'honneur ne les retenoient elles leur accorderoient leurs desirs. Et les pauvres fots, quand en quelque compagnie parlent d'elles, jurent qu'ils mettroient leur doigt au feu sans brusler, pour soustenir qu'elles sont femmes de bien : car ils ont experimenté leur amour jusques au bout. Ainsi se font louer par les honnestes hommes celles qui à leurs semblables se monstrent telles qu'elles sont, & choisissent ceulx qui ne sçauroient avoir hardiesse de parler : & s'ils en parlent pour leur orde & vile condition ne feroient pas creuz. — Voila, dist Longarine,

une opinion que j'ay autresfois oy dire aux plus jaloux & soupfonneux hommes, mais c'est peindre une chimere : car combien qu'il soit advenu à quelque pauvre malheureuse, si est ce chose qui ne se doibt soupfonner en aultre. — Or, leur dist Parlamente, tant plus avant nous entrons en ce propos, & plus ces bons seigneurs icy drapperont sur la tiffure de Simontault & tout à noz despens. Parquoy il vault mieulx aller oyr vespres, à fin que ne soyons tant attendues que nous fumes hier.

La compagnie fut de son opinion, & en allant Oifille leur dist : Si quelqu'un de vous rend graces à Dieu d'avoir en ceste journée dict la verité des histoires que nous avons racomptées, Saffredent luy doibt requerir pardon d'avoir rememoré une si grande villenie contre les dames.—Par ma foy, respondit Saffredent, combien que mon compte soit veritable si est ce que je l'ay oy dire. Mais quand je vouldroye faire le rapport du cerf à veue d'oeil, je vous ferois faire plus de signes de croix de ce que je sçay des femmes que l'on n'en faict à sacrer une eglise.—C'est bien loing de se repentir, dist Geburon, quand la confession aggrave le peché.— Puisque vous avez telle opinion des femmes, dist Parlamente, elles vous debvroient priver de leur honneste entretenement & privaultez. Mais il luy respondit : Aucunes ont tant usé en mon en-

droiât du conseil que vous leur donnez en m'esloignant & separant des choses justes & honnestes que si je pouvois dire pis & pis faire à toutes, je ne m'y espargneroie pour les inciter à me venger de celle qui me tient si grand tort. En disant ces paroles, Parleme meit son touret de nez (1), & avecq les autres entra dedans l'eglise, où ils trouverent vespres très bien sonnées, mais ils n'y trouverent pas ung religieux pour les dire, pource qu'ils avoient entendu que dedans le pré s'assembloit ceste compaignie pour y dire les plus plaifantes choses qu'il estoit possible : & comme ceulx qui aymoient mieulx leurs plaisirs que les oraisons, s'estoient allé cacher dedans une fosse, le ventre contre terre derriere une haye fort espesse. Et là avoient si bien escouté les beaulx comptes qu'ils n'avoient point oy sonner la cloche de leur monastere. Ce qui parut bien quant ils arriverent en telle haste que quasi l'alaine leur failloit à commencer vespres. Et quand elles furent dictes, confesserent à ceulx qui leur demandoient l'occasion de leur chant tardif & mal entonné que ce avoit esté pour les escouter. Parquoy voyans leur bonne volonté, leur fut permis que tous les jours assisteroient derriere la haye, assis à leur aise. Le soupper se passa joyeusement en relevant les propos qu'ils n'avoient pas mis à fin dans le

(1) Voir aux éclaircissements, note Q.

pré, qui durerent tout le long du soir, jusques à ce que la dame Oisille les pria de se retirer à fin que leur esprit fust plus prompt le lendemain, après un bon & long repos dont elle disoit que une heure avant mynuict valoit mieulx que trois après. Ainsi s'en allant chacun en sa chambre se partit ceste compaignie mettant fin à ceste seconde journée.



TROISIESME JOURNÉE

En la troiefieme journée on devise des dames
qui en leur amytié n'ont cherché nulle fin
que l'honnesteté & de l'hypocrifye
& mechanceté des religieux.

PROLOGUE.

LE matin la compaignye ne sceut si tost
venir en la salle qu'elle n'y trouvaſt ma-
dame Oifille qui avoit plus de demie heure
avant eſtudié la leçon qu'elle debvoit lire; &
ſi le premier & ſecond jour elle les avoit
rendus contens, elle n'en feyt moins le troi-
ſiefime. Et n'eust eſté que ung des religieux
les vint querir pour aller à la grand meſſe, ils
ne l'euffent oye, leur contemplation les em-
peſchant d'oyr la cloche. La meſſe oye bien
devotement, & le diſner paſſé bien ſobrement
pour n'empêcher par les viandes leur me-
moire à ſ'acquiescer chacun en ſon reng le
mieulx qu'il ſeroit poſſible, ſe retirerent en
leurs chambres à viſiter leurs regiſtres, atten-
dant l'heure accouſtumée d'aller au pré; la-
quelle venue ne faillirent à ce beau voyage.
Et ceulx qui avoient delibéré de dire quelque

folie avoient desja les vifaiges si joyeux que l'on esperoit d'eulx occasion de bien rire. Quand ils furent assis, demanderent à Saffredent à qui il donnoit sa voix pour la troisieme journée : Il me semble, dist il, que puisque la faulte que je feis hier est si grande que vous dictes, ne sçachant histoire digne de la reparer, que je dois donner ma voix (1) à Parlamente, laquelle pour son bon sens sçaura si bien louer les dames qu'elle fera mettre en oubly la verité que je vous ay dicté. — Je n'entreprends pas, dist Parlamente, de reparer voz faultes, mais oui bien de me garder de les ensuivre. Parquoy je me delibere, usant de la verité promise & jurée, de vous monstrier qu'il y a des dames qui en leurs amitez n'ont cherché nul fin que l'honnesteté. Et pour ce que celle dont je vous veulx parler estoit de bonne maison je ne changeray rien en l'histoire que le nom; vous priant, mes dames, de penser qu'amour n'a poinct de puissance de changer ung cueur chaste & honneste, comme vous verrez par l'histoire que je vous voys compter.

(1) Ms. 7576². Le manuscrit que nous suivons portait :
Je donne ma voix à Parlamente.

VINGT ET UNIESME NOUVELLE.

Rolandine ayant attendu jusqu'à l'age de xxx ans à estre maryée, & connoissant la negligence de son pere & le peu de faveur que luy portoit sa maitresse, prend telle amytié à un gentil homme bastard qu'elle luy promet maryage, dont son pere averty luy usa de toutes les rigueurs qui luy furent possibles pour la faire consentir à la dissolution de ce maryage, mais elle persista en son amytié jusques à la mort du bastard, de la quelle certifiée fut maryée à un gentil homme du nom & des armes de sa maison.

IL y avoit en France une Royne qui en sa compaignie nourrissoit plusieurs filles de bonnes & grandes maisons(1). Entre autres y en avoit une nommée Rolandine, qui estoit bien proche sa parente. Mais la Royne pour quelque inimitié qu'elle portoit à son pere ne luy faisoit pas fort bonne chere. Ceste fille, combien qu'elle ne fust des plus belles ny des laides aussy, estoit tant saige & vertueuse que plusieurs grands personnaiges la demandoient en mariage, dont ils avoient froide responce; car le pere aimoit tant son argent qu'il oubloyoit l'avancement de sa fille, et

(1) Voir aux éclaircissements, note A.

sa maistresse, comme j'ay dict, luy portoit si peu de faveur qu'elle n'estoit point demandée de ceulx qui se vouloient avancer en la bonne grace de la Royne. Ainsi par la negligence du pere & par le desdaing de sa maistresse ceste pauvre fille demeura long temps sans estre maryée. Et comme celle qui se fascha à la longue, non tant pour envie qu'elle eust d'estre mariée que pour la honte qu'elle avoit de ne l'estre poinct, se retira du tout à Dieu, laissant les mondanitez & gorgiasetez de la court; son passetemps fut à prier Dieu ou à faire quelques ouvraiges. Et en ceste vie ainſy retirée passa ses jeunes ans, vivant tant honnestement & saintement qu'il n'estoit possible de plus. Quand elle fut approchée des trente ans, il y avoit ung gentil homme bastard d'une grande & bonne maison, autant gentil compaignon & homme de bien qu'il en fut de son temps, mais la richesse l'avoit du tout delaissé; & avoit si peu de beaulté que une dame quelle qu'elle fust ne l'eust pour son plaisir choisy. Ce pauvre gentil homme estoit demeuré sans party; & comme souvent ung malheureux cherche l'autre, vint aborder ceste damoiselle Rolandine, car leurs fortunes, complexions & conditions estoient fort pareilles. Et se complaignans l'un à l'autre de leurs infortunes prindrent une très grande amitié; & se trouvant tous deux compaignons de malheur, se cherchoient en tous lieux

pour se consoler l'un l'autre; & en ceste frequentation s'engendra une très grande & longue amitié. Ceulx qui avoient veu la damoiselle Rolandine si retirée qu'elle ne parloit à personne, la voyans incessamment avec le bastard de bonne maison (1) en furent incontinent scandalisez, & dirent à sa gouvernante qu'elle ne debvoit endurer ces longs propos; ce qu'elle remonstra à Rolandine, luy disant que chascun estoit scandalisé de ce qu'elle parloit tant à ung homme qui n'estoit assez riche pour l'espouser, ny assez beau pour estre amy. Rolandine, qui avoit tousjours esté plus reprise de son austerité que de ses mondanitez, dist à sa gouvernante : Helas, ma mere! vous voyez que je ne puis avoir ung mary selon la maison d'où je suis, & que j'ay tousjours fuy ceulx qui sont beaulx & jeunes, de paour de tumber aux inconveniens où j'en ay veu d'autres. Et je trouve ce gentil homme icy faige & vertueux comme vous sçavez, lequel ne me presche que toutes choses bonnes & vertueuses : quel tort puis je tenir à vous & à ceulx qui en parlent de me consoler avec luy de mes ennuycts? La pauvre vieille qui aimoit sa maistresse plus qu'elle mesmes, luy dist : Ma damoiselle, je voy bien que vous diètes la verité, & que

(1) Éd. de 1558 : *la voyant lors incessamment entretenir le bastard de bonne maison.*

vous estes traictée de pere & de maitresse autrement que vous ne le meritez. Si est ce que puis que l'on parle de vostre honneur. en ceste forte, fust il vostre propre frere vous vous devez retirer de parler à luy. Rolandine luy dist en plorant : Ma mere, puisque vous le me conseillez je le feray : mais c'est chose estrange de n'avoir en ce monde une seule consolation. Le bastard comme il avoit accoustumé la voulut venir entretenir, mais elle luy declara tout au long ce que sa gouvernante luy avoit dict; & le pria en plorant qu'il se contentast pour ung temps de ne luy parler point jusques ad ce que ce bruiet fust ung peu passé : ce qu'il feist à sa requeste.

Mais durant cest esloignement ayant perdu l'un & l'autre leur consolation, commencerent à sentir ung torment qui jamais ni d'un costé ni d'autre n'avoit esté expérimenté. Elle ne cessoit de prier Dieu, aller en voyage, jeusner & faire abstinences. Car cest amour encores à elle incogneu luy donnoit une inquietude si grande qu'elle ne la laissoit une seule heure reposer. Au bastard de bonne maison ne faisoit amour moindre effort : mais luy qui avoit desja conclud en son cueur de l'aimer & de tascher de l'espouser, regardant avecq l'amour l'honneur que ce luy seroit s'il la pouvoit avoir, pensa qu'il falloit chercher moyen pour luy declarer sa volonté & surtout gain-

gner sa gouvernante. Ce qu'il feyt en luy remonstrant la misere où estoit tenue sa pauvre maistresse, à laquelle on vouloit oster toute consolation. Dont la bonne vieille en pleurant le remercia de l'honneste affection qu'il portoit à sa maistresse. Et adviserent ensemble le moyen comme il pourroit parler à elle : C'estoit que Rolandine faisoit souvent semblant d'estre malade d'une migraine où l'on craint fort le bruiet; & quand ses compaignes iroient en la chambre de la Royne, ils demeureroient tous deux seuls, & là il la pourroit entretenir. Le bastard en fut fort joyeux & se gouverna entierement par le conseil de ceste gouvernante, en sorte que quand il vouloit il parloit à s'amie. Mais ce contentement ne luy dura gueres, car la Royne qui ne l'aimoit pas fort s'enquist que faisoit tant Rolandine en la chambre. Et combien que quelqu'un dist que c'estoit pour sa maladie, toutesfois ung autre qui avoit trop de memoire des absens luy dist que l'ayse qu'elle avoit d'entretenir le bastard de bonne maison luy debvoit faire passer sa migraine. La Royne, qui trouvoit les pechez veniels des autres mortels en elle, l'envoya querir & luy defendit de parler jamais au bastard, si ce n'estoit en sa chambre ou en sa salle. La damoiselle n'en fit nul semblant mais luy dist : Si j'eusse pensé, Madame, que luy ou autre vous eust despleu je n'eusse jamais parlé à luy. Toutesfois pensa

en elle mesme qu'elle chercheroit quelque autre moyen dont la Royne ne sçauroit rien (1) : ce qu'elle feyt. Et les mercredy, vendredy & sabbmedy qu'elle jeusnoit demouroit en sa chambre avec sa gouvernante, où elle avoit loisir de parler, tandis que les autres souppoient, à celuy qu'elle commençoit à aimer très fort. Et tant plus le temps de leur propos estoit abbrege par contraincte, & plus leurs paroles estoient dictes par grande affection : car ils desfroboient le temps comme fait ung larron une chose precieuse. L'affaire ne sceut estre mené si secrettement que quelque varlet ne le vist entrer là dedans au jour de jeusnes, & le redist en lieu où il ne fut celé à la Royne, qui s'en courrouça si fort qu'oncques puy n'osa le bastard aller en la chambre des damoiselles. Et pour ne perdre le bien de parler à celle que tant il aimoit, faisoit souvent semblant d'aller en quelque voyage, & revenoit au soir en l'église ou chappelle du chasteau, habillé en cordelier ou jacobin, ou si bien dissimulé que nul ne le congnoissoit ; & là s'en alloit la damoiselle Rolandine avecq sa gouvernante l'entretenir. Luy voyant la grande amour qu'elle luy portoit, n'eut craincte de luy dire : Mademoiselle, vous voyez le hazard où je me metz pour vostre service, & les deffences que la Royne

(1) Ms. de Thou 7576^{1.1.1}.

vous a faictes de parler à moy. Vous voyez d'autre part quel pere vous avez qui ne pense en quelque façon que ce soit de vous marier. Il a tant refusé de bons partiz que je n'en sçaiche plus ny près ny loing de luy, qui soit pour vous avoir. Je sçay bien que je suis pauvre, & que vous ne sçauriez espouser gentil homme qui ne soit plus riche que moy. Mais si amour & bonne volonté estoient estimez ung tresor, je penserois estre le plus riche homme du monde. Dieu vous a donné de grands biens, & estes en danger d'en avoir encore plus : si j'estoys si heureux que vous me voulussiez eslire pour mary, je vous serois mary, amy & serviteur toute ma vie : & si vous en prenez ung esgal à vous, chose difficile à trouver, il voudra estre maistre & regardera plus à vos biens que à vostre personne, & à la beaulté que à la vertu : & en joyssant de l'ususfruiet de vostre bien, traictera vostre corps autrement qu'il ne le merite. Le desir que j'ay d'avoir ce contentement & la paour que j'ay que vous n'en ayez point avecq ung autre me font vous supplier que par un mesme moyen vous me rendiez heureux & vous la plus satisfaiete & la mieux traictée femme qui oncques fut. Rolandine, escoutant le mesme propos qu'elle avoit deliberé de luy tenir, luy respondit d'un visaige content : Je suis très aise dont vous avez commencé le propos dont lonc temps a j'avois deliberé vous parler & auquel de-

puis deux ans que je vous congnoys, je n'ay cessé de penser & repenser en moy mesmes, toutes les raisons pour vous & contre vous, que j'ay peu inventer. Mais à la fin sçachant que je veulx prendre l'estat de mariage, il est temps que je commence & que je choisisse celui avec lequel je penseray mieux vivre au repos de ma conscience. Je n'en ay sceu trouver un tant soit il beau, riche, ou grand seigneur, avec lequel mon cueur & mon esprit se peust accorder sinon à vous seul. Je sçay qu'en vous espousant je n'offense point Dieu, mais fais ce qu'il commande. Et quant à Monseigneur mon pere, il a si peu pourchassé mon bien & tant refusé que la loy veut que je me marie sans ce qu'il me puisse desheriter. Quand je n'auray que ce qui m'appartient, en espousant ung mary tel envers moy que vous estes, je me tiendray la plus riche du monde. Quant à la Royne ma maistresse, je ne doibtz point faire conscience de luy desplaire pour obeyr à Dieu : car elle n'en a point fait de m'empescher le bien que en ma jeunesse j'eusse peu avoir. Mais à fin que vous congnoissiez que l'amitié que je vous porte est fondée sur la vertu & sur l'honneur, vous me promettez que si j'accorde ce mariage de n'en pourchasser jamais la consommation que mon pere ne soit mort ou que je n'aye trouvé moyen de l'y faire consentir. Ce que luy promist volontiers le bastard : & sur ces pro-

messes se donnerent chacun ung anneau en nom de mariaige, & se baisèrent en l'eglise devant Dieu, qu'ils prindrent en tesmoing de leur promesse; & jamais depuis n'y eut entre eulx plus grande privaulté que de baiser.

Ce peu de contentement donna grande satisfaction au cueur de ces deux parfaicts amans, & furent ung temps sans se veoir, vivans de ceste seureté. Il n'y avoit gueres lieu où l'honneur se peust acquerir que le bastard de bonne maison n'y allast avecq ung grand contentement, qu'il ne pouvoit demeurer pauvre, veu la riche femme que Dieu luy avoit donnée : laquelle en son absence conserva si longuement ceste parfaite amityé qu'elle ne tint compte d'homme du monde. Et combien que quelques ungs la demandassent en mariage, ils n'avoient neantmoins autre responce d'elle sinon que depuis qu'elle avoit tant demeuré sans estre mariée, elle ne vouloit jamais l'estre. Ceste responce fut entendue de tant de gens que la Royne en oyt parler, & luy demanda pour quelle occasion elle tenoit ce langage. Rolandine luy dist que c'estoit pour luy obeyr, car elle sçavoit bien qu'elle n'avoit jamais eu envie de la marier au temps & au lieu où elle eust esté honnorablement pourveue & à son ayse; & que l'aage & la patience luy avoient appris de se contanter de l'estat où elle estoit. Et toutes les fois que l'on luy parloit de mariage elle faisoit

pareille responce. Quand les guerres estoient passées & que le bastard estoit retourné à la court, elle ne parloit point à luy devant les gens, mais alloit tousjours en quelque eglise l'entretenir soubz couleur de se confesser : car la Roynie avoit defendu à luy & à elle qu'ils n'eussent à parler tous deux, sans estre en grande compaignie sur peine de leurs vies. Mais l'amour honneste qui ne congnoit nulles defences estoit plus prest à trouver les moyens pour les faire parler ensemble, que leurs ennemis n'estoient prompts à les guester : & soubz l'habit de toutes les religions qu'ils se peurent penser continuerent leur honneste amitié, jusques à ce que le Roy s'en alla en une maison de plaïssance près de Tours, non tant près que les dames eussent peu aller à pied à aultre eglise que à celle du chasteau qui estoit si mal bastie à propos qu'il n'y avoit lieu à se cacher où le confesseur n'eust esté clairement congneu : toutesfois si d'un costé l'occasion leur falloit, amour leur en trouvoit une autre plus aisée. Car il arriva à la cour une dame de laquelle le bastard estoit proche parent. Ceste dame avecq son fils furent logez en la maison du Roy; & estoit la chambre de ce jeune prince avancée toute entiere outre le corps de la maison où le Roy estoit tellement que de sa fenestre pouvoit veoir & parler à Rolandine, car les deux fenestres estoient proprement à l'angle des deux corps de mai-

son. En ceste chambre qui estoit sur la salle du Roy estoient logées toutes les damoiselles de bonne maison compagnes de Rolandine. Laquelle advisant par plusieurs fois ce jeune prince à sa fenestre, en feyt advertir le bastard par sa gouvernante : lequel, après avoir bien regardé le lieu, feit semblant de prendre fort grand plaisir de lire ung livre des chevaliers de la Table ronde qui estoit en la chambre du prince. Et quand chacun s'en alloyt dîner, pryoit ung varlet de chambre le vouloir laisser achever de lire, & l'enfermer dedans la chambre & qu'il la garderoit bien. L'autre qui le congnoissoyt parent de son maistre, & homme seur, le laissoit lire tant qu'il luy plaisoit. D'autre costé venoit à sa fenestre Rolandine, qui pour avoir occasion d'y demeurer plus longuement feignit d'avoir mal à une jambe; & disnoyt & souppoyt de si bonne heure qu'elle n'alloit plus à l'ordinaire des dames. Elle se mist à faire ung liêt de reseul de foye cramoisie, & l'attachoit à la fenestre où elle vouloit demorer seule; & quand elle voyoit qu'il n'y avoit personne elle entretenoit son mary qui pouvoit parler si haut que nul ne les eust sceu oyr : & quand il s'approchoit quelqu'un d'elle, elle touffoit & faisoit signe par lequel le bastard se pouvoit bien tost retirer. Ceulx qui faisoient le guet sur eux tenoient tout certain que l'amitié estoit passée : car elle ne bougeoit d'une chambre où

seurement il ne la pouvoit veoir, pource que l'entrée luy en estoit defendue. Ung jour la mere de ce jeune prince estant en la chambre de son fils, se meit à la fenestre où estoit ce gros livre; & n'y demeura gueres qu'une des compaignes de Rolandine, qui estoit à celle de leur chambre salua ceste dame & parla à elle. La dame luy demanda comme se portoit Rolandine; elle luy dist qu'elle la verroit bien s'il luy plaisoit, & la feit venir à sa fenestre en son couvre chef de nuit: & après avoir parlé de sa maladie se retirerent chacune de son costé. La dame regardant ce gros livre de la Table ronde, dist au varlet de chambre qui en avoit la garde: Je m'esbahis comme les jeunes gens perdent le temps à lire tant de follyes! Le varlet de chambre luy respondit qu'il s'esmerveilleoit encores plus de ce que les gens estimez bien sages & aagez y estoient plus affectionnez que les jeunes: & pour une merveille luy compta comme le bastard son cousin y demeuroit quatre ou cinq heures tous les jours à lire ce beau livre. Incontinent frappa au cueur de ceste dame l'occasion pourquoy c'estoit, & donna charge au varlet de chambre de se cacher en quelque lieu, & de regarder ce qu'il feroit: ce qu'il feit, & trouva que le livre où il lisoit estoit la fenestre où Rolandine venoit parler à luy; & entendit plusieurs propos de l'amitié qu'ils cuidoient tenir bien secrette. Le lendemain

le racompta à sa maistresse, qui envoya querir le bastard, & après plusieurs remonstrances, luy defendit de ne se y trouver plus : & le soir, elle parla à Rolandine, la menassant si elle continuoit ceste folle amityé de dire à la Royne toutes ces menées. Rolandine, qui de rien ne s'estonnoit, jura que depuis la defense de sa maistresse elle n'y avoit point parlé, quelque chose que l'on dist, & qu'elle en sceut la verité tant de ses compaignes que des varletz & serviteurs. Et quant à la fenestre dont elle parloit elle nia d'y avoir parlé au bastard : lequel craignant que son affaire fust revelé, s'eslongna du danger, & fut long temps sans revenir à la court, mais non sans escrire à Rolandine par si subtils moyens que quelque guet que la Royne y meist il n'estoit sepmaine qu'elle n'eust deux fois de ses nouvelles.

Et quand le moyen des religieux dont il s'aidoit fut failly, il luy envoyoit ung petit paige habillé de couleurs puis de l'un puis de l'autre, qui s'arrestoit aux portes où toutes les dames passioient, & là bailloit ses lettres secretement par my la presse. Ung jour, ainſy que la Royne alloit aux champs, quelqu'un qui recongneut le paige, & qui avoit la charge de prendre garde à ceste affaire, courut après : mais le paige qui estoit fin, se doubtant que l'on le cherchoit, entra en la maison d'une pauvre femme qui faisoit sa potée auprès du feu, où il brusla incontinent ses lettres. Le gentil homme

qui le suivoit, le despouilla tout nud, & chercha par tout son habillement, mais il n'y trouva rien; parquoy le laissa aller. Et quand il fut party, la vieille luy demanda pourquoy il avoit ainsi cherché ce jeune enfant? Il luy dist : Pour trouver quelques lettres que je pensois qu'il portast. — Vous n'aviez garde de les trouver, dist la vieille, car il les avoit bien cachées. — Je vous prie, dist le gentil homme, dictes moy en quel endroit : c'est esperant bientôt les recouvrer. Mais quand il entendit que c'estoit dedans le feu, congneut bien que le paige avoit esté plus fin que luy, ce que incontinent alla compter à la Royne. Toutesfois depuis ceste heure là ne s'ayda plus le bastard de paige ne d'enfant; & y envoya ung viel serviteur qu'il avoit, lequel oubliant la crainte de la mort dont il sçavoit bien que l'on faisoit menasser de par la Royne ceux qui se mesloient de ceste affaire, entreprint de porter lettres à Rolandine. Et quand il fut entré au chasteau où elle estoit, s'en alla guetter à une porte au pied d'un grand degré où toutes les dames passoient : mais ung varlet qui autrefois l'avoit veu le recongneut incontinent, & l'alla dire au maistre d'hostel de la Royne, qui soudainement le vint chercher pour le prendre. Le varlet faige & advisé, voyant que l'on le regardoit de loing, se retourna vers la muraille, comme pour faire de l'eau, & là rompit ses lettres le plus menu qu'il luy fut possible, &

les jecta derriere une porte. Sur l'heure il fut prins & cherché de tous costez ; & quand on ne luy trouva rien, on l'interrogea par serment s'il avoit apporté nulles lettres, luy gardant toutes les rigueurs & persuasions qu'il fut possible pour luy faire confesser la verité : mais pour promesses ne pour menasses qu'on luy feit jamais n'en sceurent tirer autre chose. Le rapport en fut faict à la Royne & quelqu'un de la compagnie s'advisa qu'il estoit bon de regarder derriere la porte auprès de laquelle on l'avoit prins : ce qui fut faict & trouva l'on ce que l'on cherchoit, c'estoient les pieces de la lettre. On envoya querir le confesseur du Roy, lequel après les avoir assemblées sur une table, leut la lettre tout du long, où la verité du mariage tant dissimulé se trouva clairement : car le bastard ne l'appeloit que sa femme. La Royne qui n'avoit deliberé de couvrir la faulte de son prochain, comme elle devoit, en feyt ung très grand bruyct, & commanda que par tous moyens on feist confesser au pauvre homme la verité de ceste lettre, & que en la luy monstrant il ne la pourroit regnier ; mais quelque chose qu'on luy dist ou qu'on luy monstraist il ne changea son premier propos. Ceulx qui en avoient la garde le menerent au bord de la riviere, & le meirent dedans un sac, disant qu'il mentoit à Dieu & à la Royne contre la verité prouvée. Luy qui aimoit mieulx per-

dre sa vie que d'accuser son maître, leur demanda ung confesseur, & après avoir fait de sa conscience le mieulx qu'il luy estoit possible, leur dist : Messieurs, dictes à Monseigneur le bastart, mon maître, que je luy recommande la vie de ma femme & de mes enfans, car de bon cueur je mets la mienne pour son service; & faites de moy ce qu'il vous plaira, car vous n'en tirerez jamais parole qui soit contre mon maître. A l'heure pour luy faire plus grand paour le gectèrent dedans le sac en l'eau, luy crians : Si tu veulx dire verité tu seras sauvé; mais voyans qu'il ne leur respondoit riens, le retirerent de là & firent le rapport de sa constance à la Royne, qui dist à l'heure que le Roy son mary ny elle n'estoient point si heureux en serveurs que ung qui n'avoit de quoy les recompenser; & fait ce qu'elle peut pour le retirer à son service, mais jamais ne voulut abandonner son maître. Toutesfois par le congé de sondict maître fus mis au service de la Royne, où il vescu heureux & content.

La Royne après avoir congneu la verité du mariage par la lettre du bastart, envoya querir Rolandine, & avecq ung visage tout courroucé l'appela plusieurs fois malheureuse en lieu de cousine, luy remontrant la honte qu'elle avoit faite à la maison de son pere & à tous ses parens de s'estre mariée, & à elle qui estoit sa maistresse, sans son commande-

ment ne congé. Rolandine qui de long temps congnoissoit le peu d'affection que luy portoit sa maistresse, luy rendit la pareille, & pource que l'amour luy defailloyt, la craincte n'y avoit plus de lieu : pensant aussi que ceste correction devant plusieurs personnes ne procedoit pas d'amour qu'elle luy portast, mais pour luy faire une honte, comme celle qu'elle estimoit prendre plus de plaisir à la chastier, que de desplaisir de la veoir faillir, luy respondit d'un visage aussi joyeux & asseuré, que la Royne monstrois le sien troublé & courroucé : Madame, si vous ne congnoissiez vostre cueur tel qu'il est, je vous mettrois au devant de la mauvaise volonté que de long temps vous avez portée à Monsieur mon pere & à moy : mais vous le sçavez que vous ne trouverez poinct estrange si tout le monde s'en doute; & quant est de moy, Madame, je m'en suis bien apperceue à mon plus grand dommaige. Car quand il vous eust pleu me favoriser comme celles qui ne vous sont si proches que moi, je feusse maintenant mariée autant à vostre honneur qu'au mien; mais vous m'avez laissée comme une personne du tout oubliée en vostre bonne grace, en sorte que tous les bons partis que j'eusse sceu avoir me sont passez devant les oeilz par la negligence de Monsieur mon pere & par le peu d'estime que vous avez fait de moy : dont j'estois tumbée en tel desespoir que si ma

santé eust peu porter l'estat de religion, je l'eusse volontiers prins pour ne veoir les ennuictz continuelz que vostre rigueur me donnoit. En ce desespoir m'est venu trouver celuy qui seroit d'aussi bonne maison que moy si l'amour de deux personnes estoit autant estimé que l'anneau; car vous sçavez que son pere passeroit devant le mien. Il m'a longuement entretenue & aimée; mais vous, Madame, qui jamais ne me pardonnastes nulle petite faulte, ne me louastes de nul bon euvre, combien que vous congnoissiez par experience que je n'ay poinct accoustumé de parler de propos d'amour ne de mondanité, & que du tout j'estois retirée à mener une vie plus religieuse que autre, avez incontinent trouvé estrange que je parlasse à ung gentil homme aussi malheureux en ceste vie que moy, en l'amitié duquel je ne pensois ny ne cherchois autre chose que la consolation de mon esperit. Et quand du tout je m'en veidz frustrée, j'entray en tel desespoir que je deliberay de chercher autant mon repos que vous aviez envye de me l'oster. Et à l'heure eusmes parolles de mariage, lesquelles ont esté consommées par promesse & anneau. Parquoy il me semble, Madame, que vous me tenez ung grand tort de me nommer meschante, veu que en une si grande & parfaicte amitié où je pouvois trouver les occasions si je voulois il n'y a jamais eu entre luy & moy plus

grande privaulté que de baïser, esperant que Dieu me feroit la grace que avant la consommation du mariage je gaingneroy le cueur de Monsieur mon pere à se y consentir. Je n'ay poinct offensé Dieu, ni ma conscience : car j'ay attendu jusques à l'aage de trente ans pour veoir ce que vous & Monsieur mon pere feriez pour moy, ayant gardé ma jeunesse en telle chasteté & honnesteté que homme vivant ne m'en sçauroit rien reprocher. Et par le conseil de raison que Dieu m'a donnée, me voyant vieille & hors d'espoir de trouver party selon ma maison, me suis deliberée d'en espouser ung à ma volonté, non poinct pour satisfaire à la concupiscence des oeilz, car vous savez qu'il n'est pas beau, ny à celle de la chair, car il n'y a poinct eu de consommation charnelle, ny à l'orgueil, ny à l'ambition de ceste vie, car il est pauvre & peu avancé ; mais j'ay regardé purement & simplement à la vertu qui est en luy dont tout le monde est contrainct de luy donner louange ; à la grande amour aussi qu'il me porte, qui me faict esperer de trouver avecques luy repos & bon traictement. Et après avoir bien pesé tout le bien & le mal qui m'en peut advenir, je me suis arrestée à la partie qui m'a semblé la meilleure, & que j'ay debattue en mon cueur deux ans durans, c'est d'user le demourant de mes jours en sa compaignye. Et suys deliberée de tenir ce propos si ferme

que tous les tourmens que j'en sçauroy en-durer, fust la mort, ne me feront departir de ceste forte oppinion. Parquoy, Madame, il vous plaira excuser en moy ce qui est très excusable, comme vous mesmes l'entendez très bien, & me laissez vivre en paix que j'espere trouver avecq luy.

La Royne, voyant son visage si constant & sa parole tant veritable, ne luy peut respondre par raison : & en continuant de la reprendre & injurier par collere, se print à pleurer en disant : Malheureuse que vous estes, en lieu de vous humilier devant moy, & de vous repentir d'une faulte si grande, vous parlez audacieusement sans en auoir la larme à l'oeil : par cela monstrez bien l'obstination & la dureté de vostre cueur. Mais si le Roy & vostre pere me veulent croire, ils vous mettront en lieu où vous serez contraincte de parler autre langage. — Madame, respondit Rolandine, pource que vous m'accusez de parler trop audacieusement je suis deliberée de me taire, s'il ne vous plaist de me donner congé de vous respondre. Et quand elle eut commandement de parler, luy dist : Ce n'est point à moy, Madame, à parler à vous, qui estes ma maistresse & la plus grande princesse de la chrestienté, audacieusement & sans la reuerence que je vous doibts : ce que je n'ay voulu ne pensé faire ; mais puisque je n'ay advocat qui parle pour

moy sinon la verité, laquelle moy seule je sçay, je suis tenue de la declairer sans craincte, esperant que si elle est bien congneue de vous vous ne m'estimerez telle qu'il vous a pleu me nommer. Je ne crains que creature mortelle entende comme je me suis conduicte en l'affaire dont l'on me charge, puis que je sçay que Dieu & mon honneur n'y sont en riens offenze. Et voila qui me faict parler sans craincte, estant seure que celluy qui voit mon cueur est avecq moy : & si ung tel juge estoit pour moy j'aurois tort de craindre ceulx qui sont subjects à son jugement. Et pourquoy doncques dois je pleurer, veu que ma conscience & mon cueur ne me reprennent poinct en ceste affaire? Et que je suis si loing de m'en repentir que si c'estoit à recommencer je ferois ce que j'ay faict? Mais vous, Madame, avez grande occasion de pleurer, tant pour le grant tort que en toute ma jeunesse vous m'avez tenu que pour celuy que maintenant vous me faictes de me reprendre devant tout le monde d'une faulte qui doit estre imputée plus à vous que à moy. Quand je aurois offensé Dieu, le Roy, vous, mes parens & ma conscience, je serois bien obstinée si de grande repentance je ne pleurois. Mais d'une chose bonne, juste & sainte, dont jamais n'eust esté bruiet que bien honorable, sinon que vous l'avez trop tost esventé, monstrant que l'envie que vous aviez de mon

deshonneur estoit plus grande que de conserver l'honneur de vostre maison & de voz parens, je ne dois plorer (1). Mais puis que ainſy vous plaist, Madame, je ne ſuis pour vous contredire. Car quand vous m'ordonnerez telle peine qu'il vous plaira, je ne prendray moins de plaisir à la ſouffrir ſans raiſon que vous ferez à la me donner. Parquoy, Madame, commandez à Monſieur mon pere quel torment il vous plaist que je porte, car je ſçay qu'il n'y faudra pas : au moins ſeray je bien aise que ſeulement pour mon malheur il ſuyve entierement vostre volonté, & que ainſy qu'il a eſté negligent à mon bien ſuivant vostre vouloir il fera prompt à mon mal pour vous obeyr. Mais j'ay ung pere au ciel, lequel, je ſuis aſſeurée, me donnera autant de patience que je me voy de grands maux par vous preparez, & en luy ſeul j'ay ma parfaite confiance.

La Royne ſi courroucée qu'elle n'en pouvoit plus, commanda qu'elle fuſt emmenée de devant ſes oeilz & miſe en une chambre à part où elle ne peuſt parler à perſonne : mais on ne luy oſta point ſa gouvernante par le moyen de laquelle elle feit ſçavoir au baſtard toute ſa fortune & ce qu'il luy ſembloit qu'elle devoit faire. Lequel eſtimant que

(1) Éd. de 1558. Ces derniers mots *je ne dois plorer* manquaient dans le manuscrit que nous ſuivons.

les services qu'il avoit faicts au Roy luy pourroient servir de quelque chose, s'en vint en diligence à la court; & trouva le Roy aux champs, auquel il compta la verité du faict, le suppliant que à luy qui estoit pauvre gentil homme, voulust faire tant de bien d'appaiser la Royne en sorte que le mariage peust estre consommé. Le Roy ne luy respondit riens sinon : M'asseurez vous que vous l'avez épousée? — Ouy sire, dist le bastard, par paroles de present seulement; & s'il vous plaist la fin y fera mise. Le Roy baissant la teste & sans luy dire aultre chose, s'en retourna droict au chasteau; & quand il fut auprès de là, il appella le capitaine de ses gardes & luy donna charge de prendre le bastard prisonnier. Toutesfois ung sien amy qui congnoissoit le visage du Roy, l'advertit de s'absenter & se retirer en une sienne maison près de là; & si le Roy le faisoit chercher, comme il soupçonnoit, il luy feroit incontinent sçavoir pour s'en fuyr hors du royaume; si aussi les choses estoient adoucies il le manderoit pour retourner. Le bastard le creut & fit si bonne diligence que le capitaine des gardes ne le trouva point.

Le Roy & la Royne regarderent ensemble qu'ils feroient de ceste pauvre damoiselle qui avoit l'honneur d'estre leur parente : & par le conseil de la Royne fut conclu qu'elle seroit renvoyée à son pere, auquel l'on manda

toute la verité du faict. Mais avant que l'envoyer feirent parler à elle plusieurs gens d'eglise & de conseil, luy remonstrans, puis qu'il n'y avoit en son mariage que la parolle, qu'il se pavoit facilement deffaire, mais que l'un & l'autre se quittaissent, ce que le Roy vouloit qu'elle feyst pour garder l'honneur de la maison dont elle estoit. Elle leur fait responce que en toutes choses elle estoit preste d'obeyr au Roy, sinon à contrevenir à sa conscience; mais ce que Dieu avoit assemblé les hommes ne le pvoient separer : les priant de ne la tanter de chose si defraisonnable, car si amour & bonne volonté fondée sur la craincte de Dieu sont les vraiz & seurs liens de mariaige, elle estoit si bien lyée que fer, ne feu, ne eae ne pvoient rompre son lien, sinon la mort à laquelle seule & non à aultre rendroit son anneau & son ferment, les priant de ne luy parler du contraire. Car elle estoit si ferme en son propos, qu'elle aimoit mieulx mourir en gardant sa foy que vivre après l'avoir nyée. Les deputez de par le Roy emporterent ceste constante responce; & quand ilz veirent qu'il n'y avoit remede de luy faire renoncer son mary, l'envoyerent devers son pere en si piteuse façon que par où elle passoit chacun ploroit. Et combien qu'elle n'eust failly la pugnition fut si grande & sa constance telle qu'elle feyt estimer sa faulte estre vertu. Le pere sçachant ceste piteuse nouvelle ne la

voulut poinct veoir, mais l'envoya à ung chasteau dedans une forest, lequel il avoit autresfoys edifié pour une occasion bien digne d'estre racomptée (1); & la teint là longuement en prison, la faisant persuader que si elle vouloit quicter son mary il la tiendrait pour sa fille & la mettroit en liberté. Toutesfois elle tint ferme & aima mieulx le lien de sa prison en conservant celluy de son mariage que toute la liberté du monde sans son mary : & sembloit à veoir son visaige que toutes ses peines luy estoient passetemps très plaissans, puis qu'elle les souffroit pour celluy qu'elle aimoit.

Que diray je icy des hommes? Ce bastard tant obligé à elle, comme vous avez veu, s'enfuyt en Allemaigne où il avoit beaucoup d'amis; & monstra bien par sa legiereté que vraye & parfaicte amour ne luy avoit pas tant faict pourchasser Rolandine que l'avarice & l'ambition; en sorte qu'il devint tant amoureux d'une dame d'Allemaigne, qu'il oublia à visiter par lettres celle qui pour luy soustenoit tant de tribulation. Car jamais la fortune quelque rigueur qu'elle leur tint ne leur peut oster le moyen de s'escrire l'un à l'autre, sinon la folle & meschante amour où il se laissa tumber, dont le cueur de Rolandine eut pre-

(1) Éd. de 1558 : *digne d'estre racomptée après ceste nouvelle.*

mier ung sentiment tel qu'elle ne pouvoit plus reposer. Et après voyant les escriptures tant changées & refroidies du langage accoustumé qu'elles ne ressembloient plus aux passées, soupsonna que nouvelle amytié la separoit de son mary, ce que tous les tormens & peynes qu'on luy avoit peu donner n'avoient sceu faire. Et parce que sa parfaicte amour ne vouloit qu'elle asseist jugement sur ung soupson, trouva moyen d'envoyer secretement ung serviteur en qui elle se fyoyt, non pour luy escrire & parler à luy, mais pour l'espier & veoir la verité. Lequel retourné du voyage luy dist que pour le seur il avoit trouvé le bastard bien fort amoureux d'une dame d'Allemagne, & que le bruiet estoit qu'il pourchassoit de l'espouser, car elle estoit fort riche. Ceste nouvelle apporta une si extreme douleur au cueur de ceste pauvre Rolandine que ne la pouvant porter tumba bien grievement malade. Ceux qui entendoient l'occasion luy dirent de la part de son pere que puisqu'elle voyoit la grande meschanceté du bastard justement elle le pouvoit abandonner : & la persuaderent de tout leur possible. Mais nonobstant qu'elle fust tormentée jusques au bout, si n'y eut il jamais remede de luy faire changer son propos ; & monstra en ceste derniere tentation l'amour qu'elle avoit & sa très grande vertu. Car ainsy que l'amour se diminuoit du costé de

luy ainſy augmentoit du ſien ; & demoura malgré qu'il en euſt l'amour entier & parfait, car l'amitié qui defailloit du coſté de luy tourna en elle. Et quand elle congneut que en ſon cueur ſeul eſtoit l'amour entier qui autresfois avoit eſté departy en deux, elle delibera de le ſouſtenir juſques à la mort de l'un ou de l'autre. Parquoy la bonté divine, qui eſt parfaite charité & vraye amour, eut pitié de ſa douleur & regarda ſa patience, en forte que après peu de jours le baſtard mourut à la pourſuiſte d'une autre femme. Dont elle bien advertie de ceulx qui l'avoient veu meſtre en terre, envoya ſupplier ſon pere qu'il luy pleuſt qu'elle parlaſt à luy. Le pere s'y en alla incontinent qui jamais depuis ſa priſon n'avoit parlé à elle : & après avoir bien au long entendu ſes juſtes raiſons, en lieu de la reprendre & tuer comme ſouvent il la menaſſoit par paroles, la print entre ſes bras, & en plorant très fort luy diſt : Ma fille, vous eſtes plus juſte que moy, car s'il y a eu faulte en voſtre affaire j'en ſuis la principale cauſe : mais puis que Dieu l'a ainſy ordonné je veulx ſatisfaire au paſſé. Et après l'avoir admenée en ſa maiſon, il la traictoit comme ſa fille ainſnée. Elle fut demandée en mariage par ung gentil homme du nom & armes de leur maiſon, qui eſtoit fort ſaige & vertueux ; & eſtimoit tant Rolandine, laquelle il frequentoit ſouvent, qu'il luy donnoit louange

de ce dont les autres la blasmoient, congnoissant que sa fin n'avoit esté que pour la vertu. Le mariaige fut agreable au pere & à Rolandine & fut incontinent conclud. Il est vray que ung frere qu'elle avoyt, seul heritier de la maison, ne vouloit s'accorder qu'elle eust nul partage, luy mettant au devant qu'elle avoit desobey à son pere. Et après la mort du bon homme luy tint de si grandes rigueurs, que son mary qui estoit ung puisné & elle avoient bien affaire de vivre. En quoy Dieu pourveut : car le frere qui vouloit tout tenir, laissa en ung jour par une mort subite le bien qu'il tenoit, de sa seur & le sien, quant & quant. Ainsy elle fut heritiere d'une bonne & grosse maison, où elle vesquit sainctement & honorablement en l'amour de son mary. Et après avoir eslevé deux filz que Dieu leur donna, rendit joyeusement son ame à celluy où de tout temps elle avoit sa parfaicte confiance.

Or, mes dames, je vous prie que les hommes, qui nous veulent peindre tant inconstantes, viennent maintenant icy & me montrent l'exemple d'un aussi bon mary que ceste cy fut bonne femme, & d'une telle foy & perseverance; je suis seur qu'il leur seroit si difficile que j'aime mieulx les en quicter que de me mettre en ceste peyne. Mais non vous, mes dames, de vous prier pour continuer vostre gloire ou du tout n'aimer point, ou que ce soit aussi parfaictement : & gardez

vous bien que nulle ne die que ceste damoiselle ait offensé son honneur, veu que par sa fermeté elle est occasion d'augmenter le nostre. — En bonne foy, Parlamente, dist Oisille, vous nous avez racompté l'histoire d'une femme d'un très grand & honnesté cuer : mais ce qui donne autant de lustre à sa fermeté c'est la desloyaulté de son mary qui la vouloit laisser pour une aultre. — Je croy, dist Longarine, que cest ennuy là luy fut le plus importable : car il n'y a faiz si pesant que l'amour de deux personnes bien unies ne puisse doucement supporter ; mais quand l'un fault à son debvoir & laisse toute la charge sur l'autre, la pesanteur est importable. — Vous devriez doncques, dist Geburon, avoir pitié de nous, qui portons l'amour entiere sans que vous y daigniez mettre le bout du doigt pour la soulager. — Ha, Geburon ! dist Parlamente, souvent sont differens les fardeaux de l'homme & de la femme. Car l'amour de la femme, bien fondée sur Dieu & sur honneur est si juste & raisonnable, que celui qui se depart de telle amitié doit estre estimé lasche & meschant envers Dieu & les hommes. Mais l'amour de la plupart des hommes est tant fondée sur le plaisir que les femmes ignorant leur mauvaise volonté se y mettent aucunes fois bien avant. Et quand Dieu leur faict congnoistre la malice du cuer de celluy qu'elles estimoient bon, s'en peuvent departir

avecq leur honneur & bonne reputation, car les plus courtes follies sont tousjours les meilleures. — Voila doncques une raison, dist Hircan, forgée sur vostre fantaisie, de vouloir soustenir que les femmes honnestes peuvent laisser honnestement l'amour des hommes & non les hommes celle des femmes, comme si leur cueur estoit different : mais combien que les visâges & habitz le foyent, si croy je que les voluntez sont toutes pareilles, sinon d'autant que la malice plus couverte est la pire. Parlemente avecq ung peu de colere luy dist : J'entends bien que vous estimez celles les moins mauvaises, de qui la malice est descouverte. — Or laissons ce propos là, dist Simontault, car pour faire conclusion du cueur de l'homme & de la femme, le meilleur des deux n'en vault riens (1) : mais venons à sçavoir à qui Parlemente donnera sa voix pour oyr quelque beau compte. — Je la donne, dist elle, à Geburon. — Or puis que j'ay commencé, dist il, à parler des cordeliers, je ne veux oublier ceulx de Saint Benoist, & ce qui est advenu d'eux de mon temps : combien que je n'entends, en racomptant une

(1) Le Ms. de Thou 7576³ termine la nouvelle en cet endroit, & commence la deuxième nouvelle par ces mots : *La compagnie se tint à la conclusion de Simonteau pour n'estre plus au desavantage de l'une que de l'autre partie, & se tournant vers Parlemente & regardant [à qui] elle donneroit sa voix pour oyr quelque autre bon conte.*

histoire d'un meschant religieux, empescher la bonne opinion que vous avez des gens de bien. Mais veu que le Psalmiste dist que tout homme est menteur; & en ung autre endroict: Il n'en est poinct qui face bien jusques à ung, il me semble qu'on ne peut faillyr d'estimer l'homme tel qu'il est. Car s'il y a du bien, on le doit attribuer à celluy qui en est la source, & non à la creature, à laquelle par trop donner de gloire & de louange, ou estimer de foy quelque chose de bon, la plus part des personnes sont trompées. Et afin que vous ne trouviez impossible que soubz extreme austerité ne se treuve extreme concupiscence, entendez ce qui advint du temps du Roy François premier.

VINGT DEUXIÈME NOUVELLE.

Soeur Marie Heroet sollicitée de son bonheur par un prieur [de] Saint Martin des Champs, avec la grace de Dieu emporta la victoire contre ses fortes tentations, à la grande confusion du prieur & à l'exaltation d'elle.

EN la ville de Paris il y avoit ung prieur de Saint Martin des Champs (1), duquel je tairay le nom pour l'amytié que je luy ay portée. Sa vie jusques en l'aage de cinquante ans fut si austere que le bruiet de sa saincteté courut par tout le royaume, tant qu'il n'y avoit prince ne princesse qui ne luy fist grand honneur quand il les venoit veoir. Et ne se faisoit reformation de religion qui ne fust faicte par sa main, car on le nommoit le pere de vraye religion. Il fust esleu visiteur de la grande religion des dames de Fontevrault, desquelles il estoit tant crainct que quand il venoit en quelqu'un de leurs monasteres, toutes les religieuses trembloient de la craincte qu'elles avoient de luy. Et pour l'appaiser des grandes rigueurs qu'il leur tenoit, le traictoient comme elles eussent faict la personne du Roy : ce que au commencement il refusoit, mais à la fin venant sur les cinquante

(1) Voir aux éclaircissements, note B.

cinq ans, commença à trouver fort bon le traitement qu'il avoit au commencement desprisé, & s'estimant luy mesme le bien public de toute religion, desira de conserver sa santé mieulx qu'il n'avoit accoustumé. Et combien que sa reigle portast de jamais ne manger cher il s'en dispensa luy mesme, ce qu'il ne faisoit à nul autre, disant que sur luy estoit tout le faiz de la religion. Parquoy si bien se festoya que d'un moyne bien meigre il en feyt ung bien gras. Et à ceste mutation de vivre se feyt une mutation de cueur telle qu'il commença à regarder les vifaignes dont paravant avoit faict conscience : & en regardant les beaultez que les voilles rendent plus desirables, commença à les convoïter. Doncques pour sâtisfaire à ceste convoitise chercha tant de moyens subtils, qu'à la parfin de pasteur il devint loup(1); tellement que en plusieurs bonnes religions, s'il s'en trouvoit quelqu'une ung peu sotté, il ne faillait à la decepvoir. Mais après avoir longuement continué ceste meschante vie, la bonté divine qui print pitié des pauvres brebis esgarées, ne voulut plus endurer la gloire de ce malheureux regner, ainfy que vous verrez.

Ung jour allant visiter ung couvent près de Paris, qui se nomme Gif (2), advint

(1) Ms. 7576¹.

(2) Voir aux éclaircissements, note C.

que en confessant toutes les religieuses, en trouva une nommée Marie Heroet, dont la parole estoit si doulce & agreable, qu'elle promettoit le visaige & le cueur estre de mesme. Parquoy seulement pour l'ouyr fut esmeu en une passion d'amour qui passoit toutes celles qu'il avoit eues aux autres religieuses : & en parlant à elle se baissa fort pour la regarder, & apperceut la bouche si rouge & si plaissante qu'il ne se peut tenir de luy haulser le voile pour veoir si les oeilz accompaignoient le demeurant, ce qu'il trouva : dont son cueur fut remply d'une ardeur si vehemente qu'il perdit le boire & le manger & toute contenance, combien qu'il la dissimuloit. Et quand il fut retourné en son prieuré, il ne pavoit trouver repos : parquoy en grande inquietude passoyt les jours & les nuictz, en cherchant les moyens comme il pourroit parvenir à son desir, & faire d'elle comme il avoit faict de plusieurs autres. Ce qu'il craingnoit estre difficile pource qu'il la trouvoit saige en paroles & d'un esperit subtil (1) : & d'autre part se voyoit si laid & si vieulx qu'il delibera de ne luy en parler point, mais de chercher à la gaingner par craincte. Parquoy bien tost après s'en retourna au dict monastere de Gif; auquel lieu

(1) Ms. 7576^r : *mais il la trouva si saige en paroles & d'un esprit si subtil que il n'y pouvoit avoir grant esperance.*

se monstra plus austere qu'il n'avoit jamais fait, se courrouçant à toutes les religieuses, reprenant l'une que son voile n'estoit pas assez bas, l'autre qu'elle haulsoit trop la teste, & l'autre qu'elle ne faisoit pas bien la reverence en religieuse. En tous ces petiz cas se monstroir si austere que l'on le craignoit comme ung Dieu painct en jugement. Et luy, qui avoit les gouttes, se travailla tant de visiter les lieux reguliers, que environ l'heure de vespres, heure par luy apostée, se trouva au dortouer. L'abbesse luy dist : Pere reverend, il est temps de dire vespres. A quoy il respondit : Allez , mere, allez, faictes les dire : car je suys si las que je demeureray ici non pour reposer, mais pour parler à seur Marie, de laquelle j'ay oy très mauvais rapport : car l'on m'a dict qu'elle caquette comme si c'estoit une mondaine. L'abbesse qui estoit tante de sa mere le pria de la bien chapitrer, & la luy laissa toute seule, sinon ung jeune religieux qui estoit avecq luy. Quand il se trouva seul avecq seur Marie, commença à luy lever le voile, & luy commander qu'elle le regardast. Elle luy respondit que sa reigle luy deffendoit de regarder les hommes. — C'est bien dict, ma fille, luy dist il, mais il ne fault pas que vous estimiez qu'entre nous religieux soyons hommes. Parquoy seur Marie, craignant faillir par desobeissance, le regarda au visage; elle le trouva si laid qu'elle pensa faire

plus de pénitence que de péché à le regarder. Le beau pere, après luy avoir dict plusieurs propos de la grande amitié qu'il luy portoit, luy voulut mettre la main au tetin, qui fut par elle repoulsé comme elle debvoit; & fut si courroucé qu'il luy dist : Faut il que une religieuse sçache qu'elle ait des tetins? Elle luy dist : Je sçay que j'en ay, & certainement que vous ny autre n'y toucherez poinct : car je ne suis pas si jeune & ignorante que je n'entende bien ce qui est péché de ce qui ne l'est pas. Et quand il veit que ses propos ne la pouvoient gaingner, luy en va bailler d'un autre, disant : Helas, ma fille, il faut que je vous declare mon extreme necessité : c'est que j'ay une maladie que tous les medecins trouvent incurable, sinon que je me resjouisse & me joue avecq quelque femme que j'aime bien fort. De moy, je ne vouldrois pour mourir faire ung péché mortel, mais quand l'on viendroit jusques là, je sçay que simple fornication n'est nullement à comparer à pecher d'homicide. Parquoy, si vous aimez ma vie, en sauvant vostre conscience de crudelité vous me la faulverez. Elle luy demanda quelle façon de jeu il entendoit faire. Il luy dist qu'elle pouoit bien reposer sa conscience sur la sienne, & qu'il ne feroit chose dont l'une ne l'autre fust chargé. Et pour luy monstrier le commencement du passetemps qu'il demandoit, la vint embrasser & essayer de la

jetter sur ung liçt. Elle congnoissant sa meschante intention, se deffendit si bien & de paroles & de bras qu'il n'eut pouvoir de toucher que à ses habillemens. A l'heure, quand il veid toutes ses inventions & esforts estre tournez en riens, comme ung homme furieux & non seulement hors de conscience mais de raison naturelle, luy meit la main soubz la robbe, & tout ce qu'il peut toucher des ongles esgratigna de telle fureur que la pauvre fille en criant bien fort, de tout son hault tumba à terre toute esvanouye. Et à ce cry entra l'abbessè dans le dortouer où elle estoit : laquelle estant à vespres, se souvint avoir laissé ceste religieuse seule avecq le beau pere, qui estoit fille de sa niepce : dont elle eut ung scrupule en sa conscience qui luy feit laisser vespres & aller à la porte du dortouer escouter que l'on faisoit; mais oyant la voix de sa niepce, poussa la porte que le jeune moyne tenoit. Et quand le prieur veid venir l'abbessè, en luy monstrant sa niepce esvanouye lui dist : Sans faulte, notre mere, vous avez grand tort que vous ne m'avez dict les conditions de seur Marie : car ignorant sa debilité, je l'ay faict tenir debout devant moy & en la chapitrant s'est esvanouye comme vous voyez. Ilz la firent revenir avecq vin aigre & autres choses propices; & trouverent que de sa cheute elle estoit blessée à la teste. Et quand elle fut revenue, le

II.

L r

prieur, craignant qu'elle comptast à sa tante l'occasion de son mal, luy dist à part : Ma fille, je vous commande sous peine d'inobedience & d'estre dampnée, que vous n'ayiez jamais à parler de ce que je vous ay fait icy, car entendez que l'extremité d'amour m'y a contrainct. Et puis que je voy que vous ne voulez aymer je ne vous en parleray jamais que ceste fois, vous asseurant que si vous me voulez aimer je vous feray elire abbesse de l'une des trois meilleures abbayes de ce royaume. Mais elle luy respondit qu'elle aimoit mieulx mourir en chartre perpetuelle que d'avoir jamais autre amy que celluy qui estoit mort pour elle en la croix, avecq lequel elle aimoit mieulx souffrir tous les maux que le monde pourroit donner que contre luy avoir tous les biens ; & qu'il n'eut plus à luy parler de ces propos, ou elle le diroyt à la mere abbesse, mais qu'en se taisant elle s'en tairoit. Ainsy s'en alla ce mauvais pasteur, lequel pour se monstrier tout autre qu'il n'estoit, & pour encores avoir le plaisir de regarder celle qu'il aimoyt, se retourna vers l'abbesse, luy disant : Ma mere, je vous prie, faictes chanter à toutes voz filles ung *Salve Regina* en l'honneur de ceste vierge où j'ay mon esperance. Ce qui fut fait : durant lequel ce regnart ne feist que pleurer, non d'autre devotion que de regret qu'il avoit de n'estre venu au dessus de la sienne. Et toutes

les religieuses, pensans que ce fust d'amour à la vierge Marie, l'estimoient ung saint homme. Seur Marie, qui congnoissoit sa malice, prioit en son cueur de confondre celluy qui desprisoit tant la virginité.

Ainsy s'en alla cest hyppocrite à Saint Martin; auquel lieu ce meschant feu qu'il avoit en son cueur ne cessa de brusler jour & nuict & de chercher toutes les inventions possibles pour venir à ses fins. Et pour ce que sur toutes choses il craingnoit l'abbesse qui estoit femme vertueuse, il pensa le moyen de l'oster de ce monastere. S'en alla vers Madame de Vendosme, pour l'heure demeurant à La Fere, où elle avoit edifié & fondé ung couvent de Saint Benoist nommé le Mont d'Olivet (1). Et comme celluy qui estoit le souverain reformateur luy donna à entendre que l'abbesse du dict Mont Olivet n'estoit pas assez suffisante pour gouverner une telle communauté, la bonne dame le pria de luy en donner une autre qui fust digne de cest office. Et luy qui ne demandoit autre chose luy conseilla de prendre l'abbesse de Gif pour la plus suffisante qui fust en France. Madame de Vendosme incontinant l'envoya querir, & luy donna la charge de son monastere du Mont d'Olivet. Le prieur de Saint Martin, qui avoit en sa main les voix de

(1) Voir aux éclaircissemens, note D.

toute la religion, feit eslire à Gif une abbessë à sa devotion. Et après ceste eslection il s'en alla au dict lieu de Gif essayer encores une autre fois si par priere ou par douceur il pourroit gaingner seur Marie Heroet. Et voyant qu'il n'y avoit nul ordre retourna desesperé à son prieuré de Sainct Martin : auquel lieu, pour venir à sa fin & pour se venger de celle qui luy estoit trop cruelle, de paour que son affaire fust esventée, feit desrober secretement les reliques du dict prieuré de Gif de nuict ; & meit à sus au confesseur de leans, fort viel & homme de bien que c'estoit luy qui les avoit desrobées ; & pour ceste cause le meit en prison à Sainct Martin. Et durant qu'il le tenoit prisonnier, suscita deux tesmoins lesquels ignoramment signerent ce que monsieur de Sainct Martin leur commanda : c'estoit qu'ilz avoient veu dedans ung jardin le dict confesseur avecq seur Marie en acte villain & deshonneste ; ce qu'il voulut faire advouer au viel religieux. Mais luy qui sçavoit toutes les fautes de son prieur, le supplia l'envoier en chapitre, & que là devant tous les religieux il diroit la verité de tout ce qu'il en sçavoit. Le prieur craignant que la justification du confesseur fust sa condamnation, ne voulut poinct enteriner ceste requeste. Mais le trouvant ferme en son propos, le traicta si mal en prison que les ungs dient qu'il y mourut, & les autres qu'il le contraignit de laisser son

habit, & de s'en aller hors du royaume de France; quoy qu'il en foit, jamais depuis on ne le veit.

Quand le prieur estima avoir une telle prise sur seur Marie, s'en alla en la religion où l'abbesse faicte à sa poste ne le contredisoit en rien : & là commença de vouloir user de son auctorité de visiteur, & feit venir toutes les religieuses, l'une après l'autre, en une chambre pour les oyr en forme de visitation. Et quand ce fut au rang de seur Marie qui avoit perdu sa bonne tante, il commença à luy dire : Seur Marie, vous sçavez de quel crime vous estes accusée, & que la dissimulation que vous faictes d'estre tant chaste ne vous a de rien servy, car on congnoist bien que vous estes tout le contraire. Seur Marie luy respondit d'un vifage asséuré : Faictes moy venir celluy qui m'accuse, & vous verrez si devant moy il demeurera en sa mauvaise opinion. Il luy dist⁽¹⁾ : Il ne nous fault aultre preuve, puis que le confesseur a esté convaincu. Seur Marié luy dist : Je le pense si homme de bien qu'il n'aura poinct confessé une telle mensonge : mais quand ainsy seroit, faictes le venir devant moy & je prouveray le contraire de son dire. Le prieur voyant que en nulle sorte ne la pavoit estonner, luy dist : Je suis vostre pere qui desire saulver

(1) Ms. 7576².

vostre honneur : pour ceste cause je remectz ceste verité à vostre conscience, à laquelle je adjousteray foy. Je vous demande & vous conjure sur peine de peché mortel de me dire verité, assavoir mon si vous estiez vierge quand vous fustes mise ceans. Elle luy respondit : Mon pere, l'aage de cinq ans que j'avois doibt estre seule tesmoing de ma virginité. — Or bien doncques, ma fille, dist le prieur, depuis cest temps là avez vous poinct perdu ceste fleur ? Elle luy jura que non, & que jamais n'y avoit trouvé empeschement que de luy. A quoy il dist qu'il ne le pouvoit croire, & que la chose gisoit en preuve. — Quelle preuve, dist elle, vous en plaist il faire ? — Comme je faictz aux aultres, dist le prieur ; car ainsy que je suis visiteur des ames, aussi suis je visiteur des corps. Vos abbesses & prieures ont passé par mes mains : vous ne devez craindre que je visite vostre virginité ; parquoy jectez vous sur le liét, & mettez le devant de vostre habillement sur vostre visage. Seur Marie luy respondit par collere : Vous m'avez tant tenu de propos de la folle amour que vous me portez, que j'estime plus tost que vous me voulez oster ma virginité que de la visiter : parquoy entendez que jamais je ne m'y consentiray. Alors il luy dist qu'elle estoit excommuniée de refuser l'obedience de sainte religion, & si elle ne consentoit qu'il la deshonoreroit en plain cha-

pitre, & diroit le mal qu'il ſçavoit d'entre elle & le confefſeur. Mais elle d'un viſaige ſans paour luy reſpondit : Celluy qui congnoiſt le cueur de ſes ſerviteurs me rendra autant d'honneur devant luy que vous me ſçauriez faire de honte devant les hommes. Parquoy puisque voſtre malice en eſt juſques là, j'aime mieulx qu'elle paracheve ſa cruaulté envers moy que le deſir de ſon mauvais voulloir, car je ſçay que Dieu eſt juſte juge. A l'heure il s'en alla aſſembler tout le chapitre, & feit venir devant luy à genoulx ſeur Marie, à laquelle il diſt par ung merveilleux deſpit : Seur Marie, il me deſplaît que les bonnes admonitions que je vous ay données ont eſté inutiles en voſtre endroiçt, & que vous eſtes tumbée en tel inconvenient que je ſuis contrainçt de vous impoſer penitence contre ma couſtume : c'eſt que ayant examiné voſtre confefſeur ſur aucuns crimes à luy impoſez, m'a confeſſé avoir abuſé de voſtre perſonne au lieu où les teſmoings diſent l'avoir veu. Parquoy ainſy que je vous avois élevée en eſtat honorable & maiſtreſſe des novices, je ordonne que vous ſoyez miſe non ſeulement la dernière de toutes, mais mengeant à terre, devant toutes les ſeurs, pain & eaue juſques ad ce que l'on congnoiſſe votre contrition ſuffiſante d'avoir grace. Seur Marie, eſtant advertye par une de ſes compaignes qui entendoit toute ſon affaire, que ſi elle reſpondoit

chose qui desplaist au prier, il la mettoit *in pace*, c'est à dire en chartre perpetuelle, endura ceste sentence, levant les oeilz au ciel, priant celluy qui a esté sa resistance contre le peché, vouloir estre sa patience contre sa tribulation. Encores deffendit le prier de Saint Martin que quand sa mere ou ses parens viendroient que l'on ne la souffrist de trois ans parler à eulx ni escrire sinon lettres faictes en la communauté.

Ainsy s'en alla ce malheureux homme sans plus y revenir; & fut ceste pauvre fille long temps en la tribulation que vous avez ouye. Mais sa mere qui sur tous ses enfans l'aimoit, voyant qu'elle n'avoit plus de nouvelles d'elle s'en emerveilla fort, & dist à ung sien fils, saige & honneste gentil homme, qu'elle pensoit que sa fille estoit morte, mais que les religieuses pour avoir la pension annuelle luy dissimuloient : le priant en quelque façon que ce fust de trouver moien de veoir sa dicté seur. Incontinent il s'en alla en la religion, en laquelle on luy fait les excuses accoustumées : c'est qu'il y avoit trois ans que sa seur ne bougeoit du liét. Dont il ne se tint pas content; & leur jura que s'il ne la voyoit il passeroit par dessus les murailles & forceroit le monastere. De quoy elles eurent si grande paour qu'elles luy admenerent sa seur à la grille, laquelle l'abbesse tenoit de si près qu'elle ne pouoit dire à son frere

chose qu'elle n'entendist. Mais elle, qui estoit sage, avoit mis par escript tout ce qui est icy dessus, avecq mille autres inventions que le dict prieur avoit trouvées pour la decepvoir, que je laisse à compter pour la longueur. Si ne veulx je oblier à dire que durant que sa tante estoit abbessse, pensant qu'il fust refusé par sa laideur, feit tenter seur Marie par ung beau & jeune religieux, esperant que si par amour elle obeissoit à ce religieux après il la pourroit avoir par craincte. Mais dans ung jardin où le dict jeune religieux luy tint propos avecq gestes si deshonnestes que j'aurois honte de les rememorer, la pauvre fille courut à l'abbessse qui parloit au prieur criant : Ma mere, ce sont diables en lieu de religieux ceux qui nous viennent visiter. Et à l'heure le prieur qui eut grande paour d'estre descouvert, commença à dire en riant : Sans faulte, ma mere, seur Marie a raison ; & en prenant seur Marie par la main luy dist devant l'abbessse : J'avois entendu que seur Marie parloit fort bien & avoit le langage si à main que on l'estimoit mondaine ; & pour ceste occasion je me suis contrainct contre mon naturel luy tenir tous les propos que les hommes mondains tiennent aux femmes, ainsy que je trouve par escript, car d'experience j'en suis ignorant comme le jour que je fus né ; & en pensant que ma vieillesse & laideur luy faisoient tenir propos si vertueux, j'ay commandé à mon jeune re-

ligieux de luy en tenir de semblables, à quoy vous voyez qu'elle a vertueusement résisté. Dont je l'estime si sage & vertueuse, que je veux que dorenavant elle soyt la première après vous & maîtresse des novices, afin que son bon vouloir croisse tousjours de plus en plus en vertu.

Cest acte icy & plusieurs autres feyt ce bon religieux durant trois ans qu'il fut amoureux de la religieuse. Laquelle, comme j'ay dict, bailla par la grille à son frere tout le discours de sa piteuse histoire. Ce que le frere porta à sa mere; laquelle toute desesperée vint à Paris, où elle trouva la Royne de Navarre sœur unique du Roy, à qui elle monstra ce piteux discours en luy disant : Madame, fiez vous une autre fois en voz ypocrites : je pensoys avoir mis ma fille aux faulxbourgs & chemin de paradis, & je l'ay mise en celluy d'enfer, entre les mains des pires diables qui puissent estre; car les diables ne nous tentent s'il ne nous plaist, & ceux cy nous veulent avoir par force où l'amour deffault. La Royne de Navarre fut en grande peyne, car entierement elle se confioyt en ce prieur de Saint Martin, à qui elle avoit baillé la charge des abbeses de Montivilliers et de Caen, ses belles sœurs (1). D'autre costé, le crime si

(1) Édition de 1558 : *des abbeses de Montolivet & de Caen ses belles sœurs* (voir aux éclaircissements, note E).

grand luy donna telle horreur & envye de venger l'innocence de ceste pauvre fille qu'elle communiqua au chancelier du Roy, pour lors legat en France (1), de l'affaire. Et fait envoyer querir le prieur, lequel ne trouva nulle excuse, sinon qu'il avoit soixante dix ans : & parlant à la Royne de Navarre, la pria sur tous les plaisirs qu'elle luy voudroit jamais faire, & pour recompense de tous ses services & de tous ceux qu'il avoit desir de luy faire, qu'il luy pleust de faire cesser ce procès, & qu'il confesserait que seur Marie Heroet estoit une perle d'honneur & de virginité. La Royne de Navarre oyant cela, fut tant esmerveillée qu'elle ne sceut que luy respondre, mais le laissa là : & le pauvre homme tout confus se retira en son monastere, où il ne voulut plus estre veu de personne, & ne vesquit que ung an après. Et seur Marie Heroet estimée comme elle devoit par les vertuz que Dieu avoit mises en elle, fut ostée de l'abbaye de Gif, où elle avoit eu tant de mal, & faicte abbessé par le don du Roy de l'abbaye de Giv près de Montargis (2), laquelle elle reforma & vesquit comme celle qui estoit pleine de l'esperit de Dieu, le louant toute sa vie de ce qu'il luy

(1) Voir aux éclaircissements, note F.

(2) Ms. 7576^{3.3} : d'un prieuré nommé Gyi. — Éd. de 1558 : de l'abbaye nommée Gien. Voir aux éclaircissements, note G.

avoit pleu luy redonner son honneur & son repos.

Voyla, mes dames, une histoire qui est bien pour monstrier ce que dict l'Evangille (1) : Que Dieu par les choses foibles confond les fortes, & que par les inutiles aux oeilz des hommes, la gloire de ceux qui cuident estre quelque chose & ne sont rien. Et pensez, mes dames, que sans la grace de Dieu il n'y a homme où l'on doibve croire nul bien, ne si forte tentation dont avecques luy l'on n'emporte victoire, comme vous povez veoir par la confusion de celluy qu'on estimoit juste & par l'exaltation de celle qu'on vouloyt faire trouver pechereffe & meschante. En cela est verisié le dire de Nostre Seigneur : Qui se exaltera sera humilié, & qui se humiliera sera exalté. — Helas ! ce dist Oisille, que ce prieur là a trompé de gens de bien, car j'ay veu qu'on se fyoit plus en luy que en Dieu. — Ce ne feroyt pas moy, dist Nomerfide ; car j'ay une si grande horreur quant je voy ung religieux que seulement je ne m'y sçauois confesser ; estimant qu'ils sont pires que tous les aultres hommes, & ne hantent jamais maison qu'ilz n'y laissent quelque honte ou quelque zizanie (2).

(1) Éd. de 1558 : *ce que dist l'Evangile & saint Paul aux Corinthiens.*

(2) Au lieu de ces lignes depuis *car j'ay une*, &c., les éditions de 1558 & de 1560 portent ces mots : *ce n'est*

— Il y en a de bons, dist Oifille, & ne fault pas que pour les mauvais ils soient jugez : mais les meilleurs font ceulx qui moins hantent les maisons seculieres & les femmes. — Vous dictes vray, dist Ennafuite, car moins on les voyft, moins on les congnoift, & plus on les estime pource que la frequentation les monstre telz qu'ils font. — Or laissons le moustier là où il est, dist Nomerfide, & voyons à qui Geburon donnera sa voix (1). — Ce sera, dist il, à madame Oifille, afin qu'elle die quelque chose en faveur de sainte religion. — Nous avons tant juré, dist Oifille, de dire la verité que je ne sçauois soustenir ceste partie. Et aussy en faisant vostre compte, vous m'avez remys en memoire une si piteuse histoire que je suis contraincte de la dire, pource que je suis voyfine du païs où de mon temps elle est advenue. Et afin, mes dames, que l'ypocrisie de ceulx qui s'estiment plus religieux que les

par moy, dist Nomerfide, car je ne m'arreste point à telles gens.

(1) Le Ms. de Thou 7576^{3.5} contient le passage suivant : *Geburon pour reparer sa faute, si faute estoit d'avoir déchiffré la malheureuse & abominable vie d'un mechant religieux, afin de se garder de l'hypochrise de ses semblables, ayant telle estime de madame Oysille qu'on doit avoir d'une dame sage & non moins sobre à dire le mal que promte à exalter & publier le bien qu'elle connoissoit en autrui, luy donna sa voix, la priant de dire quelque chose en l'honneur de sainte religion.*

autres ne vous enchante l'entendement, de sorte que vostre foy divertie de son droit chemin estime trouver salut en quelque autre creature que en celluy seul qui n'a voulu avoir compaignon à nostre creation & redemption, lequel est tout puissant pour nous sauver en la vie eternelle, & en ceste temporelle nous consoler & delivrer de toutes noz tribulations, congnoissant que souvent l'ange Sathan se transforme en ange de lumiere afin que l'oeil exterieur, aveuglé par l'apparence de sainteté & devotion, ne s'arreste à ce qu'il doibt fuir, il m'a semblé bon la vous raconter pource qu'elle est advenue de nostre temps.

VINGT TROISIESME NOUVELLE.

La trop grande reverence qu'un gentil homme de Perigord portoit à l'ordre de Saint François fut cause que luy, sa femme & son petit enfant moururent miserablement.

Au pays de Perigort il y avoit ung gentil homme qui avoit telle devotion à Saint François qu'il luy sembloit que tous ceulx qui portoient son habit devoient estre semblables au bon saint. Pour l'honneur duquel il avoit faict faire en sa maison chambre & garderobe pour loger les dictz freres, par le conseil desquelz il conduisoit toutes ses affaires, voire jusques aux moindres de son mesnage, s'estimant chemyner feurement en suyvant leur bon conseil. Or advint ung jour que la femme du dict gentil homme qui estoit belle & non moins saige que vertueuse, avoit faict ung beau fils, dont l'amitié que le mary luy portoit augmenta doublement. Et pour festoyer la commere envoya querir un sien beau frere. Or ainsi que l'heure du soupper approchoit, arriva ung cordelier duquel je celeray le nom pour l'honneur de la religion. Le gentil homme fut fort aise quant il veit son pere spirituel devant lequel il ne cachoyt nul secret. Et après plusieurs propos tenuz entre

sa femme, son beau frere & luy, se meirent à table pour soupper. Durant lequel ce gentil homme regardoit sa femme qui avoit assez de beaulté & de bonne grace pour estre desirée d'un mary, commença à demander tout hault une question au beau pere : Mon pere, est il vray que ung homme peche mortellement de coucher avecq sa femme pendant qu'elle est en couche? Le beau pere qui avoit la contenance & la parole toute contraire à son cueur, luy respondit avecq ung visàige collere : Sans faulte, monsieur, je pense que ce soyt ung des grands pechez qui se facent en mariage; & ne fust que l'exemple de la benoiste vierge Marie, qui ne voulut entrer au temple jusques après les jours de sa purification, combien qu'elle n'en eust nul besoing, si ne debvriez vous jamais faillir à vous abstenir d'un petit plaisir, veu que la bonne vierge Marie se absteinoit pour obeyr à la loy d'aller au temple où estoit toute sa consolation. Et oultre cela messieurs les docteurs en medecine dient qu'il y a grand dangier pour la lignée qui en peult venir. Quant le gentil homme entendit ces paroles il en fut bien marri, car il esperoit bien que son beau pere luy bailleroit congé, mais il n'en parla plus avant. Le beau pere durant ces propos, après avoir plus beu qu'il n'estoit besoing, regardant la damoiselle, pensa bien en luy mesmes que s'il en estoit le mary il ne demanderoit poinct conseil au beau pere

de coucher avecq sa femme. Et ainſy que le feu peu à peu s'allume tellement qu'il vient à embraſer toute la maiſon, or pour ce le frater commencea de bruſler par telle concupiſcence, que ſoubdainement delibera de venir à fin du deſir que plus de trois ans durant avoit porté couvert en ſon cueur.

Et après que les tables furent levées print le gentil homme par la main, & le menant auprès du liſt de ſa femme, luy diſt devant elle : Monſieur, pour ce que je congnois bonne amour qui eſt entre vous & ma damoiſelle que voicy, laquelle avecq la grande jeuneſſe qui eſt en vous vous tourmente ſi fort que ſans faulte j'en ay grande compaſſion; j'ay penſé de vous dire ung ſecret de noſtre ſaincte theologie : c'eſt que la loy qui pour les abuz des mariz indiscrets eſt ſi rigoureuse qu'elle ne veult permettre que ceulx qui ſont de bonne conſcience comme vous ſoient fruſtrez de l'intelligence. Parquoy, Monſieur, ſi je vous ay diſt devant les gens l'ordonnance de la ſeverité de la loy, à vous qui eſtes homme ſaige n'en doibz celer la douceur. Œachez, mon fils, qu'il y a femmes & femmes, comme auſſy hommes & hommes. Premièrement, nous fault Œavoir de Madame que voicy, veu qu'il y a trois ſepmaines qu'elle eſt accouchée, ſi elle eſt hors du flux de ſang? A quoy reſpondit la damoiſelle qu'elle eſtoit toute neſte. Adoncques, diſt le cordelier, mon filz,

II.

M I

je vous donne congé d'y coucher sans en avoir scrupule, mais que vous me promettez deux choses. Ce que le gentil homme feît volontiers : La première, dist le beau pere, c'est que vous n'en parlerez à nulluy, mais y viendrez secretement ; l'autre que vous n'y viendrez qu'il ne soyt deux heures après minuiet, à fin que la digestion de la bonne dame ne soit empeschée par voz folies. Ce que le gentil homme luy promist & jura par telz sermens que celluy qui le congnoissoit plus sot que menteur en fut tout asseuré. Et après plusieurs propos, se retira le beau pere en sa chambre, leur donnant la bonne nuit avecq une grande benediction. Mais en se retirant print le gentil homme par la main, luy disant : Sans faulte, Monsieur, vous viendrez, & ne ferez plus veiller la pauvre commere. Le gentil homme en la baissant, luy dist : M'amie, laissez moy la porte de vostre chambre ouverte : ce que entendit très bien le beau pere ; ainsy se retira chacun en sa chambre. Mais si tost que le pere fut retiré, ne pensa pas à dormir ne reposer, car incontinant qu'il n'ouït plus nul bruiet en la maison, environ l'heure qu'il avoit accoustumé d'aller à matines, s'en va le plus doucement qu'il peut droiet en la chambre, & là trouvant la porte ouverte de la chambre où le maistre estoit attendu, va finement esteindre la chandelle, & le plus tost qu'il peut se coucha auprès d'elle

ſans jamais luy dire ung ſeul mot. La damoiſelle, cuydant que ce fuſt ſon mary, luy diſt : Comment, mon amy ! vous avez très mal retenu la promeſſe que feiſtes hier au ſoir à noſtre confeſſeur, de ne venir icy juſques à deux heures. Le cordelier, plus attentif à la vie active que à la vie contemplative, avecq la crainte qu'il avoit d'eſtre congneu, penſa plus à ſatisfaire au meſchant deſir dont dès long temps avoit le cueur empoisonné que à luy faire nulle reſponſe : dont la dame fut fort eſtonnée. Et quant le cordelier veid approcher l'heure que le mary devoit venir, ſe leva d'auprès de la damoiſelle, & le plus toſt qu'il peult retourna en ſa chambre.

Et tout ainſy que la fureur de la concupifcence luy avoyt oſté le dormir, la crainte qui tousjours ſuit la meſchanceté, ne luy permiſt de trouver aucun repos, mais s'en alla au portier de la maiſon & luy diſt : Mon amy, Monſieur m'a commandé de m'en aller incontinent en noſtre couvent faire quelques prieres où il a devotion : parquoy, je vous prie, baillez moy ma monture, & m'ouvrez la porte ſans que perſonne en entende rien, car l'affaire eſt neceſſaire & ſecrete. Le portier, qui ſçavoit bien que obeïr au cordelier eſtoit ſervice agreable à ſon ſeigneur, luy ouvrit ſecretement la porte & le meiſt dehors. En ceſt inſtant s'eſveilla le gentil homme, lequel voyant approcher l'heure qui luy eſtoit donnée du beau

pere pour aller veoir sa femme, se leva en sa robe de nuit, & s'en alla coucher viftement où, par l'ordonnance de Dieu, sans congé d'homme, il pouvoit aller. Et quant sa femme l'ouït parler auprès d'elle, s'en esmerveilla si fort qu'elle luy dist, ignorant ce qui estoit passé : Comment, Monsieur ! est ce la promesse que vous avez faicte au beau pere de garder si bien vostre santé & la mienne, de ce que non seulement vous estes venu icy avant l'heure, mais encores y retournez ? Je vous supplie, Monsieur, pensez y. Le gentil homme fut si troublé d'oyr ceste nouvelle qu'il ne peut dissimuler son ennuy ; & luy dist : Quels propos me tenez vous ? Je sçay pour verité qu'il y a trois sepmaines que je n'ay couché avecq vous, & vous me reprenez d'y venir trop souvent. Si ces propos continuent, vous me ferez penser que ma compagnie vous fasche & me contraindrez contre ma coustume & vouloir, de chercher ailleurs le plaisir que selon Dieu je doibz prendre avecq vous. La damoiselle qui pensoyt qu'il se mocquast, luy respondit : Je vous supplie, Monsieur, en cuidant me tromper ne vous trompez poinct, car nonobstant que vous n'avez parlé à moy quand vous y estes venu, si ay je bien congneu que vous y estiez. A l'heure le gentil homme congneut que eulx deux estoient trompez ; & luy feyt grant jurement qu'il n'y estoit poinct venu. Dont la dame

print telle tristesse que avecq pleurs & larmes elle luy dist qu'il fist dilligence de sçavoir qui ce pouvoit estre, car en leur maison ne couchoit que le frere & le cordelier. Incontinent le gentil homme, poulxé de soupçon au cordelier, s'en alla hastivement en la chambre où il avoit logé, laquelle il trouva vuide. Et pour estre mieulx asseuré s'il s'en estoit fuy, envoya querir l'homme qui gardoit sa porte & luy demanda s'il sçavoit qu'estoit devenu le cordelier; lequel luy compta toute la verité. Le gentil homme certain de ceste meschanceté, retourna en la chambre de sa femme, & luy dist : Pour certain, m'amie, celui qui a couché avecq vous & a faict de tant belles oeuvres est nostre pere confesseur. La damoiselle, qui toute sa vie avoit aimé son honneur, entra en ung tel desespoir que, obliant toute humanité & nature de femme, le supplia à genoux la venger de ceste grande injure. Parquoy soudain sans autre delay le gentil homme monta à cheval & poursuivit le cordelier.

La damoyfelle demeura seule en son liét n'ayant auprès d'elle conseil ne consolation que son petit enfant nouveau né; considerant le cas horrible & merveilleux qui luy estoit advenu, sans excuser son ignorance, se reputa comme coupable & la plus malheureuse du monde. Et alors, elle qui n'avoit jamais aprins des cordeliers sinon la confiance des

bonnes oeuvres, la satisfaction des peſchez par austerité de vie, jeûnes & diſciplines, qui du tout ignoroit la grace donnée par noſtre bon Dieu par le merite de ſon filz, la remiſſion des pechez par ſon ſang, la reconſiliation du pere avecq nous par ſa mort, la vie donnée aux peſcheurs par ſa ſeule bonté & miſericorde (1), ſe trouva ſi troublée en l'aſſault de ce deſeſpoir fondé ſur l'enormité & gravité du peché, ſur l'amour du mary & l'honneur du lignaige, qu'elle eſtima la mort trop plus heureuſe que ſa vie. Et vaincue de ſa triſteſſe, tumba en tel deſeſpoir qu'elle fut non ſeulement divertie de l'eſpoir que tout chreſtien doit avoir en Dieu, mais fut du tout alienée du ſens commun, obliant ſa propre nature. Alors vaincue de la douleur, pouſſée du deſeſpoir, hors de la congnoiſſance de Dieu & de ſoy meſmes, comme femme enragée & furieuſe, print une corde de ſon liſt & de ſes propres mains s'eſtrangla. Et qui pis eſt, eſtant en l'agonie de ceſte cruelle mort, le corps qui combattoit contre icelle ſe remua de telle ſorte qu'elle donna du pied ſur le viſaige de ſon petit enfant, duquel l'innocence ne le peut garentir qu'il ne ſuyviſt par mort ſa doloſeuſe & doloſte mere.

(1) Ces lignes depuis *elle qui n'avoit jamais* juſqu'à & *miſericorde*, omiſes dans les éditions de 1558 & 1560, ſe trouvent dans tous les manſcrits.

Mais en mourant fait ung tel cry que une femme qui couchoit en la chambre se leva à grande haste pour allumer la chandelle. Et à l'heure, voyant sa maistresse pendue & estranglée à la corde du liêt, l'enfant estouffé & mort dessoubz ses pieds, s'en courut toute effrayée en la chambre du frere de sa maistresse, lequel elle amena pour veoir ce piteux spectacle.

Le frere ayant mené tel deuil que peut & doit mener ung qui aime sa seur de tout son cuer, demanda à la chamberiere qui avoit commis ung tel crime. La chamberiere luy dist qu'elle ne sçavoit, & que autre que son maistre n'estoit entré en la chambre, lequel n'y avoit gueres en estoit party. Le frere allant en la chambre du gentil homme & ne le trouvant poinct, creut asseurement qu'il avoit commis le cas, & prenant son cheval sans autrement s'enquerir, courut après luy, & l'attingnit en ung chemin où il retournoit de pourfuyvre son cordelier, bien dolent de ne l'avoir attrappé. Incontinent que le frere de la damoiselle veit son beau frere, commença à luy crier : Meschant & lasche, defendez vous, car aujourd'hui j'espere que Dieu me vengera de vous par ceste espée. Le gentil homme, qui se vouloit excuser, veit l'espée de son beau frere si près de luy qu'il avoit plus de besoing de se defendre que de s'enquerir de la cause de leur debat. Et lors se

donnerent tant de coups & à l'un & à l'autre, que le sang perdu & la lasseté les contraignit de s'asseoir à terre l'un d'un costé & l'autre de l'autre. Et en reprenant leur halayne, le gentil homme luy demanda : Quelle occasion, mon frere, a converty la grande amitié que nous nous sommes tousjours portée en si cruelle bataille ? Le beau frere luy respondit : Mais quelle occasion vous a meu de faire mourir ma seur la plus femme de bien qui oncques fut ? & encores si meschamment que soubz couleur de vouloir coucher avecq elle l'avez pendue & estranglée à la corde de vostre liêt ? Le gentil homme entendant ceste parole, plus mort que vif, vint à son frere & l'embrassant luy dist : Est il bien possible que vous ayez trouvé vostre seur en l'estat que vous dictes ? Et quant le frere l'en assura : Je vous prie, mon frere, dist le gentil homme, que vous oyez la cause pour laquelle je me suis party de la maison : & à l'heure il luy fait le compte du meschant cordelier. Dont le frere fut fort estonné, & encores plus marry de ce que contre raison il l'avoit assailly. Et en luy demandant pardon luy dist : Je vous ay faict tort, pardonnez moy. Le gentil homme luy respond : Sy je vous ay faict tort j'en ay ma pugnicion, car je suis si blessé que je n'espere jamais en eschaper. Le gentil homme effaya de le remonter à cheval le mieus qu'il put & le ramena en sa maison où le lende-

main il trespassa; & dist & confessa devant tous les parens du dict gentil homme que luy mesmes estoit cause de sa mort. Mais icelluy gentil homme, pour satisfaire à la justice, fut conseillé d'aller demander sa grace au Roy François premier de ce nom. Parquoy après avoir fait enterrer honorablement mary, femme & enfant, s'en alla le saint vendredy pourchasser sa remission à la court. Et la rapporta maistre François Olivier, lequel l'obtint pour le pauvre beau frere, estant iceluy Olivier chancelier d'Alençon; & depuis par ses vertuz esleu du Roy pour chancelier de France (1).

Mes dames, je crois que après avoir entendu ceste histoire très veritable, il n'y a aucunes de vous qui ne pense deux fois à loger tels pellerins en sa maison : & sçavez qu'il n'y a plus dangereux venin que celluy qui est dissimulé. — Pensez, dist Hircan, que ce mary estoit ung bon sot, d'amener ung tel galland soupper auprès d'une si belle & honneste femme. — J'ay veu le temps, dist Geburon, que en nostre pays il n'y avoit maison où il n'y eust chambre dediée pour les beaux peres : mais maintenant ilz sont tant congneuz qu'on les craint plus que aventuriers. — Il me semble, dist Parlamente, que une femme estant dans le liêt, si ce n'est pour luy

(1) Voir aux éclaircissements, note H.

administrer les sacremens de l'Eglise, ne doit jamais faire entrer prestre en sa chambre : & quant je les y appelleray on me pourra bien juger en danger de mort. — Si tout le monde estoit ainſy auſtere que vous, diſt Ennaſuite, les pauvres prestres feroient pis qu'excommuniez d'eſtre ſeparez de la veue des femmes. — N'en ayez point de paour, diſt Saffredent, car ils n'en auront jamais faulte. — Comment? diſt Simontault, ce ſont ceulx qui par mariage nous lient aux femmes, qui eſſayent par leur meſchanceté à nous en deſlier & faire rompre le ſerment qu'ils nous ont fait faire. — C'eſt grande pitié, diſt Oifille, que ceulx qui ont l'adminiſtration des sacremens, en jouent ainſy à la pelotte : on les debvroit bruſler tout en vie. — Vous feriez bien mieux de les honorer que de les blaſmer, diſt Saffredent, & de les flatter que de les injurier ; car ce ſont ceulx qui ont puissance de bruſler & deshoner les autres : parquoy *finite eos* (1); & ſçachons qui aura la voix d'Oifille. — Je la donne, diſt elle, à Dagoucin, car je le voys entrer en contemplation telle qu'il me ſemble préparé à dire quelque bonne choſe. — Puis

(1) Le paſſage commençant par *de les irriter* & finissant par *finite eos*, qui eſt dans tous les manuſcrits, ne ſe trouve pas dans les imprimés. Le manuſcrit de Thou 7576^{2.2} ajoute cette phraſe : *La compagnie trouva l'opinion de Saffredent très bonne, & laiſſant là les prestres, pour changer de propos pria madame Oifille de donner ſa voix à quelqu'un.*

que je ne puis ne n'ose respondre, dist Dagoucin, à tout le moins parleray je d'un à qui telle cruauté porta nuisance & puis profit. Combien que amour s'estime tant fort & puissant qu'il veult aller tout nud, & luy est chose très ennuyeuse & à la fin importable d'estre couvert, il est ce, mes dames, que bien souvent ceux qui pour obeïr à son conseil s'avencent trop de le descouvrir, s'en trouvent mauvais marchans : comme il advint à ung gentil homme de Castille, duquel vous orrez l'histoire.

VINGT QUATRIÈME NOUVELLE.

Elifor pour s'estre trop avancé de decouvrir son amour à la Royne de Castille, fut si cruellement traité d'elle, en l'eprouvant, qu'elle luy apporta nuyssance puis profit.

EN la maison du Roy & Royne de Castille, desquels les noms ne seront dictés, y avoit ung gentil homme si parfaict en toutes beaultez & bonnes conditions, qu'il ne trouvoit point son pareil en toutes les Espagnes. Chacun avoit ses vertuz en admiration, mais encores plus son estrangeté, car l'on ne congneut jamais qu'il aimast ne print aucune dame. Et si y en avoit en la court en très grand nombre qui estoient dignes de faire brusler sa glace, mais il n'y en eut point qui eust puissance de prendre ce gentil homme, lequel avoit nom Elifor. La Royne, qui estoit femme de grande vertu mais non du tout exempte de la flamme qui moins est congneue & plus brusle, regardant ce gentil homme qui ne servoit nulle de ses femmes, s'en esmerveilla; & ung jour luy demanda s'il estoit possible qu'il aimast aussi peu qu'il en faisoit le semblant. Il luy respondit que si elle voyoit son cueur comme sa contenance elle ne luy feroit point ceste question. Elle, desirant sça-

voir ce qu'il vouloit dire, le pressa si fort qu'il confessa qu'il aimoit une dame qu'il pensoit estre la plus vertueuse de toute la chrestienté. Elle feit tous ses efforts par prieres & commandemens de vouloir sçavoir qui elle estoit, mais il ne fut poinct possible : dont elle feit semblant d'estre fort courroucée, & jura qu'elle ne parleroit jamais à luy s'il ne luy nommoit celle qu'il aimoit tant; dont il fut si fort ennuyé qu'il fut contrainct de luy dire qu'il aimoit autant mourir s'il falloit qu'il luy confessast : mais voyant qu'il perdoit sa veue & bonne grace par faulte de dire une verité tant honnesté qu'elle ne debvoit estre mal prise de personne, luy dist avecq grande craincte : Ma dame, je n'ay la force ni la hardiesse de le vous dire, mais la premiere fois que vous irez à la chasse, je la vous feray veoir; & suis seur que vous jugerez que c'est la plus belle & parfaicte dame du monde. Ceste responce fut cause que la Roïne alla plus tost à la chasse qu'elle n'eust faict. Elisor qui en fut adverty, s'appresta pour l'aller servir comme il avoit accoustumé; & feit faire ung grand mirouer d'acier en façon de hallet, & l'ayant mis devant son estomac, le couvrit très bien d'ung manteau de frise noire qui estoit tout bordé de canetille & d'or frisé bien richement. Il estoit monté sur un cheval maureau fort bien enharnaché de tout ce qui estoit necessaire à cheval; & quelque metal

qu'il y eust, estoit tout d'or, esmaillé de noir, à ouvraige de Morefque; son chapeau estoit de foye noire, sur lequel estoit attachée une riche enseigne, où y avoit pour devise ung amour couvert par force, tout enrichi de pierres. L'espée & le poignard n'estoient moins beaulx & bien faicts, ne de moins bonnes devises : bref il estoit fort bien en ordre & encores plus adroict à cheval; & le sçavoit si bien mener que tous ceux qui le voyoient laissoient le passetemps de la chasse pour regarder les courses & les sauts que faisoit faire Elifor à son cheval. Après avoir conduit la Royne jusques au lieu où estoient les toilles, en telles courses & grands sauts comme je vous ay dict, commença à descendre de son gentil cheval, & vint pour prendre la Royne & la descendre de dessus sa hacquenée. Et ainsi qu'elle luy tendoit les bras, il ouvrit son manteau de devant son estomac, & la prenant entre les siens luy montrant son hallectret de mirouer, luy dist : Ma dame, je vous supplie de regarder icy; & sans attendre responce, la meist doucement à terre. La chasse finée, la Royne retourna au chasteau sans parler à Elifor; mais après soupper, elle l'appela, luy disant qu'il estoit le plus grand menteur qu'elle avoit jamais veu, car il luy avoit promis de luy monstrier à la chasse celle qu'il aymoyt le plus, ce qu'il n'avoit faict : parquoy elle avoit deliberé de ne faire jamais

estime ne cas de luy. Elifor ayant paour que la Royne n'eust pas entendu ce qu'il luy avoit dict, luy respondit qu'il n'avoit failly à son commandement, car il luy avoit monsté non la femme seulement, mais la chose du monde qu'il aimoit le plus. Elle, faisant la mescongneue, luy dict qu'elle n'avoit poinct entendu qu'il luy eust monsté une seule de ses femmes. Il est vray, ma dame, dist Elifor; mais qui vous ay je monsté en vous descendant de cheval? — Rien, dist la Royne, sinon ung mirouer devant vostre estomach. — En ce mirouer qu'est ce que vous avez veu? dist Elifor. — Je n'y ay veu que moy seule, respondit la Royne. Elifor luy dist : Doncques, ma dame, pour obeïr à vostre commandement vous ay je tenu promesse, car il n'y a ne aura jamais aultre imaige en mon cueur que celle que vous avez veue au dehors de mon estomach; & ceste là seule veulx je aymer, reverer & adorer non comme femme, mais comme mon Dieu en terre, entre les mains de laquelle je mets ma mort & ma vie. Vous suppliant que ma parfaicte & grande affection, qui a esté ma vie tant que je l'ay portée couverte, ne soit ma mort en la descouvrant. Et si ne suis digne d'estre de vous regardé ny accepté pour serviteur, au moins souffrez que je vive comme j'ay accoustumé, du contentement que j'ay, dont mon cuer a osé choisir pour le fondement de son amour ung si parfaict & digne

lieu, duquel je ne puis avoir autre satisfaction que de sçavoir que mon amour est si grande & parfaicte que je me doibve contenter d'aimer seulement, combien que jamais je ne puisse estre aimé. Et s'il ne vous plaist, par la congnoissance de ceste grande amour, m'avoir plus agreable que vous n'avez accoustumé, au moins ne m'ostez pas la vie qui consiste au bien que j'ay de vous veoir comme j'ay accoustumé. Car je n'ay de vous nul bien que autant qu'il en fault pour mon extreme necessité : & si j'en ay moins vous en aurez moins de serviteurs en perdant le meilleur & le plus affectionné que vous eustes oncques ny pourriez jamais avoir. La Royne, ou pour se monstrier autre qu'elle n'estoit, ou pour experimenter à la longue l'amour qu'il luy portoit, ou pour en aimer quelque autre qu'elle ne vouloit laisser pour luy, ou bien le reservant quand celuy qu'elle aimoit feroit quelque faulte, pour luy bailler sa place, dist d'un visage ne courroucé ne content : Elifor, je ne vous diray poinct, comme ignorant l'auctorité d'amour, quelle follie vous a esmeu de prendre une si haulte & difficile opinion que de m'aimer, car je sçay que le cueur de l'homme est si peu à son commandement, qu'il ne le faict pas aimer & haïr où il veult : mais pource que vous avez si bien couvert vostre opinion, je desire sçavoir combien il y a que vous l'avez prinse. Elifor regardant son visage tant

beau, & voyant qu'elle s'enqueroit de sa maladie, espera qu'elle luy vouloit donner quelque remede. Mais voyant sa contenance si grave & si sage qui l'interrogeoit, d'autre part tumboit en une craincte, pensant estre devant le juge dont il doubtoit sentence estre contre luy donnée. Si est ce qu'il luy jura que cest amour avoit prins racine en son cueur dès le temps de sa grande jeunesse, mais qu'il n'en avoit senty nulle peine finon depuis sept ans; non peine, à dire vray, mais une maladie donnant tel contantement que la guarison estoit la mort.— Puis qu'ainsy est, dist la Royne, que vous avez desja experimenté une si longue fermeté, je ne doibz estre moins legiere à vous croire que vous avez esté à me dire vostre affection. Parquoy s'il est ainsi que vous dictes, je veulx faire telle preuve de la verité que je n'en puisse jamais douter : & après la preuve de la peine faicte je vous estimeray tel envers moy que vous mesmes jurez estre; & vous cognoissant tel que vous dictes vous me trouverez telle que vous desirez. Elisor la supplia de faire de luy telle preuve qu'il luy plairoit, car il n'y avoit chose si difficile qui ne luy fust très aisée pour avoir cest honneur qu'elle peust congnoistre l'affection qu'il luy portoit, la suppliant de rechef de luy commander ce qu'il luy plairoit qu'il feist. Elle luy dist : Elisor, si vous m'aimez autant comme vous dictes, je suis seure

que pour avoir ma bonne grace rien ne vous fera fort à faire. Parquoy je vous commande sur tout le desir que vous avez de l'avoir & crainte de la perdre, que dès demain au matin, sans plus me veoir vous partiez de ceste compagnie, & vous alliez en lieu où vous n'aurez de moy, ne moy de vous une seule nouvelle jusque d'huy en sept ans. Vous qui avez passé sept ans en cest amour, sçavez bien que vous m'aimez : mais quand j'auray fait pareille experience sept ans durans, je sçauray à l'heure & je croiray ce que vostre parole ne me peut faire croire ne entendre. Elifor, oyant ce cruel commandement, d'un costé doubta qu'elle le vouloit esloingner de sa presence, & de l'autre costé, esperant que la preuve parleroit mieux pour luy que sa parole, accepta son commandement & luy dist : Si j'ay vescu sept ans sans nulle esperance, portant ce feu couvert, à ceste heure qu'il est congneu de vous passeray je ces sept ans en meilleure patience & esperance que je n'ay fait les autres. Mais, Madame, obeissant à vostre commandement par lequel je suis privé de tout le bien que j'avois en ce monde, quelle esperance me donnez vous au bout des sept ans de me reconnoistre pour fidele & loyal serviteur ? La Royne luy dist, tirant ung anneau de son doigt : Voila ung anneau que je vous donne, couppons le tous deux par la moitié, j'en garderay l'une &

vous l'autre à fin que si le long temps avoit puissance de m'oster la memoire de vostre vifage, je vous puisse congnoistre par ceste moitié d'anneau semblable à la mienne. Elifor print l'anneau & le rompit en deux, & en bailla une moitié à la Royne & retint l'autre. Et en prenant congé d'elle plus mort que ceux qui ont rendu l'ame, s'en alla en son logis donner ordre à son partement. Ce qu'il feist en telle sorte qu'il envoya tout son train en sa maison, & luy seul s'en alla avecq un varlet en un lieu si solitaire que nul de ses parens & amis durant les sept ans n'en peut avoir nouvelles. De la vie qu'il mena durant ce temps, & de l'ennuy qu'il porta pour ceste absence ne s'en peut rien sçavoir, mais ceux qui aiment ne le peuvent ignorer. Au bout des sept ans, justement ainſy que la Royne alloit à la messe, vint à elle un hermite portant une grande barbe, qui en luy baissant la main, luy presenta une requeste qu'elle ne regarda soubdainement, combien qu'elle avoit accoustumé de prendre de sa main toutes les requestes qu'on luy presentoit, quelque pauvres que ce fussent. Ainſy qu'elle estoit à moitié de la messe, ouvrit sa requeste, dans laquelle trouva la moitié de l'anneau qu'elle avoit baillé à Elifor : dont elle fut fort esbahye & non moins joyeuse. Et avant lire ce qui estoit dedans, commanda soubdain à son aumosnier qu'il luy feist venir ce

grand hermite qui luy avoit présenté la requeste. L'aumosnier le chercha par tous costez, mais il ne fut possible d'en sçavoir nouvelles, sinon que quelcun luy dist l'avoir veu monter à cheval; mais il ne sçavoit quel chemin il prenoit. En attendant la responce de l'aumosnier, la Royne leut la requeste qu'elle trouva estre une epistre aussi bien faicte qu'il estoit possible. Et si n'estoit le desir que j'ay de la vous faire entendre je ne l'eusse jamais osé traduire, vous priant de penser, mes dames, que la grace & langage castillan est sans comparaison mieulx declarant ceste passion que ung autre. Si est ce que la substance en est telle :

Le temps m'a faict par sa force & puissance
Avoir d'amour parfaicte congnoissance.
Le temps après m'a esté ordonné,
Et tel travail durant ce temps donné
Que l'incredule a par le temps peu veoir
Ce que l'amour ne luy a faict sçavoir.
Le temps, lequel avoit faict l'amour maistre
Dedans mon cuer, l'a monstrée en fin estre
Tout tel qu'il est : parquoy en le voyant
Ne l'ai cogneu tel comme en le croyant.
Le temps m'a faict veoir sur quel fondement
Mon cuer vouloit aimer si fermement.
Ce fondement estoit vostre beaulté,
Soubz qui estoit couverte cruauté.
Le temps m'a faict veoir beaulté estre rien,
Et cruauté cause de tout mon bien,
Par qui je fus de la beaulté chassé
Dont le regard j'avois tant pourchassé.
Ne voyant plus vostre beaulté tant belle,

J'ay mieulx fenty vostre rigueur rebelle.
 Je n'ay laiffé vous obeyr pourtant,
 Dont je me tiens très heureux & content :
 Veu que le temps, cause de l'amitié,
 A eu de moy par sa longueur pitié,
 En me faifant ung fi honnefte tour
 Que je n'ay eu defir de ce retour,
 Fors feulement pour vous dire en ce lieu
 Non ung bonjour, mais ung parfaict adieu.
 Le temps m'a faict veoir amour pauvre & nu
 Tout tel qu'il eft & dont il eft venu :
 Et par le temps j'ay le temps regretté
 Autant ou plus que l'avois foubhaicté.
 Conduict d'amour qui aveugloit mes fens,
 Dont rien de luy fors regret je ne fens.
 Mais en voyant cet amour decepable
 Le temps m'a faict veoir l'amour veritable,
 Que j'ai congneu en ce lieu folitaire,
 Où par fept ans m'a fallu plaindre & taire.
 J'ay par le temps congneu l'amour d'en hault,
 Lequel eftant congneu l'autre deffault.
 Par le temps suys du tout à luy rendu,
 Et par le temps de l'autre defendu.
 Mon cuer & corps luy donne en facrifce
 Pour faire à luy & non à vous fervice.
 En vous fervant rien m'avez eftimé,
 Et j'ay le rien en offenfant aimé.
 Mort me donnez pour vous avoir servie,
 En le fuyant il me donne la vie.
 Or par ce temps amour plein de bonté
 A l'autre amour fi vaincu & dompté
 Que mis à rien eft retourné à vent,
 Qui fut pour moy trop doulx & decepant.
 Je le vous quicte & rends du tout entier,
 N'ayant de vous ne de luy nul mestier.
 Car l'autre amour parfaicte & pardurable
 Me joint à luy d'un lien immuable.
 A luy m'en vois, là me veulx afervir,

Sans plus ne vous ne vostre Dieu servir.
Je prends congé de cruauté, de peine,
Et du torment, du desdaing, de la baine,
Du feu brulant dont vous estes remplye
Comme en beauté très parfaicte acomplye.
Je ne puis miculx dire adieu à tous maux,
A tous malheurs & douloureux travaux,
Et à l'enfer de l'amoureuse flamme
Qu'en ung seul mot vous dire adieu, Madame,
Sans nul espoir ou que foye ou foyez
Que je vous voye ne que vous me voyez.

Ceste epistre ne fut pas leue sans grandes larmes & estonnemens, accompagnez de regrets incroyables. Car la perte qu'elle avoit faicte d'un serviteur remply d'une amour si parfaicte debvoit estre estimée si grande que nul trefor, ny mesme son royaulme ne luy pouvoient oster le tiltre d'estre la plus pauvre & miserable dame du monde, pour ce qu'elle avoit perdu ce que tous les biens du monde ne pouvoient recouvrer. Et après avoir achevé d'oyr la messe & retourné en sa chambre feit ung tel dueil que sa cruauté meritoit. Et n'y eut montaigne, roche, ne forest où elle n'envoyast chercher cest hermite : mais celluy qui l'avoit retiré de ses mains le garda d'y retumber & le mena plustost en paradis qu'elle n'en sceut avoir nouvelle en ce monde.

Par ceste exemple ne doit le serviteur confesser ce qui luy peult nuire & en rien ayder. Et encores moins, mes dames, par incredulité debvez vous demander preuve si difficile que

en ayant la preuve vous perdiez le serviteur. — Vrayement, Dagoucin, dist Geburon, j'avois toute ma vie oye estimer la dame à qui le cas est advenu la plus vertueuse du monde; mais maintenant je la tiens la plus cruelle que oncques fut. — Toutesfois, dist Parlamente, il me semble qu'elle ne luy faisoit point de tort de vouloir esprouver sept ans s'il aimoit autant qu'il luy disoit : car les hommes ont tant accoustumé de mentir en pareil cas, que avant que s'y fier (si fier il s'y fault), on n'en peult faire trop longue preuve. — Les dames, dist Hircan, sont bien plus saiges qu'elles ne souloyent : car en sept jours de preuve elles ont autant de seureté d'un serviteur que les autres avoient par sept ans. — Si en a il, dist Longarine, en ceste compaignie, que l'on a aimée plus de sept ans à toutes preuves de harquebuse, encores n'a l'on sceu gaingner leur amitié. — Par Dieu, dist Simontault, vous dictes vray, mais aussi les doit on mettre au ranc du vieil temps, car au nouveau ne seroient elles point receues. — Encores, dist Oisille, fut bien tenu ce gentil homme à la dame, par le moyen de laquelle il retourna entierement son cueur à Dieu. — Ce luy fut grand heur, dist Saffredent, de trouver Dieu par les chemins, car veu l'ennuy où il estoit je m'esbahis qu'il ne se donna au diable. Ennasuitte luy dist : Et quand vous avez esté mal traité de vostre dame, vous estes vous donné à ung tel

maître?—Mil & mil fois m'y suis donné, dist Saffredent; mais le diable voyant que tous les tormens d'enfer ne m'eussent sceu faire pis que ceulx qu'elle me donnoyt, ne me daigna jamais prendre, sçachant qu'il n'est poinct diable plus importable que une dame bien aymée & qui ne veult poinct aymer. — Si j'estois comme vous, dist Parlamente à Saffredent, avecq telle opinion que vous avez je ne servirois femme. — Mon affection est toujours telle, dist Saffredent, & mon erreur si grande, que là où je ne puis commander, encores me tiens je très heureux de servir; car la malice des dames ne peut vaincre l'amour que je leur porte. Mais, je vous prie, dictes moy en vostre conscience, louez vous ceste dame d'une si grande rigueur? — Oy, dist Oyfille, car je croy qu'elle ne vouloyt estre aimée ny aimer. — Si elle avoit ceste volonté, dist Simontault, pourquoy luy donnoit elle quelque esperance après les sept ans passez? — Je suis de vostre opinion, dist Longarine; car celles qui ne veulent poinct aymer ne donnent nulle occasion de continuer l'amour qu'on leur porte.—Peut estre, dist Nomerfide, qu'elle en aimoit quelque autre qui ne valoit pas cest honnestes homme là, & que pour ung pire elle laissa le meilleur. — Par ma foy, dist Saffredent, je pense qu'elle faisoit provision de luy pour le prendre à l'heure qu'elle laisseroit celuy que pour lors elle aimoit le mieux.

— Je voy bien, dist Oisille, que tant plus nous mettrons ces propos en avant, & plus ceux qui ne veulent estre mal traictez, diront de nous le pis qu'il leur sera possible (1). — Parquoy je vous prie, Dagoucin, donnez vostre voix à quelqu'une. — Je la donne, dist il, à Longarine, estant asseuré qu'elle nous en dira quelqu'une qui ne fera point melencolique, & si n'espargnera homme ne femme pour dire verité. — Puis que vous m'estimez si veritable, dist Longarine, je prendray la hardiesse de racompter ung cas advenu à un bien grand prince, lequel passe en vertu tous les autres de son temps. Et vous direz que la chose dont on doibt moins user sans extreme necessité, c'est de mensonge ou dissimulation : qui est ung vice laid & infame, principalement aux princes & grands seigneurs, en la bouche & contenance desquels la verité est mieux seante que en nul autre. Mais il n'y a si grand prince en ce monde, combien qu'il eust tous les honneurs & richesses qu'on scauroit desirer, qui ne soit subiect à l'empire & tyrannie d'amour. Et semble que plus le prince est

(1) Le Ms. de Thou, n° 7576^{3.5}, porte la variante suivante : *Madame Oisille voyant que sous couleur de blamer & reprendre en la Roynie de Castille ce qu'à la verité n'est à louer ni en elle ni en autre, les hommes debordoient si fort à medire des femmes, que les plus sages, honnestes estoient aussi peu epargnées que les plus folles & impudiques, ne peut durer que l'un passa plus outre ; mais print la parole & dist, &c.*

noble & de grand cueur, plus amour faiët son effort pour l'affervir foubz fa forte main : car ce glorieux dieu ne tient compte des choses communes, & ne prend plaisir Sa Majesté que à faire tous les jours miracles, comme d'affoiblir les forts, fortifier les foibles, donner intelligence aux ignorans, oster le sens aux plus sçavans, favoriser aux passions, destruire la raison : & l'amoureuse divinité prend plaisir en telles mutations. Et pource que les princes n'en sont exemptz, aussi ne sont ils de nécessité; or, s'ils ne sont quictes de la nécessité en laquelle les met le desir de la servitude d'amour, par force leur est non seulement permis d'user de mensonge, hypocrisie & fiction, qui sont les moyens de vaincre leurs ennemis, selon la doctrine de maistre Jehan de Mehun. Or puis que en tel acte est louable à ung prince la condition qui en tous autres est à defestimer, je vous racompteray les inventions d'un jeune prince par lesquelles il trompa ceux qui ont accoustumé de tromper tout le monde.

VINGT CINQUIESME NOUVELLE.

*Un jeune prince, souz couleur de visiter son avocat,
& communiquer de ses affaires avec luy, entre-
teint si paisiblement sa femme qu'il eut d'elle ce
qu'il en demandoit.*

EN la ville de Paris y avoit ung advocat (1) plus estimé que nul autre de son estat; & pour estre cherché d'un chacun à cause de sa suffisance, estoit devenu le plus riche de tous ceux de sa robbe. Mais voyant qu'il n'avoit eu nulz enfans de sa premiere femme, espera d'en avoir d'une seconde. Et combien que son corps fust vicieux, son cueur ne son esperance n'estoient point morts : parquoy il alla choisir une des plus belles filles qui fut dedans la ville, de l'aage de dix huit à dix neuf ans, fort belle de visage & de teinct, & encores plus de taille & d'embonpoint. Laquelle il aima & traicta le mieulx qu'il luy fut possible : mais si n'eut elle de luy non plus d'enfans que la premiere, dont à la longue elle se fâcha. Parquoy la jeunesse, qui ne peut souffrir ung ennuy, lui feit chercher recreation ailleurs qu'en sa maison; & alla aux dances & bancquetz, toutesfois si honnestement que son mary n'en pouvoit prendre

(1) Voir aux éclaircissements, note 1.

mauvaise opinion : car elle estoit tousjours en la compagnie de celles à qui il avoit fiance.

Ung jour qu'elle estoit à une nopce, s'y trouva ung bien grand prince, qui en me faisant le compte m'a deffendu de le nommer. Si vous puis je bien dire que c'estoit le plus beau & de la meilleure grace qui ayt esté devant, ne qui, je croys, sera après (1) en ce royaume. Ce prince voyant ceste jeune & belle dame de laquelle les oeilz & contenance le convierent à l'aimer, vint parler à elle d'un tel langage & de telle grace qu'elle eust volontiers commencé ceste harangue. Ne luy dissimula point que de long temps elle avoit en son cueur l'amour dont il la prioit, & qu'il ne se donnast poinct de peine pour la persuader à une chose où par la seule veue amour l'avoit fait consentir. Ayant ce jeune prince par la naïveté d'amour ce qui meritoit bien estre acquis par le temps, mercia Dieu qui luy favorisoit (2). Et depuis ceste heure là pourchassa si bien son affaire qu'ilz accorderent ensemble le moyen comme ilz se pourroient veoir hors de la veue des autres. Le lieu & le temps accordez, le jeune prince ne faillit à s'y trouver : & pour garder l'honneur de

(1) Ms. de Thou 7576^{3.3} : *sera jamais après luy en ce royaume.*

(2) Ms. de Thou 7576^{3.3} : *mercia le dieu qui le favorisoit.*

sa dame y alla en habit dissimulé. Mais à cause des mauvais garçons qui couroient la nuit par la ville, auxquels il ne se vouloit faire congnoistre, print en sa compagnie quelques gentils hommes auxquels il se fioit. Et au commencement de la rue où elle demeueroit les laissa, disant : Si vous n'oyez point de bruiet dedans ung quart d'heure, retirez vous en voz logis ; & sur les trois ou quatre heures (1) revenez icy me querir. Ce qu'ils firent, & n'oyans nul bruiet se retirerent. Le jeune prince s'en alla tout droit chez son advocat, & trouva la porte ouverte comme on luy avoit promis. Mais en montant le degré rencontra le mary qui avoit en sa main une bougie, duquel il fut plus tost veu qu'il ne le peut adviser. Toutesfois amour qui donne entendement & hardiesse où il baille les necessitez, feit que le jeune prince s'en vint tout droit à luy, & luy dist : Monsieur l'avocat, vous sçavez la fiance que moy & tous ceulx de ma maison avons eue en vous, & que je vous tiens de mes meilleurs & fidelles serviteurs. J'ay bien voulu venir icy vous visiter privement, tant pour vous recommander mes affaires que pour vous prier de me donner à boire, car j'en ay grand besoing ; & de ne dire à personne du monde que je soye

(1) Ms. de Thou 7576^{3.5} : & sur les troys ou quatre quart d'heure.

icy venu, car de ce lieu m'en faut aller en ung aultre où je ne veux estre congneu. Le bon homme advocat fut tant aisé de l'honneur que ce prince luy faisoit de venir ainsi privement en sa maison, qu'il le mena en sa chambre, & dist à sa femme qu'elle apprestast la collation des meilleurs fruiçts & confitures qu'elle eut; ce qu'elle feit très volontiers & apporta la plus honneste qu'il luy fut possible. Et nonobstant que l'habillement qu'elle portoit d'un couvrechef & manteau la monstraist plus belle qu'elle n'avoit accoustumé, si ne feit pas le jeune prince semblant de la regarder ne congnoistre : mais parloit tousjours à son mary de ses affaires comme à celuy qui les avoit manyées de longue main (1). Et ainsy que la dame tenoit à genoux les confitures devant le prince, & que le mary alla au buffet pour luy donner à boire, elle luy dist que au partir de la chambre il ne faillist d'entrer en une garderobbe, à main droicte, où bien tost après elle le iroit veoir. Incontinent après qu'il eust beu remercia l'avocat, lequel le vouloit à toutes forces accompagner : mais il l'assura que là où il alloit n'avoit que faire de compagnie. Et en se retournant devers sa femme, luy dist : Auffy je ne vous veulx faire tort de vous oster ce bon mary, lequel est de mes antiens serviteurs. Vous estes si heureuse de

(1) Ms. de Thou 7576^{3.3}.

l'avoir que vous avez bien occasion d'en louer Dieu & de le bien servir & obeyr; & en faisant du contraire seriez bien malheureuse. En disant ces honnestes propos s'en alla le jeune prince, & fermant la porte après soy pour n'estre suivy au degré, entra dedans la garde-robe, où, après que le mary fut endormy, se trouva la belle dame, qui le mena dedans ung cabinet le mieux en ordre qu'il estoit possible, combien que les deux plus belles imaiges qui y fussent estoient luy & elle en quelques habillemens qu'ils se voulsissent mettre. Et là je ne faitz doubte qu'elle ne luy tint toutes ses promesses.

De là se retira à l'heure qu'il avoit dict à ses gentilz hommes, lesquelz il trouva au lieu où il leur avoit commandé de l'attendre. Et pource que ceste vie dura assez longuement, choisit le jeune prince ung plus court chemin pour y aller, c'est qu'il passoit par ung monastere de religieux. Et avoit si bien faict envers le prier, que tousjours environ minuiet le portier luy ouvroit la porte, & pareillement quand il s'en retournoit. Et pource que la maison où il alloit estoit près de là, ne menoit personne avecq luy. Et combien qu'il menast la vie que je vous dy, si estoit il prince craignant & aimant Dieu. Et ne failloit jamais, combien que à l'aller il ne s'arrestast point, de demeurer au retour long temps en oraison en l'eglise; qui donna

grande occasion aux religieux, qui entrans & faillans de matines le voyoient à genoux, d'estimer que ce fust le plus saint homme du monde.

Ce prince avoit une seur qui frequentoit fort ceste religion; & comme celle qui aimoit son frere plus que toutes les creatures du monde, le recommandoit aux prieres d'ung chacun qu'elle pouvoit congnoistre bon (1). Et ung jour qu'elle le recommandoit affectueusement au prier de ce monastere, il luy dist : Helas, Madame! qui est ce que vous me recommandez? vous me parlez de l'homme du monde aux prieres du quel j'ay plus grande envie d'estre recommandé : car si cestuy là n'est saint & juste (allegant le passaige que bien heureux est qui peut mal faire & ne le fait pas), je n'espere pas d'estre trouvé tel. La seur, qui eut envie de sçavoir quelle congnoissance ce beau pere avoit de la bonté de son frere, l'interrogea si fort que en luy baillant ce secret, soubz le voile de confession, luy dist : N'est ce pas une chose admirable que de veoir ung prince jeune & beau laisser les plaisirs & son repos pour venir bien souvent oyr nos matines? Non comme prince, cherchant l'honneur du monde, mais comme ung simple religieux vient tout seul se cacher en une de

(1) Ms. de Thou 7576^{5.5} : *de toutes les bonnes personnes qu'elle pouvoit connoître.*

noz chapelles; sans faulte ceste bonté rend les religieux & moy si confuz, que auprès de luy ne sommes dignes d'estre appelez religieux. La seur qui entendit ces paroles ne sceut que croire : car nonobstant que son frere fust bien mondain, si sçavoit elle qu'il avoit la conscience très bonne, la foy & l'amour en Dieu bien grande, mais de chercher superstitions ne ceremonies aultres que ung bon chrestien doit faire ne l'en eust jamais soupçonné (1). Parquoy elle s'en vint à luy, & luy compta la bonne opinion que les religieux avoient de luy : dont il ne se peut garder de rire avecq ung visage tel qu'elle qui le congnoissoit comme son propre cueur, congneut qu'il y avoit quelque chose cachée soubz sa devotion; & ne cessa jamais qu'il ne luy eust dict la verité, ce qu'elle m'a fait mettre icy en escript (2), afin que vous congnoissiez, mes dames, qu'il n'y a malice d'avocat ne finesse de religieux (3) que amour en cas de necessité ne face tromper par ceux qui n'ont aultre experience que de bien aymer.

(1) Au lieu de cette phrase l'édition de 1568 porte : *mais d'aller à l'église à telle heure elle ne l'eust jamais soupçonné.*

(2) Éd. de 1558 : *Et ne cessa jamais qu'il ne luy en eust dit la verité telle, que je l'ay mise icy par escript & qu'il me fait l'honneur de me conter.*

(3) Le Ms. de Thou 7576^{3.5} ajoute : *qui sont coutumières de tromper tous autres.*

Et puis qu'amour sçait tromper les trompeurs, nous aultres simples & ignorans le devons bien craindre.—Encores, dist Geburon, que je me doubte bien qui c'est, si faut il que je dye qu'il est louable en ceste chose; car l'on veoit peu de grans seigneurs qui se soucient de l'honneur des femmes, ny du scandale public, mais qu'ils ayent leur plaisir; & souvent sont contens que l'on pense pis qu'il n'y a. —Vrayement, dist Oisille, je voudrois que tous les jeunes seigneurs y prinsissent exemple, car le scandale est souvent pire que le peché. —Pensez, dist Nomerfide, que les prieres qu'il faisoit au monastere où il passoit estoient bien fondées. — Si n'en debvez vous poinct juger, dist Parlamente, car peult estre au retour que la repentance en estoit telle que le peché luy estoit pardonné. — Il est bien difficile, dist Hircan, de se repentir d'une chose si plaisante. Quant est de moy, je m'en suis souventesfois confessé, mais non pas gueres repenty. — Il vaudroit mieux, dist Oisille, ne se confesser poinct si l'on n'a bonne repentance. — Or, Madame, dist Hircan, le peché me desplaist bien, & suis marry d'offenser Dieu, mais le peché me plaist tousjours. — Vous & voz semblables, dist Parlamente, voudriez bien qu'il n'y eust ne Dieu ne loy, sinon celle que vostre affection ordonneroit. — Je vous confesse, dist Hircan, que je voudrois que Dieu print aussi grand plaisir à mes

plaisirs comme je faitz, car je luy donneroïs souvent matiere de se resjouir. — Si ne ferez vous pas ung Dieu nouveau, dist Geburon ; parquoy fault obeyr à celuy que nous avons. Laissons ces disputes aux theologiens, à fin que Longarine donne sa voix à quelcu'un. — Je la donne, dist elle, à Saffredent : Mais je le prie qu'il nous face le plus beau compte qu'il se pourra adviser, & qu'il ne regarde poinct tant à dire mal des femmes, que là où il aura du bien il en veulle monstrier la verité. — Vrayement, dist Saffredent, je l'accorde, car j'ay en main l'histoire d'une folle & d'une sage : vous prendrez l'exemple qu'il vous plaira mieulx. Et congnoistrez que tout ainsi que amour faict faire aux meschans des meschancetez, en ung cueur honnestes faict faire choses dignes de louange ; car amour de foy est bon, mais la malice du subject luy faict souvent prendre ung nouveau surnom de fol, legier, cruel, ou villain. Toutesfois par l'histoire que je vous veux à present racompter, pourrez veoir qu'amour ne change poinct le cueur, mais le monstre tel qu'il est, fol aux fols, & saige aux saiges.

VINGT SIXIÈME NOUVELLE.

Par le conseil & affection fraternelle d'une sage dame le seigneur d'Avannes se retira de la fole amour qu'il portoit à une gentille femme demeurant à Pampelune.

IL y avoit au temps du Roy Loys douzième un jeune seigneur nommé monsieur d'Avannes fils du sire d'Albret, frere du Roy Jehan de Navarre (1), avecq lequel le dict seigneur d'Avannes demoroit ordinairement. Or estoit le jeune seigneur de l'aage de quinze ans, tant beau & tant plain de toutes bonnes graces qu'il sembloyt n'estre fait que pour estre aimé & regardé; ce qu'il estoit de tous ceulx qui le voyoient, & plus que de nul autre d'une dame demorant en la ville de Pampelune en Navarre, laquelle estoit maryée à ung fort riche homme, avecq lequel vivoit si honnestement que, combien qu'elle ne fust aagée que de vingt trois ans, pour ce que son mary approchoit le cinquantième, s'abilloit si honnestement qu'elle sembloyt plus vefve que mariée. Et jamais à nopces ny à festes homme ne la veit aller sans son mary; du quel elle estimoit tant la bonté & la vertu qu'elle

(1) Voir aux éclaircissements, note K.

le preferoit à la beaulté de tous les autres. Et le mary l'ayant experimentée si saige y print telle seureté qu'il luy commettoit toutes les affaires de sa maison. Ung jour fut convié ce riche homme avecq sa femme à une nopces de leurs parentes. Auquel lieu, pour honorer les nopces, se trouva le jeune seigneur d'Avannes, qui naturellement aymoyt les dances, comme celluy qui en son temps ne trouvoit son pareil. Et après le disner que les dances commencerent, fut prié le dict seigneur d'Avannes par le riche homme de vouloir danser. Le dict seigneur luy demanda qu'il vouloyt qu'il menast? Il luy respondit : Monseigneur, s'il y en avoit une plus belle & plus à mon commandement que ma femme, je la vous presenterois, vous suppliant me faire cest honneur de la mener danser. Ce que feit le jeune prince duquel la jeunesse estoit si grande qu'il prenoyt plus de plaisir à faulter & danser que à regarder la beaulté des dames. Et celle qu'il menoyt au contraire regardoit plus la grace & beauté du dict seigneur d'Avannes que la dance où elle estoit, combien que par si grand prudence elle n'en fit ung seul semblant. L'heure du souppé venue & monseigneur d'Avannes disant adieu à la compaignye, se retira au chasteau où le riche homme sur sa mulle l'accompagna & en allant luy dist : Monseigneur, vous avez ce jourd'huy tant faict d'honneur à mes parens & à moy que ce

me seroyt grande ingratitude si je ne m'offroys avecq toutes mes facultez à vous faire service. Je sçay, Monseigneur, que tel seigneur que vous, qui avez peres rudes & avaritieux, avez souvent plus faulte d'argent que nous qui par petit train & bon mesnaige ne pensons que d'en amasser. Or est il ainly que Dieu m'ayant donné une femme selon mon desir, ne m'a voulu donner en ce monde totalement mon paradis, m'ostant la joie que les peres ont des enfans. Je sçay, Monseigneur, qu'il ne m'appartient pas de vous adopter pour tel, mais s'il vous plaist de me recevoir pour serviteur & me declarer voz petites affaires, tant que cent mil escuz de mon bien se pourront estandre, je ne fauldray vous secourir en voz necessitez. Monseigneur d'Avannes fust fort joieux de cest offre, car il avoyt ung pere tel que l'autre luy avoyt dechiffré, & après l'avoir mercié le nomma par alliance son pere.

De ceste heure là le dict riche homme print tel amour au seigneur d'Avannes que matin & soir ne cessoyt de s'enquerir s'il luy falloyt quelque chose; & ne cella à sa femme la devotion qu'il avoyt au dict seigneur & à son service, dont elle l'ayma doublement, & depuis ceste heure, le dict seigneur d'Avannes n'avoit faulte de chose qu'il desirast. Il alloyt souvent veoir ce riche homme, boyre & manger avecq luy, & quand il ne le trouvoit

poinct, sa femme bailloyt tout ce qu'il demandoit; & davantage parloyt à luy si faigement, l'admonestant d'estre faige & vertueux qu'il la craingnoit & aymoyt plus que toutes les femmes de ce monde. Elle qui avoit Dieu & honneur devant les oeilz, se contentoit de sa veue & parolle où gist la satisfaction d'honneste & bon amour. En sorte que jamais ne luy feit signe pourquoy il peust juger qu'elle eut autre affection à luy que fraternele & chrestienne. Durant ceste amityé couverte monseigneur d'Avannes, par l'ayde des dessus dictz estoit fort gorgias & bien en ordre; commença à venir en l'aage de dix sept ans & de chercher les dames plus qu'il n'avoit de coustume. Et combien qu'il eust plus voluntiers aymé la faige dame que nulle, si est ce que la paour qu'il avoyt de perdre son amityé si elle entendoit telz propos le feyt taire & se amuser ailleurs. Et s'alla adresser à une gentil femme, près de Pampelune, qui avoyt maison en la ville, laquelle avoyt espousé ung jeune homme qui surtout aymoyt les chevaulx, chiens & oiseaulx. Et commença pour l'amour d'elle, à lever mille passetemps, comme tournoys, courses, luyttes, masques, festins, & autres jeuz, en tous lesquels se trouvoyt ceste jeune femme; mais à cause que son mary estoit fort fantastique & ses pere & mere la congnoissoient fort legiere & belle, jaloux de son honneur, la tenoyt de si près que le dict seigneur

d'Avannes ne povoyt avoir d'elle autre chose que la parole bien courte en quelque bal, combien que en peu de propos le dict seigneur d'Avannes aparceut bien que autre chose ne defailloit à leur amityé que le temps & le lieu. Parquoy il vint à son bon pere le riche homme, & luy dist qu'il avoyt grand devotion d'aller visiter Notre Dame de Montferrat, le priant de retenir en sa maison tout son train parce qu'il vouloyt aller seul, ce qu'il luy accorda. Mais sa femme, qui avoyt en son cueur ce grand prophete amour, soupsonna incontinant la verité du dict voiage; & ne se peut tenir de dire à monseigneur d'Avannes : Monsieur, monsieur, la Nostre Dame que vous adorez n'est pas hors des murailles de ceste ville; parquoy je vous supplie, sur toutes choses regarder à vostre santé. Luy, qui la craingnoit & aymoit, rougyt si fort à ceste parole que sans parler il luy confessa la verité, & sur cella s'en alla.

Et quant il eut achepté une couple de beaulx chevaux d'Espaigne, s'abilla en pallefrenier & desguisa tellement son vifage que nul ne le congnoissoit. Le gentil homme mary de la folle dame, qui sur toutes choses aymoyt les chevaux, veit les deux que menoit monseigneur d'Avannes : incontinant les vint achepter; & après les avoir acheptez regarda le pallefrenier qui les menoyt fort bien, & luy demanda s'il le vouloyt servir? Le seigneur

d'Avannes luy dist que ouy & qu'il estoit ung pauvre pallefrenier qui ne sçavoyt autre mestier que panfer les chevaulx; en quoy il s'acquieseroit si bien qu'il en seroyt contant. Le gentil homme en fut fort aise, & luy donna la charge de tous ses chevaulx. Et en entrant en sa maison, dist à sa femme qu'il luy recommandoit ses chevaulx & son pallefrenier & qu'il s'en alloyt au chasteau. La dame, tant pour complaire à son mary que pour avoir meilleur passetemps, alla visiter les chevaulx; & regarda le pallefrenier nouveau qui luy sembla de bonne grace, toutesfois elle ne le congnoissoyt poinct. Luy qui veit qu'il n'estoit poinct congneu luy vint faire la reverence en la façon d'Espaigne & luy baïsa la main, & en la baïsant la ferra si fort qu'elle le recongneut, car en la dance luy avoyt il mainte fois faict tel tour; & dès l'heure ne cessa la dame de chercher lieu où elle peust parler à luy à part. Ce que elle feyt dès le soir mesmes, car elle estant conviée en ung festin où son mary la voulloyt mener, faingnyt estre mallade & n'y pouvoir aller. Le mary qui ne vouloit faillir à ses amys luy dist: M'amy, puis qu'il ne vous plaist y venir, je vous prie avoir regard sur mes chiens & chevaulx affin qu'il n'y faille rien. La dame trouva ceste commission très agreable, mais sans en faire autre semblant, luy respondit puisque en meilleure chose ne la voulloyt employer elle luy donneroit à

congnoistre par les moindres combien elle desiroyt luy complaire. Et n'estoyt pas encores à peyne le mary hors la porte qu'elle descendit en l'estable où elle trouva que quelque chose defailloit : & pour y donner ordre, donna tant de commissions aux varletz de cousté & d'autre, qu'elle demora toute seule avecq le maistre pallefrenier; & de paour que quelcun survint luy dist : Allez vous en dedans nostre jardin, & m'attendez en ung cabinet qui est au bout de l'allée; ce qu'il feyt si dilligemment qu'il n'eut loisir de la mercier. Et après qu'elle eut donné ordre à toute l'escurye s'en alla veoir ses chiens où elle feit pareille dilligence de les faire bien traicter, tant qu'il sembloyt que de maistresse elle fust devenue chamberiere; & après retourna en sa chambre où elle se trouva si lasse qu'elle se meist dedans le liét, disant qu'elle vouloyt reposer. Toutes ses femmes la laisserent seule fors une à qui elle se fyoit, à laquelle elle dist : Allez vous en au jardin, & me faictes venir celluy que vous trouverez au bout de l'allée. La chamberiere y alla & trouva le pallefrenier qu'elle amena incontinent à sa dame, laquelle feyt sortir dehors la dicte chamberiere pour guetter quant son mary viendroyt. Monseigneur d'Avannes se voyant seul avecq la dame, se despouilla des habillemens de pallefrenier, osta son faulx nez & sa faulse barbe, & non comme craintif pallefrenier,

mais comme bel seigneur qu'il estoit, sans demander congé à la dame, audacieusement se coucha auprès d'elle où il fut receu ainſy que le plus beau filz qui fuſt de ſon temps debvoyt eſtre de la plus belle & folle dame du pays; & demoura là juſques ad ce que le ſeigneur retournaſt, à la venue duquel reprenant ſon maſque laiſſa la place que par fineſſe & malice il uſurpoyt. Le gentil homme entrant en ſa court entendyt la dilligence qu'avoit faiſt ſa femme de bien luy obeyr, dont la mercia très fort : Mon amy, diſt la dame, je ne faiſtz que mon debvoir. Il eſt vray qui ne prandra garde ſur ces meſchans garſons, vous n'aurez chien qui ne fuſt galleux, ne cheval qui ne fuſt bien maigre; mais puis que je congnois leur pareſſe & voſtre bon voulloir vous ferez myeulx ſervy que ne fuſtes oncques. Le gentil homme qui penſoyt bien avoir choiſy le meilleur palleſſrenier de tout le monde, luy demanda qui luy en ſembloyt : Je vous confeſſe, Monſieur, diſt elle, qu'il faiſt auſſy bien ſon meſtier que ſerviteur qu'eulſſiez peu choiſir, mais ſi a il beſoing d'eſtre ſollicité, car c'eſt le plus endormy varlet que je veiz jamais.

Ainſy longuement demeurerent le ſeigneur & la dame en meilleure amityé que auparavant; & perdit tout le ſouſſon & la jalouzie qu'il avoyt d'elle, pour ce que aultant qu'elle avoyt aymé les feſtins, dances & compaignies.

elle estoit ententive à son miefnaige : & se contentoyt bien souvent de ne porter sur sa chemise que une chamarre, en lieu qu'elle avoit accoustumé d'estre quatre heures à s'accoustrer ; dont elle estoit louée de son mary & d'un chacun qui n'entendoient pas que le pire diable chassoyt le moindre. Ainsy vesquit ceste jeune dame soubz l'ypocrisie & habit de femme de bien en telle volupté que raison, conscience, ordre ne mesure n'avoient plus de lieu en elle. Ce que ne peut porter longuement la jeunesse & delicate complexion du seigneur d'Avannes, mais commença à devenir tant passe & meigre que sans porter masque on le povoyt bien descongnoistre ; mais le fol amour qu'il avoyt à ceste femme luy rendyt tellement les sens hebetez qu'il presumoit de sa force ce qui eust defailly en celle d'Hercules ; dont à la fin contrainct de maladye, & conseillé par la dame qui ne l'aymoit tant malade que sain, demanda congé à son maistre de se retirer chez ses parens, qui le luy donna à grand regret, luy faisant prometre que quant il seroyt sain il retourneroyt en son service. Ainsy s'en alla le seigneur d'Avannes à beau pied, car il n'avoit à traverser que la longueur d'une rue ; & arrivé en la maison du riche homme son bon pere n'y trouva que sa femme, de laquelle l'amour vertueuse qu'elle luy portoyt n'estoyt poinct diminuée pour son voyage. Mais quant elle le veit si maigre & descoloré,

ne se peut tenir de luy dire : Je ne sçay, Monseigneur, comme il vat de vostre conscience, mais vostre corps n'a poinct amendé de ce pellerinaige; & me doubte fort que le chemyn que vous avez faict la nuit vous ayt plus faict de mal que celluy du jour, car si vous fussiez allé en Jherusalem à pied, vous en fussiez venu plus haslé, mais non pas si maigre & foyble. Or comptez ceste cy pour une, & ne servez plus telles ymaiges qui en lieu de resusciter les mortz font mourir les vivans. Je vous en dirois davantage, mais si vostre corps a peché il en a telle pugnition que j'ay pitié d'y adjouster quelque fascherie nouvelle. Quant le seigneur d'Avannes eut entendu tous ces propos, il ne fut pas moins merry que honteux & luy dist : Madame, j'ay aultresfois ouy dire que la repentence fuyt le peché; & maintenant je l'esprouve à mes despens, vous priant excuser ma jeunesse qui ne se peut chastier que par experimenter le mal qu'elle me veult croyre.

La dame changeant ses propos, le feyt coucher en ung beau liét, où il y fut quinze jours, ne vivant que de restaurentz; & luy tindrent le mary & la dame si bonne compaignye qu'il en avoyt tousjours l'un ou l'autre auprès de luy. Et combien qu'il eust faict les folies que vous avez oyes contre la volonté & conseil de la faige dame, si ne diminua elle jamais l'amour vertueuse qu'elle luy portoyt, car elle

esperoit tousjours que après avoir passé ses premiers jours en follies, il se retireroyt & contraindroyt d'aymer honnestement, & par ce moien seroyt en tout à elle. Et durant ces quinze jours qu'il fut en sa maison, elle luy tint tant de bons propos tendant à amour de vertu, qu'il commença avoir horreur de la follye qu'il avoyt faicte; & regardant la dame qui en beaulté passoyt la folle, congnoissant de plus en plus les graces & vertuz qui estoient en elle, il ne se peut garder ung jour qu'il faisoit assez obscur, chassant toute craincte dehors de luy dire : Madame, je ne voy meilleur moyen pour estre tel & vertueulx que vous me preschez & desirez que de meestre mon cueur & estre entierement amoureux de la vertu; je vous supplie, Madame, me dire s'il ne vous plaist pas m'y donner toute ayde & faveur à vous possible. La dame, fort joyeuse de luy veoir tenir ce langage, luy dist : Et je vous promect, Monseigneur, que si vous estes amoureux de la vertu comme il appartient à tel seigneur que vous, je vous serviray pour y parvenir de toutes les puissances que Dieu a mises en moy.—Or, Madame, dist monseigneur d'Avannes, souvienné vous de vostre promesse & entendez que Dieu incongneu de l'homme sinon par la foy a daigné prendre la chair semblable à celle de péché, afin que en attirant nostre chair à l'amour de son humanité tirat aussi notre esprit à l'amour de sa divi-

nité(1), & s'est voulu servir des moyens visibles pour nous faire aimer par foy les choses invisibles. Aussi ceste vertu que je desire aimer toute ma vie, est chose invisible sinon par les effectz du dehors; parquoy est besoing qu'elle prenne quelque corps pour se faire congnoistre entre les hommes, ce qu'elle a fait, se revestant du vostre pour le plus parfait qu'elle a pu trouver; parquoy je vous reconnois & confesse non seulement vertueuse, mais la seule vertu; & moy qui la vois retenue soubz le veile(2) du plus parfait corps qui oncques fut, la veulx servir & honorer toute ma vie, laissant pour elle tout autre amour vaine & vicieuse. La dame non moins contante que esmerveillée d'oyr ces propos, dissimula si bien son contentement qu'elle luy dist: Monseigneur, je n'entreprendz pas de respondre à vostre theologie; mais comme celle qui est plus craignante le mal que croyant le bien, vous voudrois bien supplier de cesser en mon endroict les propos dont vous estimez si peu celles qui les ont creuz. Je sçay très bien que je suis femme non seulement comme une aultre, mais imparfaicte; & que la vertu feroyt plus grand acte de me transformer en elle que de prandre ma forme, sinon

(1) Ms. 7576¹. Cette dernière phrase manque dans le manuscrit que nous suivons.

(2) Ms. 7576²: *Et moi qui la voi reluire sous le voile, &c.*

quant elle voudroyt estre incongneue en ce monde (1), car soubz tel habit que le myen ne pourroyt la vertu estre congneue telle qu'elle est. Si est ce, Monseigneur, que pour mon imperfection je ne laisse à vous porter telle affection que doibt & peut faire femme craignant Dieu & son honneur. Mais ceste affection ne sera déclarée jusques ad ce que vostre cueur soit susceptible de la patience que l'amour vertueux commande. Et à l'heure, Monseigneur, je sçay quel langage il fault tenir, mais pensez que vous n'aymez pas tant vostre propre bien, personne & honneur que je l'ayme. Le seigneur d'Avannes crainctif, ayant la larme à l'oeil, la supplia très fort que pour feureté de ses parolles elle le voulsist baiser, ce qu'elle refusa, luy disant que pour luy elle ne romproit poinct la coustume du pays. Et en ce debat survynt le mary, auquel dist monseigneur d'Avannes : Mon pere, je me sens tant tenu à vous & vostre femme que je vous supplie pour jamais me reputer vostre filz. Ce que le bon homme feyt très volontiers. Et pour feureté de ceste amityé je vous prie, dist monseigneur d'Avannes, que je vous

(1) Ms. 7576⁷ : *Je sçai très bien que je suis femme non seulement comme une autre, mais tant imparfaite que la vertu seroit plus grand acte de me transformer en elle que de prandre ma forme sinon quant elle voudroit estre inconnue en ce monde.*

baïse; ce qu'il feyt. Après luy dist : Si ce n'estoyt de paour d'offencer la loy, j'en ferois autant à ma mere vostre femme? Le mary voyant cela, commanda à sa femme de le baïser; ce qu'elle feyt sans faire semblant de vouloir ne non vouloir ce que son mary luy commandoit. A l'heure le feu que la parolle avoyt commencé d'allumer au cueur du pauvre seigneur, commença à se augmenter par le baïser tant par estre si fort requis que cruellement refusé.

Ce faict s'en alla ledit seigneur d'Avannes au chasteau pour veoir le Roy son frere, où il feyt fort beaulx comptes de son voiage de Montferrat. Et là entendit que le Roy son frere s'en vouloyt aller à Oly & Taffares; & pensant que le voiage seroit long, entra en une grande tristesse qui le mist jusques à deliberer d'essayer avant partir si la saige dame luy portoyt poinct meilleure volonté qu'elle n'en faisoit le semblant. Et s'en alla loger en une maison de la ville en la rue où elle estoyt, & print ung logis vieil, mauvais & faict de boys, ouquel environ minuyt mist le feu : dont le bruyt fut si grand par toute la ville qu'il vint à la maison du riche homme, lequel demandant par la fenestre où c'estoit qu'estoyt le feu, entendit que c'estoyt chez monseigneur d'Avannes, où il alla incontinant avecq tous les gens de sa maison; & trouva le jeune seigneur tout en chemise en la rue, dont il eut

si grand pitié qu'il le print entre ses bras, & le couvrant de sa robbe, le mena en sa maison le plus tost qu'il luy fut possible; & dist à sa femme qui estoit dedans le liét : M'amy, je vous donne en garde ce prisonnier, traictez le comme moy mesmes; & si tost qu'il fut party le dict seigneur d'Avannes, qui eust bien voulu estre traicté en mary, faulta legierement dedans le liét, esperant que l'occasion & le lieu aussy feroient changer propos à ceste sage dame; mais il trouva le contraire, car ainſy qu'il faillit d'un costé dedans le liét elle sortit de l'autre; & print son chamarre, duquel estant vestue, vint à luy au chevet du liét, & luy dist : Monseigneur, avez vous pensé que les occasions puissent muer ung chaste cueur? Croiez que ainſy que l'or s'esprouve en la fournaise, aussy ung cueur chaste au meillieu des tentations s'y trouve plus fort & vertueux; & se refroidyt tant plus il est assailly de son contraire. Parquoy soiez seur que si j'avoys aultre volonté que celle que je vous ay dicté je n'eusse failly à trouver des moyens, desquelz ne voulant user je ne tiens compte, vous priant que si vous voulez que je continue l'affection que je vous porte, oſtez non seulement la volonté mais la pensée de jamais pour chose que ſcuſſiez faire me trouver aultre que je suis. Durant ces parolles, arriverent ses femmes & elle commanda qu'on apportast la collation de toutes sortes de con-

fitures, mais il n'avoit pour l'heure ne fain ne foif, tant estoit defefperé d'avoir failli à son entreprinse, craignant que la demonstration qu'il avoit faicte de son desir luy feyt perdre la privaulté qu'il avoit envers elle.

Le mary aiant donné ordre au feu, retourna & pria tant monseigneur d'Avannes qu'il demorast pour ceste nuyct en sa maison. Et fut la dicte nuyct passée en telle sorte que ses oeilz furent plus exercez à pleurer que à dormir; & bien matin leur alla dire adieu dedans le liét, où, en baissant la dame, congneut bien qu'elle avoit plus de pitié de son offence que de mauvaïse volonté contre luy, qui fust ung charbon adjousté davantaige à son amour. Après dîner s'en alla avecq le Roy à Taffares, mais avant partir s'en alla encores redire adieu à son bon pere & à sa dame, qui depuis le premier commandement de son mary ne feyt plus de difficulté de le baïser comme son filz. Mais soyez seur que plus la vertu empeschoit son oeil & contenance de monstrier la flamme cachée plus elle se augmentoyt & devenoyt importable, en sorte que ne povant porter la guerre que l'amour & l'honneur faisoient en son cueur, laquelle toutesfoys avoit delibéré de jamays ne monstrier, ayant perdu la consolation de la veue & parolle de celluy pour qui elle vivoit, tumba en une fievre continue, causée d'un humeur melen-

colique, tellement que les extremittez du corps luy vindrent toutes froides, & au dedans bru-
loit incessamment. Les medecins en la main
desquelz ne pend pas la santé des hommes,
commencerent à doubter si fort de sa maladie
à cause d'une opilation qui la rendoyt melen-
colique en extremité, qu'ilz dirent au mary
& conseillerent d'avertir sa dicte femme de
penser à sa conscience & qu'elle estoit en la
main de Dieu, comme si ceulx qui sont en
santé n'y estoient poinct. Le mary qui aymoit
sa femme parfaitement, fut si triste de leurs
parolles que pour sa consolation escripvit à
monseigneur d'Avannes, le supliant de prendre
la peyne de les venir visiter, esperant que sa
veue proffiteroyt à la mallade. A quoy ne
tarda le dict seigneur d'Avannes, incontinant
les lettres receues, mais s'en vint en poste en
la maison de son bon pere; & à l'entrée,
trouva les femmes & serviteurs de ceans me-
nans tel deuil que meritoit leur maistresse;
dont le dict seigneur fut si estonné qu'il de-
moura à la porte comme une personne transy
& jusques ad ce qu'il veid son bon pere,
lequel en l'embrassant se print à plorer si fort
qu'il ne peut mot dire. Et mena le seigneur
d'Avannes où estoit la pauvre mallade; la-
quelle tournant ses oeilz languissans vers luy,
le regarda & luy bailla la main en le tirant de
toute sa puissance à elle; & en le baisant &
embrassant feit ung merveilleux plainct &

luy dist : O Monseigneur, l'heure est venue qu'il fault que toute dissimulation cesse, & que je confesse la verité que j'ay tant mis de peyne à vous celler : c'est que si m'avez porté grande affection, croyez que la myenne n'a esté moindre; mais ma peyne a passé la vostre, d'aautant que j'ay eu la douleur de la celler contre mon cueur & volonté; car entendez, Monseigneur, que Dieu & mon honneur ne m'ont jamais permis de la vous declairer, craignant d'adjouster en vous ce que je desiroys de diminuer; mais sçachez que le *non* que si souvent je vous ay dict m'a faict tant de mal au prononcer qu'il est cause de ma mort, de laquelle je me contente, puis que Dieu m'a faict la grace de morir premier que la violance de mon amour ayt mis tache à ma conscience & renommée; car de moindre feu que le mien ont ruynez plus grandz & plus fortz edifices. Or m'en voys je contante puis que devant morir je vous ay peu declarer mon affection esgalle à la vostre, hors mis que l'honneur des hommes & des femmes n'est pas semblable; vous supliant, Monseigneur, que dorenavant vous ne craignez vous adresser aux plus grandes & vertueuses dames que vous pourrez, car en telz cueurs habitent les plus grandes passions & plus saigement conduictes: & la grace, beaulté & honnesteté qui sont en vous ne permettent que vostre amour sans fruiet travaille. Je ne vous prieray point de

prier Dieu pour moy, car je ſçay que la porte de paradis n'eſt point refusée aux vrais amans; & que amour eſt ung feu qui punyt ſi bien les amoureux en ceſte vie qu'ilz ſont exemptz de l'aſpre torment de purgatoire. Or adieu, Monſeigneur, je vous recommande voſtre bon pere mon mary, auquel je vous pryé compter à la verité ce que vous ſçavez de moy, affin qu'il congnoiſſe combien j'ay aymé Dieu & luy; & gardez vous de vous trouver devant mes oeilz, car doreſnavant ne veulx penſer que à aller recepvoyr les promeſſes qui me ſont promiſes de Dieu avant la conſtitution du monde. Et en ce diſant, le baiſa & l'embrasſa de toutes les forces de ſes foibles bras. Le dict ſeigneur qui avoyt le cueur auſſi mort par compaſſion qu'elle par douleur, ſans avoir puiſſance de luy dire ung ſeul mot, ſe retira hors de ſa veue ſus ung liēt qui eſtoit dedans la chambre, où il ſ'eſvanouyt pluſieurs foyſ.

A l'heure la dame appella ſon mary & après luy avoir faiēt pluſieurs remonſtrations honneſtes, luy recommanda monſeigneur d'Avannes, l'aſſeurant que après luy c'eſtoit la perſonne du monde qu'elle avoyt le plus aymée. Et en baiſant ſon mary luy diſt adieu. Et à l'heure luy fut apporté le ſainēt Sacrement de l'autel après l'extreme unētion, leſquelz elle receut avecq telle joye comme celle qui eſt ſeure de ſon ſalut; & voiant que la veue luy diminuoyt

& les forces luy defailloient commença à dire bien hault son *In manus*. A ce cry s'éleva le seigneur d'Avannes de dessus le liét & en la regardant piteusement luy veit randre avecq ung doux soubpir sa glorieuse ame à celluy dont elle estoit venue. Et quant il s'aperceut qu'elle estoit morte, il courut au corps mort duquel vivant en crainte il approchoyt, & le vint embrasser & baiser de telle sorte que à grand peyne le luy peult on oster d'entre les bras ; dont le mary en fut fort estonné, car jamais n'avoit estimé qu'il luy portast telle affection. Et en luy disant : Monseigneur, c'est trop, se retirèrent tous deux. Et après avoir ploré longuement, monseigneur d'Avannes compta tous les discours de son amitié, & comme jusques à sa mort elle ne luy avoit jamais fait ung seul signe où il trouvast autre chose que rigueur, dont le mary plus contant que jamais augmenta le regret & la douleur qu'il avoit de l'avoir perdue ; & toute sa vye feyt service à monseigneur d'Avannes. Mais depuis ceste heure le dict seigneur d'Avannes qui n'avoit que dix huit ans, s'en alla à la court où il demeura beaucoup d'années, sans vouloir ne veoir ne parler à femme du monde pour le regret qu'il avoit de sa dame ; & porta plus de dix ans le noir.

Voilà, mes dames, la difference d'une folle & saige dame, ausquelles se monstrent differens les effectz d'amour, dont l'une en receut

mort glorieuse & louable & l'autre renommée honteuse & infame; qui fait sa vie trop longue, car autant que la mort du saint est précieuse devant Dieu, la mort du pecheur est très-mauvaise.—Vrayement, Saffredent, ce dist Oisille, vous nous avez racomptée une histoire autant belle qu'il en foyt point; & qui auroit congneu le personnage comme moy, la trouveroyt encores meilleure; car je n'ay point veu un plus beau gentil homme ne de meilleure grace que le dict seigneur d'Avannes.—Pensez, ce dist Saffredent, que voyla une saige femme qui pour se monstrier plus vertueuse par dehors qu'elle n'estoit au cueur, & pour dissimuler un amour que la raison de nature vouloyt qu'elle portast à un si honneste seigneur, s'alla laisser mourir par faulte de se donner le plaisir qu'elle desiroit couvertement.—Si elle eust eu ce desir, dist Parlamente, elle avoit assez de lieu & occasion pour luy monstrier; mais sa vertu fut si grande que jamais son desir ne passa sa raison.—Vous me le paindrez, dist Hircan, comme il vous plaira, mais je sçay bien que tousjours un pire diable met l'autre dehors, & que l'orgueil cherche plus la volupté entre les dames que ne fait la crainte, ne l'amour de Dieu. Aussi que leurs robes sont si longues & si bien tissues de dissimulation que l'on ne peut congnoistre ce qui est dessous, car si leur honneur n'en estoit non plus taché que le

cueur (1) vous trouverriez que nature n'a rien oblyé en elles non plus que en nous ; & pour la contraincte que elles se font de n'oser prendre le plaisir qu'elles desirent ont changé ce vice en ung plus grand qu'elles tiennent plus honneste. C'est une gloire & cruaulté par qui elles esperent acquerir nom d'immortalité, & ainfy se gloriffians de resister au vice de la loy de nature (si nature est vicieuse) se font non seulement semblables aux bestes inhumaines & cruelles mais aux diables desquelz elles prennent l'orgueil & la malice (2). — C'est dommaige, dist Nomerfide, dont vous avez une femme de bien, veu que non seulement vous desestimez la vertu des choses, mais la voulez monstrier estre vice. — Je suys bien ayse, dist Hircan, d'avoir une femme qui n'est point scandalleuse, comme aussi je ne veulx point estre scandaleux ; mais quant à la chasteté de cueur, je croy qu'elle & moy sommes enfans d'Adan & d'Eve, parquoy en bien nous mirant n'aurons besoing de couvrir nostre nudité de feuilles mais plustost confesser nostre fragilité. — Je sçay bien, ce dist Parlamente, que nous avons tous besoing de la grace de Dieu, pour ce que nous sommes

(1) Ms. 7576^a : *car si leur honneur n'en estoit non plus taché que la nostre.*

(2) Ms. 7576^a. Le manuscrit que nous suivons portait : *l'orgueil & la malice.*

tous encloz en peché; si est ce que noz tentations ne sont pareilles aux vostres, & si nous pechons par orgueil, nul tiers n'en a domniage, ny nostre corps & noz mains n'en demeurent souillées. Mais vostre plaisir gist à deshonorer les femmes (1) & vostre honneur à tuer les hommes en guerre, qui sont deux poinctz formellement contraires à la loy de Dieu. — Je vous confesse, ce dist Geburon, ce que vous diètes, mais Dieu qui a dict : Quiconques regarde par concupiscence est desja adultere en son cueur, & quiconques hayt son prochain est homicide. A vostre advis les femmes en sont elles exemptes non plus que nous ? — Dieu qui juge le cueur, dist Longarine, en donnera sa sentence, mais c'est beaucoup que les hommes ne nous puissent accuser, car la bonté de Dieu est si grande que sans accusateur il ne nous jugera poinct; & congnoist si bien la fragilité de noz cueurs que encores nous aymera il de ne l'avoir poinct mise à execution. — Or je vous prie, dist Saffredent, laissons ceste dispute car elle sent plus sa predication que son compte; & je donne ma voix à Ennasuite, la priant qu'elle n'oublye poinct à nous faire rire. — Vrayement, dist elle, je n'ay garde d'y faillir; & vous diray que en venant icy deliberée

(1) Ms. 7576¹. Le manuscrit que nous suivons portait : *vostre plaisir à honorer, &c.*

pour vous compter une belle histoire pour ceste journée l'on m'a faict ung compte de deux serviteurs d'une princesse si plaissant que de force de rire il m'a faict oblyer la melencolye de la piteuse histoire que je remectray à demain, car mon vifaige seroyt trop joyeux pour la vous faire trouver bonne.

VINGT SEPTIÈSME NOUVELLE.

*Ung secretaire pourchassant par amour desbonnete
& illicite la femme d'un sien bote & compaignon,
pour ce qu'elle faisoit semblant de luy preter
voluntiers l'aureille se persuada l'avoir gagnée ;
mais elle fut si vertueuse que souz cette dissimu-
lation le trompa de son esperance & declara son
vice à son mary.*

EN la ville d'Amboize où demeuroyt l'un des serviteurs de ceste princesse qui la fervoyt de varlet de chambre, homme honnesté & qui voluntiers festoyoit les gens qui venoient en sa maison & principalement ses compaignons, il n'y a pas long temps que l'un des serviteurs (1) de sa maistresse vint loger chez luy & y demoura dix ou douze jours. Le dict serviteur estoit si laid qu'il sembloit mieulx ung roy de canniballes que chrestien ; & combien que son hoste le traictast en frere & amy & le plus honnestement qui luy estoit possible, si lui fit il ung tour d'un homme qui non seulement oblye toute honnesteté, mais qui ne l'eust jamais en son cueur, c'est de pourchasser par amour deshonesté & illicite la femme de son compaignon qui n'avoyt en

(1) Ms. 7576¹ : l'un des secretaises de sa maistresse, &c.

elle chose aimable que le contraire de la volupté ; c'est qu'elle estoit autant femme de bien qu'il y en eust poinct en la ville où elle demouroyt. Et elle congnoissant la meschante volonté du serviteur, ayma mieulx par une dissimulation declairer son vice que par ung soubdain refus le couvrir : fait semblant de trouver bons ses propos, par quoy luy qui cuydoit l'avoir gainnée, sans regarder à l'aage qu'elle avoyt de cinquante ans, & qu'elle n'estoyt des belles, sans considerer le bon bruyct qu'elle avoyt d'estre femme de bien et d'aymer son mary, la pressoyt incessamment.

Ung jour entre aultres son mary estant en la maison & eulx en une salle, elle faingnyt qu'il ne tenoit que à trouver lieu seur pour parler à luy seule ainsy qu'il desiroyt, mais incontinent luy dist qu'il ne falloyt que monter au galletas. Soubdain elle se leva & le pria d'aller devant & qu'elle iroyt après. Luy en riant avecq une douceur de visàige semblable à ung grand magot quant il festoye quelcun, s'en monstra legerement par les degretz ; & sur le poinct qu'il attendoyt ce qu'il avoyt tant désiré, bruslant d'un feu non cler comme celluy de genevre, mais comme ung gros charbon de forge, escoutoyt si elle viendroyt après luy, mais en lieu d'oyr ses piedz, il ouyt sa voix disant : Monsieur le secretaire, actendez ung peu, je m'en voys sçavoir à mon mary s'il luy plaist bien que je voise après

vous. Pensez, mes dames, quelle myne peult faire en pleurant celluy qui en riant estoit si layd, lequel incontinant descendit les larmes aux oeilz, la priant pour l'amour de Dieu qu'elle ne voulsist rompre par sa parole l'amitié de luy & de son compagnon; elle luy respond : Je suis seure que vous l'aymez tant que vous ne me voudriez dire chose qu'il ne peust entendre, parquoy je luy vois dire. Ce qu'elle feyt, quelque priere ou contraincte qu'il voulsist mettre au devant. Dont il fut aussi honteux en s'enfuyant que le mary fut contant d'entendre l'honneste tromperie dont sa femme avoyt usé; & luy pleut tant la vertu de sa femme qu'il ne tint compte du vice de son compagnon, lequel estoit assez pugny d'avoir emporté sur luy la honte qu'il vouloyt faire en sa maison.

Il me semble que par ce compte les gens de bien doibvent apprendre à ne retenir chez eulx ceulx desquelz la conscience, le cueur & l'entendement ignorent Dieu, l'honneur & le vray amour.—Encoresque vostre compte soyt court, dist Oisille, si est il aussi plaisant que j'en ay poinct oy & en l'honneur d'une honneste femme.— Par Dieu, dist Simontault, ce n'est pas grand honneur à une honneste femme de refuser ung si laid homme que vous paingnez ce secretaire, mais s'il eust esté beau & honneste en cela se fut monstrée la vertu; & pour ce que je me doubte qui il est, si j'estois

en mon rang je vous en ferois ung compte qui est aussi plaifant que cestuy cy. — A cella ne tienne, dist Ennasuite, car je vous donne ma voix. Et à l'heure Simontaut commença ainfy : Ceulx qui ont accoustumé de demeurer en la court ou en quelques bonnes villes estiment tant le sçavoir qu'il leur semble que tous autres hommes ne font rien au pris d'eulx ; mais si ne reste il pourtant que en tout pays & de toutes conditions de gens n'y en ayt tousjours assez de fins & malicieux. Toutesfois à cause de l'orgueil de ceulx qui pensent estre les plus fins, la mocquerie, quant ilz font quelque faulte, en est beaucoup plus agreable, comme je desire vous monstrier par ung compte nagueres advenu.

VINGT HUICTIÈSME NOUVELLE.

*Bernard du Ha trompa subtilement un secretaire
qui le croyoit tromper.*

ESTANT le Roy François premier de ce nom, en la ville de Paris & sa feur la Royne de Navarre en sa compaignye, laquelle avoyt ung secretaire nommé Jehan qui n'estoyt pas de ceulx qui laissent tumber le bien en terre sans le recueillir, en forte qu'il n'y avoyt president ne conseiller qu'il ne congneust, marchant ne riche homme qu'il ne frequentaist & auquel il n'eust intelligence. En ce temps aussy vint en la dicte ville de Paris ung marchant de Bayonne nommé Bernard du Ha, lequel tant pour ses affaires que à cause que le lieutenant criminel estoit de son païs, s'adressoyt à luy pour avoir conseil & secours à ses affaires. Ce secretaire de la Royne de Navarre alloit aussy souvent visiter ce lieutenant comme bon serviteur de son maistre & maistresse. Ung jour de feste allant le dit secretaire chez le lieutenant ne trouva ne luy ne sa femme, mais ouy bien Bernard du Ha qui avecq une vielle ou aultre instrument, apprenoit à danser aux chamberieres de ceans les branles de Gascogne. Quant le secretaire le veit luy voulut faire accroyre qu'il faisoit le

plus mal du monde & que si la lieutenande & son mary le sçavoient, ilz seroient très mal contens de luy. Et après luy avoir bien painct la craincte devant les oeilz jusques à se faire prier de n'en parler poinct, luy demanda : Que me donnerez vous & je n'en parleray poinct? Bernard du Ha qui n'avoit pas si grand paour qu'il en faisoit semblant, voyant que le secretaire le cuydoit tromper, luy promist de luy bailler ung pasté du meilleur jambon de Pasques (1) qu'il mangea jamais. Le secretaire qui en fut très content le pria qu'il peust avoir son passetemps le dimanche après dîner (2), ce qu'il luy promist. Et asseuré de ceste promesse s'en alla veoir une dame de Paris qu'il desiroit sur toutes choses espouser, & luy dist : Mademoiselle, je viendray dimanche soupper avecq vous, s'il vous plaist, mais il ne vous fault soulcier que d'avoir bon pain & bon vin, car j'ay si bien trompé ung sot Bayonnois (3) que le demeurant fera à ses despens; & par ma tromperie vous feray manger le meilleur jambon de Pasques qui fut jamais mangé dans Paris. La damoiselle qui le creut, assembla deux ou trois des plus honnestes de ses voyfines, & les asseura de leur

(1) Ms. 7576^a : *du meilleur jambon de Basqz.*

(2) Ms. 7576^a : *le pria qu'il put avoir son pasté le dimanche ensuyvant, après diner.*

(3) Ms. 7576^a : *un sot Bearnois.*

donner une viande nouvelle & dont jamais elles n'avoient tasté.

Quant le dimanche fut venu, le secretaire ferchant son marchant, le trouva sur le pont au Change; & en le saluant gracieusement luy dist : A tous les diables foyez vous donné, veu la peyne que vous m'avez faict prendre à vous chercher. Bernard du Ha luy respondit que assez de gens avoient prins plus de peyne que luy qui n'avoient pas à la fin esté recompensez de telz morceaulx. Et en disant cela luy monstra le pasté qu'il avoyt soubz son manteau assez grand pour nourrir ung camp. Dont le secretaire fut si joieux que encores qu'il eust la bouche parfaictement laide & grande, en faisant le doulx la rendit si petite que l'on n'eust pas cuydé qu'il eust sceu mordre dedans le jambon. Lequel il print hastivement, & sans convoyer le marchant s'en alla le porter à la damoiselle qui avoyt grande envye de sçavoir si les vivres de Guyenne estoient aussi bons que ceulx de Paris. Et quant le souppé fut venu, ainsy qu'ilz mangeoient leur potaige le secretaire leur dist : Laissez là ces viandes fades, & tastons de cest esguillon d'amour de vin (1). En disant cela ouvre ce grand pasté, & cuydant trouver le jambon le trouva si dur qu'il n'y povoyt mettre le cousteau; & après s'y estre esforcé

(1) Ms. 7576^a : & tastons de cet esguillon de vin.

plusieurs foyz s'advifa qu'il estoyt trompé & trouva que c'estoyt ung fabot de bois qui font des fouliers de Gascoigne. Il estoyt emmanché d'un bout de tizon, & pouldré par-dessus de pouldre de fer avecq de l'espace qui sentoyt fort bon. Qui fut bien pesneux ce fut le secretaire tant pour avoir esté trompé de celluy qu'il cuydoit tromper que pour avoir trompé celle à qui il vouloit & pensoit dire verité : & d'autre part, luy faschoit fort de se contanter d'un potaige pour son souper. Les dames qui en estoient aussi marries que luy, l'eussent accusé d'avoir faict la tromperie, sinon qu'elles congneurent bien à son visage qu'il en estoit plus marry qu'elles. Et après ce leger souper, s'en alla ce secretaire bien collere; & voyant que Bernard du Ha luy avoyt failly de promesse, luy voulut aussi rompre la sienne. Et s'en alla chez le lieutenant criminel, deliberé de luy dire le pis qu'il pourroit du dict Bernard. Mais il ne peut venir si tost que le dict Bernard n'eut desja compté tout le mystere au lieutenant qui donna sa sentence au secretaire, disant qu'il avoyt aprins à ses despens à tromper les Gascons; & n'en rapporta autre consolacion que sa honte. Cecy advient à plusieurs, lesquelz cuydans estre trop fins se oblient en leurs finesse; parquoy il n'est tel que de ne faire à aultruy chose qu'on ne voulsist estre faicte à soy mesmes.

Je vous asseure, dist Geburon, que j'ay veu

souvent advenir de pareilles choses : & de ceulx que l'on estimoyt foz de villaiges tromper bien de fines gens, car il n'est rien plus sot que celluy qui pense estre fin, ne rien plus saige que celluy qui congnoist son rien. — Encores, ce dist Parlemente, sçayt il quelque chose qui congnoist ne le congnoistre pas. — Or, dist Simontault de peur que l'heure ne satisfasse à nostre propos (1) je donne ma voix à Nomerfide, car je suis seur que par sa rethorique elle ne nous tiendra pas longuement. — Or bien, dist elle, je vous en voys bailler ung tour tel que vous l'esperez de moy. Je ne m'esbahys poinct, mes dames, si amour baille à ung prince ung moien de se faulver du dangier, car ilz sont nourriz avecq tant de gens sçavans que je m'esmerveilleroys beaucoup plus s'ilz estoient ignorans de quelques choses ; mais l'invention d'amour se monstre plus clairement que moins il y a d'esperit aux subjectz. Et pour cela vous veulx je racompter ung tour que feyt ung prestre espris seulement d'amour, car de toutes aultres choses estoit il si ignorant que à peyne sçavoyt il lire sa messe.

(1) Ms. 7576¹. Le manuscrit que nous suivons portait :
de paour de l'heure satisfaire à nostre propos.

VINGT NEUFVIESME NOUVELLE.

Un curé surprins par le trop soudain retour d'un laboureur avec la femme du quel il faisoit bonne chere, trouva promptement moyen de se sauver au depens du bon homme qui jamais ne s'en apperceut.

EN la conté du Maine, en ung villaige nommé Carrelles, y avoyt ung riche laboureur qui en sa vieillesse espousa une belle jeune femme, & n'eut de luy nulz enfans; mais de ceste perte se reconforta à avoir plusieurs amys. Et quant les gentilz hommes & gens d'apparence luy faillirent, elle retourna à son dernier recours qui estoit l'eglise; & print pour compaignon de son peché celluy qui l'en povoyt absoudre, ce fut son curé qui souvent venoyt visiter sa brebis. Le mary vieulx & pesant, n'en avoyt nulle doubte, mais à cause qu'il estoit rude & robuste, sa femme jouoyt son mistere le plus secretement qu'il luy estoit possible, craignant que si son mary l'appercevoyt qu'il ne la tuaist. Ung jour, ainsy qu'il estoit dehors, sa femme pensant qu'il ne revinst si tost envoya querir monsieur le curé qui la vint confesser. Et ainsy qu'ilz faisoient bonne chere ensemble, son mary arriva si soubdainement qu'il n'eut loisir de se retirer

de la maison; mais regardant le moien de se cacher, monta par le conseil de sa femme dedans ung grenier & couvrit la trappe par où il monta d'un van à vanner. Le mary entra en la maison, & elle de paour qu'il eust quelque soupçon, le festoya si bien à son dîner qu'elle n'espargna point le boyre dont il print si bonne quantité, avecq la lassette qu'il avoyt du labour des champs, qu'il luy print envye de dormir estant assis en une chaise devant son feu. Le curé qui s'ennuyoit d'estre si longuement en ce grenier, n'oyant point de bruit en la chambre, s'avancea sur la trappe & en eslongeant le col le plus qu'il luy fut possible, advisa que le bon homme dormoyt; & en le regardant s'appuya par mesgarde sur le van si lourdement que van & homme tresbucherent à bas auprès du bon homme qui dormoyt, lequel se resveilla à ce bruit; & le curé qui fut plustost levé que l'autre ne l'eust apperceu, luy dist : Mon compere, voyla vostre van & grand mercis. Et ce disant s'enfuyt. Et le pauvre laboureur tout estonné demanda à sa femme : Qu'est cela? Elle luy respondit : Mon amy, c'est vostre van que le curé avoyt emprunté lequel il vous est venu randre. Et luy tout en grondant, luy dist : C'est bien rudement randre ce qu'on a emprunté, car je pensoys que la maison tumbast par terre. Par ce moien se sauva le curé aux despens du bon homme qui n'en trouva rien

mauvays que la rudeſſe dont il avoyt uſé, en randant ſon van.

Mes dames, le maïſtre qu'il ſervoyt le ſaulva pour ceſte heure là, afin de plus longuement le poſſeder & tormenter.—N'eſtimez pas, diſt Geburon, que les ſimples gens (1) ſoient exemps de malice non plus que nous; mais en ont bien davantage, car regardez moy larrons, meurdriers, forciers, faux monoyers, & toutes ces manieres de gens deſquelz l'eſperit n'a jamais repos, ce ſont tous pauvres gens & mecaniques. — Je ne trouve poinct eſtrange, diſt Parlamente, que la malice y ſoit plus que aux autres, mais oy bien que l'amour les tourmente par my le traveil qu'ilz ont d'autres choſes ny que en ung cueur villain une paſſion ſi gentille ſe puiſſe meſtre. — Madame, diſt Saffredent, vous ſçavez que maïſtre Jehan de Mehun a dict que

Auſſy bien ſont amourettes
Soubz bureau que ſoubz brunettes.

Et auſſi l'amour de qui le compte parle n'eſt pas de celle qui faiſt porter les harnoys; car tout ainſy que les pauvres gens n'ont les biens & les honneurs, auſſy ont ilz leurs commoditez de nature plus à leur ayſe que nous n'avons. Leurs viandes ne ſont ſi friandes, mais ilz ont meilleur appetit, & ſe nourriffent

(1) Ms. 7576^a: *que les gens ſimples & de bas eſtat.*

mieux de gros pain que nous de restaurans. Ilz n'ont pas les lietz si beaulx ne si bien faictz que les nostres, mais ilz ont le sommeil meilleur que nous & le repos plus grand. Ilz n'ont poinct les dames painctes & parées dont nous ydolastrons, mais ilz ont la joissance de leurs plaisirs plus souvent que nous & sans craincte de parolles finon des bestes & des oiseaulx qui les veoyent. En ce que nous avons ilz defaillent & en ce que nous n'avons ilz habondent. — Je vous prie, dist Nomerfide, laissons là ce païsant avecq sa païsante, & avant vespres achevons nostre journée à laquelle Hircan mettra la fin. — Vrayement, dist il, je vous en garde une aussy piteuse & estrange que vous en avez poinct ouy. Et combien qu'il me fache fort de racompter chose qui soyt à la honte d'une d'entre vous, sçachant que les hommes tant plains de malice font tousjours consequence de la faulte d'une seule pour blasmer toutes les aultres si est ce que l'estrange cas me fera oblyer ma craincte; & aussy que peut estre que l'ignorance d'une descouverte fera les autres plus sages; & je diray doncques ceste nouvelle sans craincte.

TRENTIESME NOUVELLE.

Un jeune gentil homme aagé de quatorze à quinze ans, pensant coucher avec l'une des damoiselles de sa mere, coucha avec elle mesme qui au bout de neuf mois accoucha du fait de son filz d'une fille que douze ou treize ans après il epousa ne sachant qu'elle fut sa fille & sa seur, ny elle qu'il fut son pere & son frere.

Au temps du Roy Loys douziesme (1), estant lors legat d'Avignon ung de la maison d'Amboise nepveu du legat de France nommé Georges (2), y avoyt ou païs de Languedoc une dame de laquelle je tairay le nom pour l'amour de sa race, qui avoyt mieulx de quatre mil ducatz de rente. Elle demeura vefve fort jeune mere d'un seul filz ; & tant pour le regret qu'elle avoyt de son mary que pour l'amour de son enfant, delibera de ne se jamais remarier. Et pour en fuyr l'occasion ne voulut plus frequenter sinon toutes gens de devotion, car elle pensoit que l'occasion faisoit le peché & ne sçavoit pas que le peché forge l'occasion. La jeune dame veuve se

(1) Ms. 7576¹. Le manuscrit que nous suivons portait :
du Roy Loys XI.

(2) Voir aux éclaircissements, note K.

donna du tout au service divin, fuyant entièrement toutes compagnies de mondanité, tellement qu'elle faisoit conscience d'assister à nopces ou d'ouyr sonner les orgues en une eglise. Quant son filz vint en l'aage de sept ans, elle print ung homme de sainte vie pour son maistre d'escolle par lequel il peust estre endoctriné en toute sainteté & devotion. Quant le filz commença à venir en l'aage de quatorze à quinze ans, nature qui est maistre d'escolle bien secret, le trouvant bien nourry & plain d'oïveté, luy aprint autre leçon que son maistre d'escolle ne faisoit. Commença à regarder & desirer les choses qu'il trouvoit belles : entre autres une damoiselle qui couchoit en la chambre de sa mere, dont ne se doubtoit, car on ne se gardoit non plus de luy que d'un enfant; & aussi que en toute la maison on n'oyoit parler que de Dieu. Ce jeune gallant commença à pourchasser secrettement ceste fille, laquelle le vint dire à sa maistresse qui aymoît & estimoit tant de son filz qu'elle pensoit que ceste fille luy dist pour le faire hayr; mais elle en pressa tant sa dicte maistresse qu'elle luy dist : Je sçauray s'il est vray & le chastieray si je le congnois tel que vous dictes; mais aussi si vous luy mettez assés ung tel cas & il ne soit vray, vous en porterez la peyne. Et pour en sçavoir l'experience luy commanda de bailler assignation à son filz de venir à mi nuict coucher

avecq elle en la chambre de la dame en ung liēt auprès de la porte où ceste fille couchoyt toute seule. La damoiselle obeyt à sa maistresse : & quant se vint au soir la dame se mist en la place de sa damoiselle, deliberée s'il estoyt vray ce qu'elle disoyt de chastier si bien son filz qu'il ne coucheroyt jamais avecq femme qu'il ne luy en souvynt.

En ceste pensée & colere son filz s'en vint coucher avecq elle; & elle, qui encores pour le veoir coucher ne povoyt croyre qui voulusse faire chose deshonneste, attendit à parler à luy jusques ad ce qu'elle congneust quelque signe de sa mauvaise volonté, ne povant croyre par choses petites que son desir peust aller jusques au criminel; mais sa patience fut si longue & sa nature si fragile, qu'elle convertyt sa collere en ung plaisir trop abhominable, obliant le nom de mere. Et tout ainsy que l'eau par force retenue court avecq plus d'impetuosité quant on la laisse aller, que celle qui ordinairement court (1), ainsy ceste pauvre dame tourna sa gloire à la contraincte qu'elle donnoyt à son corps. Quant elle vint à descendre le premier degré de son honnesteté se trouva soubdainement portée jusques au dernier. Et en ceste nuyt là engrossa de celluy lequel elle vouloyt garder

(1) Ms. 7576³. Cette phrase manque dans le manuscrit que nous suivons.

d'engrossir les autres. Le peché ne fut pas si tost fait que le remors de conscience l'esmeut à ung si grand torment que la repentence ne la laissa toute sa vie qui fut si aspre à ce commencement qu'elle se leva d'auprès de son filz lequel avoit tousjours pensé que ce fust sa damoiselle; & entra en ung cabinet en rememorant sa bonne deliberation & sa meschante execution passa toute la nuyt à pleurer & crier toute seule. Mais en lieu de se humillier & reconnoistre l'impossibilité de nostre chair qui sans l'ayde de Dieu ne peult faire que peché, voulant par elle mesmes & par ses larmes satisfaire au passé & par sa prudence eviter le mal de l'advenir, donnant tousjours l'excuse de son peché à l'occasion & non à la malice, à laquelle n'y a remede que la grace de Dieu, pensa de faire chose par quoy à l'advenir ne scauroit plus tumber en tel inconvenient. Et comme s'il n'y avoyt que une espee de peché à damner la personne, mist toutes ses forces à eviter cestuy là seul. Mais la racine de l'orgueil que le peché exterior doit guerir, croissoit tousjours en sorte que en evitant ung mal elle en feyt plusieurs aultres; car le lendemain au matin, sitost qu'il fut jour, elle envoya querir le gouverneur de son filz & luy dist : Mon filz commence à croistre, il est temps de le mettre hors de la maison. J'ay ung mien parent qui est de là les montz avecq monseigneur le grand maistre de Chaulmont,

lequel se nomme le cappitaine Montefon, qui sera très aisé de le prendre en sa compaignye. Et pour ce dès ceste heure icy, emmenez le & afin que je n'aye nul regret à luy gardez qu'il ne me vienne dire adieu. En ce disant, luy bailla argent neccessaire pour faire son voiage. Et dès le matin, feyt partir le jeune homme qui en fut fort ayse car il ne desiroit autre chose que après la joyssance de s'amy s'en aller à la guerre.

La dame demoura longuement en grande tristesse & melencolye; & n'eust esté la crainte de Dieu eust maintesfois desiré la fin du malheureux fruit dont elle estoit pleine (1). Elle faingnyt d'estre mallade affin qu'elle vestist son manteau pour couvrir son imperfection, & quant elle fut preste d'accoucher regarda qu'il n'y avoyt homme au monde en qui elle eust tant de fiance que en ung sien frere bastard auquel elle avoyt faict beaucoup de biens; & luy compta sa fortune, mais elle ne dist pas que ce fust de son filz, le priant de vouloir donner services à son honneur. Ce qu'il feyt : & quelques jours avant qu'elle deust accoucher, la pria de vouloir changer l'air de sa maison & qu'elle recouvreroyt plus tost sa santé en la sienne. Alla en bien petite compaignye, & trouva là une saige femme

(1) Ms. 7576² : *eut maintesfois desiré de s'affoler du malheureux fruit, &c.*

venue pour la femme de son frere qui une nuyct, sans la congnoistre, receut son enfant & se trouva une belle fille. Le gentil homme la bailla à une norrisse & la feyt nourrir soubz le nom d'estre sienne. La dame ayant là demeuré ung mois, s'en alla toute saine en sa maison où elle vesquit plus austerement que jamais, en jeunes & disciplines. Mais quant son filz vint à estre grand, voyant que pour l'heure n'y avoyt guerre en Italye, envoya suplier sa mere luy permetre de retourner en sa maison. Elle, craignant de retomber en tel mal dont elle venoyt, ne le voulut permettre, sinon qu'en la fin il la pressa si fort qu'elle n'avoyt aucune raison de luy refuser son congé; mais elle luy manda qu'il n'eust jamais à se trouver devant elle s'il n'estoyt marié à quelque femme qu'il aymast bien fort, & qu'il ne regardast poinct aux biens mais qu'elle fut gentil femme c'estoit assez. Durant ce temps, son frere bastard, voiant la fille qu'il avoyt en charge devenue grande & belle en perfection, pensa de la mettre en quelque maison bien loing où elle seroyt incongneue, & par le conseil de la mere la donna à la Royne de Navarre nommée Catherine (1). Ceste fille vint à croistre jusques à l'aage de douze à treize ans; & fut si belle & honneste que la Royne de Navarre luy portoit grande ami-

(1) Voir aux éclaircissements, note L.

tyé, & defiroit fort de la marier bien & haultement. Mais à caufe qu'elle estoit pauvre se trouvoit trop de ferviteurs, mais point de mary. Ung jour advint que le gentil homme qui estoit son pere incongneu, retournant de là les montz vint en la maison de la Royne de Navarre, où fitost qu'il eut advisé sa fille il en fut amoureux. Et pour ce qu'il avoyt congé de sa mere d'espouser telle femme qu'il luy plairoit, ne s'enquist sinon si elle estoit gentille femme; & sçachant que oy la demanda pour femme à la dicte Royne qui très volontiers la lui bailla, car elle sçavoyt bien que le gentil homme estoit riche & avecq la richesse beau & honneste.

Le mariage consommé, le gentil homme rescrivit à sa mere, disant que dorenavant ne luy povoyt nyer la porte de sa maison, veu qu'il luy menoyt une belle fille aussi parfaite que l'on sçauroit desirer. La dame qui s'enquist quelle alliance il avoyt prinse, trouva que c'estoit la propre fille d'eulx deux, dont elle eut ung deuil si desespéré qu'elle cuyda mourir soubdainement, voyant que tant plus donnoyt d'empeschement à son malheur & plus elle estoit le moien dont augmentoyt. Elle qui ne sceut aultre chose faire s'en alla au legat d'Avignon auquel elle confessa l'enormité de son peché, demandant conseil comme elle se devoit conduire. Le legat, fatisfaisant à sa conscience, envoya querir plusieurs do-

cteurs en theologie, auxquels il communiqua l'affaire, sans nommer les perſonnaiges; & trouva par leur conſeil que la dame ne debvoyt jamais rien dire de ceſt affaire à ſes enfans, car quant à eulx, veue l'ignorance ilz n'avoient poinct peché, mais qu'elle en debvoyt toute ſa vie faire penitence ſans leur en faire ung ſeul ſemblant. Ainſy ſ'en retourna la pauvre dame en ſa maiſon; où bientoſt après arriverent ſon filz & ſa belle fille, leſquelz s'entre aymoient ſi fort que jamais mary ny femme n'eurent plus d'amitié & ſemblance, car elle eſtoit ſa fille, ſa ſeur & ſa femme, & luy à elle ſon pere, frere & mary. Ils continuerent tousjours en ceſte grande amitié, & la pauvre dame en ſon extrefme penitence ne les voyoit jamais faire bonne chere qu'elle ne ſe retira pour pleurer.

Voyla, mes dames, comme il en prent à celles qui cuydent par leurs forces & vertu vaincre amour & nature avecq toutes les uiſſances que Dieu y a miſes. Mais le meilleur ſeroyt, congnoiſſant ſa foibleſſe, ne jouſter poinct contre tel ennemy, & ſe retirer au vray amy & luy dire avecq le Pfalmiſte : Seigneur, je ſouffre force, reſpondez pour moy.—Il n'eſt pas poſſible, diſt Oiſille, d'oyr raconter ung plus eſtrange cas que ceſtuy cy. Et me ſemble que tout homme & femme doit icy baiſſer la teſte ſoubz la craincte de Dieu, voyant que pour cuyder bien faire tant

de mal est advenu.—Sçachez, dist Parlamente, que le premier pas que l'homme marche en la confiance de soy mesmes s'esloigne d'autant de la confiance de Dieu. — Celluy est sage, dist Geburon, qui ne congnoist ennemy que soy mesmes & qui tient sa volonté & son propre conseil pour suspect. — Quelque apparence de bonté & de sainteté qu'il y ayt, dist Longarine, il n'y a apparence de bien si grand qui doibve faire hazarder une femme de coucher avecq ung homme, quelque parent qu'il luy soyt, car le feu auprès des estoupes n'est poinct seur. — Sans poinct de faulte, dist Ennasuite, ce debvoit estre quelque glorieuse folle qui par sa resverie des cordeliers pensoyt estre si sainte qu'elle estoit impeccable, comme plusieurs d'entre eulx veullent persuader à croire que par nous mesmes le povons estre, qui est ung erreur trop grand. — Est il possible, Longarine, dist Oisille, qu'il y en ayt d'assez folz pour croire ceste opinion? — Ilz font bien mieulx, dist Longarine, car ilz disent qu'il se fault habituer à la vertu de chasteté, & pour esprouver leurs forces parlent avecq les plus belles qui se peuvent trouver & qu'ilz aiment le mieulx; & avecq baisers & attouchemens de mains experimentent si leur chair est en tout morte. Et quant par tel plaisir ilz se sentent esmouvoir ilz se separent, jeusnent & prennent de grandes disciplines. Et quant ilz ont matté leur chair jusques là, & que pour

II.

R 1

parler ne baïser ilz n'ont poinct devotion, ilz viennent à effayer la forte tentation qui est de coucher ensemble & s'embrasser sans nulle concupiscence. Mais pour ung qui en est eschappé en sont venuz tant d'inconveniens que l'archevesque de Millan où ceste religion s'exerceoyt, fut contrainct de les separer & mettre les femmes au couvent des femmes & les hommes au couvent des hommes (1). — Vrayement, dist Geburon, c'est bien l'extremité de la follye de se voulloir randre de foy mesmes impecable & chercher si fort les occasions de pecher. Ce dist Saffredent : Il y en a qui sont au contraire, car ilz fuyent tant qu'ilz peuvent les occasions encores la concupiscence les fuyct. Et le bon saint Jherosme après s'estre bien fouetté & s'estre caché dedans les desers, confessa ne pouvoir éviter le feu qui brusloit dedans ses moelles. Parquoy se fault recommander à Dieu car s'il ne nous tient à force nous prenons grand plaisir à trefbucher. — Mais vous ne regardez pas ce que je voy, dist Hircan, c'est que tant que nous avons racompté noz histoires, les moynes derriere ceste haye n'ont poinct ouy la cloche de leurs vespres, & maintenant quant nous avons commencé à parler de Dieu, ilz s'en sont allez

(1) Ms. 7576^a. Le manuscrit que nous suivons portait : *les femmes au couvent des hommes & les hommes au couvent des femmes.*

& sonnent à ceste heure le second coup. — Nous ferons bien de les suyvre, dist Oisille, & d'aller louer Dieu dont nous avons passé ceste journée aussi joyeusement qu'il est possible. Et en ce disant, se leverent & s'en allerent à l'eglise où ilz oyrent devotement vespres. Et après s'en allerent soupper, debattans des propos passez & rememorans plusieurs cas advenuz de leur temps pour veoir lesquels seroient dignes d'estre retenuz. Et après avoir passé joieusement tout le soir allerent prendre leur doux repoz, esperans le lendemain ne faillir à continuer l'entreprinse qui leur estoit si agreable. Ainzy fut mis fin à la tierce journée.





QUATRIESME JOURNÉE

En la quatriesme journée on devise principalement de la vertueuse patience & longue attente des dames pour gangner leurs marys; & de la prudence dont ont usé les hommes envers les femmes pour conserver l'honneur de leurs maison & lignage.

PROLOGUE.

MADAME Oifille selon sa bonne coustume se leva le lendemain beaucoup plus matin que les autres, & en meditant son livre de la Saincte Escripiture attendit la compaignye qui peu à peu se rassembla. Et les plus paresseux s'excuserent sur la parolle de Dieu, disans : J'ay une femme, je n'y puis aller si tost. Parquoy Hircan & sa femme Parlamente trouverent la leçon bien commencée. Mais Oifille sceut très bien sercher le passaige où l'Escripiture reprent ceulx qui sont negligens d'oyr ceste saincte parolle; & non seulement lifoyt le texte & leur faisoit tant de bonnes & saintes expositions qu'il n'estoyt possible de s'ennuyer à l'oyr. La leçon finye, Parlamente

luy dist: J'estois marrye d'avoir esté paresseuse quant je suis arrivée icy, mais puisque ma faulte est occasion de vous avoir faict si bien parler à moy, ma paresse m'a doublement profité, car j'ay eu repos de corps à dormir davantaige & d'esperit à vous oyr si bien dire. Oyffille luy dist : Or pour penitence allons à la messe prier Nostre Seigneur nous donner la volonté & le moien d'executer ses commandemens; & puis qu'il commande ce qu'il luy plaira. En disant ces parolles, se trouverent à l'eglise où ilz oyrent la messe devotement; & après se misrent à table, où Hircan n'oblia poinct à se mocquer de la paresse de sa femme. Après le disner s'en allerent reposer pour estudier leur rolle; & quant l'heure fut venue se trouverent au lieu accoustumé. Oisille demanda à Hircan à qui il donnoyt sa voix pour commencer la journée : Si ma femme, dist il, n'eust commencé celle d'hier, je luy eusse donné ma voix, car combien que j'ay tousjours pensé qu'elle m'ayt aymé plus que tous les hommes du monde, si est ce que à ce matin elle m'a monstre m'aymer mieulx que Dieu ne sa parolle, laissant vostre bonne leçon pour me tenir compaignye; mais puisque je ne la puy bailler à la plus saige de la compaignye, je la bailleray au plus saige d'entre nous qui est Geburon. Mais je le prie qu'il n'espargne poinct les religieux. Geburon luy dist : Il ne m'en falloyt poinct prier; je les

avois bien pour recommandez, car il n'y a pas long temps que j'en ay oy faire ung compte à Monsieur de Saint Vincent, ambassadeur de l'Empereur, qui est digne de n'estre mys en obly & je le vous voys raconter.

TRENTÉ ET UNIESME NOUVELLE.

Un monastere de cordeliers fut brulé avec les moines qui estoient dedans en memoire perpetuelle de la cruauté dont usa un cordelier amoureux d'une damoyfelle.

AUX terres subjectes à l'empereur Maximian d'Autriche⁽¹⁾ y avoyt ung couvent de cordeliers fort estimé, auprès duquel ung gentil homme avoyt sa maison. Et avoyt prins telle amitié aux religieux de ceans qu'il n'avoyt bien qu'il ne leur donnast pour avoir part en leurs biensfaictz, jeunes & disciplines. Et entre autres y avoyt leans ung grand & beau cordelier que le dict gentil homme avoyt prins pour son confesseur, lequel avoyt telle puissance de commander en la maison du dict gentil homme comme luy mesmes. Ce cordelier voyant la femme de ce gentil homme tant belle & faige qu'il n'estoit possible de plus, en devint si fort amoureux qu'il en perdit boyre, manger & toute raison naturelle. Et ung jour deliberant d'executer son entreprinse, s'en alla tout seul en la maison du gentil homme, & ne le trouvant poinct demanda à la damoiselle où il estoit allé. Elle

(1) Voir aux éclaircissements, note A.

luy dist qu'il estoit allé en une terre où il debvoyt demeurer deux ou trois jours, mais que s'il avoyt affaire à luy qu'elle luy envoyeroit homme exprès. Il dit que non & commença à aller & venir par la maison comme homme qui avoyt quelque affaire d'importance en son entendement. Et quant il fut failly hors de la chambre, elle dist à l'une de ses femmes dont elle n'avoyt que deux : Allez après le beau pere & sçachez que c'est qu'il veult, car je luy trouve le vifage d'un homme qui n'est pas content. La chamberiere s'en vat à la court luy demander s'il vouloyt riens; il luy dist que ouy, & la tirant en ung coing, print ung poignart qu'il avoyt en sa manche, & luy mist dans la gorge. Ainsy qu'il eut achevé, arriva en la court ung serviteur à cheval, lequel venoit de querir la rente d'une ferme. Incontinent qu'il fut à pied salua le cordelier qui, en l'embrassant, luy mist par derriere le poignart en la gorge & ferma la porte du chasteau sur luy. La damoiselle voyant que sa chamberiere ne revenoit point s'esbahit pourquoy elle demeroit tant avecq ce cordelier; & dist à l'autre chamberiere : Allez veoir à quoy il tient que vostre compaignie ne vient. La chamberiere s'en vat, & si tost que le beau pere la veyt il la tira à part en ung coing, & feyt comme de sa compaignie. Et quant il se veid seul en la maison s'en vint en la damoiselle & luy dist qu'il y

avoyt long temps qu'il estoit amoureux d'elle & que l'heure estoit venue qu'il falloyt qu'elle luy obeist. La damoiselle qui ne s'en fut jamais doubteé luy dist : Mon pere, je croy que si j'avois une volonté si malheureuse que me voudriez lapider le premier. Le religieux luy dist : Sortez en ceste court, & vous verrez ce que j'ay faict. Quant elle veid ses deux chamberieres & son varlet mortz, elle fut si très esfroyée de paour qu'elle demeura comme une statue sans sonner mot. A l'heure le meschant qui ne vouloit poinct joyr pour une heure, ne la voulut prendre par force, mais luy dist : Mademoiselle, n'ayez paour : vous estes entre les mains de l'homme du monde qui plus vous ayme. Disant cella, il despouilla son grand habit, dessoubz lequel en avoyt vestu ung petit, lequel il presenta à la damoiselle, en luy disant que si elle ne le prenoit il la mettroyt au rang des trespassez qu'elle voyoit devant ses oeilz.

La damoiselle plus morte que vive, delibera de faindre luy vouloir obeyr, tant pour faulver sa vie que pour gaingner le temps qu'elle esperoit que son mary reviendroyt. Et par le commandement du dict cordelier, commença à se descoueffier le plus longuement qu'elle peut : & quant elle fut en cheveux, le cordelier ne regarda à la beaulté qu'ilz avoyent, mais les couppa hastivement; & ce faict la feyt despouiller tout en chemise

& luy vestit le petit habit qu'il portoyt, reprenant le sien accoustumé; & le plus tost qu'il peut s'en part de leans, menant avecq luy son petit cordelier que si long temps il avoyt désiré. Mais Dieu qui a pitié de l'innocent en tribulation regarda les larmes de ceste pauvre damoiselle, en sorte que le mary ayant faict ses affaires plus tost qu'il ne cuydoit, retourna en sa maison par le mesme chemyn où sa femme s'en alloyt. Mais quant le cordelier l'apparceut de loing, il dist à la damoiselle : Voicy vostre mary que je voy venir, je sçay que si vous le regardez il vous voudra tirer hors de mes mains; parquoy marchez devant moy & ne tournez la teste nullement du cousté de là où il yra, car si vous faictes ung seul signe j'auray plus tost mon poignart en vostre gorge qu'il ne vous aura delivrée de mes mains. En ce disant le gentil homme approcha & luy demanda dont il venoyt; il luy dist : De vostre maison où j'ay laissé Mademoiselle qui se porte très bien & vous attend.

Le gentil homme passa oultre, sans apparcevoir sa femme, mais ung serviteur qui estoit avecq luy, lequel avoyt tousjours accoustumé d'entretenir le compaignon du cordelier nommé frere Jehan, commença à appeller sa maistresse, pensant que ce fut frere Jehan. La pauvre femme qui n'osoyt tourner l'oeil du costé de son mary, ne luy respondit mot,

mais son varlet pour le veoir au vifaige traversa le chemyn, & sans respondre rien la damoiselle luy feit signe de l'oeil qu'elle avoyt tout plain de larmes. Le varlet s'en vat après son maistre & luy dist : Monsieur, en traversant le chemin j'ay advisé le compaignon du cordelier qui n'est point frere Jehan, mais ressemble tout à faict à Madamoiselle vostre femme qui avecq un oeil plain de larmes m'a gecté ung piteux regard. Le gentil homme luy dit qu'il resvoyt & n'en tint compte ; mais le varlet persistant, le supplia luy donner congé d'aller après & qu'il atendist au chemyn veoir si c'estoyt ce qu'il pensoyt. Le gentil homme luy accorda & demeura pour veoir que son varlet luy apporteroyt. Mais quant le cordelier ouyt derriere luy le varlet qui appelloyt frere Jehan, se doubtant que la damoiselle eust esté congneue, vint avecq ung grand baston ferré qu'il tenoit, & en donna ung si grand coup par le cousté au varlet qui l'abbatit du cheval à terre ; incontinant faillyt sur son corps & luy couppa la gorge. Le gentil homme qui de loing veit tresbucher son varlet, pensant qu'il fust tumbé par quelque fortune, court après pour le relever. Et si tost que le cordelier le veit, il luy donna de son baston ferré comme il avoyt faict à son varlet & le gecta par terre, & se gecta sur luy. Mais le gentil homme qui estoit fort & puissant, embrassa le cordelier de telle sorte

qu'il ne luy donna pouvoir de luy faire mal, & luy feyt faillyr le poingnart des poinctz, lequel sa femme incontinant alla prendre & le bailla à son mary & de toute sa force tint le cordelier par le chapperon. Et le mary luy donna plusieurs coups de poingnart en sorte qu'il luy requist pardon & confessa sa meschanceté. Le gentil homme ne le voulut poinct tuer, mais pria sa femme d'aller en sa maison querir ses gens & quelque charrette pour le mener, ce qu'elle feyt, despouillant son habit courut tout en chemise la teste raze jusques en sa maison. Incontinant accoururent tous ses gens pour aller à leur maistre luy ayder à admener le loup qu'il avoyt prins; & le trouverent dans le chemyn où il fut prins, lyé & mené en la maison du gentil homme; lequel après le feyt conduire en la justice de l'Empereur en Flandres, où il confessa sa mauvaise volonté. Et fut trouvé par sa confession & preuve qui fut faicte par commissaires, sur le lieu, que en ce monastere y avoyt esté mené ung grand nombre de gentilsz femmes & autres belles filles, par les moiens que ce cordelier y vouloyt mener ceste damoiselle, ce qu'il eut faict sans la grace de Nostre Seigneur qui ayde tousjours à ceulx qui ont esperance en luy. Et fut le dit monastere spolyé de ces larcins & des belles filles qui estoient dedans, & les moynes y enfermez dedans bruslerent avecq le dit monastere, pour perpetuelle me-

moire de ce cryme, par lequel ce peult con-
gnoistre qu'il n'y a rien plus dangereux qu'a-
mour quant il est fondé sur vice, comme il
n'est rien plus humain ne louable que quant
il habite en ung cueur vertueux.

Je fuy bien marry, mes dames, de quoy la
verité ne nous amene des comptes autant à
l'avantaige des cordeliers comme elle faict à
leur desavantaige, car ce me feroyt grant
plaisir pour l'amour que je porte à leur ordre
d'en sçavoir quelcun où je les puisse bien
louer, mais nous avons tant juré de leur dire
verité que je suis contrainct après le rap-
port de gens si dignes de foy de ne la celler,
vous asseurant quant les religieux feront acte
de memoire à leur gloire que je mectray grand
peyne à leur faire trouver beaucoup meilleur
que je n'ay faict à dire la verité de ceste cy.
— En bonne foy, Geburon, dist Oisille, voila
ung amour qui se debvoit nommer cruauté.
— Je m'esbahys, dist Simontault, comment il
eut la patience, la voyant en chemise & ou
lieu il en povoyt estre maistre, qu'il ne la
print par force. — Il n'estoyt friant, dist Saf-
fredent, mais il estoyt gourmand, car pour
l'envye qu'il avoyt de s'en fouller tous les
jours il ne se voulloyt poinct amuser d'en
taster.— Ce n'est poinct cela, dist Parleme-
nte, mais entendez que tout homme furieux est
tousjours paoureux, & la craincte qu'il avoyt
d'estre surprins & qu'on luy ostant sa proye,

luy faisoit emporter son aigneau comme ung loup sa brebis, pour la menger à son ayse. — Toutesfois, dist Dagoucin, je ne sçaurois croire qu'il ne luy portast amour, & aussy que en ung cueur si villain que le sien ce vertueux dieu n'y eust sceu habiter. — Quoy que soyt, dist Oisille, il en fut bien pugny. Je prie à Dieu que de pareilles entreprinſes puisse faillir telles pugnitions. Mais à qui donnerez vous vostre voix? — A vous, Madame, dist Geburon, vous ne fauldrez de nous en dire quelque bonne. — Puisque je suys en mon ranc, dist Oisille, je vous en racompteray une bonne pour ce qu'elle est advenue de mon temps & que celluy mesmes qui l'a veue l'a m'a comptée. Je suis seure que vous ne ignorez poinct que la fin de tous noz malheurs est la mort, mays meçant fin à nostre malheur elle se peult nommer nostre felicité & seur repos. Le malheur doncques de l'homme c'est desirer la mort & ne la pouvoir avoir; par-quoi la plus grande punicion que l'on puisse donner à ung malfaiteur n'est pas la mort, mais c'est de donner ung tourment continuel & si grand que il la face desirer & si petit qui ne la puisse avancer (1), ainſy que ung mary bailla à sa femme comme vous oirez.

(1) Ms. 7576². Cette longue phrase était complètement altérée dans le manuscrit que nous suivons.

TRENTÉ DEUXIÈME NOUVELLE.

Bernage ayant connu en quelle patience & humilité une damoyelle d'Allemagne recevoit l'étrange penitence que son mary luy faisoit faire pour son incontinence, gangna ce point sur luy qu'oubliant le passé eut pitié de sa femme, la repréind avec soy & en eut depuis de fort beaux enfans.

LE Roy Charles huitième de ce nom envoya en Allemagne ung gentil homme nommé Bernage, sieur de Sivray, près Amboise (1), lequel pour faire bonne diligence n'épargnoyt jour ne nuyct pour avancer son chemyn, en sorte que ung soir bien tard, arriva en ung chasteau d'un gentil homme où il demanda logis, ce que à grant peyne peut avoir. Toutesfoys quant le gentil homme entendyt qu'il estoit serviteur d'un tel Roy, s'en alla au devant de luy, & le pria de ne se mal contanter de la rudesse de ses gens, car à cause de quelques parens de sa femme qui luy vouloient mal il estoit contrainct tenir ainfi la maison fermée (2). Aussi le dict Bernage luy dist l'occasion de sa legation, en quoy le gentil homme s'offryt de faire tout service à luy

(1) Voir aux éclaircissements, note B.

(2) Ms. 7576² : *tenir ainfi sa maison fermée au soir.*

possible au Roy son maistre, & le mena dedans sa maison où il le logea & festoya honorablement.

Il estoit heure de soupper; le gentil homme le mena en une belle salle tendue de belle tapisserye. Et ainſy que la viande fut apportée ſur la table, veid fortyr de derriere la tapisserye une femme la plus belle qu'il estoit possible de regarder, mais elle avoit sa teste toute tondue, le demeurant du corps habillé de noir à l'Alemande. Après que le gentil homme eut lavé avecq le ſeigneur de Bernage l'on porta l'eau à ceste dame qui lava & s'alla ſeoir au bout de la table, ſans parler à nulluy ny nul à elle. Le ſeigneur de Bernage la regarda bien fort, & luy ſembla une des plus belles dames qu'il avoit jamais veues, ſinon qu'elle avoit le viſaige bien paſſé & la contenance bien triſte. Après qu'elle eut mengé ung peu elle demanda à boyre, ce que luy apporta ung ſerviteur de ceans dedans ung eſmerveillable vaisseau, car c'estoit la teste d'ung mort, dont les oeilz estoient bouchez d'argent : & ainſy beut deux ou trois foyſ. La damoiſelle après qu'elle eut ſouppé ſe feyt laver les mains, feyt une reverance au ſeigneur de la maiſon & s'en retourna derriere la tapisserie, ſans parler à perſonne. Bernage fut tant esbahy de veoir choſe ſi eſtrange qu'il en devint tout triſte & penſif. Le gentil homme qui s'en apperceut luy diſt : Je voy bien que

vous vous estonnez de ce que avez veu en ceste table; mais veu l'honnesteté que je treuve en vous, je ne vous veulx celler que c'est, afin que vous ne pensiez qu'il y ayt en moy telle cruaulté sans grande occasion. Ceste dame que vous avez veu est ma femme, laquelle j'ay plus aymée que jamais homme pourroyt aymer femme, tant que pour l'espouser je oubliay toute crainte, en sorte que je l'amenay icy dedans maulgré ses parens. Elle aussy me monstroyt tant de signes d'amour que j'eusse hazardé dix mille vies pour la mettre ceans à son ayse & à la myenne; où nous avons vescu ung temps à tel repos & contentement que je me tenoys le plus heureux gentil homme de la chrestienté. Mais en ung voiage que je feys où mon honneur me contraingnit d'aller, elle oubliâ tant son honneur, sa conscience & l'amour qu'elle avoyt en moy, qu'elle fut amoureuse d'un jeune gentil homme que j'avoys nourry ceans; dont à mon retour je me cuyday apercevoir. Si est ce que l'amour que je luy portois estoit si grand, que je ne me povoy desfier d'elle jusques à la fin que l'experience me creva les oeilz, & veiz ce que je craingnoys plus que la mort. Pourquoy l'amour que je luy portois fut convertye en fureur & desespoir, en telle sorte que je la guettay de si près que ung jour, faingnant aller dehors, me cachay en la chambre où maintenant elle demeure, où

bientost après mon partement elle se retira & y feyt venir ce jeune gentil homme lequel je veiz entrer avec la privaulté qui n'appartenoit que à moy avoir à elle. Mais quant je veiz qu'il vouloyt monter sur le liét auprès d'elle je failly dehors & le prins entre ses bras, où je le tuay. Et pour ce que le crime de ma femme me sembla si grand que une mort n'estoyt suffisante pour la punir (1), je luy ordonnay une peyne que je pense qu'elle a plus desagreable que la mort, c'est de l'enfermer en une chambre où elle se retiroyt pour prandre ses plus grands delices & en la compaignye de celluy qu'elle aymoyt trop mieulx que moy; auquel lieu je luy ay mis dans une armoyre tous les oz de son amy, tenduz comme chose pretieuse en ung cabinet. Et affin qu'elle n'en oblye la memoire, en beuvant & mangeant luy faictz servir à table au lieu de coupe la teste de ce meschant : & là tout devant moy, afin qu'elle voie vivant celluy qu'elle a faict son mortel ennemy par sa faulte, & mort pour l'amour d'elle celluy dont elle avoyt preferé l'amityé à la myenne. Et ainsy elle veoyt à disner & à soupper les deux choses qui plus luy doibvent desplaire, l'ennemy vivant & l'amy mort, &

(1) Ms. 7576¹. Le manuscrit que nous suivons portait :
*& pour ce que le crime me sembla si grand que une telle mort
 n'estoit suffisante, pour le premier, &c.*

tout par son peché. Au demorant, je la traiçte comme moy mesmes, sinon qu'elle va tondue, car l'arraïement des cheveulx (1) n'appartient à l'adultere, ny le voyle à l'impudicque. Parquoy s'en va rasée monstrant qu'elle a perdu l'honneur de la virginité & pudicité. S'il vous plaist de prendre la peyne de la veoir je vous y meneray.

Ce que feyt voluntiers Bernaige : lesquelz descendirent à bas & trouverent qu'elle estoit en une très belle chambre assise toute seule devant ung feu. Le gentil homme tira ung rideau qui estoit devant une grande armoyre, où il veid penduz tous les oz d'un homme mort. Bernaige avoyt grande envye de parler à la dame, mais de paour du mary il n'osa. Le gentil homme qui s'en apparceut, luy dist : S'il vous plaist luy dire quelque chose, vous verrez quelle grace & parolle elle a. Bernaige luy dist à l'heure : Madame, vostre patience est egalle au torment (2). Je vous tiens la plus malheureuse femme du monde. La dame ayant la larme à l'oeil avecq une grace tant humble qu'il n'estoyt possible de plus, luy dist : Monsieur, je confesse ma faulte estre si grande que

(1) Ms. 7576² : *car l'ornement des cheveux.*

(2) Ms. 7576² : *Madame, vostre peché est egal au tourment. Dans l'édition de 1559 on lit : si vostre patience est esgalle au torment, je vous estime la plus heureuse femme du monde.*

tous les maulx que le seigneur de ceans (lequel je ne suis digne de nommer mon mary) me sçauroit faire, ne me sont riens au pris du regret que j'ay de l'auoir offensé. En disant cela se print fort à pleurer. Le gentil homme tira Bernaige par le bras & l'emmena. Le lendemain au matin, s'en partyt pour aller faire la charge que le Roy luy auoyt donnée. Toutesfois disant adieu au gentil homme ne se peut tenir de luy dire : Monsieur, l'amour que je vous porte & l'honneur & priualté que vous m'avez faicte en vostre maison, me contraingnent à vous dire qu'il me semble, veu la grande repentance de vostre pauvre femme, que vous luy debuez user de misericorde; & aussy vous estes jeune, & n'avez nulz enfans; & seroyt grand dommaige de perdre une si belle maison que la vostre, & que ceulx qui ne vous ayment peut estre poinct en fussent heritiers. Le gentil homme qui auoyt deliberé de ne parler jamais à sa femme, pensa longuement aux propos que luy tint le seigneur de Bernaige; & enfin congneut qu'il disoyt verité, & luy promist que si elle perseueroyt en ceste humilité, il en auroyt quelquefois pitié. Ainsy s'en alla Bernaige faire sa charge. Et quant il fut retourné devant le Roy son maistre luy fit tout au long le compte que le prince trouua tel comme il disoyt; & entre autres choses, ayant parlé de la beaulté de la dame, envoya son painctre

nommé Jehan de Paris (1), pour luy rapporter ceste dame au vif. Ce qu'il feyt après le contentement de son mary, lequel après longue penitence, pour le desir qu'il avoyt d'avoir enfans & pour la pitié qu'il eut de sa femme qui en si grande humilité recepvoyt ceste penitence, il la reprint avecq soy, & en eut depuis beaucoup de beaulx enfans.

Mes dames, si toutes celles à qui pareil cas est advenu beuvoyent en telz vaisseaulx, j'auroys grand paour que beaucoup de coupes dorées feroient convertyes en testes de mortz. Dieu nous en veuille garder, car si sa bonté ne nous retient, il n'y a aucuns d'entre nous qui ne puisse faire pis; mais ayant confiance en luy, il gardera celles qui confessent ne se pouvoir par elles mesmes garder; & celles qui se confient en leurs forces sont en grand dangier d'estre tentées jusques à confesser leur infirmité. Et en est veu plusieurs qui ont trespuché en tel cas dont l'honneur saulvoyt celles que l'on estimoyt les moins vertueuses; & dist le viel proverbe : Ce que Dieu garde est bien gardé. — Je trouve, dist Parlemente, ceste punition autant raisonnable qu'il est possible; car tout ainsy que l'offence est pire que la mort, aussy est la pugnition pire que la mort. Dist Ennasuite : Je ne suis pas de vostre opinion, car j'aimerois mieulx toute

(1) Voir aux éclaircissements, note C

ma vye voir les oz de tous mes serviteurs en mon cabinet que de mourir pour eulx, veu qu'il n'y a mesfaict qui ne se puisse amender, mais après la mort n'y a point d'amendement. — Comment sçauriez vous amender la honte, dist Longarine, car vous sçavez que quelque chose que puisse faire une femme après ung tel mesfaict, ne sçauroit réparer son honneur? — Je vous pryé, dist Ennasuite, dictes moy si la Magdeleine n'a pas plus d'honneur entre les hommes maintenant, que sa seur qui estoit vierge? — Je vous confesse, dist Longarine, qu'elle est louée entre nous de la grande amour qu'elle a portée à Jesus Christ & de sa grande penitence, mais si luy demeure le nom de pechereffe. — Je ne me soucie, dist Ennasuite, quel nom les hommes me donnent, mais que Dieu me pardonne & mon mary aussy il n'y a rien pourquoy je voulsisse mourir. — Si ceste damoiselle aymoit son mary comme elle debvoyt, dist Dagoucin, je m'esbahys comme elle ne mouroyt de deuil, en regardant les oz de celluy à qui par son peché elle avoit donné la mort. — Comment Dagoucin, dist Simontault, estes vous encores à sçavoir que les femmes n'ont amour ny regret. — Je suis encores à le sçavoir, dist Dagoucin, car je n'ay jamais osé tenter leur amour de paour d'en trouver moins que j'en desire. — Vous vivez donc de foy & d'esperance, dist Nomerfide, comme le pluvier du

vent, vous estes bien aisé à nourrir. — Je me contente, dist il, de l'amour que je sens en moy & de l'esperoir qu'il y a au cueur des dames, mais si je le sçavoys comme je l'espere j'aurois si extreme contentement que je ne le sçaurois porter sans mourir. — Gardez vous bien de la peste, dist Geburon, car de ceste malladye là je vous en assure; mais je voudrois sçavoir à qui madame Oifille donnera sa voix? — Je la donne, dist elle, à Symontault, lequel je sçay bien qu'il n'espargnera personne. — Autant vault, dist il, que vous metiez à fus que je suis ung peu mesdisant, si ne lairre je à vous monstrier que ceulx que l'on disoyt mesdisant ont dict verité. — Je croy, mes dames, que vous n'estes pas si fottes que de croyre en toutes les nouvelles que l'on vous vient compter, quelque apparence qu'elles puissent avoir de saincteté, si la preuve n'y est si grande qu'elle ne puisse estre remise en doubte. Aussi sous teles especes de miracles y a souvent des abbuz; & pour ce j'ay eu envye de vous racompter ung miracle qui ne sera moins à la louange d'un prince fidelle que au deshonneur du meschant ministre d'eglise.

TRENTÉ TROISIÈSME NOUVELLE.

L'hypocrisie d'un curé qui sous le manteau de sainteté avoit engroissée sa seur, fut decouverte par la sagesse du comte d'Angoulesme, par le commandement du quel la justice en feit punition.

LE comte Charles d'Angoulesme, pere du Roy François(1), prince fidelle & craignant Dieu, estoit à Coignac, que l'on luy racompta que en ung villaige près de là nommé Cherves, y avoit une fille vierge vivant si austèrement que c'estoit chose admirable, laquelle toutesfois estoit trouvée grosse. Ce que elle ne dissimuloit point(2), & asseuroit tout le peuple que jamais elle n'avoit congneu homme & qu'elle ne sçavoit comme le cas luy estoit advenu, sinon que ce fut oeuvre du Saint Esperit; ce que le peuple croyoit facilement & la tenoient & reputoient entre eulx comme pour une seconde vierge Marye. Car chascun congnoissoit que dès son enfance elle estoit si saige que jamais n'eut en elle ung seul signe de mondanité. Elle jeusnoit non seulement les jeunes com-

(1) Voir aux éclaircissements, note D.

(2) Ms. 7576¹. Édit. de 1558 : *assurant à tout le peuple, &c.*

mandez de l'Eglise, mais plusieurs fois la semaine à sa devotion. Et tant que l'on disoyt quelque service en l'Eglise elle n'en bougeoit; par quoy sa vie estoit si estimée de tout le commun que chacun par miracle la venoit veoir, & estoit bien heureux qui luy povoyt toucher la robbe. Le curé de la paroisse estoit son frere homme d'aage & de bien austere vie, aymé & estimé de ses paroissiens & tenu pour ung saint homme. Lequel tenoyt de si rigoureux propos à sa dicte seur qu'il la feyt enfermer en une maison, dont tout le peuple estoit mal content; & en fut le bruit si grand que comme je vous ay dict les nouvelles en vindrent à l'oreille du conte. Lequel voyant l'abbus où tout le peuple estoit, desirant les en oster, envoya ung maistre des requestes & ung aumosnier, deux fort gens de bien, pour en sçavoir la verité. Lesquelz allerent sur le lieu & se informerent du cas le plus dilligemment qu'ilz peurent, s'adressans au curé qui estoit tant ennuyé de cest affaire qu'il les pria d'assister à la veriffication, laquelle il esperoyt faire le lendemain.

Ledit curé dès le matin chanta la messe où sa seur assista tousjours à genoulx, bien fort grosse. Et à la fin de la messe le curé print le *corpus Domini*, en la presence de toute l'assistance dist à sa seur : Malheureuse que tu es, voicy celluy qui a souffert mort & passion pour toy, devant lequel je te demande si tu es vierge

comme tu m'as tousjours asseuré? Laquelle hardiment luy respondit que ouy. Et comment doncques est il possible que tu soys grosse & demeurée vierge? Elle respondit : Je n'en puis randre autre raison sinon que ce foyt la grace du Sainct Esperit qui faict en moy ce qu'il lui plaist; mais si ne puis je nier la grace que Dieu m'a faicte de me conserver vierge; & n'euz jamais volonté d'estre maryée. A l'heure son frere luy dist : Je te bailleray le corps precieux de Jesu Christ lequel tu prendras à ta damnation, s'il est autrement que tu me le dis, dont messieurs qui sont icy presens de par Monseigneur le Conte seront tesmoins. La fille aagée de près de trente ans (1), jura par tel serment : Je prendz le corps de Nostre Seigneur icy present devant vous à ma damnation, devant vous messieurs & vous mon frere, si jamais homme m'atoucha non plus que vous. Et en ce disant receut le corps de Nostre Seigneur. Le maistre des requestes & aulmosnier du conte ayans veu cella s'en allerent tous confuz, croyans que avecq tel serment mensonge ne sçauroit avoir lieu. Et en feirent le rapport au conte, le voulant persuader à croire ce qu'ilz croyoient. Mais luy qui estoit sage, après y avoir bien pensé, leur fit de rechef dire les parolles du

(1) Ms. 7576¹. Le manuscrit que nous suivons & l'édition de 1558 portaient : *treize ans*.

jurement, lesquelles ayant bien pensées : elle vous a dict verité & si vous a trompés, car elle a dict que jamais homme ne luy toucha non plus que son frere ; & je pense pour verité que son frere luy a faict cest enfant, & veult couvrir sa meschanceté soubz une si grande dissimulation. Mais nous qui croyons ung Jesus Christ venu, n'en debvons plus attendre d'autre. Parquoy allez vous en & mettez le curé en prison, je suis seur qu'il confessera la verité. Ce qui fut faict selon son commandement, non sans grandes remontrances pour le scandalle qu'ilz faisoient à cest homme de bien. Et si tost que le curé fut prins, il confessa sa meschanceté : & comme il avoyt conseillé à sa seur de tenir les propos qu'elle tenoyt pour couvrir la vie qu'ilz avoyent menée ensemble, non seulement d'une excuse legiere mais d'un faulx donné à entendre par lequel ilz demoroient honorez de tout le monde. Et dist quant on luy meist au devant qu'il avoyt esté si meschant de prendre le corps de Nostre Seigneur pour la faire jurer dessus, qu'il n'estoyt pas si hardy & qu'il avoyt prins ung pain non sacré ny benist. Le rapport en fut faict au conte d'Angoulesme, lequel commanda à la justice de faire ce qu'il appartenoit. L'on attendit que sa seur fust accouchée ; & après avoir faict ung beau filz, furent bruslez le frere & la seur ensemble, dont tout le peuple eut ung merveilleux esbahisse-

ment, ayant veu foubz fi fainct manteau ung monstre fi horrible, & foubz une vie tant louable & faincte regner ung fi detestable vice.

Voyla, mes dames, comme la foy du bon conte ne fut vaincue par signes ne miracles extérieurs, sçachant très bien que nous n'avons que ung Sauveur lequel en disant : *consummatum est*, a montré qu'il ne laissoyt poinct de lieu à ung aultre successeur pour faire nostre salut. — Je vous prometlz, dist Oifille, que voyla une grande hardieffe pour une extreme ypocrisie de couvrir du manteau de Dieu & des vrais chrestiens ung peché si enorme. — J'ay oy dire, dist Hircan, que ceulx qui foubz couleur d'une commission de Roy font cruaultez & tyrannies sont puniz doublement pour ce qu'ilz couvrent leur injustice de la justice Roiale; aussi voyez vous que les ypocrites, combien qu'ilz prosperent quelque temps foubz le manteau de Dieu & de faincteté, quant le Seigneur Dieu lieve son manteau les descouvre & les meët tous nudz. Et à l'heure leur nudité, ordure & villenye, est d'autant trouvée plus layde que la couverture est dicte honorable. — Il n'est rien plus plaissant, dist Nomerfide, que de parler naïvement ainſy que le cueur le pense. — C'est pour engraiſſer (1), respondit Longarine, &

(1) Tous les manuscrits & les deux éditions de 1558 & 1559 portent ce mot *engraiſſer* ou *engreſſer*, qui n'offre

je croy que vous donnez vostre opinion selon vostre condition. — Je vous diray, dist Nomerfide, je voy que les folz si on ne les tue vivent plus longuement que les faiges, & n'y entendz que une raison, c'est qu'ilz ne diffimulent point leurs passions. S'ilz sont courroucez ilz frappent, s'ils sont joieux ilz rient; & ceulx qui cuydent estre faiges diffimulent tant leurs imperfections qu'ilz en ont tous les cueurs empoisonnez. — Et je pense, dist Geburon, que vous dictes verité & que l'hypocrisie foyt envers Dieu, ou envers les hommes ou la nature, est cause de tous les maulx que nous avons. — Ce seroyt belle chose, dist Parlamente, que nostre cueur fust si remply par foy de celluy qui est toute vertu & toute joye, que nous le puissions librement monstrier à chacun. — Ce sera à l'heure, dist Hircan, de chair sur noz os. — Si est ce, dist Oifille, que l'esperit de Dieu qui est plus fort que la mort peult mortifier nostre cueur sans mutation ne ruyne de corps. — Ma dame, dist Saffredent, vous parlez d'un don de Dieu qui n'est encores commung aux hommes. — Il est commung, dist Oifille, à ceulx qui ont la foy, mais pour ce que ceste matiere ne se laisseroit entendre à ceulx qui

qu'un sens obscur. La correction faite par le dernier éditeur de l'*Heptaméron* (le bibliophile Jacob) *c'est pour en gauffer*, n'est pas non plus très-satisfaisante.

font charnelz sçachons à qui Symontault donne sa voix. — Je la donne, dist Simon-tault, à Nomerfide; car puis qu'elle a le cueur joieux, sa parole ne sera poinct triste. — Et vraiment, dist Nomerfide, puisque vous avez envie de rire, je vous en voys prester l'occasion, & pour vous monstrier combien la paour & l'ignorance nuyt, & que faute d'entendre ung propos est souvent cause de beaucoup de mal (1), je vous diray qu'il advint à deux cordeliers de Nyort, lesquelz pour mal entendre le langaige d'un boucher cuyderent morir.

(1) Ms. 7576². Éd. de 1558. Le manuscrit que nous suivons portait : & que souvent ung propos est cause de beaucoup de mal.

TRENTÉ QUATRIESME NOUVELLE.

*Deux cordeliers escoutans le secret où l'on ne les
avoit appelez, pour avoir mal entendu le langage
d'un boucher meirent leur vie en danger.*

IL y a ung villaige entre Nyort & Fors, nommé Grip(1), lequel est au seigneur de Fors. Ung jour advint que deux cordeliers venans de Nyort arriverent bien tard en ce lieu de Grip & logerent en la maison d'un boucher. Et pour ce que entre leur chambre & celle de l'hoste n'y avoyt que des aiz bien mal joinctz, leur print envye d'escouter ce que le mary disoyt à sa femme estans dedans le liêt; & vindrent meître leurs oreilles tout droict au chevet du liêt du mary, lequel ne se doubtant de ses hostes parloyt à sa femme privement de son mesnage en luy disant : M'amy, il me fault demain lever matin pour aller veoir noz cordeliers, car il y en a ung bien gras lequel il nous fault tuer; nous le fallerons incontinant & en ferons bien nostre proffict. Et combien qu'il entendoit de ses pourceaulx lesquelz il appelloit cordeliers, si est ce que les deux pauvres freres qui oyoient ceste conjuration, se tindrent tout as-

(1) Voir aux éclaircissements, note E.

seurez que c'estoyt pour eulx, & en grande paour & craincte attendoient l'aube du jour. Il y en avoyt ung d'eulx fort gras & l'autre assez maigre. Le gras se vouloyt confesser à son compaignon, disant que ung boucher, ayant perdu l'amour & craincte de Dieu, ne feroyt non plus de cas de l'assommer que ung beuf ou autre beste. Et veu qu'ilz estoient enfermez en leur chambre de laquelle ilz ne pouvoient sortir sans passer par celle de l'hoste, ilz se debvoient tenir bien seurs de leur mort, & recommander leurs ames à Dieu. Mais le jeune qui n'estoit pas si vaincu de paour que son compaignon, luy dist que puyque la porte leur estoit fermée, falloyt essayer à passer par la fenestre, & que aussy bien ilz ne sçauroient avoir pis que la mort. A quoy le gras s'accorda. Le jeune ouvrit la fenestre, & voyant qu'elle n'estoyt trop haulte de terre, faulta legierement en bas & s'enfuyt le plus tost & le plus loing qu'il peut sans attendre son compaignon, lequel essaya le dangier. Mais la pesanteur le contraingnyt de demeurer en bas; car au lieu de faulter il tumba si lourdement qu'il se bleffa fort en une jambe.

Et quant il se veid abandonné de son compaignon & qu'il ne le povoyt suyvre, regarda à l'entour de luy où il se pourroyt cacher, & ne veit rien que un tect à pourceaulx où il se traina le mieulx qu'il peut. Et ouvrant la porte pour se cacher dedans, en eschappa

II.

T 1

deux grands pourceaulx, en la place desquelz se meist le pauvre cordelier & ferma le petit huys sur luy, esperant quant il orroyt le bruiët des gens passans qu'il appelleroyt & trouveroit secours. Mais si tost que le matin fut venu, le boucher appresta ses grands cousteaulx & dist à sa femme qu'elle luy tint compaignye pour aller tuer son pourceau gras. Et quant il arriva au tect auquel le cordelier s'estoyt caché, commença à cryer bien hault en ouvrant la petite porte : Saillez dehors, maistre cordelier, faillez dehors, car aujourd'huy j'auray de voz boudins. Le pauvre cordelier ne se povant soustenir sur sa jambe, faillyt à quatre piedz hors du tect criant tant qu'il povoyt misericorde. Et si le pauvre frere eust grand paour, le boucher & sa femme n'en eurent pas moins, car ilz pensoient que saint François fust courroucé contre eulx de ce qu'ilz nommoient une beste cordelier, & se mirent à genoulx devant le pauvre frere, demandans pardon à saint François & à sa religion, en sorte que le cordelier cryoyt d'un costé misericorde au boucher & le boucher à luy d'autre, tant que les ungs & les aultres furent ung quart d'heure sans se pouvoir asseurer. A la fin le beau pere congnoissant que le boucher ne lui vouloit point de mal lui compta la cause pourquoy il s'estoit caché en ce tect, dont leur paour tourna incontinant en ris, sinon que le pauvre

cordelier qui avoyt mal en la jambe, ne se povoyt resjouyr. Mais le boucher le mena en sa maison où il le feit très bien penser. Son compaignon qui l'avoyt laissé au besoing, courut toute la nuyt tant que au matin il vint en la maison du seigneur de Fors, où il se plaingnoyt de ce boucher lequel il soupçonnoit d'avoir tué son compaignon veu qu'il n'estoyt point venu après luy. Lediect seigneur de Fors envoya incontinant au lieu de Grip pour en sçavoir la verité, laquelle scene ne se trouva point matiere de pleurer, mais ne faillyt à le racompter à sa maistresse, madame la duchesse d'Angoulesme, mere du Roy François premier de ce nom.

Voyla, mes dames, cõment il ne faut pas bien escouter le secret là où on n'est point appelé, & entendre mal les parolles d'autrui. — Ne sçavois je pas bien, dist Simon-tault, que Nomerfide ne nous feroyt point pleurer, mais bien fort rire; en quoy il me semble que chacun de nous s'est bien acquicté. — Et qu'est ce à dire, dist Oisille, que nous sommes plus enclins à rire d'une follye que d'une chose sagement faicte. — Pour ce, dist Hircan, qu'elle nous est plus agreable, d'autant qu'elle est plus semblable à nostre nature qui de soy n'est jamais saige: & chacun prent plaisir à son semblable, les folz aux folles & les saiges à la prudence. Je croy, dist il, qu'il n'y a ne saiges ne folz qui se sceussent garder de rire de ceste hystoire. — Il y en a,

dist Geburon, qui ont le cueur tant adonné à l'amour de sâpience que pour choses qui sceussent oyr on ne les sçauroyt faire rire, car ilz ont une joye en leurs cueurs & ung contentement si moderé que nul accident ne les peut muer. — Où sont ceulx là? dist Hircan. — Les philosophes du temps passé, respondit Geburon, dont la tristesse & la joye est quasi poinct sentye, au moins n'en monstroient il nul semblant, tant ilz estimoient grand vertu se vaincre eulx mesmes & leur passion. Et je trouve aussi bon comme ilz font de vaincre une passion vicieuse mais d'une passion naturelle qui ne tend à nul mal, ceste victoire là me semble inutile. Si est ce, dist Geburon, que les anciens estimoient ceste vertu grande. — Il n'est pas dict aussi, respondit Saffredent, qu'ilz fussent tous sâiges, mais y en avoyt plus d'apparence de sens & de vertu qu'il n'y avoyt d'effect. — Toutesfois vous verrez qu'ilz reprennent toutes choses mauvaises, dist Geburon, & mesmes Diogenes marche sur le liêt de Platon qui estoit trop curieux à son grey, pour monstrier qu'il desprisoyt & vouloyt meêtre soubz le pied la vaine gloire & convoytise de Platon, en disant : Je conculque & desprise l'orgueil de Platon. — Mais vous ne dictes pas tout, dist Saffredent, car Platon luy respondit que c'estoyt par ung aultre orgueil. — A dire la verité, dist Parlamente, il est impossible que la

viçtoire de nous meſmes ſe face par nous meſmes ſans ung merueilleux orgueil qui eſt le vice que chacun doit le plus craindre, car il ſ'engendre de la mort & ruyne de toutes les aultres vertuz. — Ne vous ay je pas leu au matin, diſt Oifille, que ceulx qui ont cuydé eſtre plus ſaiges que les autres hommes, & qui par une lumiere de raiſon ſont venuz juſques à congnoiſtre ung Dieu createur de toutes choſes, toutesfoys pour ſ'attribuer ceſte gloire & non à celluy dont elle venoyt, eſtimans par leur labeur avoir gaingné ce ſçavoir, ont eſté faiçtz non ſeulement plus ignorans & defraiſonnables que les aultres hommes mais que les beſtes brutes. Car ayans erré en leurs eſperitz, ſ'attribuans ce que à Dieu ſeul appartient, ont monſtré leurs erreurs par le deſordre de leurs corps, oblians & pervertiſſans l'ordre de leur ſexe, comme ſainct Pol aujourd'huy nous monſtre en l'epiſtre qu'il eſcripvoyt aux Romains. — Il n'y a nul de nous, diſt Parlamente, qui par ceſte epiſtre ne confeſſe que tous les pechez exterieurs ne ſont que les fruitz de l'infelicité interieure, laquelle plus eſt couverte de vertu & de miracles plus eſt dangereuſe à arracher. — Entre nous hommes, diſt Hircan, ſommes plus près de noſtre ſalut que vous autres, car ne diſſimulans poinct noz fruitz, congnoiſſons facilement noſtre racine, mais vous qui ne les oſez meſtre dehors & qui faiçtes tant de belles

oeuvres apparantes, à grand peyne congnoistrez vous ceste racine d'orgueil qui croist soubz si belle couverture. — Je vous confesse, dist Longarine, que si la parolle de Dieu ne nous monstre par la foy la lepre d'infidelité cachée en nostre cueur, Dieu nous faict grand grace quant nous trebuchons en quelque offense visible par laquelle nostre peste couverte se puisse clairement veoir. Et bien heureux sont ceulx que la foy a tant humilliez qu'ilz n'ont point besoing d'experimenter leur nature pecheresse par les effectz du dehors. — Mais regardons, dist Simontaut, de là où nous sommes venuz : en partant d'une très grande folie nous sommes tombez en la philosophie & theologie. Laissons ces disputes à ceulx qui savent mieulx resver que nous, & sçachons de Nomerfide à qui elle donne sa voix. — Je la donne, dist elle, à Hircan, mais je luy recommande l'honneur des dames. — Vous ne le pouvez dire en meilleur endroit, dist Hircan, car l'histoire que j'ay apprestée est toute telle qu'il la fault pour vous obeyr ; si est ce que par cella je vous aprandray à confesser que la nature des femmes & des hommes est de foi encline à tout vice si elle n'est preservée de celluy à qui l'honneur de toute victoire doibt estre rendu ; & pour vous abbatre l'audace que vous prenez quant on en dit à vostre honneur, je vous en diray une aultre, une très veritable,

TRENTÉ CINQUIESME NOUVELLE.

L'opinion d'une dame de Pampelune, qui cuydant l'amour spirituelle n'estre poinct dangereuse, s'estoit efforcée d'entrer en la bonne grace d'un cordelier, fut tellement vaincue par la prudence de son mary, que sans luy declarer qu'il entendoist rien de son affaire, lui fait mortellement bayr ce que plus elle avoit aymé, & s'addonna entierement à son mary.

EN la ville de Pampelune y avoyt une dame estimée belle & vertueuse, & la plus chaste & devote qui fut au pays. Elle aymoyt son mary & luy obeissoyt si bien que entierement il se confioyt en elle. Ceste dame frequentoyt incessamment le service divin & les sermons, & persuadoyt son mary & ses enfans à y demeurer comme elle. Laquelle estant en l'age de trente ans, que les femmes ont accoustumé de quicter le nom de belles pour estre nommées saiges, en ung premier jour de caresme alla à l'eglise prendre la memoire de la mort, où elle trouva le sermon que commençoyt ung cordelier tenu de tout le peuple ung sainct homme pour sa très grande austerité & bonté de vie, qui le randoyt meigre & passe, mais non tant qu'il ne fut ung des beaulx hommes du monde. La dame es-

couta devotement son sermon, ayant les oeilz fermes à regarder ceste venerable personne, & l'oreille & l'esprit prestz à l'escouter. Parquoy la doulceur de ses parolles penetra les oreilles de ladicte dame jusques au cueur, & la beaulté & grace de son visaige passa par les oeilz & blessa si fort l'esperit de la dame, qu'elle fut comme une personne ravye. Après le sermon regarda soigneusement où le prescheur diroyt la messe; & là assista & print les cendres de sa main qui estoit aussi belle & blanche que dame la scauroit avoir. Ce que regarda plus la devote que la cendre qu'il luy bailloyt. Croyant asseurement que un tel amour spirituel & quelques plaisirs qu'elle en sentoyt n'eussent sceu blesser sa conscience (1), elle ne failloyt poinct tous les jours d'aller au sermon & d'y mener son mary; & l'un & l'autre donnoient tant de louange au prescheur que en tables & ailleurs ilz ne tenoient aultres propos. Ainsy ce feu soubz tiltre de spirituel fut si charnel que le cueur qui en fut si embrasé brussa tout le corps de ceste pauvre dame; & tout ainsy qu'elle estoit tardive à sentyr ceste flamme, ainsy elle fut prompte à enflamber, & sentyt plus tost le contentement de sa passion qu'elle ne congneut estre pation-

(1) Édit. de 1558 : *croyant asseurement qu'une telle amour spirituelle, quelque plaisir qu'elle en sentist, ne scauroit blesser sa conscience.*

née; & comme toute surprinse de son ennemy amour, ne resista plus à nul de ses commandemens. Mais le plus fort estoit que le medecin de ses douleurs estoit ignorant de son mal. Parquoy ayant mis dehors toute la crainte qu'elle debvoyt avoir de monstrier sa folie devant ung si faige homme, son vice & sa meschanceté à ung si vertueux & homme de bien, se mit à lui escrire l'amour qu'elle luy portoit le plus doucement qu'elle peut pour le commencement; & bailla ses lettres à ung petit paige, lui disant ce qu'il y avoit à faire, & que surtout il se gardast que son mary ne le veit aller aux cordeliers. Le paige serchant son plus direct chemyn, passa par la rue où son maistre estoit assis en une boutique. Le gentil homme le voyant passer, s'avancea pour regarder où il alloit; & quant le paige l'aperceut, tout estonné se cacha dans une maison. Le maistre voiant ceste contenance le suivyt, & en le prenant par le bras luy demanda où il alloit. Et voiant ses excuses sans propos, & son visage effroyé, le menassa de le bien battre s'il ne luy disoyt où il alloit. Le pauvre paige luy dist : Helas, Monsieur, si je le vous dis Madame me tuera. Le gentil homme doutant que sa femme feist ung marché sans luy, assura le paige qu'il n'auroit nul mal s'il luy disoyt verité, & qu'il lui feroit tout plain de bien; aussy que s'il mentoyt il le mettroit en prison pour jamais. Le petit paige, pour avoir

du bien & pour éviter le mal, luy compta tout le faict & luy monstra les lèctres que sa maistresse escripvoit au prescheur; dont le mary fut autant esmerveillé & marry comme il avoyt esté tout aßeuré toute sa vie de la loyaulté de sa femme, où jamais n'avoyt congneu faulte. Mais luy qui estoit saige, dissimula sa collere: & pour congnoistre du tout l'intention de sa femme, va faire une responce comme si le prescheur la mercyoit de sa bonne volonté, luy declarant qu'il n'en avoyt moins de son costé. Le paige ayant juré à son maistre de mener saigeement cest affaire (1), alla porter à sa maistresse la lèctre contrefaicté, qui en eut telle joye que son mary s'apperceut bien qu'elle avoyt changé son visage, car en lieu d'enmagrir pour le jeusne du karesme, elle estoit plus belle & plus fresche que à karesme prenant.

Desja estoit la my karesme que la dame ne laissa ne pour passion ne pour sepmaine sainte sa maniere accoustumée de mander par lèctres au prescheur sa furieuse fantaisye. Et luy sembloit quant le prescheur tournoyt les oeilz du costé où elle estoit, ou qu'il parloyt de l'amour de Dieu, que tout estoit pour l'amour d'elle; & tant que ses oeilz povoient

(1) Ms. 7576¹. Le manuscrit que nous suivons portait : *le paige ayant montré à son maistre le moien de mener ceste affaire.*

monstrer ce qu'elle pensoyt elle ne les espar-
gnoyt pas. Le mary ne falloyt poinct à lui
faire pareille responce. Après Pasques, il luy
rescripvit au nom du prescheur qui la prioit
luy enseigner le moien qu'il la peust veoir se-
crettement. Elle à qui l'heure tardoyt, con-
seilla à son mary d'aller visiter quelques terres
qu'ilz avoient dehors; ce qu'il luy promist, &
demeura caché en la maison d'ung sien amy.
La dame ne faillyt poinct d'escripre au pres-
cheur qu'il estoit heure de la venir veoir,
parce que son mary estoit dehors. Le gentil
homme voulant experimenter jusques au bout
le cueur de sa femme, s'en alla au prescheur,
le priant pour l'amour de Dieu luy vouloir
prester son habit. Le prescheur qui estoit
homme de bien, luy dist que leur reigle le de-
fendoyt & que pour rien ne le presteroyt
pour servir en masques. Le gentil homme l'as-
seura qu'il n'en vouloyt poinct abuser & que
c'estoyt pour chose necessaire à son bien &
salut. Le cordelier qui le congnoissoyt homme
de bien & devot, luy presta, & avecq cest
habit qui couvroyt tout le visaige, en sorte
que l'on ne povoyt veoir les oeilz, print le
gentil homme une faulx barbe & ung faulx nez
semblables à ceulx du prescheur, aussy avecq
du liege se feyt de sa propre grandeur (1).

(1) Édit. de 1558 : *Et avec du liege en ses souliers se
feist de la propre grandeur du prescheur.*

Ainsy habillé s'en vint au soir en la chambre de sa femme qui l'attendoyt en grand devotion. La pauvre sotte n'attendyt pas qu'il vint à elle, mais comme femme hors du sens le courut embrasser. Luy qui tenoyt le visaige baissé de paour d'estre congneu, commença à faire le signe de la croix, faisant semblant de la fuyr en disant tousjours, sans aultre propos : Tentation ! tentation ! La dame luy dist : Hélas ! mon pere, vous avez raison ; car il n'en est point de plus forte que celle qui vient d'amour, à laquelle vous m'avez promis donner remede, vous priant maintenant que nous en avons le temps & loisir, avoir pitié de moy. Et en ce disant, s'esforceoyt de l'embrasser, lequel fuyant par tous les costez de la chambre avecq grands signes de croix, cryoit tousjours : Tentation ! tentation ! Mais quant il veit qu'elle le serchoyt de trop près, print ung gros baston qu'il avoyt soubz son manteau & la battit si bien qu'il luy feit passer sa tentation sans estre congneu d'elle. S'en alla incontinant rendre les habitz au prescheur, l'asseurant qu'ilz luy avoyent porté bonheur.

Le lendemain, faisant semblant de revenir de loing, retourna en sa maison où il trouva sa femme au liét ; & comme ignorant sa maladie, luy demanda la cause de son mal, qui luy respondit que c'estoyt ung catterre, & qu'elle ne se povoyt aider de bras ne de jam-

bes. Le mary qui avoyt belle envye de rire, fait semblant d'en estre bien marry; & pour la resjouir lui dist sur le soir qu'il avoyt convié à soupper le sainct homme predicateur. Mais elle luy dist foubdain : Jamais ne vous advienne, mon amy, de convier telles gens, car ilz portent malheur en toutes les maisons où ilz vont. — Comment, m'amy, dist le mary, vous m'avez tant loué cestuy cy; je pense quant à moy, s'il y a ung sainct homme au monde, que c'est luy. La dame luy respondit : Ilz sont bons en l'eglise & en la predication, mais aux maisons sont antechrist. Je vous prie, mon amy, que je ne le voye poinct, car ce seroyt assez avecq le mal que j'ay pour me faire mourir. Le mary lui dist : Puisque vous ne le voulez veoir, vous ne le verrez poinct, mais si lui donneray je à soupper ceans. — Faiçtes, dist elle, ce qu'il vous plaira, mais que je ne le voye poinct, car je hay telles gens comme diables. Le mary après avoir baillé à souper au beau pere, luy dist : Mon pere, je vous estime tant aymé de Dieu qu'il ne vous refusera aucune requeste; parquoy je vous supplie avoir pitié de ma pauvre femme laquelle depuis huiët jours en ça est possédée du malin esperit, de sorte qu'elle veult mordre & esgratiner tout le monde. Il n'y a croix ne eaue benoïste dont elle face cas. J'ay ceste foy que si vous mettez la main sur elle que le diable

s'en ira, dont je vous prie autant que je puis. Le beau pere dist : Mon filz, toute chose est possible au croyant. Croiez vous pas fermement que la bonté de Dieu ne refuse nul qui en foy luy demande grace? — Je le croy, mon pere, dist le gentil homme. — Asseurez vous aussy, mon filz, dist le cordelier, qu'il peut ce qu'il veut & qu'il n'est moins puissant que bon. Allons fortz en foy pour resister à ce lyon rugissant, & lui arracher la proye qui est acquise à Dieu par le sang de son filz Jesus Christ. Ainsy le gentil homme mena cest homme de bien où estoit sa femme couchée sur ung petit liét; qui fut si estonnée de le veoir pensant que ce fust celluy qui l'avoit battue, qu'elle entra en merueilleuse collere, mais pour la presence de son mary baissa les oeilz & devint muette. Le mary dist au saint homme : Tant que je suis devant elle le diable ne la tormente gueres; mais si tost que je m'en iray vous luy gecterez de l'eau benoiste, vous verrez à l'heure le malin esperit faire son office. Le mary le laissa tout seul avecq sa femme & demeura à la porte pour veoir leur contenance. Quand elle ne veid plus personne que le beau pere, elle commença à cryer comme femme hors du sens, en l'apellant meschant, villain, meurtrier, trompeur. Le beau pere pensant pour vray qu'elle fust possédée d'un malin esperit, luy vouloit prandre la teste pour dire dessus les oraisons, mais elle

l'esgratina & mordeyt de telle forte qu'il fut contrainct de parler de plus loing; & en geçant force eaue benoiste disoyt beaucoup de bonnes oraisons. Quant le mary veid qu'il en avoyt bien faict son debvoir, entra en la chambre & le mercya de la peyne qu'il en avoyt prinse; & à son arrivée sa femme cessa ses injures & maledictions, & baïsa la croix bien doucement pour la craincte qu'elle avoyt de son mary. Mais le sainct homme qui l'avoyt veue tant enragée, croyoyt fermement que à sa priere Nostre Seigneur eust gecté le diable dehors, & s'en alla louant Dieu de ce grand miracle. Le mary voiant sa femme bien chastiee de sa folle fantaisie, ne lui voulut poinct declairer ce qu'il avoyt faict, car il se contentoyt d'avoir vaincu son opinion par sa prudence & l'avoir mise en telle forte qu'elle hayoit mortellement ce qu'elle avoyt aymé, & detestant sa folye se adonna du tout au mary & au mesnaige mieulx qu'elle n'avoyt faict paravant.

Par cecy, mes dames, povez vous congnoistre le bon sens d'un mary & la fragilité d'une femme de bien; & je pense quant vous avez bien regardé en ce mirouer, au lieu de vous fier à vos propres forces, vous apprendrez à vous retourner à celluy en la main duquel gist vostre honneur. — Je fuis bien ayse, dist Parlemente, de quoy vous estes devenu prescheur des dames; & le ferois encores plus si vous vou-

liez continuer ces beaulx sermons à toutes celles à qui vous parlez. — Toutes les foyz, dist Hircan, que vous me voudrez escouter, je vous asseure que je n'en diray pas moins. — C'est à dire, dist Simontault, que quant vous n'y ferez pas il dira aultrement. — Il en fera ce qu'il luy plaira, dist Parlamente, mais je veulx croire pour mon contentement qu'il dict tousjours ainfy. — A tout le moins l'exemple qu'il a alleguée servira à celles qui cuydent que l'amour spirituelle ne foyt point dangereuse. Mais il me semble qu'elle l'est plus que toutes les aultres. — Si me semble il, dist Oisille, que aymer ung homme de bien vertueux & craignant Dieu n'est point chose à despriser, & que l'on n'en peult que mieulx valloir. — Madame, dist Parlamente, je vous prie croire qu'il n'est rien plus sot, ne plus aysé à tromper que une femme qui n'a jamais aymé. Car amour de foy est une passion qui a plustost faisy le cueur que l'on ne s'en advise; & est ceste passion si plaisante que si elle se peut ayder de la vertu pour luy servir de manteau, à grand peyne fera elle congneue qu'il n'en vienne quelque inconvenient. — Quel inconvenient scauroit il venir, dist Oisille, d'aymer ung homme de bien? — Madame, respondit Parlamente, il y a assez d'hommes estimez hommes de bien; mais estre hommes de bien envers les dames, garder leur honneur & conscience, je croy que

de ce temps ne s'en trouveroyt point jusques à ung; & celles qui se fient le croyant autrement, s'en trouvent en fin trompées, & entrent en ceste amityé de par Dieu dont bien souvent ilz en faillent de par le diable; car j'en ay assez veu qui soubz couleur de parler de Dieu commençoient une amityé dont à la fin se vouloient retirer, & ne povoient, pour ce que l'honneste couverture les tenoit en subjection; car une amour vitieuse de soy mesmes se defaiët, & ne peut durer en ung bon cueur; mais la vertueuse est celle qui a les liens de soie si deliez que l'on en est plus tost prins que l'on ne les peut veoir. — Ad ce que vous dictes, dist Ennasuiëte, jamais femme ne vouldroyt aymer homme, mais vostre loy est si aspre qu'elle ne durera pas. — Je le sçay bien, dist Parlamente, mais je ne lairray pas pour cella desirer que chascun se contentast de son mary comme je faiët du mien. Ennasuiëte qui par ce mot se sentyt touchée, en changeant de couleur, luy dist : Vous debvez juger que chacun a le cueur comme vous, ou vous pensez estre plus parfaite que toutes les autres. — Or, ce dist Parlamente, de paour d'entrer en dispute, sçachons à qui Hircan donnera sa voix. — Je la donne, dist il, à Ennasuiëte pour la recompenser contre ma femme. — Or puisque je suis en mon rang, dist Ennasuiëte, je n'espargneray homme ne femme, afin de faire

tout égal, & voy bien que vous ne pouvez vaincre votre cœur à confesser la vertu & bonté des hommes qui me fait reprendre le propos dernier par une semblable histoire.

TRENTÉ SIXIESME NOUVELLE.

Par le moyen d'une salade un president de Grenoble se vengea d'un sien clerc du quel sa femme s'estoit amourachée & sauva l'honneur de sa maison.

C'EST que en la ville de Grenoble y avoyt ung president dont je ne diray le nom, mais il n'estoyt pas françois (1). Il avoyt une bien belle femme, & vivoient ensemble en grande paix. Ceste femme voiant que son mary estoyt viel, print en amour ung jeune clerc nommé Nicolas. Quant le mary alloyt au matin au palais, Nicolas entroyt en sa chambre & tenoyt sa place; de quoy s'apperceut ung serviteur du president qui l'avoyt bien servy trente ans; & comme loyal à son maître ne se peut garder de luy dire. Le president qui estoyt faige, ne le voulut croire legierement, mais dist qu'il avoyt envye de mettre division entre luy & sa femme, & que si la chose estoyt vraye comme il disoyt, il la luy pourroit bien monstrier, & s'il ne la luy monstroyt, il estimeroyt qu'il auroyt controuvé ceste mensonge pour separer l'amitié

(1) Voir aux éclaircissements, note F.

de luy & de sa femme. Le varlet l'assura qu'il luy feroit veoir ce qu'il luy disoit ; & ung matin, sitost que le president fut allé à la court & Nicolas entré en la chambre, le serviteur envoya l'un de ses compaignons mander à son maistre qu'il povoyt bien venir, & se tint tousjours à la porte pour guetter que Nicolas ne faillist. Le president sitost qu'il veid le signe que luy feyt ung de ses serviteurs, faingnant se trouver mal, laissa la court & s'en alla hastivement en sa maison où il trouva son viel serviteur à la porte de la chambre, l'assurant pour vray que Nicolas estoit dedans, qui ne faisoit gueres que d'entrer. Le seigneur luy dist : Ne bouge de ceste porte, car tu sçays bien qu'il n'y a autre entrée, ne yssue en ma chambre que ceste cy, sinon ung petit cabinet duquel moy seul porte la clef. Le president entra en la chambre & trouva sa femme & Nicolas couchez ensemble, lequel en chemise se gecta à genoux à ses piedz & luy demanda pardon ; sa femme de l'autre costé se print à pleurer. Lors dist le president : Combien que le cas que vous avez faict soyt tel que vous povez estimer, si est ce que je ne veulx pour vous que ma maison soyt deshonorée & les filles que j'ay eu de vous desavancées. Parquoy, dist il, je vous commande que vous ne pleurez poinct & oyez ce que je feray ; & vous, Nicolas, cachez vous en mon cabinet & ne faictes ung seul bruiet. Quant il eut ainsy

faict va ouvrir la porte & appela son viel serviteur, & luy dist : Ne m'as tu pas asseuré que tu me monstrerois Nicolas avecq ma femme ; & sur ta parole je suys venu icy en dangier de tuer ma pauvre femme ; je n'ay rien trouvé de ce que tu m'as dict. J'ay cherché partout ceste chambre, comme je te veulx montrer ; & en ce disant feyt regarder son varlet soubz les lietz & par tous coustez. Et quant le varlet ne trouva rien, tout estonné dist à son maistre : Il fault que le diable l'ayt emporté, car je l'ay veu entrer icy, & si n'est poinct failly par la porte, mais je voy bien qu'il n'y est pas. A l'heure le maistre luy dist : Tu es bien malheureux serviteur de vouloir meestre entre ma femme & moi une telle division ; parquoy je te donne congé de t'en aller, & pour tous les services que tu m'as faictz te veulx paier ce que je te doibtz & davantage ; mais va t'en bien tost & te garde d'estre en ceste ville vingt quatre heures passées. Le president luy donna cinq ou six paiemens des années à advenir, & sçachant qu'il estoit loyal, esperoyt luy faire autre bien. Quant le serviteur s'en fut allé pleurant, le president feyt faillyr Nicolas de son cabinet, & après avoir dict à sa femme & à luy ce qu'il luy sembloyt de leur meschanceté, leur defendit de faire aucun semblant à personne ; & commanda à sa femme de s'abiller plus gorgiasement qu'elle n'avoyt accoustumé & se trouver en toutes

compaignyes, dances & festes, & à Nicolas qu'il eust à faire meilleure chere qu'il n'avoit faict auparavant, mais que si tost qu'il luy diroit à l'oreille : Va t'en, qu'il se gardast bien de demeurer à la ville trois heures après son commandement. Et ce faict s'en retourna au palais, sans faire semblant de rien. Et durant quinze jours, contre sa coustume, se meist à festoier ses amys & voisins. Et après le banquet avoit des tabourins pour faire dancer les dames. Ung jour il voyoit que sa femme ne dansoyt poinct, commanda à Nicolas de la mener dancer, lequel cuydant qu'il eust oblyé les faultes passées, la mena dancer joieusement. Mais quant la dance fut achevée, le president faingnant luy commander quelque chose en sa maison, luy dist à l'oreille : Va t'en & ne retourne jamays. Or fut Nicolas bien marry de laisser sa dame, mais non moins joieux d'avoir la vie faulve. Après que le president eut mis en l'opinion de tous ses parens & amys & de tout le país, la grande amour qu'il portoyt à sa femme, ung beau jour du mois de may, alla cuyllir en son jardin une sallade de telles herbes que si tost que sa femme en eust mangé ne vesquit pas vingt quatre heures, dont il feyt si grand deuil par semblant que nul ne povoyt soupçonner qu'il fust occasion de ceste mort ; & par ce moien se vengea de son ennemy & faulva l'honneur de sa maison.

Je ne veulx pas, mes dames, par cela louer la conscience du president, mais oy bien monstrier la legiereté d'une femme, & la grand patience & prudence d'un homme, vous suppliant, mes dames, ne vous courroucer de la verité qui parle quelquefois aussy bien contre nous que contre les hommes. Et les hommes & les femmes sont communs aux vices & vertuz. — Si toutes celles, dist Parlamente, qui ont aymé leurs varletz estoient contrainctes à manger de telles sallades, j'en congnoys qui n'aymeroient point tant leurs jardins comme elles font, mais en arracheroient les herbes pour eviter celle qui rend l'honneur à la lignée par la mort d'une folle mere. Hircan, qui devinoyt bien pourquoy elle le disoyt, respondit en colere : Une femme de bien ne doit jamais juger ung aultre de ce qu'elle ne voudroyt faire. — Parlamente respondit : Sçavoir n'est pas jugement & sottize ; si est ce que ceste pauvre femme là porta la peyne que plusieurs meritent. Et croy que le mary, puisqu'il s'en vouloit venger, se gouverna avecq une merveilleuse prudence & sapience. — Et aussy avecques une grande malice, ce dist Longarine, & longue & cruelle vengeance, qui monstroyt bien n'avoir Dieu ne conscience devant les oeilz. — Et que eussiez vous doncq voulu qu'il eust faiët, dist Hircan, pour se venger de la plus grande injure que la femme

peut faire à l'homme? — J'eusse voulu, dist elle, qu'il l'eust tuée en sa collere, car les docteurs dient que le peché est remissible⁽¹⁾ pour ce que les premiers mouvemens ne sont pas en la puissance de l'homme; parquoy il en eust peu avoir grace. — Oy, dist Geburon, mais ses filles & sa race eut à jamais porté ceste notte. — Il ne la devoit point tuer, dist Longarine, car puisque sa grande collere estoit passée, elle eut vescu avecq luy en femme de bien & n'en eust jamais esté memoire. — Pensez vous, dist Saffredent, qu'il fust appaisé pourtant qu'il dissimulast sa collere? Je pense quant à moy que le dernier jour qu'il feyt sa fallade il estoit aussi courroucé que le premier, car il y en a aucuns desquelz les premiers mouvemens n'ont jamais intervalle jusques ad ce qu'ilz ayent mys à effect leur passion; & me faictes grand plaisir de dire que les theologiens estiment ces pechez là faciles à pardonner, car je suys de leur opinion. — Il faict bon regarder à ses parolles, dist Parlamente, devant gens si dangereux que vous; mais ce que j'ay dict se doit entendre quant la passion est si forte que soubdainement elle occupe tant les sens que la raison n'y peut avoir lieu. — Aussi, dist Saffredent, je m'arreste à vostre parole & veulx par cela conclure que ung homme bien fort amoureux,

(1) Éd. de 1558 : *que tel peché est plus remissible.*

quoy qu'il face, ne peult pecher sinon de peché veniel; car je suis seur que si l'amour le tient parfaictement lié, jamais la raison ne sera escoutée ny en son cueur ny en son entendement. Et si nous voulons dire verité, il n'y a nul de nous qui n'ayt experimenté ceste furieuse follye que je pense non seulement estre pardonnée facilement, mais encores je croy que Dieu ne se courrouce poinct de tel peché, veu que c'est ung degré pour monter à l'amour parfaicte de luy où jamais nul ne monta qu'il n'ayt passé par l'eschele de l'amour de ce monde (1). Car saint Jehan dict : Comment aymeriez vous Dieu que vous ne voyez poinct si vous n'aymez celluy que vous voyez? — Il n'y a si beau passaige en l'Escripture, dist Oisille, que vous ne tirez à vostre propos. Mais gardez vous de faire comme l'arignée qui convertyt toute bonne viande en venyn. Et si vous advisez qu'il est dangereux d'aller l'Escripture sans propos & necessité. — Appelez vous dire verité estre sans propos ne necessité? dist Saffredent. Vous voulez doncques dire que quant en parlant à vous aultres incredules, nous appellons Dieu à nostre ayde, nous prenons son nom en vain; mais

(1) Éd. de 1558 : *par l'eschelle des tribulations, angoisses & calamitez de ce monde visible. Et qui n'ayme son prochain & ne luy veult & souhaite autant de bien comme à soy mesme, qui est le lien de perfection.*

s'il y a peché vous seules en debvez porter la peyne, car voz incredulitez nous contraingnent à chercher tous les sermens dont nous nous pouvons adviser. Et encores ne povons nous allumer le feu de charité en voz cueurs de glace. — C'est signe, dist Longarine, que tous vous mentez, car si la verité estoit en vostre parolle elle est si forte qu'elle vous feroit croire. Mais il y a dangier que les filles d'Eve croient trop tost ce serpent. — J'entends bien Parlamente, dist Saffredent, que les femmes sont innuisibles aux hommes; parquoy je me tairay afin d'escouter à qui Ennasuicte donnera sa voix. — Je la donne, dist elle à Dagoucin, car je croy qu'il ne voudroit poinct parler contre les dames. — Pleust à Dieu, dist Dagoucin, qu'elles respondissent autant à ma faveur que je voudrois parler pour la leur. Et pour vous monstrier que je me suis estudyé de honorer les vertueuses en ramentevant leurs bonnes oeuvres, je vous en voys racompter une; & ne veulx pas nyer, mes dames, que la patience du gentil homme de Pampelune & du president de Grenoble n'ait esté grande, mais la vengeance n'en a esté moindre. Et quant il fault louer ung homme vertueulx, il ne fault poinct tant donner de gloire à une seule vertu qu'il faille la faire servir de manteau à couvrir ung très grand vice; mais celluy est louable qui pour l'amour de la vertu seule fait oeuvre ver-

tueuse, comme j'espere vous faire veoir par la patience de vertu d'une dame qui ne serchoyt autre fin en toute sa bonne oeuvre que l'honneur de Dieu & le salut de son mary.

TRENTE SEPTIESME NOUVELLE.

Madame de Loue par sa grand^e patience & longue attente, gangna si bien son mary qu'elle le retira de sa mauuaise vie, & vecurent depuis en plus grande amityé qu'auparavant.

IL y avoyt une dame en la maison de Loue (1) tant faige & vertueuse qu'elle estoit aymée & estimée de tous ses voisins. Son mary, comme il debvoyt, se fioyt en elle de tous ses affaires qu'elle conduisoit si sagement que sa maison par son moyen devint une des plus riches maisons & des mieulx meublées qui fut au pays d'Anjou ne de Touraine. Ayant vescu ainfy longuement avecq son mary duquel elle porta plusieurs beaulx enfans, la felicité à la quelle succede tousjours son contraire, commença à se diminuer pour ce que son mary trouvant l'honneste repos insupportable, l'abandonna pour chercher son travail. Et print une coustume que aussy tost que sa femme estoit endormie, se levoyt d'auprès d'elle & ne retournoyt qu'il ne fust près du matin. La dame de Loue trouva ceste façon de faire mauuaise,

(1) Éd. de 1558 : *Il y avoit une dame en une grande maison du royaume de France, dont je tairai le nom.* (Voir aux éclaircissements, note G.)

tellement que en entrant en une grande jalousie de laquelle ne vouloyt faire semblant, oublya les affaires de la maison, sa personne & sa famille, comme celle qui estimoyt avoir perdu le fruit de ses labeurs, qui estoit le grand amour de son mary, pour lequel continuer n'y avoyt peyne qu'elle ne portast volontiers. Mais l'ayant perdue, comme elle voyoyt, fut si negligente de tout le demeurant de la maison que bientoit l'on congneut le dommaige que son absence y faisoit, car son mary d'un costé despendoyt sans ordre, & elle ne tenoyt plus la main au menaige, en forte que la maison fut bien tost rendue si embrouillée que l'on commenceoyt à couper les hauts boys (1) & engager les terres. Quelcun de ses parens qui congnoissoit la maladie, luy remonstra la faulte qu'elle faisoit & que si l'amour de son mary ne luy faisoit aimer le profit de sa maison, que au moins elle eust regard à ses pauvres enfans, la pitié desquelz luy feyt reprendre ses espritz; & essaya par tous moyens de regaigner l'amour de son mary. Et ung jour feyt le guet quant il se levoyt d'auprès d'elle, & se leva pareillement avec son manteau de nuyt, faisoit faire son lit & en disant ses heures attendoit le retour de son mary; & quant il entroyt alloit au devant de luy le baïser, &

(1) Éd. de 1558 : à couper les bois de haulte fustoye.

luy portoit ung bassin & de l'eau pour laver ses mains. Luy estonné de ceste nouvelle façon, luy dist qu'il ne venoyt que du retraits, & que pour cela n'estoyt mestier qu'elle se levast. A quoy elle respondit que combien que ce n'estoit pas grand chose, si estoit il honneste de laver ses mains quant on venoit d'un lieu ord & sale, desirant par là luy faire congnoistre & abhominer sa meschante vie. Mais pour cela il ne s'en corrigeoit point & continua ladicte dame bien ung an ceste façon de faire. Et quant elle veit que ce moien ne luy servoyt de rien, ung jour attendant son mary qui demeuroyt plus qu'il n'avoit de coustume, luy print envye de l'aller chercher. Et tant alla de chambre en chambre qu'elle le trouva couché en une arriere garde robe & endormy avecq la plus layde, orde & sale chamberiere qui fut leans. Et lors se pensa qu'elle lui apprendroit à laisser une si honneste femme pour une si sale & orde, print de la paille & l'aluma au milieu de la chambre; mais quant elle veid que la fumée eust aussi tost tué son mary que esveillé, le tira par le bras, en criant : Au feu ! au feu ! Si le mary fut honteux & marry estant trouvé par une si honneste femme avecq une telle ordure, ce n'estoit pas sans grande occasion. Lors sa femme luy dist : Monsieur, j'ay essayé ung an durant à vous retirer de ceste malheurte par douceur & patience, & vous

monstrer que en lavant le dehors vous deviez nettoier le dedans; mais quant j'ay veu que tout ce que je faisoys estoit de nulle valeur, j'ay mis peyne de me ayder de l'element qui doibt mettre fin à toutes choses, vous asseurant, monsieur, que si ceste cy ne vous courrige, je ne sçay si une seconde fois je vous pourrois retirer du dangier (1) comme j'ay faict. Je vous supplie de penser qu'il n'est plus grand desespoir que l'amour, & si je n'eusse eu Dieu devant les yeus, je n'eusse poinct endure ce que j'ay faict. Le mary bien ayse d'en eschapper à si bon compte, luy promist jamais ne luy donner occasion de se tourmenter pour luy, ce que très voluntiers la dame creut; & du consentement du mary chassa dehors ce qu'il luy desplaisoyt. Et depuis ceste heure là vesquirent ensemble en si grande amityé que mesmes les fautes passées par le bien qui en estoit advenu leur estoit augmentation de contentement.

Je vous supplie, mes dames, si Dieu vous donne de telz mariz, que vous ne vous desesperiez poinct jusques ad ce que vous ayez longuement essayé tous les moiens pour les reduire, car il y a vingt quatre heures au jour, esquelles l'homme peult changer d'opinion; & une femme se doibt tenir plus heu-

(1) Ms. 7576^a : *je ne sçai si à une seconde fois, je vous retirerai comme j'ai fait du danger.*

reuse d'avoir gainné son mary par patience & longue attente, que si la fortune & les parens luy en donnoient ung plus parfait. — Voila, dist Oisille, un exemple qui doit servir à toutes les femmes maryées. — Il prandra cest exemple qui voudra, dist Parlamente, mais quant à moy il ne me seroyt possible d'avoir si longue patience, car combien que en tous estatz patience soyt une belle vertu, j'ay oppinion que en mariage elle ameine enfin inimitié, pour ce que en souffrant injure de son semblable on est contrainct de s'en separer le plus que l'on peult; & de ceste estrangeté là vient ung despris de la faulte du defloyal; & en ce despris, peu à peu l'amour diminue, car d'autant ayme l'on la chose que l'on en estime la valeur. — Mais il y a dangier, dist Ennasuiète, que la femme impatiente trouve ung mary furieux qui luy donnera douleur en lieu de patience. — Et que scauroyt faire ung mary, dist Parlamente, que ce qui a esté racompté en ceste histoire? — Quoy? dist Ennasuiète; battre très bien sa femme, la faire coucher en la couchette, & celle qu'il aymeroyt au grand liét (1). — Je croy, dist Parlamente, que une femme de bien ne seroyt point si marrie d'estre battue par collere que d'estre desprisée pour une qui ne la vault pas; & après avoir porté la peyne de la sepa-

(1) Voir aux éclaircissements, note H.

ration d'une telle amityé, ne sçauroit faire le mary chose dont elle se sceust plus soulcier. Et aussy dit le compte que la peyne qu'elle print à la retirer fut pour l'amour qu'elle avoyt à ses enfans, ce que je croy. — Et trouvez vous grand patience à elle, dist No-merfide, d'aller meître le feu soubz le liêt où son mary dormoyt? — Ouy, dist Longarine; car quant elle veid la fumée elle l'esveilla, & par aventure ce fut où elle feyt plus de faulte, car de telz mariz que ceulx là les cendres en feroient bonnes à faire la buée(1). — Vous estes cruelle, Longarine, ce dist Oisille, mais si n'avez vous pas ainfy vescu avecq le vostre. — Non, dist Longarine, car Dieu mercy ne m'en a pas donné l'occasion, mais de le regretter toute ma vie en lieu de m'en plaindre. — Et si vous eust esté tel, dist No-merfide, qu'eussiez vous fait? — Je l'aymois tant, dist Longarine, que je croy que je l'eusse tué & me fusse tuée, car mourir après telle vengeance m'eust esté chose plus agreable que vivre loyaulment avecq un desloyal. — Ad ce que je voy, dist Hircan, vous n'aymez voz mariz que pour vous. S'ilz vous font selon vostre desir vous les aimez bien, & s'ilz vous font la moindre faulte du monde, ilz ont perdu le labour de leur sepmaine pour ung sabmedy. Par ainfy voulez vous estre maistres-

(1) Édit. de 1558 : à faire la lessive.

ses dont quant à moy j'en suys d'opinion, mais que tous les mariz s'y accordent. — C'est raison, dist Parlamente, que l'homme nous gouverne comme nostre chef, mais non pas qu'il nous abandonne ou traite mal. — Dieu a mis si bon ordre, dist Oisille, tant à l'homme que à la femme, que si l'on n'en abuse je tiens mariage le plus beau & le plus seur estat qui soyt au monde; & suy seure que tous ceulx qui sont icy, quelque myne qu'ilz en facent, en pensent autant. Et d'autant que l'homme se dict plus faige que la femme, il sera plus reprins si la faulte vient de son cousté; mais ayans assez mené ce propos, sçachons à qui Dagoucin donne sa voix? — Je la donne, dist il, à Longarine. — Vous me faictes grand plaisir, dist elle, car j'ay un compte qui est digne de suivre le vostre. Or puisque nous sommes à louer la vertueuse patience des dames, je vous en monstreray une plus louable que celle de qui a esté presentement parlé & de tant plus est elle à estimer qu'elle estoit femme de ville qui de leur coustume ne sont nourryes si vertueusement que les autres.

TRENTÉ HUICTIÈSME NOUVELLE.

Une bourgeoise de Tours pour tant de mauvais traitemens qu'elle avoit receus de son mary, luy rendit tant de biens que quittant sa maitresse (qu'il entretenoit paisiblement) s'en retourna vers sa femme.

EN la ville de Tours y avoyt une bourgeoise belle & honneste⁽¹⁾, laquelle pour ses vertuz estoyt non seulement aymée, mais craincte & estimée de son mary. Si est ce que suyvant la fragilité des hommes qui s'ennuyent de manger bon pain, il fut amoureux d'une mestayere qu'il avoyt. Et souvent s'en partoyt de Tours pour aller visiter sa mestairie où il demeuroit tousjours deux ou trois jours ; & quant il retournoyt à Tours il estoit tousjours si morfondu que sa pauvre femme avoyt assez à faire à le guarir. Et si tost qu'il estoit sain ne failloyt poinct à retourner au lieu où pour le plaisir oblyoyt tous ses maux. Sa femme qui surtout aymoît sa vie & sa santé, le voiant revenir ordinairement en si mauvais estat, s'en alla en la mestairie où elle trouva la jeune femme que son mary aymoyt, à laquelle sans collere, mais d'un très gracieux courage,

(1) Voir aux éclaircissemens, note 1.

dist qu'elle sçavoyt bien que son mary la venoit veoir souvent, mais qu'elle estoit mal contente de ce qu'elle le traictoyt si mal qu'il s'en retournoyt tousjours morfondu en la maison. La pauvre femme, tant pour la reverence de sa dame que pour la force de la verité, ne luy peut nyer le faict du quel elle luy requist pardon. La dame voulut veoir le liét & la chambre où son mary couchoyt, qu'elle trouva si froide & sale & mal en poinct qu'elle en eust pitié. Incontinant envoya querir ung bon liét garny de linceux, mante & courtépoincte(1), selon que son mary l'aymoyt; fait accoustrer & tapisser la chambre, luy donna de la vaisselle honneste pour le servir à boyre & à manger; une pippe de bon vin, des dragées & confitures; & pria la mestayere qu'elle ne lui renvoiaist plus son mary si morfondu. Le mary ne tarda gueres qu'il ne retournaist comme il avoyt accoustumé veoir sa mestayere; & s'esmerveilla fort de trouver son pauvre logis si bien en ordre, & encores plus quant elle luy donna à boyre en une coupe d'argent; & luy demanda dont estoient venuz tous ses biens. La pauvre femme luy dist en pleurant que c'estoyt sa femme qui avoyt eu tant de pitié de son mauvais traictement qu'elle avoyt ainsy meublé sa maison & luy avoyt recommandé sa santé. Luy

(1) Ms. 7576² : *garny de linceuls, matelas, &c.*

voiant la grande bonté de sa femme, que pour tant de mauvais tours qu'il luy avoyt faicts luy rendoyt tant de biens, estimant sa faulte aussy grande que l'honneste tour que sa femme luy avoyt faict. Et après avoir donné argent à sa mestayere, la priant pour l'advenir vouloir vivre en femme de bien, s'en retourna à sa femme à laquelle il confessa la debte; & que sans le moien de ceste grande doulceur & bonté il estoit impossible qu'il eust jamais laissé la vie qu'il menoyt; & depuis vesquirent en bonne paix, laissant entierement la vie passée.

Croyez, mes dames, qu'il y a bien peu de mariz que patience & amour de la femme ne puisse gaingner à la longue, ou ilz sont plus durs qu'une pierre que l'eau foible & molle par longueur de temps vient à caver. Ce dist Parlamente : Voyla une femme sans cueur, sans fiel & sans foie. — Que voulez vous, dist Longarine, elle experimentoit ce que Dieu commande, de faire bien à ceulx qui font mal. — Je pense, dist Hircan, qu'elle estoit amoureuse de quelque cordelier qui luy avoit donné en penitence de faire si bien traicter son mary aux champs, que ce pendant qu'il yroit elle eut le loisir de le bien traicter en la ville. — Or ça, dist Oisille, vous monstrez bien la malice en vostre cueur : d'un bon acte faictes ung mauvais jugement. Mais je croy plus tost qu'elle estoit si mortifiée en

l'amour de Dieu, qu'elle ne se foulcyoit plus que du salut de l'ame de son mary.—Il me semble, dist Simontault, qu'il avoyt plus d'occasion de retourner à sa femme quant il avoyt froid en sa mestairie que quant il y estoit si bien traité.—A ce que je voy, dist Saffredent, vous n'estes pas de l'opinion d'un riche homme de Paris qui n'eust sceu laisser son accoustrement quant il estoit couché avecq sa femme qu'il n'eust esté morfondu; mais quant il alloyt veoir sa chamberiere en la cave, sans bonnet & sans souliers, au fons de l'yver, il ne s'en trouvoyt jamais mal; & si estoit sa femme bien belle & sa chamberiere bien layde.—N'avez vous pas oy dire, dist Geburon, que Dieu ayde tousjours aux folz, aux amoureux & aux yvroignes? Peut estre que cestuy là estoit luy seul tous les trois ensemble.—Par cela voudriez vous conclure, dist Parlamente, que Dieu nuyroit aux sages, aux chastes & aux sobres? Ceulx qui par eulx mesmes se peuvent ayder n'ont poinct besoing d'ayde. Car celluy qui a dist qu'il est venu pour les mallades, & non poinct pour les sains, est venu par la loy de sa misericorde secourir à noz infirmittez, rompant les arrestz de la rigueur de sa justice. Et qui se cuyde saige est fol devant Dieu. Mais pour finer vostre sermon, à qui donnera sa voix Longarine?—Je la donne, dist elle, à Saffredent.—J'espere doncques, dist Saffredent, vous monstrez par exemple que Dieu ne

favorise pas aux amoureux, car nonobstant, mes dames, qu'il ayt esté dict parcydevant que le vice est commun aux femmes & aux hommes, si est ce que l'invention d'une finesse sera trouvée plus promptement & subtilement d'une femme que d'un homme, & je vous en diray un exemple.

TRENTÉ NEUFVIESME NOUVELLE.

Le seigneur de Grignaulx delivra sa maison d'un esprit qui avoit tant tormenté sa femme qu'elle s'en estoit absentée l'espace de deus ans.

U NG seigneur de Grignaulx (1) qui estoit chevalier d'honneur à la Royne de France Anne duchesse de Bretagne, retournant en sa maison dont il avoit esté absent plus de deux ans, trouva sa femme en une autre terre là auprès; & se enquerant de l'occasion, luy dist qu'il revenoit ung esperit en sa maison qui les tormentoit tant que nul n'y povoit demorer. Monsieur de Grignaulx, qui ne croyoit poinct en bourdes, luy dist que quant ce seroit le diable mesmes, qu'il ne le craignoit; & emmena sa femme en sa maison. La nuit feyt allumer forces chandelles pour veoir plus clairement cest esperit. Et après avoir veillé longuement sans rien oyr, s'endormy; mais incontinent fut resveillé par ung grand soufflet qu'on luy donna sur la joue, & ouyt une voix cryant : Brenigne, Brenigne (2), laquelle avoit esté sa grand mere. Lors appella sa femme qui couchoit auprès

(1) Voir aux éclaircissemens, note K.

(2) Éd. de 1558 : *cryant Revigne, Revigne*.

d'eulx pour allumer de la chandelle, parce qu'elles estoient toutes estainctes, mais elle ne s'osa lever. Incontinent sentyt le seigneur de Grignaulx qu'on luy ostoit la couverture de dessus luy; & ouyt ung grand bruiet de tables, tresteaux & escabelles qui tomboient en la chambre, lequel dura jusques au jour. Et fut le seigneur de Grignaulx plus fasché de perdre son repos que de paour de l'esperit, car jamais ne creut que ce fust ung esperit. La nuyt ensuyvant se delibera de prendre cest esperit. Et ung peu après qu'il fut couché feyt semblant de ronfler très fort, & meit la main toute ouverte près son visaige. Ainsy qu'il attendoit cest esperit, sentyt quelque chose approcher de luy, par quoy ronfla plus fort qu'il n'avoit accoustumé. Dont l'esperit s'esprivoia si fort qu'il luy bailla ung grand soufflet. Et tout à l'instant print ledit seigneur de Grignaulx la main de dessus son visaige, criant à sa femme : Je tiens l'esperit. Laquelle incontinent se leva & alluma de la chandelle, & trouverent que c'estoyt la chambriere qui couchoyt en leur chambre, laquelle se mettant à genoulx leur demanda pardon, & leur promist confesser verité, qui estoyt que l'amour qu'elle avoyt longuement portée à ung serviteur de ceans luy avoyt faict entreprendre ce beau mistere pour chasser hors de la maison maistre & maistresse, afin que eulx deux qui en avoient toute la garde, eussent

moien de faire grande chère. Ce qu'ilz faisoient quand ilz estoient tous seulz. Monseigneur de Grignaulx qui estoit homme assez rude, commanda qu'ilz fussent batuz en sorte qu'il leur souvint à jamais de l'esperit; ce qui fut fait, & puis chassés dehors. Et par ce moien fut delivrée la maison du torment des esperitz qui deux ans durant y avoient joué leur rolle.

C'est chose esmerveillable, mes dames, de penser aux effectz de ce puissant dieu Amour qui ostant toute crainte aux femmes, leur aprenne à faire toute peyne aux hommes pour parvenir à leur intention. Mais autant que est vituperable l'intention de la chamberiere, le bon sens du maistre est louable qui sçavoit très bien que l'esperit s'en va & ne retourne plus.—Vrayement, dist Geburon, Amour ne favorisa pas à ceste heure le varlet & la chamberiere; & confesse que le bon sens du maistre luy servyt beaucoup.—Toutesfois, dist Ennasuite, la chamberiere vesquit long temps par sa finesse à son aise.—C'est ung aise bien malheureux, dist Oifille, quant il est fondé sur peché, & prent fin par honte & pugnition.—Il est vray, ma dame, dist Ennasuite, mais beaucoup de gens ont de la douleur & de la peyne pour vivre justement qui n'ont pas le sens d'avoir en leur vie tant de plaisir que ceulx icy.—Si suis je de ceste opinion, dist Oifille, qu'il n'y a nul parfait plaisir si la con-

science n'est en repos. — Comment, dist Simontault, l'Italien veult maintenir que tant plus le peché est grand de tant plus il est plaissant. — Vrayement celluy qui a inventé ce propos, dist Oisille, est luy mesmes vray diable; parquoy laissons le là & sçachons à qui Saffredent donnera sa voix. — A qui? dist il. Il n'y a plus que Parlamente à tenir son ranc, mais quant il y en auroit un cent d'autres je luy donneray tousjours ma voix d'estre celle de qui nous devons aprendre. — Or puisque je suy pour meëtre fin à la journée, dist Parlamente, & que je vous promeiz hier de vous dire l'occasion pourquoy le pere de Rolandine feyt faire le chasteau où il la tint si longtemps prisonniere, je la vois doncques racompter.

QUARANTIESME NOUVELLE.

La seur du comte de Joffebelin après avoir epousé au desceu de son frere un gentil homme qu'il feist tuer, combien qu'il se l'eut souvent soubaité pour beau frere s'il eut esté de mesme maison qu'elle, en grand patience & austerité de vie usa le reste de ses jours en un ermitage.

CE seigneur pere de Rolandine qui s'appelloyt le comte de Joffebelin⁽¹⁾, eut plusieurs seurs, dont les unes furent mariées bien richement, les autres religieuses; & une qui demeura en sa maison sans estre maryée, plus belle sans comparaison que toutes les autres, laquelle aymoît tant son frere que luy n'avoit femme ny enfans qu'il preferast à elle. Auffy fut demandée en mariage de beaucoup de bons lieux, mais de paour de l'esloigner & par trop aymer son argent, n'y voulut jamais entendre; qui fut la cause dont elle passa grande partie de son aage sans estre mariée, vivant très honestement en la maison de son frere, où il y avoit ung jeune & beau gentil homme nourry dès son enfance en la dicte maison, lequel creut en sa croissance tant en

(1) Éd. de 1558 : *Ce seigneur pere de Rolandine eut plusieurs soeurs.* (Voir aux éclaircissemens, note L.)

beaulté & vertu qu'il gouvernoit son maistre tout paisiblement, tellement que quant il mandoyt quelque chose à sa seur estoit tous-jours par cestuy là. Et luy donna tant d'autorité & de privaulté, l'envoyant soir & matin devers sa seur, que à la longue frequentation s'engendra une grande amityé entre eulx. Mais craignant le gentil homme sa vie s'il offensoit son maistre, & la damoiselle son honneur, ne prindrent en leur amityé autre contentement que de la parole jusques ad ce que le seigneur de Josselin (1) dist souvent à sa seur qu'il voudroit qu'il luy eust cousté beaucoup & que ce gentil homme eust esté de maison de mesme elle, car il n'avoit jamais veu homme qu'il aymast tant pour son beau frere que luy. Il luy redist tant de fois ces propos que les ayans debatuz avecq le gentil homme, estimerent que s'ilz se marioient ensemble on leur pardonneroit aisement. Et amour qui croyt voluntiers ce qu'il veult, leur feit entendre qu'il ne leur en pourroit que bien venir; & sur ceste esperance conclurent & perfeirent le mariage sans que personne en sceut rien que ung prestre & quelques femmes.

Et après avoir vescu quelques années au plaisir que homme & femme mariez peuvent prendre ensemble, comme l'un des plus beaux

(1) Éd. de 1558 : *jusques à ce que ce seigneur frere d'elle.*

couples qui fut en la chrestienté & de la plus grande & parfaicte amityé, Fortune ennuyeuse de veoir deux personnes si à leurs ayfes, ne les y voulut sousfrir, mais leur fuscita ung ennemy qui espiant ceste damoiselle apperceut sa grande felicité, ignorant toutesfoys le mariage. Et vint dire au seigneur de Joffebelin que le gentil homme auquel il se fyoit tant alloyt trop souvent en la chambre de sa seur, & aux heures où les hommes ne doivent entrer. Ce qui ne fut creu pour la premiere foys, de la fiance qu'il avoyt à sa seur & au gentil homme. Mais l'autre recharga tant de fois, comme celluy qui aymoist l'honneur de la maison, qu'on y meist ung guet tel que les pauvres gens qui n'y pensoient en nul mal furent surprins : car ung soir que le seigneur de Joffebelin fut adverty que le gentil homme estoit chez sa seur, s'y en alla incontinant, & trouva les deux pauvres aveuglez d'amour couchez ensemble. Dont le despit luy osta la parole, & en ostant son espée courut après le gentil homme pour le tuer. Mais luy qui estoit aisé de sa personne, s'enfuyt tout en chemise, & ne povant eschapper par la porte se gecta par une fenestre dedans ung jardin. La pauvre damoiselle tout en chemise se gecta à genoulx devant son frere & luy dist : Monsieur, faulvez la vie de mon mary, car je l'ay espousé ; & s'il y a offense n'en pugnifiez que moy parce que ce qu'il en a faict a esté à ma

requeste. Le frere oultré de courroux, ne luy respond sinon : Quant il seroyt vostre mary cent mille foys, si le pugnyray je comme ung meschant serviteur qui m'a trompé. En disant cela, se mist à la fenestre & cria tout hault que l'on le tuaist, ce qui fut promptement executé par son commandement & devant les oeilz de luy & de sa seur. Laquelle voyant ce piteux spectacle au quel nulle priere n'avoit sceu remedier, parla à son frere comme une femme hors du sens : Mon frere, je n'ay ne pere ne mere, & suys en tel aage que je me puis marier à ma volonté; j'ay choisy celluy que maintesfoys vous m'avez dict que voudriez que j'eusse espousé. Et pour avoir faict par vostre conseil ce que je puis selon la loy faire sans vous, vous avez faict mourir l'homme du monde que vous avez le mieulx aymé. Or puisque ainsy est que ma priere ne l'a peu garantir de la mort, je vous supplie pour toute l'amityé que vous m'avez jamais porté me faire en ceste mesme heure compaignie de sa mort, comme j'ay esté de toutes ses fortunes. Par ce moien en satisfaisant à votre cruelle & injuste collere, vous mettrez en repos le corps & l'ame de celle qui ne veult ny ne peult vivre sans luy. Le frere nonobstant qu'il fust esmeu jusques à perdre la raison, si eut il tant de pitié de sa seur que sans luy accorder ne nyer sa requeste, la laissa. Et après qu'il eut bien considéré ce qu'il avoit faict & entendu que

le gentil homme. avoyt espousé sa feur, eust bien voulu n'avoir poinct commis ung tel crime. Si est ce que la craincte qu'il eut que sa feur en demandast justice ou vengeance, luy feit faire ung chasteau au meillieu d'une forest, auquel il la meist; & defendit que aucun ne parlaist à elle.

Après quelque temps, pour satisfaire à sa conscience, essaya de la regaingner & luy feyt parler de mariage, mais elle luy manda qu'il luy en avoit donné ung si mauvais desjuner qu'elle ne vouloit plus souper de telle viande; & qu'elle esperoit vivre de telle forte qu'il ne feroit poinct l'homicide du second mary; car à peyne penseroit elle qu'il pardonnast à ung autre d'avoir fait ung si meschant tour à l'homme du monde qu'il aymoyt le mieulx. Et que nonobstant qu'elle fust foible & impuissante pour s'en venger, qu'elle esperoyt en celluy qui estoit vray juge & qui ne laisse mal aucun impugny, avecq l'amour du quel seul elle vouloyt user le demorant de sa vie en son hermitage. Ce qu'elle feyt : car jusques à la mort elle n'en bougea, vivant en telle patience & austerité que après sa mort chacun y couroyt comme à une sainte. Et depuis qu'elle fut trespassee, la maison de son frere alloyt tellement en ruyne que de fix filz qu'il avoyt n'en demeura ung seul & morurent tous fort miserablement; & à la fin l'heritage demoura, comme vous avez oy

en l'autre compte, à sa fille Rolandine laquelle avoyt succédé à la prison faicte pour sa tante.

Je prie à Dieu, mes dames, que cest exemple vous foyt si profitable que nulle de vous ayt envye de foy marier, pour son plaisir, sans le consentement de ceulx à qui on doit porter obeissance; car mariage est ung estat de si longue durée qu'il ne doit estre commencé legierement, ne sans l'opinion de noz meilleurs amys & parens. Encores ne le peult on si bien faire qu'il n'y ayt pour le moins autant de peyne que de plaisir. — En bonne foy, dist Oisille, quant il n'y auroyt poinct de Dieu ne loy pour aprendre les filles à estre faiges, cest exemple est suffisant pour leur donner plus de reverence à leurs parens que de s'adresser à se marier à leur volonté. — Si est ce, ma dame, dist Nomerfide, que qui a ung bon jour en l'an n'est pas toute sa vie malheureux. Elle eut le plaisir de voir & de parler longuement à celluy qu'elle aymoit plus qu'elle mesmes; & puis en eut la joissance par mariage, sans scrupule de conscience. J'estime ce contentement si grand qu'il me semble qu'il passe l'ennuy qu'elle porta. — Vous voulez doncques dire, dist Saffredent, que les femmes ont plus de plaisir de coucher avecq ung mary que de desplaisir de le veoir tuer devant leurs oeilz. — Ce n'est pas mon intention, dist Nomerfide, car je parle-

II.

Y 1

rois contre l'expérience que j'ay des femmes, mais je entends que ung plaisir non accoustumé, comme d'espouser l'homme du monde que l'on ayme le mieulx, doibt estre plus grand que de le perdre par mort qui est chose commune. — Oy, dist Geburon, par mort naturelle, mais ceste cy estoit trop cruelle, car je trouve bien estrange, veu que le seigneur n'estoit son pere ny son mary, mais seulement son frere; & qu'elle estoit en l'aage que les loix permettent aux filles d'eulx marier à leur volonté, comme il osa exercer une telle cruauté. — Je ne le trouve point estrange, dist Hircan, car il ne tua pas sa seur qu'il aymoît tant & sur qui il n'avoit point de justice, mais se print au gentil homme lequel il avoyt nourry comme filz & aymé comme frere; & après l'avoir honoré & enrichi à son service, pourchassa le mariage de sa seur, chose qui en rien ne luy appartenoit. — Aussi, dist Nomerfide, le plaisir n'est pas commun ny accoustumé que une femme de si grande maison espouse ung gentil homme serviteur par amour. Si la mort est estrange le plaisir aussi est nouveau & d'autant plus grand qu'il a pour son contraire l'opinion de tous les sages hommes, & pour son ayde le contentement d'un cueur plain d'amour & le repos de l'ame, veu que Dieu n'y est point offensé. Et quant à la mort que vous dictes cruelle, il me semble que puisqu'elle est ne-

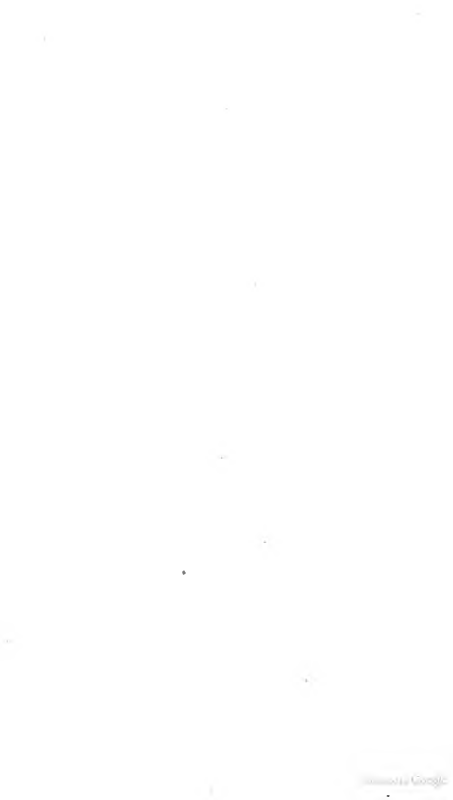
ceſſaire que la plus briefve eſt la meilleure, car on ſçayét bien que ce paſſaige eſt indubitable; mais je tiens heureux ceulx qui ne demeurent poinct longuement aux faulxbourgs, & qui de la felicité qui ſe peut ſeulle nommer en ce monde felicité volent ſouldain à celle qui eſt eternelle. — Qu'appellez vous les faulxbourgs de la mort? diſt Simontault. — Ceulx qui ont beaucoup de tribulations en l'eſperit, reſpondit Nomerſide; ceulx auſſi qui ont eſté longuement malades & qui par extremité de douleur corporelle ou ſpirituelle ſont venuz à deſpriſer la mort & trouver ſon heure trop tardive; je diſ que ceulx là ont paſſé par les faulxbourgs, & vous diront les hoſtelleries où ilz ont plus cryé que repoſé. Ceſte dame ne povoyt faillir de perdre ſon mary par mort, mais elle a eſté exempté par la collere de ſon frere de veoir ſon mary longuement malade ou faſché. Et elle, convertiſſant l'ayſe qu'elle avoyt avecq luy au ſervice de Noſtre Seigneur, ſe povoyt dire bien heureuſe. — Ne faiçtes vous poinct cas de la honte qu'elle receut, diſt Longarine, & de ſa priſon? — J'eſtime, diſt Nomerſide, que la perſonne qui ayme parfaictement d'un amour joinct au commendement de ſon Dieu, ne congnoiſt honte ny deſhonneur, ſinon quant elle default ou diminue de la perfection de ſon amour. Car la gloire de bien aymer ne congnoiſt nulle honte; & quant à la priſon de ſon corps, je

croy que pour la liberté de son cueur qui estoit joincte à Dieu & à son mary, ne la sentoient point, mais estimoit la solitude très grande liberté; car qui ne peut veoir ce qu'il ayme, n'a nul plus grand bien que d'y penser incessamment; & la prison n'est jamais estroicte où la pensée se peut pourmener à son aise.—Il n'est rien plus vray que ce que dist Nomerfide, dist Simontault, mais celuy qui par fureur fait ceste separation, se devoit dire malheureux, car il offensoit Dieu, l'amour & l'honneur.—En bonne foy, dist Geburon, je m'esbahys des différentes amours des femmes, & voy bien que celles qui ont plus d'amour ont plus de vertu, mais celles qui en ont moins, se voulans faindre vertueuses, le dissimulent.—Il est vray, dist Parlamente, que le cueur honneste envers Dieu & les hommes ayme plus fort que celluy qui est vitieux, & ne craint point que l'on voye le fonds de son intention.—J'ay toujours oy dire, dist Simontault, que les hommes ne doivent point estre reprins de pourchasser les femmes, car Dieu a mis au cueur de l'homme l'amour & la hardiesse pour demander, & en celluy de la femme la crainte & la chasteté pour refuser. Si l'homme ayant usé des puissances qui luy sont données a esté puny on luy fait tort.—Mais c'est grand cas, dist Longarine, de l'avoir longuement loué à sa seur; & me semble que ce foyt folie ou

cruaulté à celluy qui garde une fontaine de louer la beaulté de son eue à ung qui languyt de soif en la regardant, & puis le tuer quant il en veult prendre. — Pour vray, dist Parla-
mente, le frere fut occasion d'alumer le feu par si doulfes parolles qu'il ne debvoit poinct estaindre à coups d'espées. — Je m'esbahys, dist Saffredent, pourquoy l'on trouve mauuays que ung simple gentil homme, ne usant d'autre force que de service & non de suppositions, vienne à espouser une femme de grande maison, veu que les saiges philosophes tiennent que le moindre homme de tous vault myeulx que la plus grande & vertueuse femme qui soyt. — Pour ce, dist Dagoucin, que pour entretenir la chose publique en paix l'on ne regarde que les degrez des maisons, les aages des personnes & les ordonnances des loix, sans peser l'amour & les vertuz des hommes, afin de ne confondre poinct la monarchye. Et de là vient que les mariages qui sont faictz entre pareils, & selon le jugement des parens & des hommes, sont bien souvent si differens de cueur, de complexions & de conditions, que en lieu de prendre ung estat pour mener à salut, ilz entrent aux faulxbourgs d'enfer. — Aussi en a l'on bien veu, dist Geburon, qui se sont prins par amour, ayant les cueurs, les conditions & complexions semblables, sans regarder à la difference des maisons & de lignaige, qui n'ont pas laissé de s'en repentir;

car ceste grande amityé indiscrete tourne souvent à jalousie & en fureur.—Il me semble, dist Parlamente, que ne l'une ne l'autre n'est louable, mais que les personnes qui se submettent à la volonté de Dieu ne regardent ny à la gloire ny à l'avarice ny à la volupté, mais pour ung amour vertueuse & du consentement des parens, desirent de vivre en l'estat de mariage, comme Dieu & nature l'ordonnent. Et combien que nul estat n'est sans tribulation, si ay je veu ceulx là vivre sans repentance; & nous ne sommes pas si malheureux en ceste compaignie que nul de tous les mariez ne foyt de ce nombre là. Hircan, Geburon, Simon-tault & Saffredent jurerent qu'ilz s'estoient mariez en pareille intention & que jamais ilz ne s'en estoient repentiz; mais quoy qu'il en fust de la verité celles à qui il touchoit, en furent si contantes que ne povans oyr ung meilleur propos à leur gré, se leverent pour en aller randre graces à Dieu où les religieux estoient prestz à dire Vespres. Le service finy s'en allerent souper non sans plusieurs propos de leurs mariages, qui dura encores tout du long du soir, racomptans les fortunes qu'ilz avoient eues durant le pourchas du mariage de leurs femmes. Mais parce que l'un rompoit la parolle de l'autre, l'on ne peut retenir les comptes tout du long, qui n'eussent esté moins plaisans à escrire que ceulx qu'ilz disoient dans le pré. Ilz y prindrent si grand

plaifir & fe amuferent tant que l'heure de coucher fut plus toft venue qu'ilz ne s'en apperceurent. La dame Oifille departyt la compaignye qui s'alla coucher fi joyeufement que je penfe que ceulx qui eftoient mariez ne dormirent pas plus longtems que les aultres, racomptans leurs amitez paffées & demonftrans la presente. Ainfty fe paffa doucement la nuyét jufques au matin.





CINQUIESME JOURNÉE.

En la cinquiesme journée on devise de la vertu
des filles & femmes qui ont eu leur hon-
neur en plus grande recommandation
que leur plaisir, de celles aussi
qui ont fait le contraire,
& de la simplicité de
quelques autres.

PROLOGUE.

QUANT le matin fut venu, madame Oisille
leur prepara ung desjeuner spirituel d'un
si très bon goust qu'il estoit suffisant pour for-
tifier le corps & l'esperit; où toute la com-
pagnie fut fort attentive en sorte qu'il leur
sembloyt bien jamays n'avoir oy sermon qui
leur proffitast tant. Et quant ilz ouyrent son-
ner le dernier coup de la messe s'alerent exer-
cer à la contemplation des sainctz propos qu'ilz
avoient entenduz. Après la messe oïe & s'estre
ung peu pourmenez, se meirent à table, pro-
mettans la journée presente debvoir estre
aussi belle que nulle des passées. Et Saffredent
leur dist qu'il vouldroit que le pont demorast
encores ung mois à faire, pour le plaisir qu'il

prenoyt à la bonne chere qu'ilz faisoient ; mais l'abbé de ceans y faisoit faire bonne diligence, car ce n'estoit pas sa consolation de vivre entre tant de gens de bien en la presence desquelz n'osoyt faire venir ses pelerines accoustumées. Et quant ilz se furent reposez quelque temps après dîné, retournerent à leur passe temps accoustumé. Après que chacun eut prins son siege au pré, demanderent à Parlamente à qui elle donnoyt sa voix. Il me semble, dist elle, que Saffredent sçaura bien commencer ceste journée, car je luy voys le visaige qui n'a point d'envye de nous faire pleurer. — Vous serez doncq bien cruelles, mes dames, dist Saffredent, si vous n'avez pitié d'un cordelier dont je vous voys compter l'histoire. Et encores que par celles que aucuns d'entre nous ont cy devant faictes des religieux, vous pourriez penser que sont cas advenus aux pauvres damoiselles dont la facilité de l'exécution a faict sans crainte commencer l'entreprinse ; mais affin que vous congnoissiez que l'aveuglement de leur folle concupiscence leur oste toute craincte & prudente consideration, je vous en compteray d'un qui advint en Flandres.

QUARANTE ET UNIESME NOUVELLE.

La nuyt de Noel, une damoysselle se presenta à un cordelier pour estre oye en confession, le quel luy bailla une penitence si estrange que ne la voulant recevoir elle se leva de devant luy sans absolution; dont sa maistresse avertie feit fouetter le cordelier en sa curysine, puis le renvoya lié & garroté à son gardien.

L'ANNÉE que madame Marguerite d'Autriche vint à Cambray de la part de l'Empereur son nepveu, pour traicter la paix entre luy & le Roy très crestien, de la part duquel se trouva sa mere madame Loïse de Savoye; & estoit en la compaignye de ladicte dame Marguerite la comtesse d'Aiguemont qui emporta en ceste compaignye le bruiet d'estre la plus belle de toutes les Flamandes (1). Au retour de ceste grande assemblée, s'en retourna la comtesse d'Aiguemont en sa maison, & le temps des adventz venu, envoya en ung couvent de cordeliers demander ung prescheur suffisant & homme de bien, tant pour prescher que pour confesser elle & toute sa maison. Le gardien sercha le plus cru digne qu'il eut de faire tel office, pour les grands biens

(1) Voir aux éclaircissements, note A.

qu'ilz recevoient de la maison d'Aiguemont & de celle de Fiennes dont elle estoit. Comme ceulx qui sur tous autres religieux desiroient gaingner la bonne estime & amityé des grandes maisons envoyerent ung predicateur le plus apparent de leur couvent; lequel tout le long des adventz fait très bien son debvoir; & avoyt la contesse grand contentement de luy. La nuyct de Noël, que la contesse vouloit recevoir son Createur, feyt venir son confesseur. Et après s'estre confessée en une chapelle bien fermée, afin que la confession fust plus secrette, laissa le lieu à sa dame d'honneur, laquelle après soy estre confessée envoya sa fille passer par les mains de ce bon confesseur. Et après qu'elle eut tout dict ce qu'elle sçavoit, congneut le beau pere quelque chose de son secret, qui luy donna envye & hardiesse de luy bailler une penitence non accoustumée. Et luy dist : Ma fille, voz pechez sont si grandz que pour y satisfaire je vous baille en penitence de porter ma corde sur vostre chair toute nue. La fille qui ne luy vouloyt desobeyr luy dist : Baillez la moy, mon pere, & je ne fauldray de la porter. Ma fille, dist le beau pere, il ne seroyt pas bon de vostre main, il fault que les myennes propres dont vous debvez avoir l'absolution la vous ayt premierement seincte, puis après vous ferez absoulte de tous voz pechez. La fille en pleurant respond qu'elle n'en feroit

rien. Comment, dist le confesseur, estes vous une hereticque qui refusez les penitences selon que Dieu & nostre mere sainte Eglise l'ont ordonné. Je use de la confession, dist la fille, comme l'Eglise le commande & veulx bien recepvoir l'absolution & faire la penitence, mais je ne veulx poinct que vous y mettiez les mains; car en ceste sorte je refuse vostre penitence. Par ainsy, dist le confesseur, ne vous puis je donner l'absolution. La damoiselle se leva de devant luy, ayant la conscience bien troublée, car elle estoit si jeune qu'elle avoit paour d'avoir failli au refus qu'elle avoit fait au beau pere (1). Quant ce vint après la messe, que la contesse d'Aiguemont reçut le *corpus Domini*, la dame d'honneur voulant aller après demanda à sa fille si elle estoit prestre. La fille en pleurant dist qu'elle n'estoit poinct confessée. Et qu'avez vous tant fait avecq ce prescheur, dist la mère? Rien, dist la fille, car refusant la penitence qu'il m'a baillée, m'a refusé aussi l'absolution. La mere s'enquist faigement, & congneut l'estrange façon de penitence que le beau pere vouloit donner à sa fille; & après l'avoir fait confesser à ung aultre, receurent toutes ensemble. Et retour-

(1) Ms. 7576². Le manuscrit que nous suivons portait : *qu'elle avoit paour de faillir au refus qu'elle avoit fait.* — Dans l'édition de 1558 : *qu'elle avoit peur de faillir par le refus qu'elle avoit fait au beau pere.*

née la contesse de l'eglise, la dame d'honneur luy feit la plaincte du prescheur dont elle fut bien marrie & estonnée, veue la bonne opinion qu'elle avoyt de luy. Mais son courroux ne la peult garder qu'elle ne rist bien fort de la nouvelle penitence (1). Si est ce que le rire n'empescha pas aussy qu'elle ne le feit prendre & battre en sa cuisine, où à force de verges il confessa la verité. Et après elle l'envoya piedz & mains liez à son gardien, le priant que une aultre fois il baillast commission à plus gens de bien de prescher la parolle de Dieu.

Regardez, mes dames, si en une maison si honorable ilz n'ont poinct de paour de déclarer leurs follies, qu'ilz peuvent faire aux pauvres lieux où ordinairement ilz vont faire leurs questes, où les occasions leur sont presentées si faciles que c'est miracle quant ils eschappent sans scandalle. Qui me faict vous prier, mes dames, de tourner vostre mauvaïse estime en compassion. Et pensez que celluy qui aveugle les cordeliers n'espargne pas les dames quant il le trouve à propos. — Vrayement, dist Oisille, voyla ung bien meschant cordelier : estre religieux, prestre & predicateur, & user de telle villenye, au jour de Noël, en l'eglise & soubz le manteau de confession, qui sont toutes circonstances qui ag-

(1) Ms. 7576² : *qu'elle n'eut bien envie de rire, vu la nouveleté de la penitence.*

gravent le peché!—Il semble à vous oyr parler, dist Hircan, que les cordeliers doibvent estre anges ou plus faiges que les aultres(1)? Mais vous en avez tant oy d'exemples que vous les debvez penser beaucoup pires; & il me semble que cestuy cy est bien à excuser, se trouvant tout seul de nuyct enfermé avecq une belle fille. — Voyre, dist Oisille, mais c'estoyt la nuyct de Noël. — Et voyla qui augmente son excuse, dist Simontault, car tenant la place de Joseph auprès d'une belle vierge, il voulloyt essayer à faire ung petit enfant pour jouer au vif le mistere de la Nativité. — Vrayement, dist Parlamente, s'il eust pensé à Joseph & à la vierge Marie, il n'eut pas eu la volonté si meschante. Toutesfois c'estoyt ung homme de mauvais vouloir, veu

(1) Au lieu du passage hardi qui commence ainsi : *Il semble à vous oyr, jusque Vrayement, dist Parlamente, s'il eut pensé à Joseph.* — On lit ce qui suit dans l'édition de 1558 : *Comment, dist Hircan, pensez vous que les Cordeliers ne soient pas hommes comme vous, & que principalement cestuy là se sentant si proche de ceste jeune damoiselle, que la chair ne luy donnast pas quelque coup d'esperon.* — Dans l'édition de 1559 de C. Gruget : *Comment, dist Hircan, pensez vous que les Cordeliers ne soient pas hommes comme nous & excusables & prinetpalement cestuy là se sentant seul de nuyct avec une belle fille.* — *Vralment, dist Parlamente, s'il eut pensé à la Nativité de Jesus Christ qui estoit representée en ce jour là il n'eut pas eu la volonte si mechante.* — *Voire mais, dist Saffredent, vous ne dites pas qu'il tendoit à l'Incarnation avant que de venir à la Nativité.*

que pour si peu d'occasion il faisoit une si meschante entreprinse. — Il me semble, dist Oisille, que la contesse en feyt si bonne punition que ses compaignons y povoient prendre exemple. — Mais assavoir mon, dist Nomerfide, si elle fit bien de scandaliser ainfy son prochain; & s'il eut pas myeulx vallu qu'elle luy eust remonstré ses fautes doucement que de divulguer ainfy son prochain. — Je croy, dist Geburon, que ce eust esté bien fait; car il est commandé de corriger notre prochain entre nous & luy avant que le dire à personne ny à l'eglise. Aussi depuis que ung homme est eshonté à grand peyne, jamais se peult il amender, parce que la honte retire autant de gens de peché que la conscience. — Je croy, dist Parlamente, que envers chacun se doit user le conseil de l'Evangille sinon envers ceulx qui la preschent & font le contraire, car il ne fault poinct craindre à scandalizer ceulx qui scandalizent tout le monde. Et me semble que c'est grand merite de les faire congnoistre telz qu'ilz sont, afin que nous ne prenons pas ung doublet pour ung bon rubis. Mais à qui donnera Saffredent sa voix? — Puisque vous le demandez, ce fera à vous mesmes, dist Saffredent, à qui nul d'entendement ne la doit refuser. — Or puisque vous me la donnez, je vous en voys compter une dont je puis servir de tesmoing. Et j'ay toujours oy dire que tant plus la vertu est en ung subject debille & foi-

ble affailly de son très fort & puissant contraire, c'est à l'heure qu'elle est plus louable & se monstre mieulx telle qu'elle est ; car si le fort se defend du fort ce n'est chose esmerveillable , mais si le foible en a victoire, il en a gloire de tout le monde. Pour congnoistre les personnes dont je veulx parler il me semble que je feroys tort à la vertu que j'ay veu cachée soubz ung si pauvre vestement que nul n'en tenoyt compte, si je ne parlois de celle par laquelle ont esté faictz des actes si honnestes qui me contrainct le vous raconter.

QUARANTE DEUXIESME NOUVELLE.

Un jeune prince meit son affection en une fille de la quelle, combien qu'elle fut de bas & pauvre lieu, ne peut jamais obtenir ce qu'il en avoyt esperé quelque poursuite qu'il en feit. Par quoy le prince, connoissant sa vertu & bonnesteté, laissa son entreprise, l'eut toute sa vie en bonne estime, & luy feit de grands biens, la maryant avec un sien serviteur.

EN une des meilleures villes de Touraine demouroyt ung seigneur de grande & bonne maison⁽¹⁾, lequel y avoyt esté nourry. De sa grande jeunesse, des perfections, graces, beaulté & grandes vertuz de ce jeune prince ne vous en diray aultre chose finon que en son temps ne trouva jamays son pareil. Estant en l'aage de quinze ans, il prenoyt plus de plaisir à courir & chasser que non pas regarder les belles dames. Un jour estant en une eglise, regarda une jeune fille laquelle avoyt aultresfois en son enfance esté nourrye au chasteau où il demouroyt. Et après la mort de sa mere, son pere se remaria; par quoy elle se retira en Poictou avecq son frere. Ceste fille qui avoyt nom Françoisse, avoyt une seur ba-

(1) Voir aux éclaircissements, note B.

tarde que son pere aymoît très fort; & la maria en ung sommelier d'eschanſſonnerie de ce jeune prince dont elle tint auſſi grand eſtat que nul de ſa maiſon. Le pere vint à morir & laiſſa pour le partage de Françoisſe ce qu'il tenoyt auprès de ceſte bonne ville, parquoy après qu'il fut mort elle ſe retira où eſtoit ſon bien. Et à cauſe qu'elle eſtoyt à marier & jeune de ſeize ans, ne ſe vouloyt tenir ſeulle en ſa maiſon, mais ſe miſt en penſion chez ſa ſeur la ſommeliere. Le jeune prince voyant ceſte fille aſſez belle pour une claire brune, & d'une grace qui paſſoit celle de ſon eſtat, car elle ſembloyt mieulx gentil femme ou princeſſe que bourgeoiſe, il la regarda longuement. Luy qui jamais encor n'avoit aymé ſentyt en ſon cueur ung plaſir non accouſtumé. Et quant il fut retourné en ſa chambre ſ'enquiſt de celle qu'il avoit vue en l'eglîſe, & recongneut que aultresfois en ſa jeuneſſe eſtoit elle allée au chateau jouer aux poupines avecq ſa ſeur, à laquelle il la feyt recongnoiſtre. Sa ſeur l'envoya querir & luy feit fort bonne chere, la priant de la venir ſouvent veoir. Ce qu'elle faiſoyt quant il y avoit quelques nopces ou aſſemblée, où le jeune prince la voyoit tant volontiers qu'il penſa à l'aymer bien fort. Et pour ce qu'il la congnoiſſoit de bas & pauvre lieu eſpera recouvrer facilement ce qu'il en demandoit. Mais n'ayant moien de parler à elle luy envoya ung gentilhomme de ſa cham-

bre pour faire sa pratique. Auquel elle, qui estoit faige, craignant Dieu, dist qu'elle ne croyoit pas que son maistre qui estoit si beau & honneste prince, se amusast à regarder une chose si layde qu'elle, veu que au chasteau où il demouroit, il en avoit de si belles qu'il ne falloit poinct en chercher par la ville, & qu'elle pensoit qu'il le disoyt de luy mesmes sans le commandement de son maistre. Quant le jeune prince entendit ceste responce, amour qui se attache plus fort où plus il trouve de resistance, luy feit plus chauldement qu'il n'avoit faict poursuivre son entreprinse. Et luy escripvit une lettre, la priant vouloir entierement croire ce que le gentil homme luy disoyt. Elle qui sçavoit très bien lire & escrire leut sa lettre tout du long, à laquelle quelque priere que luy en feist le gentil homme n'y voulut jamais respondre, disant qu'il n'appartenoit pas à si basse personne d'escrire à ung tel prince, mais qu'elle le supplioit ne la penser si sotte qu'elle estimast qu'il eust une telle oppinion d'elle que de luy porter tant d'amityé; & aussy que s'il pensoit à cause de son pauvre estat la cuyder avoir à son plaisir, il se trompoyt, car elle n'avoit le cueur moins honneste que la plus grande princesse de la chrestienté, & n'estimoit trefor au monde au pris de l'honnesteté & de la conscience, le supliant ne la vouloir empescher de toute sa vie garder ce trefor, car pour mourir

elle ne changeroit d'opinion. Le jeune prince ne trouva pas ceste responce à son gré ; toutes-fois l'en ayma il très fort & ne faillyt de faire mettre tousjours son siege à l'eglise où elle alloit à la messe ; & durant le service adressoit tousjours ses oeilz à cest ymaige. Mais quant elle l'apperceut changea de lieu & alla en une autre chapelle, non pour fuyr de le veoir, car elle n'eust pas esté creature raisonnable si elle n'eust pas prins plaisir à le regarder, mais elle craingnoyt estre veue de luy, ne s'estimant digne d'en estre aymée par honneur ou par mariage, ne voulant aussi d'autre part que ce fut par folie & plaisir. Et quant elle veid que en quelque lieu de l'eglise qu'elle se peult mettre, le prince se faisoit dire la messe tout auprès, ne voulut plus aller en ceste eglise là mais alloit tous les jours à la plus esloignée qu'elle povoyt. Et quant quelques nopces alloient au chasteau ne s'y vouloit plus retrouver, combien que la seur du prince l'envoyast querir souvent, s'excusant sur quelque maladie. Le prince voiant qu'il ne povoyt parler à elle, s'ayda de son sommelier & luy promist de grands biens s'il luy aydoit en ceste affaire ; ce que le sommelier s'offrit volontiers tant pour plaire à son maistre que pour le fruiet qu'il en esperoit. Et tous les jours comptoit au prince ce qu'elle disoyt ou faisoit, mais que furtout fuyoit les occasions qui luy estoient possibles de le veoir. Si est ce que la

grande envye qu'il avoyt de parler à elle à son aise luy feit chercher un expedient. C'est que un jour il alla mener ses grandz chevaux, dont il commençoit bien à sçavoir le mestier, en une grande place, de la ville devant la maison de son sommelier où François se demouroit. Et après avoir faict maintes courses & faulx qu'elle povoyt bien veoir, se laissa tumber de son cheval dedans une grand fange si mollement qu'il ne se feyt point de mal, si est ce qu'il se plaignit assez & demanda s'il y avoyt point de logis pour changer ses habillemens. Chacun presentoit sa maison : mais quelcun dist que celle du sommelier estoit la plus prochaine & la plus honnestre ; aussy fut elle choisie sur toutes. Il trouva la chambre bien accoustrée & se despouilla en chemise, car tous ses habillemens estoient souilleez de la fange ; se meist dedans ung liét. Et quand il veid que chacun fut retiré pour aller querir ses habillemens, excepté le gentil homme, appela son hôte & son hostesse & leur demanda où estoit François. Ilz eurent bien à faire à la trouver, car si tost qu'elle avoyt veu ce jeune prince entrer en sa maison s'en estoit allée cacher au plus secret lieu de leans. Toutesfois sa seur la trouva, qui la pria ne craindre point venir parler à ung si honnestre & vertueux prince. Comment, ma seur, dist François, vous que je tiens ma mere, me voudriez vous conseiller d'aller parler à ung jeune seigneur

duquel vous sçavez que je ne puis ignorer la volonté ? Mais sa seur luy feit tant de remonstrances & promesses de ne la laisser seule qu'elle alla avecq elle, portant ung visàge si pàsle & desfaiët qu'elle estoit plus pour engendrer pitié que concupiscence. Le jeune prince quant il la veid près de son liët, il la print par la main qu'elle avoit froide & tremblante, & luy dist : Françoisè, m'estimez vous si mauvais homme, si estrange & cruel que je mange les femmes en les regardant ? Pourquoy avez vous prins une si grande crainte de celluy qui ne cherche que vostre honneur & advantaige ? Vous sçavez que en tous lieux qu'il m'a esté possible, j'ay serché de vous veoir & parler à vous ; ce que je n'ay pu. Et pour me faire plus de despit avez fuy les lieux où j'avois accoustumé de vous veoir à la messe, afin que en tout je n'eusse non plus de contentement de la veue que j'avois de la parole. Mais tout cela ne vous a de rien servy, car je n'ay cessé que je ne soye venu icy par les moïens que vous avez peu veoir ; & me suys mis au hazard de me rompre le col, me laissant tumber volontairement pour avoir le contentement de parler à vous à mon aise. Parquoy je vous prie, Françoisè, puisque j'ay acquis ce loisir icy avecq ung si grand laheur qu'il ne soyt poinët inutile, & que je puisse par ma grande amour gaingner la vostre. Et quant il eut long temps aëtendu sa responce,

& veu qu'elle avoit les larmes aux oeilz, & la veue contre terre, la tirant à luy le plus qu'il luy fust possible, la cuyda embrasser & baïser. Mais elle luy dist : Non Monseigneur, non, ce que vous cherchez ne se peult faire, car combien que je soye ung ver de terre au pris de vous, j'ay mon honneur si cher que j'aymeroyz mieulx mourir que de l'avoir diminué, pour quelque plaisir que ce soyt en ce monde. Et la craincte que j'ay de ceulx qui vous ont veu venir ceans se doubtans de ceste verité, me donne la paour & tremblement que j'ay. Et puis qu'il vous plaist de me faire cest honneur de parler à moy, vous me pardonnerez aussy si je vous respond selon que mon honneur me le commande. Je ne suis point si sotte, Monseigneur, ne si aveuglée que je ne voie & congnoisse bien la beaulté & graces que Dieu a mises en vous; & que je ne tienne la plus heureuse du monde celle qui possedera le corps & l'amour d'un tel prince. Mais de quoy me sert tout cela puis que ce n'est pour moy ne pour femme de ma sorte; & que seulement le desirer seroyt à moy parfaite folie? Quelle raison puis je estimer qui vous faict adresser à moy, sinon que les dames de vostre maison, lesquelles vous aymez si la beaulté & la grace est aymée de vous, sont si vertueuses que vous n'osez leur demander ne esperer avoir d'elles ce que la petitesse de mon estat vous faict esperer

avoir de moy? Et fuis feure que quant de telles perſonnes que moy auriez ce que demandez, ce feroyt ung moïen pour entretenir voſtre maiſtreſſe deux heures davantaige, en luy comptant voz victoires au dommaige des plus foibles. Mais il vous plaira, Monſeigneur, penſer que je ne fuis de ceſte condition. J'ay eſté nourrye en voſtre maiſon, où j'ay aprins que c'eſt d'aymer; mon pere & ma mere ont eſté voz bons ſerviteurs. Parquoy il vous plaira, puisque Dieu ne m'a fait princeſſe pour vous eſpouſer, ne d'eſtat pour eſtre tenue à maiſtreſſe & amye, ne me vouloir mettre en rang des pauvres malheureuſes, vœu que je vous deſire & eſtime celluy des plus heureux princes de la chreſtienté. Et ſi pour voſtre paſſé temps vous voulez des femmes de mon eſtat vous en trouverez aſſez en ceſte ville de plus belles que moy ſans compariſon qui ne vous donneront la peyne de les prier tant. Arreſtez vous doncques à celles à qui vous ferez plaſir en acheptant leur honneur, & ne travaillez plus celle qui vous ayme plus que ſoy meſmes. Car ſ'il falloit que voſtre vie ou la myenne fuſt aujourd'huy demandée de Dieu, je me tiendroys bien heureuſe d'oſſrir la myenne pour ſaulver la voſtre, car ce n'eſt faulte d'amour qui me fait fuyr voſtre preſence, mais c'eſt plus toſt pour en avoir trop à voſtre conſcience & à la myenne : car j'ay mon honneur plus cher que

ma vie. Je demeureray s'il vous plaist, Monseigneur, en vostre bonne grace, & prieray toute ma vie Dieu pour vostre prospérité & santé. Il est bien vray que cest honneur que vous me faictes me fera entre les gens de ma sorte mieulx estimer, car qui est l'homme de mon estat après vous avoir veu que je daignasse regarder? Par ainsy demeurera mon cueur en liberté synon de l'obligation où je veulx à jamais estre de prier Dieu pour vous, car aultre service ne vous puis je jamais faire. Le jeune prince voiant ceste honneste responce, combien qu'elle ne fust selon son desir si ne la povoyt moins estimer qu'elle estoit. Il feyt ce qu'il luy fut possible pour luy faire croire qu'il n'aymeroit jamais femme qu'elle, mais elle estoit si faige que une chose si defraisonnable ne pouoit entrer en son entendement. Et durant ces propos, combien que souvent on dist que ses habillemens estoient venuz du chasteau, avoyt tant de plaisir & d'aïse qu'il feyt dire qu'il dormoyt jusques ad ce que l'heure du souppé fut venue, où il n'osoit faillir à sa mère qui estoit une des plus faiges dames du monde. Ainsy s'en alla le jeune homme de la maison de son sommelier, estimant plus que jamais l'honnesteté de ceste fille. Il en parloyt souvent au gentil homme qui couchoyt en sa chambre lequel pensant que argent faisoit plus que amour luy conseilla de faire offrir à ceste fille quelque hon-

neſte ſomme pour ſe condeſcendre à ſon
vouloir. Le jeune prince, duquel la mere
eſtoyt le treſorier, n'avoit que peu d'argent
pour ſes menuz plaiſirs qu'il print avecq tout
ce qu'il peut emprunſter, & ſe trouva la
ſomme de cinq cens eſcuz qu'il envoya à ceſte
fille par le gentil homme, la priant de vouloir
changer d'opinion. Mais quant elle veid le
preſent diſt au gentil homme : Je vous prie,
diſtes à Monſeigneur que j'ay le cueur ſi bon
& ſi honneſte que s'il falloyt obeyr ad ce
qu'il me commande la beaulté & les graces
qui ſont en luy m'auroient deſja vaincue;
mais là où ilz n'ont eu puiſſance contre mon
honneur tout l'argent du monde n'y en ſçau-
roit avoir, lequel vous luy ramporterez, car
j'ayme mieulx l'honneſte pauvreté que tous
les biens qu'on ſçauroit deſirer. Le gentil
homme voiant ceſte rudéſſe penſa qu'il la fal-
loyt avoir par cruauté; & vint à la menaſſer
de l'auctorité & puiſſance de ſon maiſtre.
Mais elle en riant luy diſt : Faiſtes paour de
luy à celles qui ne le congnoiſſent poinct, car
je ſçay bien qu'il eſt ſi ſaige & ſi vertueux que
telz propos ne viennent de luy; & ſuys ſeure
qu'il vous deſadvouera quant vous les comp-
terez. Mais quant il ſeroit ainſi que vous le
diſtes il n'y a torment ne mort qui me ſceut
faire changer d'opinion; car comme je vous ay
diſt puis qu'amour n'a tourné mon cueur tous
les maulx ne tous les biens que l'on ſçauroit

donner à une personne ne me fçauroient destourner d'un pas du propos où je suis. Ce gentil homme qui avoit promis à son maistre de la luy gagner, luy porta ceste responce avecq ung merveilleux despit & le persuada à poursuyvre par tous moïens possibles, luy disant que ce n'estoit poinct son honneur de n'avoir sceu gaingner une telle femme. Le jeune prince qui ne vouloyt point user d'autres moïens que ceulx que l'honnesteté commande, & craignant aussy que s'il en estoit quelque bruiet & que sa mere le sceut, elle auroyt occasion de s'en courroucer bien fort, n'osoyt rien entreprendre jusques ad ce que son gentil homme luy bailla ung moïen si aisé qu'il pensoyt desja le tenir. Et pour l'executer parleroyt au sommelier lequel delibéré de servir son maistre en quelque façon que ce fut, pria ung jour sa femme & sa belle seur d'aller visiter leurs vendanges en une maison qu'il avoyt auprès de la forest; ce qu'elles luy promirent. Quant le jour fut venu, il le feit sçavoir au jeune prince lequel se delibera d'y aller tout seul avecq ce gentil homme; & feit tenir sa mulle prete secretement pour partir quant il en seroyt heure. Mais Dieu voulut que ce jour là sa mere accoustroit ung cabinet le plus beau du monde; & pour luy ayder avoyt avecq elle tous ses enfans. Et là s'amusa ce jeune prince jusques ad ce que l'heure promise fut passée. Si ne tint il à son

sommelier lequel avoyt mené sa seur en sa maison en croupe derriere luy ; & feit faire la mallade à sa femme en sorte que ainsi qu'ilz estoient à cheval luy vint dire qu'elle n'y sçauroit aller. Et quant il veid que l'heure tardoit que le prince debvoit venir, dist à sa belle seur : Je croy bien que nous povons retourner à la ville. Et qui nous en garde ? dist Françoisse. C'est, ce dist le sommelier, que j'attendoys icy Monseigneur qui m'avoyt promis de venir. Quant sa seur entendit ceste meschanceté, luy dist : Ne l'attendez poinct, mon frere, car je sçay bien que pour aujourd'huy il ne viendra poinct. Le frere la creut & la ramena. Et quant elle fut en la maison, monstra sa colere extreme en disant à son beau frere qu'il estoit le varlet du diable qu'il faisoit plus qu'on ne luy commandoyt. Car elle estoit asseurée que c'estoyt de son invention & du gentil homme, & non du jeune prince duquel il aymoît mieulx gaingner de l'argent en le confortant en ses folies que de faire office de bon serviteur ; mais que puis qu'elle le congnoissoit tel, elle ne demeureroit jamais en sa maison. Et sur ce elle envoia querir son frere pour la mener en son pays & se deslogea incontinent d'avecq sa seur. Le sommelier aiant failly à son entreprinse s'en alla au chasteau pour entendre à quoi il tenoyt que le jeune prince n'estoit venu ; & ne fut gueres là qu'il ne le trouvast sur sa mulle tout seul

avecq le gentil homme en qui il se fyoit & luy demanda : Et puis est elle encores là? Il luy compta tout ce qu'il avoyt faict. Le jeune prince fut bien marry d'avoir failly à sa deliberation qu'il estimoit estre le moien dernier & extreme qu'il povoyt prendre là. Et voiant qu'il n'y avoyt plus de remede la chercha tant qu'il la trouva en une compaignye où elle ne povoyt fuyr, qui se courroucea fort à elle des rigueurs qu'elle luy tenoyt & de ce qu'elle vouloyt laisser la compaignye de son frere; laquelle luy dist qu'elle n'en avoyt jamais trouvé une pire ne plus dangereuse pour elle; & qu'il estoyt bien tenu à son sommelier veu qu'il ne le servoyt seulement du corps & des biens mais aussi de l'ame & de la conscience. Quant le prince congnut qu'il n'y avoyt aultre remede delibera de ne l'en prescher plus & l'eut toute sa vie en bonne estime. Ung serviteur du dict prince voiant l'honnesteté de ceste fille, la voulut espouser, à quoy jamais ne se voulut accorder sans le commandement & congé du jeune prince auquel elle avoyt mis toute son affection; ce qu'elle luy fait entendre. Et par son bon vouloir fut faict le mariage où elle a vescu toute sa vie en bonne reputation. Et luy a fait le jeune prince beaucoup de grans biens (1).

(1) Ms. 7576². Cette phrase manquait dans le manuscrit que nous suivons.

Que dirons nous icy, mes dames? Avons nous le cueur si bas que nous facions noz serviteurs noz maistres, veu que ceste cy n'a sceu estre vaincue ne d'amour ne de torment. Je vous prie que à son exemple nous demorions victorieuses de nous mesmes, car c'est la plus louable victoire que nous puissions avoir. — Je ne voy que ung mal, dist Oisille, que les actes vertueux de ceste fille n'ont esté du temps des historiens, car ceulx qui ont tant loué leur Lucreffe l'eussent laissé au bout de la plume pour escrire bien au long les vertuz de ceste cy. — Pour ce que je les trouve si grandes que je ne les pourrois croire, sans le grand serment que nous avons faict de dire verité, telle que vous la peignez, dist Hircan, car vous avez veu assez de mallades desgoutez de laisser les bonnes & salutaires viandes pour manger les mauvaises & dommageables. Auffy peult estre que ceste fille avoyt quelque gentil homme comme elle qui luy faisoit despriser toute noblesse. Mais Parlamente respondit à ce mot que la vie & la fin de ceste fille monstroient que jamais n'avoyt eu opinion à homme vivant que à celluy qu'elle ay-moit plus que sa vie mais non pas plus que son honneur. — Ostez ceste opinion de vostre fantaisye, dist Saffredent, & entendez d'où est venu ce terme d'honneur quant aux femmes, car peult estre que celles qui en parlent tant ne sçavent pas l'invention de ce nom. Sçachez

que au commencement que la malice n'estoit trop grande entre les hommes, l'amour y estoit si naïve & forte que nulle dissimulation n'y avoit lieu. Et estoit plus loué celluy qui plus parfaictement aymoyt. Mais quant l'avarice & le peché vindrent saisir le cueur & l'honneur, ilz en chasserent dehors Dieu & l'amour; & en leur lieu prindrent amour d'eulx mesmes hypocrisie & fiction. Et voiant les dames nourrir en leur cueur ceste vertu de vraye amour & que le nom d'ypocrisye estoit tant odieux entre les hommes luy donnerent le surnom d'honneur, tellement que celles qui ne poyoient avoir en elles ceste honorable amour disoient que l'honneur le leur desfendoit, & en ont fait une si cruelle loy que mesmes celles qui ayment parfaictement dissimulent estimant vertu estre vice; mais celles qui sont de bon entendement & de sain jugement ne tumbent jamais en telles erreurs, car ilz congnoissent la difference des tenebres & de lumiere; & que leur vray honneur gist à monstrier la pudicité du cueur qui ne doit vivre que d'amour & non point se honorer du vice de dissimulation. — Toutesfois, dist Dagoucin, on dit que l'amour la plus secreete est la plus louable. — Ouy secreete, dist Simon-tault, aux oeilz de ceulx qui en pourroient mal juger, mais claire & congneue au moins aux deux personnes à qui elles touchent — Je l'entendz ainfy, dist Dagoucin, encores vaul-

droit elle mieulx d'estre ignorée d'un costé que entendue d'un tiers & je croy que ceste femme là aymoît d'autant plus fort qu'elle ne le declaroit poinct. — Quoy qu'il y ayt, dist Longarine, il fault estimer la vertu dont la plus grande est à vaincre son cueur. Et voyant les occasions que ceste fille avoyt d'oblier sa conscience & son honneur, & la vertu qu'elle eut de vaincre son cueur & sa volonté & celuy qu'elle aymoît plus qu'elle mesmes, avecq toutes les occasions & moyens qu'elle en avoyt, je dictz qu'elle se povoyt nommer la forte femme. Puis que vous estimez la grandeur de la vertu par la mortification de soy mesmes je dictz que ce seigneur estoit plus louable qu'elle, veu l'amour qu'il luy portoyt, la puissance, occasion & moien qu'il en avoyt ; & toutesfoys ne voulut poinct offenser la reigle de vraie amityé qui esgalle le prince & le pauvre, mais usa des moïens que l'honnesteté permet. — Il y en a beaucoup, dist Hircan, qui n'eussent pas faict ainſy. — De tant plus est il à estimer, dist Longarine, qu'il a vaincu la commune malice des hommes, car qui peut faire mal & ne le faict poinct cestuy là est bien heureux. — A ce propos, dist Geburon, vous me faictes souvenir d'une qui avoyt plus de craincte d'offenser les oeilz des hommes qu'elle n'avoyt Dieu, son honneur ne l'amour. — Or je vous prie, dist Parlemente, que vous nous la comptiez & je vous

donne ma voix. — Il y a, dist Geburon, des personnes qui n'ont poinct de Dieu; ou s'ilz en croient quelcun, l'estiment quelque chose si loing d'eulx qui ne peult veoir ny entendre les mauvaïses oeuvres qu'ilz font; & encores qu'ilz les voient pensent qu'il soyt nonchailant qu'il ne les pugnisse poinct comme ne se soucyant des choses de ça bas. Et de ceste opinion mesmes estoit une damoiselle de laquelle pour l'honneur de la race je changeray le nom, & la nommeray Jambicque (1). Elle disoit souvent que la personne qui n'avoit à faire que de Dieu estoit bien heureuse si au demeurant elle povoyt bien conserver son honneur devant les hommes. Mais vous verrez, mes dames, que sa prudence ne son hypocrisie ne l'a pas garantye que son secret n'ayt esté revellé, comme vous verrez par son histoire où la verité fera dicte tout du long, hors mis les noms des personnes & des lieux qui seront changez.

(1) Éd. de 1558 : & la nommeray Camille.

QUARANTE TROISIÈME NOUVELLE.

Jambicque préférant la gloire du monde à sa conscience se voulut faire devant les hommes autre qu'elle n'estoit ; mais son amy & serviteur, decouvrant son hypocrisie par le moyen d'un petit trait de craye, revela à un chacun la malice qu'elle mettoit si grand peine de cacher.

EN un très beau chasteau demoroit une grande princesse & de grande auctorité ; & avoyt en sa compaignye une damoiselle nommée Jambicque (1) fort audacieuse, de laquelle la maistresse estoit si fort abusée qu'elle ne faisoit rien que par son conseil, l'estimant la plus sage & vertueuse damoiselle qui fut point de son temps. Ceste Jambicque reprouvoyt tant la folle amour que quant elle voyoit quelque gentil homme amoureux de l'une de ses compaignes elle les reprenoit fort aigrement & en faisoit si mauvais rapport à sa maistresse que souvent elle les faisoit tanser ; dont elle estoit beaucoup plus crainte que aymée de toute la compaignye. Et quant à elle jamais ne parloyt à homme sinon tout hault & avecq une grande audace, tellement

(1) Ms. 7576¹ : nommée *Camele*. — Éd. de 1558 : nommée *Camille*. (Voir aux éclaircissements, note C.)

qu'elle avoyt le bruiet d'estre ennemye mortelle de tout amour, combien que le contraire estoit en son cueur (1). Car il y avoyt ung gentil homme au service de sa maistresse dont elle estoit si fort prinse qu'elle n'en povoyt plus porter. Si est ce que l'amour qu'elle avoyt à sa gloire & reputation la faisoit en tout dissimuller son affection. Mais après avoir porté ceste passion bien ung an, ne se voulant souldaiger, comme les aultres qui ayment, par le regard & la parolle, brusloyt si fort en son cueur qu'elle vint chercher le dernier remede. Et pour conclusion advisa qu'il valloyt mieulx (2) satisfaire à son desir & qu'il n'y eust que Dieu seul qui congneut son cueur que de le dire à ung homme qui le povoyt reveler quelque fois.

Après ceste conclusion prinse, ung jour jour qu'elle estoit en la chambre de sa maistresse regardant sur une terrasse, veit pourmener celluy qu'elle aymoît tant; & après l'avoir regardé si longuement que le jour qui se couchoyt en emportoit avec luy la veue, elle appella ung petit paige qu'elle avoyt, & en luy monstrant le gentil homme, luy dist : Voyez vous bien cestuy là qui a ce pourpoint

(1) Ms. 7576². Le manuscrit que nous suivons & l'édition de 1558 portait : *combien qu'elle estoit contraire à son cueur.*

(2) Ms. 7576² : *Et print conclusion qu'il valoit mieus, &c.*

de fatin cramoisy, & ceste robbe fourrée de lous cerviers ? Allez luy dire qu'il y a quelcun de ses amys qui veult parler à luy en la gallerie du jardin de ceans. Et ainſy que le paige y alla, elle paſſa par la garderobbe de ſa maiſtreſſe, & s'en alla en ceste gallerie, ayant mis ſa cornette baſſe & ſon touret de nez. Quant le gentil homme fut arrivé où elle eſtoyt, elle va incontinant fermer les deux portes par où on povoyt venir ſur eulx, & ſans oſter ſon touret de nez, en l'embraiſſant bien fort, luy va dire le plus bas qu'il luy fut poſſible : Il y a long temps, mon amy, que l'amour que je vous porte m'a faiſt deſirer de trouver lieu & occaſion de vous pouvoir veoir; mais la craincte de mon honneur a eſté pour un temps ſi forte, qu'elle m'a contraincte malgré ma volonté de diſſimuller ceste paſſion. Mais en la fin la force d'amour a vaincu la craincte : & par la congnoiſſance que j'ay de voſtre honneſteté, ſi vous me voulez promeſtre de m'aymer & de jamais n'en parler à perſonne, ne vous vouloir enquerir de moy qui je ſuys, je vous aſſureray bien que je vous ſeray loyalle & bonne amye, & que jamais je n'aymeray autre que vous. Mais j'aymerois mieux morir que vous ſceuſſiez qui je ſuys. Le gentil homme luy promiſt ce qu'elle demandoyt, qui la rendit très facile à luy rendre la pareille, c'eſt de ne luy reſuſer choſe qu'il vouliſt prendre. L'heure eſtoyt

de cinq & six en yver, qui entierement luy ostoit la veue d'elle, en touchant ses habillemens, trouva qu'ilz estoient de veloux qui en ce temps là ne se portoit à tous les jours sinon par les femmes de grande maison & d'auctorité. En touchant ce qui estoit deffoubz autant qu'il en povoyt prendre jugement par la main, ne trouva rien qui ne fust en très bon estat, nect & en bon poinct. Si mist peine de luy faire la meilleure chere qu'il luy fust possible. De son costé elle n'en feit moins. Et congneut bien le gentil homme qu'elle estoit mariée.

Elle s'en voulut retourner incontinant de là où elle estoit venue, mais le gentil homme luy dist : J'estime beaucoup le bien que sans merite vous m'avez donné, mais j'estimeray plus celluy que j'auray de vous à ma requeste. Je me tiens si satisfaict d'une telle grace que je vous supplie me dire si je ne doibtz pas esperer encores ung bien semblable ; & en quelle forte il vous plaira que j'en use, car veu que je ne vous puy congnoistre je ne sçay comment le pourchasser. Ne vous soulciez, dist la dame, mais asseurez vous que tous les soirs, avant le souper de ma maistresse, je ne fauldray de vous envoier querir : mais que à l'heure vous soiez sur la terrasse où vous estiez tantost. Je vous manderay seulement qu'il vous souvienne de ce que vous avez promis : par cela entendez vous que je vous attendz en ceste gallerie. Mais si vous oyez parler d'aller

à la viande vous pourrez bien pour ce jour vous retirer ou venir en la chambre de nostre maistresse. Et sur tout je vous prie ne chercher jamais de me congnoistre si vous ne voulez la separation de nostre amitié. La damoiselle & le gentil homme se retirerent tous deux, chacun en leur lieu. Et continuerent longuement ceste vie sans ce qu'il s'apperceut jamais qu'elle estoit dont il entra en une grande fantaisie pensant en luy mesme qui se pouoit estre; car il ne pensoit point qu'il y eut femme au monde qui ne voullut estre vue & aymée. Et se doubta que ce fut quelque maling esperit, ayant oy dire à quelque sot prescheur que qui auroit veu le diable au vifage l'on ne aymeroit jamais (1). En ceste doubte là se delibera de sçavoir qui estoit ceste là qui luy faisoit si bonne chere; & une aultrefois qu'elle le manda porta avecq luy de la craye, dont en l'embrassant luy en feyt une marque sur l'épaule par derriere, sans qu'elle s'en apperceut; & incontinant qu'elle fut partye s'en alla hastivement le gentil homme en la chambre de sa maistresse & se tint auprès de la porte pour regarder le derriere des espauls de celles qui y entroient. Entre aultres veit entrer ceste Jambicque avecq une telle audace qu'il craignoyt de la regarder comme les aultres se

(1) Ms. 7576² : *que qui auroit vu le diable au visage ne l'aimeroit jamais.*

tenant très affeuré que ce ne povoyt elle estre. Mais ainſy qu'elle ſe tournoyt adviſa ſa craye blanche, dont il fut ſi eſtonné qu'à peyne povoyt il croire ce qu'il voyoit. Toutesfoys ayant bien regardé ſa taille qui eſtoit ſemblable à celle qu'il touchoit, les façons de ſon viſage qui au toucher ſe peuvent congnoiſtre, congneut certainement que c'eſtoyt elle; dont il fut très aiſe de veoir que une femme qui jamais n'avoit eu le bruiçt d'avoir ſerviteur, mais avoit tant refusé d'honneſtes gentilz hommes, s'eſtoyt arreſtée à luy ſeul. Amour qui n'eſt jamays en ung eſtat, ne peut endurer qu'il veſquit longuement en ce repos; & le meiſt en telle gloire & eſperance qu'il ſe delibera de faire congnoiſtre ſon amour, penſant que quant elle ſeroyt congneue elle auroyt occaſion d'augmenter. Et ung jour que ceſte grande dame alloyt au jardin, la damoiſelle Jambicque s'en alla pourmener en une aultre allée. Le gentil homme la voiant ſeulle, s'avancea pour l'entretenir, & faingnant ne l'avoir poinçt veue ailleurs, luy diſt : Madamoifelle, il y a long temps que je vous porte une affection ſur mon cueur laquelle pour paour de vous deſplaire ne vous ay oſé reveler; dont je ſuis ſi mal que je ne puis plus porter ceſte peyne ſans morir, car je ne croy pas que jamais homme vous ſceut tant aymer que je faitz. La damoiſelle Jambicque ne le laiſſa pas achever ſon propos, mais luy diſt avecq

une très grande collere : Avez vous jamais oy dire ne veu que j'aye eu amy ne serviteur ? Je suis seure que non & m'esbahys dont vous vient ceste hardiesse de tenir telz propos à une femme de bien comme moy, car vous m'avez assez hantée ceans pour congnoistre que jamais je n'aymeray autre que mon mary ; & pour ce gardez vous de plus continuer ces propos. Le gentil homme voyant une si grande fiction ne se peut tenir de se prendre à rire & de luy dire : Madame, vous ne m'estes pas tousjours si rigoureuse que maintenant ; de quoy vous sert de user envers moy de telle dissimulation ? Ne vault il pas mieulx avoir une amitié parfaite que imparfaite ? Jambicque luy respondit : Je n'ay amityé à vous parfaite ne imparfaite sinon comme aux autres serviteurs de ma maistresse ; mais si vous continuez les propos que vous m'avez tenu je pourray bien avoir telle hayne qu'elle vous nuyra (1). Le gentil homme poursuivy encore son propos & luy dist : Et où est la bonne chere que vous me faites quant je ne vous puy veoir ? Pourquoi m'en privez vous maintenant, que le jour me monstre vostre beaulx accompagnée d'une parfaite & bonne grace ? Jambicque faisant un grand signe de la croix, luy dist : Vous avez perdu vostre entendement, ou vous estes le

(1) Ms. 7576⁷ & éd. de 1558 : *qu'elle vous cuira.*

plus grand menteur du monde, car jamais en ma vie je ne pensay vous avoir faict meilleure ne pire chere que je vous faictz; & vous pry de me dire comme vous l'entendez. Alors le pauvre gentil homme pensant la gaingner davantage, luy alla compter le lieu où il l'avoit veue & la marque de la craie qu'il avoit faicte pour la congnoistre; dont elle fut si outrée de collere qu'elle luy dist qu'il estoit le plus meschant homme, qu'il avoit controuvé contre elle une mensonge si villaine qu'elle mectroyt peyne de l'en faire repentir. Luy qui sçavoit le credit qu'elle avoit envers sa maistresse, la voulut appaiser, mais il ne fut possible : car en le laissant là furieusement, s'en alla là où estoit sa maistresse laquelle laissa là toute la compaignye pour venir entretenir Jambicque qu'elle ayroit comme elle mesmes. Et la trouvant en si grande collere, luy demanda qu'elle avoit : ce que Jambicque ne luy voulut celler, & luy compta tous les propos que le gentil homme luy avoit tenu si mal à l'avantage du pauvre homme, que dès le soir sa maistresse luy manda qu'il eust à se retirer en sa maison tout incontinant, sans parler à personne & qu'il y demorast jusques ad ce qu'il fust mandé. Ce qu'il feyt hastivement pour la craincte qu'il avoit d'avoir pis. Et tant que Jambicque demoura avecq sa maistresse, ne retourna le gentil homme en ceste maison ne oncques puy n'ouyt de nouvelles

de celle qui luy avoyt bien promis qu'il la perdroit de l'heure qu'il la chercheroyt.

Parquoy, mes dames, povez veoir comme celle qui avoyt preferé la gloire du monde à sa conscience a perdu l'un & l'autre, car aujourd'huy est leu aux oeilz d'un chacun ce qu'elle vouloyt cacher à ceulx de son amy : & fuyant la mocquerye d'un est tumbée en la mocquerie de tous. Et si ne peut estre excusée de simplicité, & amour naïve de laquelle chacun doibt avoir pitié, mais accusée doublement d'avoir couvert sa malice du double manteau d'honneur & de gloire & se faire devant Dieu & les hommes aultre qu'elle n'estoyt. Mais celluy qui ne donne poinct sa gloire à aultruy en descouvrant ce manteau luy en a donné double infamyie.—Voyla, dist Oisille, une vilenye inexcusable : car qui peut parler pour celle quant Dieu, l'honneur & mesmes l'amour l'accusent. — Oui, dist Hircan, le plaisir & la folie qui sont deux grands advocatz pour les dames. — Si nous n'avions d'autres advocatz, dist Parlamente, que eulx avecq vous, nostre cause seroyt mal soustenue : mais celles qui sont vaincues en plaisir, ne se doibvent plus nommer femmes mais hommes, desquelz la fureur & la concupiscence augmente leur honneur ; car ung homme qui se venge de son ennemy & le tue pour ung desmentir en est estimé plus gentil compaignon ; aussy est il quant il en ayme une douzaine avecq sa

femme. Mais l'honneur des femmes a autre fondement c'est douceur, patience & chasteté.—Vous parlez des faiges, dist Hircan.— Pour ce, respondit Parlamente, que je n'en veulx point congnoistre d'autres.— S'il n'y avoyt poinct de foles, dist Nomerfide, ceux qui veullent estre creuz de tout le monde auroient bien souvent menty.— Je vous prie, Nomerfide, dist Geburon, que je vous donne ma voix & n'oubliez que vous estes femme pour sçavoir quelques gens estimez veritables difans de leurs folyes.— Puisque la vertu m'y a contrainct & que vous me donnez le ranc j'en diray ce que j'en sçay. Je n'ay oy nul ny nulle de ceans qui se foyt espargné à parler au desavantage des cordeliers; & pour la pitié que j'en ay je suys deliberée par le compte que je vous voys faire d'en dire du bien.

QUARANTE QUATRIESME NOUVELLE.

Pour n'avoir dissimulé la verité le seigneur de Sedan doubla l'aumone à un cordelier qui eut deux pourceaux pour un (1).

EN la maison de Sedan arriva ung cordelier pour demander à madame de Sedan, qui estoit de la maison de Crouy, ung pourceau que tous les ans elle leur donnoyt pour aumosne. Monseigneur de Sedan qui estoit homme saige & parlant plaissamment, feit manger ce beau pere à sa table. Et entre autres propos luy dist pour le meître aux champs : beau pere, vous faictes bien de faire vos questes tandis qu'on ne vous congnoist poinct, car j'ay grand paour que si une fois vostre ypocrisie est descouverte vous n'aurez plus le pain des pauvres enfans acquis par la sueur des peres. Le cordelier ne s'estonna poinct de ces propos, mais luy dist : Monseigneur, nostre religion est si bien fondée que tant que le monde sera monde elle durera, car nostre fondement ne fauldra jamais tant qu'il y aura sur

(1) Cette nouvelle, qui se trouve dans tous les manuscrits, manque dans l'édition de 1558. Claude Gruget, dans l'édition de 1559, y a substitué une autre nouvelle que nous donnons à la fin du volume. (Voir aux éclaircissements, note D.)

la terre homme & femme. Monseigneur de Sedan desirant sçavoir sur quel fondement estoit leur vie assignée, le pria bien fort de luy vouloir dire. Le cordelier, après plusieurs excuses, luy dist : puisqu'il vous plaist me commander de le dire vous le sçauvez : sçachez, monseigneur, que nous sommes fondez sur la follye des femmes; & tant qu'il y aura en ce monde de femme folle ou sotte ne mourrons poinct de faim. Madame de Sedan qui estoit fort colere, oyant ceste parolle se courroucea si fort que si son mary n'y eust esté elle eust faict faire desplaisir au cordelier; & jura bien fermement qu'il n'auroit jà le pourceau qu'elle luy avoit promis; mais monsieur de Sedan voiant qu'il n'avoit poinct dissimulé la verité jura qu'il en auroit deux, & les feit mener en son couvent.

Voilà, mes dames, comme le cordelier estant seur que le bien des dames ne luy pouvoit faillir trouva façon pour ne dissimuller poinct la verité d'avoir la grace & aulmosne des hommes : s'il eut esté flateur & dissimulateur il eut esté plus plaissant aux dames mais non profitable à luy & aux siens. La nouvelle ne fut pas achevée sans faire rire toute la compaignye & principalement ceulx qui congnoissent le seigneur & la dame de Sedan. Et Hircan dist : les cordeliers doncques ne devroyent jamais prescher pour faire les femmes saiges, veu que leur follye leur sert

tant. — Ce dist Parlamente : ilz ne les preschent pas d'estre faiges, mais oy bien pour le cuyder estre, car celles qui sont du tout mondaines & folles ne leur donnent pas de grandes aulmosnes, mais celles qui pour frequenter leur couvent & porter les patenostres marquées de teste de mort & leurs cornettes plus basses que les aultres, cuydent estre les plus faiges sont celles que l'on peult dire folles. Car elles constituent leur salut en la confiance qu'elles ont en la sainteté des iniques que pour ung petit d'apparence elles estiment demy dieux. — Mais qui se garderoyt de croire à eux, dist Ennasuicte, veu qu'ilz sont ordonnez de noz prelatz pour nous prescher l'evangile & pour nous reprendre de noz vices. — Ceulx, dist Parlamente, qui ont congneu leur ypocrisie & qui congnoissent la difference de la doctrine de Dieu & de celle du diable. — Jhesus! dist Ennasuicte, pensez vous bien que ces gens là osassent precher une mauvaise doctrine. — Comment penser, dist Parlamente, mais suys je seure qu'ilz ne croyent riens moins que l'evangille, j'entens les mauvais, car je congnois beaucoup de gens de bien lesquelz preschent purement & simplement l'escripture & vivent de mesmes sans scandale, sans ambition ne convoitise, en chasteté, de pureté non faincte ne contraincte; mais de ceulx là ne sont pas tant les rues pavées que marquées de leurs

contraires : & au fruit congnoist on le bon arbre. — En bonne foy je pensois, dist Ennasuicte, que nous fussions tenuz sur peyne de peché mortel de croire tout ce qu'ilz nous dient en chaire de verité, c'est quant ilz ne parlent que de ce qui est en la sainte Escripiture ou qu'ilz alleguent les expositions des saintz docteurs divinement inspirez. — Quant est de moy, dist Parlamente, je ne puis ignorer qu'il n'y en ayt entre eulx de très mauvaise foy, car je sçay bien que ung d'entre eulx docteur en théologie & principal de leur ordre, voulut persuader (1) à plusieurs de ses freres que l'Evangille n'estoyt non plus croyable que les Commentaires de Cesar, ou autres histoires escriptes par docteurs autentiques ; & depuis l'heure que l'entendis ne vouluz croire en parole de prescheur, si je ne la trouve conforme à celle de Dieu, qui est la vraie touche pour sçavoir les parolles vraies ou menfongeres. — Croiez, dist Oisille, que ceulx qui humblement souvent la lisent ne feront jamais trompez par fictions ny inventions humaines ; car qui a l'esperit remply de verité ne peut recevoir le menfonge. — Si me semble il, dist Simontault, que une simple personne est plus aisée à tromper que une

(1) Ms. 7576² : *car je sçay bien qu'un d'entre eus docteur en theologie nomme Collmant grand prescheur & provincial de leur ordre, voulut persuader, &c.*

autre. — Oy, dist Longarine, si vous estimez fottise estre simplicité. — Je vous dictz, dist Simontault, que une femme bonne, doulce & simple est plus aisée à tromper que une fine & malicieuse. — Je pense, dist Nomerfide, que vous en sçavez quelqu'une trop plaine de telle bonté; parquoy je vous donne ma voix pour la dire. — Puisque vous avez si bien deviné, dist Simontault, je ne fauldray à la vous dire, mais que vous me promectiez de ne pleurer poinct. Ceulx qui disent, mes dames, que vostre malice passe celle des hommes auroyent bien à faire de mettre ung tel exemple en avant que celluy que maintenant je vous voys racompter où non seulement je pretendz vous declarer la très grande malice d'un mary, mais la simplicité & bonté de sa femme.

QUARANTE CINQUIESME NOUVELLE.

A la requeste de sa femme un tapissier bailla les Innocens à sa chambriere de la quelle il estoit amoureux, mais ce fut de telle façon qu'il luy donnoit ce qui appartenoit à sa femme seule, qui estoit si simple qu'elle ne put jamais croire que son mary luy teint un tel tort, combien qu'elle en fut assez avertye par une sienne voisine.

EN la ville de Tours y avoyt ung homme de fort subtil & bon esperit, lequel estoit tapissier de feu Monsieur d'Orleans filz du Roy François premier (1). Et combien que ce tapissier par fortune de maladie fut devenu fourd, si n'avoyt il diminué son entendement, car il n'y avoyt de plus subtil de son mestier, & aux autres choses : vous verrez comment il s'en sçavoyt ayder. Il avoyt espousé une honneste & femme de bien avecq laquelle il vivoit en grande paix & repos. Il craingnoyt fort à luy desplaire ; elle aussi ne chercheoyt qu'à luy obeyr en toutes choses. Mais avecq la bonne amityé qu'il luy portoit estoit si charitable que souvent il donnoyt à ses voisines ce qui appartenoyt à sa femme, combien que ce fut le plus secretement qu'il

(1) Voir aux éclaircissements, note E.

povoit. Ilz avoient en leur maison une chamberiere fort en bon poinct, de laquelle ce tapisfier devint amoureux. Toutesfois craingnant que sa femme ne le sceut, faisoit semblant souvent de la tanter & reprendre, disant que c'estoit la plus paresseuse garce que jamais il avoyt veuz, & qu'il ne s'en esbahissoit pas veu que sa maistresse jamais ne la battoyt. Et ung jour qu'ilz parloient de donner les Innocens, le tapisfier dist à sa femme : Ce seroyt belle aumosne de les donner à ceste paresseuse garce que vous avez, mais il ne faudroyt pas que ce fust de vostre main, car elle est trop foible & vostre cueur trop piteulx; si est ce que si je y voulois emploier la myenne, nous serions mieulx serviz d'elle que nous ne sommes. La pauvre femme qui n'y pensoyt en nul mal, le pria d'en vouloir faire l'exécution, confessant qu'elle n'avoit le cueur ne la force pour la battre (1). Le mary qui accepta volontiers ceste commission, faisant le rigoureux bourreau, feyt achepter des verges des plus fines qu'il peut trouver; & pour monstrier le grand desir qu'il avoyt de ne l'espargner poinct les feyt trapper dedans de la saulmure, en sorte que sa pauvre femme eut plus de pitié de sa chamberiere que de doubte de son mary. Le jour des Innocens venu, le

(1) Ms. 7576^a : *qu'elle n'avoit ni le coeur ni la force de la battre.*

tapissier se leva de bon matin & s'en alla en la chambre haulte où la chamberiere estoit toute seule; & là, luy bailla les Innocens d'autre façon qu'il n'avoit diét à sa femme. La chamberiere se print fort à pleurer, mais rien ne luy vallut. Toutesfois de paour que sa femme y survint, commença à frapper des verges qu'il tenoyt sur le bois du liét tant qu'il les escorcha & rompit; & ainſy rompues les raporta à sa femme luy disant : M'amy, je croy qu'il souviendra des Innocens à vostre chamberiere. Après que le tapissier fut allé hors de la maison la pauvre chamberiere se vint gecter à deux genoulx devant sa maistresse, luy disant que son mary luy avoyt faict le plus grand tort que jamays on feyt à chamberiere. Mais la maistresse cuydant que ce fut à cause des verges qu'elle pensoyt luy avoir esté données ne la laissa pas achever son propos, mais luy dist : Nostre mary a bien faict, car il y a plus d'ung mois que je suis après luy pour l'en prier; & si vous avez eu du mal j'en suis bien ayse, ne vous en prenez que à moy & encores n'en a il pas tant faict qu'il devoyt. La chamberiere voiant que sa maistresse approuvoyt ung tel cas, pensa que ce n'estoit pas ung si grand peché qu'elle cuydoit, veu que celle que l'on estimoit tant femme de bien en estoit l'occasion; & n'en osa plus parler depuis. Mais le maistre voiant que sa femme estoit aussi contente d'estre

trompée que luy de la tromper delibera de la contanter souvent : & gaingna si bien ceste chamberiere qu'elle ne pleuroyt plus pour avoir les Innocens. Il continua ceste vie longuement, sans que sa femme s'en apperceut tant que les grandes neiges vindrent : & tout ainsy que le tapissier avoyt donné les Innocens sur l'herbe en son jardin, il luy en vouloit autant donner sur la neige : & ung matin avant que personne fut esveillé en sa maison, la mena tout en chemise faire le crucifix sur la neige, & en se jouant tous deux à leur bailler de la neige (1) n'oblièrent le jeu des Innocens. Ce que advisa une de leurs voisines qui s'estoit mise à la fenestre qui regardoyt tout droict sur le jardin, pour veoir quel temps il faisoit ; & voiant ceste vilenye fut si courroucée qu'elle se delibera de le dire à sa bonne commere, afin qu'elle ne se laissast plus tromper d'un si mauvais mary, ny servir d'une si meschante garce. Le tapissier après avoir faict ces beaulx tours, regarda à l'entour de luy si personne ne le povoyt veoir ; & advisa sa voisine à sa fenestre dont il fut fort marry. Mais luy qui sçavoyt donner couleur à toute tapisserie, pensa si bien colorer ce faict que sa commere seroyt ausly bien trompée que sa femme. Et si tost qu'il fut

(1) Ms. 7576^a : & en se jouant tous deux à se bailler de la neige l'un à l'autre.

recouché feyt lever sa femme du liēt toute en chemise, & la mena au jardin comme il avoyt mené sa chamberiere; & se joua long temps avecq elle de la neige comme il avoyt faict avecq l'autre, & puis luy bailla des Innocens tout ainſy qu'il avoyt faict à sa chamberiere; & après s'en allerent tous deux coucher. Quant ceste bonne femme alla à la messe, sa voisine & bonne amye ne faillyt de s'y trouver; & du grand zele qu'elle avoyt luy pria ſans luy en vouloir dire davantaige, qu'elle voulsist chasser sa chamberiere, & que c'estoit une très mauvaſe & dangereuſe garſe. Ce qu'elle ne voulut faire ſans ſçavoir pourquoy sa voisine l'avoyt en ſi mauvaſe eſtime; qui à la fin luy compta comme elle l'avoyt veue au matin en ſon jardin avecq ſon mary. La bonne femme ſe print à rire ſi fort en luy diſant : Hé! ma commere, m'amy, c'estoit moy. — Comment, ma commere, elle eſtoit toute en chemise, au matin environ les cinq heures. La bonne femme luy reſpondit : Par ma foy, ma commere, c'estoyt moy. L'autre continuant ſon propos : Ilz ſe bailloient de la neige l'un à l'autre, puis aux tetins, puis en autre lieu auſſy privement qu'il eſtoyt poſſible. La bonne femme luy diſt : Hé! hé! ma commere, c'estoyt moy. — Voire, ma commere, ce diſt l'autre, mais je les ay veu après ſur la neige faire telle choſe qui me ſemble n'eſtre belle ne honneſte. — Ma commere, diſt la

bonne femme, je le vous ay dict & le vous diz encores que c'estoyt moy & non aultre qui ayt faict tout cela que vous me dictes, mais mon bon mary & moy nous jouons ainſy privement. Je vous prie ne vous en scandalifez poinct, car vous ſçavez que nous devons complaire à noz mariz. Ainſy s'en alla la bonne commere plus deſirante d'avoir ung tel mary qu'elle n'estoit à venir demander celluy de ſa bonne commere. Et quant le tapisſier fut retourné à ſa femme luy ſeit tout au long le compte de ſa commere : Or regardez, m'amy, ce reſpondit le tapisſier, ſi vous n'eſtiez femme de bien & de bon entendement longtems a que nous fuſſions ſeparez l'un de l'autre ; mais j'eſpere que Dieu nous conſervera en noſtre bonne amityé à ſa gloire & à noſtre bon contentement. Amen, mon amy, diſt la bonne femme, j'eſpere que de mon couſté vous n'y trouverez jamais faulte.

Il ſeroit bien incredule, mes dames, celluy qui après avoir veu une telle & veritable hiſtoire, ne jugeroit que en vous il y ayt une telle malice que aux hommes. Combien que ſans faire tort à nul pour bien louer à la verité l'homme & la femme, l'on ne peut faillir de dire que le meilleur n'en vault rien. — Ceſt homme là, diſt Parlamente, eſtoit merveilieuſement mauvais, car d'un coſté il trompoyt ſa chamberiere & de l'autre ſa femme. — Vous n'avez doncques pas bien

entendu le compte, dist Hircan, pour ce qu'il est dict qu'il les contenta toutes deux en une matinée, que je trouve ung grand acte de vertu tant au corps que à l'esperit de sçavoir dire & faire chose qui rend deux contraires contens. — Et cela est doublement mauvais, dist Parlamente, de satisfaire à la simplessse de l'une par sa mensonge & à la malice de l'autre par son vice. Mais j'entends que ces pechez là mis devant telz juges qu'ilz vous feront tousjours pardonner. — Si vous asseureray je, dist Hircan, que je ne feray jamais si grande ne si difficile entreprinse, car mais que je vous rende contante je n'auray pas mal employé ma journée. — Si l'amour reciproque, dist Parlamente, ne contente le cueur toute aultre chose ne le peult contanter. — De vray, dist Simontault, je croy qu'il n'y a au monde nulle plus grande peyne que d'aymer & n'estre poinct aymé. — Il faudroyt pour estre aymé, dist Parlamente, s'adresser aux lieux qui aiment. Mais bien souvent celles qui sont les bien aymées & ne veulent aymer sont les plus aymées, & ceulx qui sont le moins aymez aiment plus fort. — Vous me faictes souvenir, dist Oisille, d'un compte que je n'avois pas deliberé de mettre au rang des bons. — Je vous pryé, dist Simontault, que vous nous le diètes. — Et je le feray volontiers, dist Oisille.

QUARANTE SIXIESME NOUVELLE.

De Vale cordelier, conxyé pour dîner en la maison du juge des exempts d'Angoulesme, avisa que sa femme dont il estoit amoureux montoit toute seule en son grainier où la cuydant surprendre, alla apres, mais elle luy donna un si grant coup de pié par le ventre qu'il trebuscha du haut en bas & s'ensuyt hors la ville chez une damoysele qui aymoît si fort les gens de son ordre que par trop sottement croire plus de bien en eux qu'il n'y en a luy commeit la correction de sa fille qu'il preint par force, en lieu de la chatier du peché de pareffe comme il avoit promis à sa mere(1).

EN la ville d'Angoulesme où se tenoyt souvent le conte Charles pere du Roy François, y avoyt ung cordelier nommé De Vale estimé homme sçavant & grand prescheur, en sorte que ung advent il prescha en la ville devant le comte, dont il acquist si grand bruiet que ceulx qui le congnoissoient le convoioient à grand requeste à disner en leur maison. Et entre aultres ung qui estoit

(1) Cette nouvelle, qui est dans tous les manuscrits, manque dans l'édition de 1558. Cl. Gruget, dans l'édition de 1559, l'a remplacée par le récit de propos facétieux attribués au cordelier de Vale, & débités par lui dans ses sermons. (Voir aux éclaircissements, note F.)

juge des exemptz de la conté, lequel avoyt espoufè une belle & honneſte femme dont le cordelier fut tant amoureux qu'il en moroit, mais il n'avoyt la hardieſſe de luy dire dont elle qui s'en apperceut ſe mocquoit très fort. Après qu'il eut faièt pluſieurs contenances de ſa folle intention l'advifa ung jour qu'elle montoit en ſon grenier toute ſeulle, & cuydant la ſurprendre, monta après elle; mais quant elle ouyt le bruièt elle ſe retourna & demanda où il alloyt : Je m'en vois, diſt il, après vous pour vous dire quelque choſe de ſecret. N'y venez poinèt, beau pere, diſt la jugeſſe, car je ne veulx poinèt parler à telles gens que vous en ſecret, & ſi vous montez plus avant en ce degré vous vous en repentirez. Luy qui la voyoit ſeulle ne tint compte de ſes parolles mais ſe haſte de monter. Elle qui eſtoit de bon eſperit, le voyant au hault du degré luy donna ung coup de pied par le ventre, & en luy diſant : Devallez, devallez, Monſieur (1), le geèt du hault en bas; dont le pauvre beau pere fut ſi honteulx qu'il oblia le mal qu'il s'eſtoyt faièt à cheoir, & s'enfouyt le plus toſt qu'il peut hors de la ville, car il penſoyt bien qu'elle ne le celeroyt pas à ſon mary. Ce qu'elle ne fait, ne au conte ne à la conteſſe; par quoy le cordelier ne ſe oſa plus

(1) Ms. 7576³ : *en lui diſant : Monſieur de l'ale, devalés.*

trouver devant eulx. Et pour parfaire sa malice, s'en alla chez une damoiselle qui ayroit les cordeliers sur toutes gens; & après avoir presché ung sermon ou deux devant elle, advisa sa fille qui estoit fort belle; & pour ce qu'elle ne se levoyt poinct au matin pour venir au sermon, la tansoyt souvent devant sa mere qui lui disoit : Mon pere, pleust à Dieu qu'elle eust ung peu tasté des disciplines que entre vous religieux prenez. Le beau pere luy jura que si elle estoit plus si paresseuse qu'il luy en bailleroit, dont la mere le pria bien fort. Au bout d'un jour ou deux, le beau pere entra dans la chambre de la damoiselle, & ne voiant poinct sa fille luy demanda où elle estoit. La damoiselle luy dist : Elle vous crainct si peu qu'elle est encores au liect. Sans faulte, dist le cordelier, c'est une très mauvaise coustume à jeunes filles d'estre paresseuses. Peu de gens font compte du peché de paresse, mais quant à moy je l'estime ung des plus dangereux qui soyt tant pour le corps que pour l'ame : parquoy vous l'en debvez bien chastier, & si vous m'en donnez la charge, je la garderois bien d'estre au liect à l'heure qu'il fault prier Dieu. La pauvre damoiselle, croyant qu'il fust homme de bien, le pria de la vouloir corriger; ce qu'il feit incontinent, & en montant en hault par ung petit degré de bois, trouva la fille toute seule dedans le liect qui dormoyt bien

fort; & toute endormye la print par force. La pauvre fille en s'esveillant ne sçavoyt si c'estoyt homme ou diable; & se print à crier tant qu'il luy fut possible, appellant sa mere à l'ayde; laquelle au bout du degré cryoit au cordelier: N'en ayez poinct de pitié, monsieur, donnez luy encores & chastiez ceste mauvaise garce. Et quant le cordelier eut parachevé sa mauvaise volonté descendit où estoit la damoiselle & luy dit avecq ung visaige tout enflambé: Je croy, mademoiselle, qu'il souviendra à vostre fille de ma discipline. La mere après l'avoir remercié bien fort monta en la chambre où estoit sa fille qui menoyt un tel deuil que debvoit faire une femme de bien à qui ung tel crime estoit advenu. Et quant elle sceut la verité, feyt chercher le cordelier partout, mais il estoit desja bien loing; & oncques puis ne fut trouvé au royaume de France.

Vous voiez, mes dames, quelle feureté il y a à bailler telles charges à ceulx qui ne font pour en bien user. La correction des hommes appartient aux hommes & des femmes aux femmes; car les femmes à corriger les hommes feroient aussi piteuses que les hommes à corriger les femmes feroient cruelz. — Jesus! ma dame, dist Parlamente, que voyla ung villain & meschant cordelier! — Mais dictes plustost, dit Hircan, que c'estoyt une sottie & folle mere qui soubz couleur d'ypocrisie

donnoyt tant de privaulté à ceulx qu'on ne doibt jamais veoir que en l'eglise. — Vrayement, dist Parlamente, je la confesse une des fortes meres qui oncques fut, & si elle eut esté aussi faige que la jugeffe elle luy eust plustost faiët descendre le degré que de monter. Mais que voulez vous, ce diable demi ange est le plus dangereux de tous ; car il se scaïët si bien transfigurer en ange de lumiere que l'on faiët conscience de les soupçonner telz qu'ilz sont ; & me semble, la personne qui n'est poinët soupconneuse doibt estre louée. — Toutesfoys, dist Oifille, l'on doibt soupçonner le mal qui est à eviter, principalement ceulx qui ont charge ; car il vault mieulx soupçonner le mal qui n'est poinët que de tumber par sortement croire en icelluy qui est ; & n'ay jamais veu femme trompée pour estre tardive à croire la parole des hommes, mais oy bien plusieurs, par trop bien promptement adjouster foy à la mensonge ; par quoy je dictz que le mal qui peult advenir ne se peut trop soupçonner ; & ceulx qui ont charge d'hommes, de femmes, de villes & d'estatz ; car encores quelque bon guet que l'on face la meschanceté & les trahisons regnent assez, & le pasteur qui n'est vigilant sera toujours trompé par les finesses du loup. — Si est ce, dist Dagoucin, que la personne soupconneuse ne peult entretenir ung parfaïët amy ; & assez sont separez par ung soupçon. — Seulement

si vous en sçavez quelque exemple, dist Oisille, je vous donne ma voix pour la dire.— J'en sçay ung si veritable, dist Dagoucin, que vous prendrez plaisir à l'ouyr. Je vous diray ce que plus facilement rompt une bonne amityé, mes dames, c'est quant la feureté de l'amityé commence à donner lieu au soupçon. Car ainsy que croire en amy est le plus grand honneur que l'on puisse faire, ausly se doubter de luy est le plus grand deshonneur; car par cela on l'estime autre que l'on ne veult qu'il foyt, qui est cause de rompre beaucoup de bonnes amityez, & randre les amys ennemys, comme vous verrez par le compte que je vous veulx faire.

QUARANTE SEPTIESME NOUVELLE.

Deux gentilz hommes vecurent en si parfaicte amityé qu'exceptée la femme, n'eurent long temps rien à departir jusques à ce que celuy qui estoit maryé, sans occasion donnée preint soupçon sur son compagnon, lequel par despit de ce qu'il estoit à tort soupçonné, se separa de son amityé & ne cessa jamais qu'il ne l'eut fait coqu.

AUPRÈS du pays du Perche y avoit deux gentilz hommes qui dès le temps de leur enfance avoient vescu en si grande & parfaicte amityé que ce n'estoit que ung cuer, que une maison, ung liêt, une table & une bource. Ilz vesquirent long temps continuans ceste parfaicte amityé fans que jamais il y eut entre eulx deux une volonté ou parolle où l'on peut veoir difference de personnes, tant ilz vivoient non seulement comme deux freres mais comme ung homme tout seul. L'un des deux se maria; toutesfoys pour cela ne laissa il à continuer sa bonne amityé & toujours vivre avec son bon compagnon comme il avoyt accoustumé; & quant ilz estoient en quelque logis estroict ne laissoyt à le faire coucher avecq sa femme & luy, il est vray qu'il estoit au millieu. Leurs biens estoient tous en commun, en sorte que pour le mariage

ne cas qui peut advenir ne sceut empeschier ceste parfaicte amityé : mais au bout de quelque temps la felicité de ce monde qui avecq soy porte une mutabilité, ne peut durer en la maison qui estoit trop heureuse, car le mary oubliâ la feureté qu'il avoyt à son amy sans nulle occasion de luy & de sa femme, à laquelle il ne le peut dissimuller & luy en tint quelques fascheux propos; dont elle fut fort estonnée, car il luy avoyt commandé de faire en toutes ses choses hors mys une aussi bonne chere à son compaignon comme à luy, & neanmoins luy defendoit parler à luy si elle n'estoit en grande compaignye. Ce qu'elle feit entendre au compaignon de son mary, lequel ne la creut pas sçachant très bien qu'il n'avoyt pensé de faire chose dont son compaignon deust estre marry; & aussy qu'il avoit accoustumé de ne celler rien, luy dist ce qu'il avoyt entendu le priant de ne luy en celler la verité, car il ne vouldroyt en cela ne autre chose luy donner occasion de rompre l'amityé qu'ilz avoient si longuement entretenue. Le gentil homme marié l'asseura qu'il n'y avoit jamais pensé & que ceulx qui avoient faict ce bruiet là avoient meschamment menty. Son compaignon luy dist : Je sçay bien que la jalousie est une passion aussi importable comme l'amour; & quant vous auriez ceste opinion fusse de moy mesmes, je ne vous en donne point de tort, car vous ne vous en sçauriez

garder : mais d'une chose qui est en vostre puissance auroys je occasion de me plaindre c'est que me voulussiez celer vostre maladie, veu que jamais pensée, passion ne opinion que vous ayez eue ne m'a esté cachée, pareillement de moy si j'estoys amoureux de vostre femme vous ne me le devriez poinct imputer à meschanceré, car c'est ung feu que je ne tiens pas en ma main pour en faire ce qu'il me plaist; mais si je le vous celloy & cherchois de faire congnoistre à vostre femme par demonstrence de mon amityé, je serois le plus meschant compaignon qui oncques fut. De ma part je vous asseure bien que combien qu'elle soyt honneste & femme de bien c'est la personne que je veis oncques, encores qu'elle ne fut vostre, où ma fantaisie se donneroît aussy peu. Mais encores qu'il n'y ait poinct d'occasion, je vous requiers que si en avez le moindre sentiment de soupçon qui puisse estre, que vous le me dictes, à celle fin que je y donne tel ordre que nostre amityé qui a tant duré ne se rompe pour une femme. Car quant je l'aymerois plus que toutes les choses du monde si ne parlerois je jamais à elle pource que je prefere vostre honneur à tout aultre. Son compaignon lui jura par tous les graves sermens qui luy fut possible que jamais n'y avoyt pensé, & le pria de faire en sa maison comme il avoyt accoustumé. L'autre luy respondit : Je le feray,

II.

CC 1

mais je vous prie que après cela si vous avez oppinion de moy & que le me dissimulez ou que le trouvez mauvais, je ne demeureray jamais en vostre compaignye. Au bout de quelque temps qu'ilz vivoient tous deux comme ilz avoient accoustumé le gentil homme maryé rentra en soupçon plus que jamais & commanda à sa femme qu'elle ne luy feit plus le visage qu'elle luy faisoit; ce qu'elle dist au compaignon de son mary, le priant de luy mesmes se vouloir abstenir de parler plus à elle, car elle avoit commandement d'en faire autant de luy. Le gentil homme entendant par la parole d'elle & par quelques contenance qu'il voyoit faire à son compaignon qu'il ne luy avoit pas tenu sa promesse, luy dist en grande collere : Si vous estes jaloux, mon compaignon, c'est chose naturelle, mais après les sermens que vous avez faictz je ne me puis contanter de ce que vous me l'avez tant cellé, car j'ay tousjours pensé qu'il n'y eust entre vostre cuer & le mien ung seul moien ny obstacle; mais à mon très grand regret & qu'il y ayt de ma faulte je voy le contraire, parce que non seulement vous estes bien fort jaloux de vostre femme & de moy, mais le me voulez couvrir afin que vostre maladie dure si longuement qu'elle tourne du tout en hayne; & ainsy que l'amour a esté la plus grande que l'on ayt veu de nostre temps l'inimitié fera la plus mortelle. J'ay

faict ce que j'ay peu pour eviter cest inconvenient, mais puisque vous me soupsonnez si meschant & le contraire de ce que je vous ay tousjours esté, je vous jure & promectz ma foy que je seray tel que vous m'estimez, & ne cesseray jamais jusques ad ce que j'aye eu de vostre femme ce que vous cuydez que j'en pourchasse; & doresnavant gardez vous de moy, car puisque le soupson vous a separé de mon amityé le despit me separera de la vostre. Et combien que son compaignon luy voulut faire croire le contraire si est ce qu'il n'en creut plus rien; & retira sa part de ses meubles & biens qui estoient tous en commun; & furent avecq leurs cueurs aussi separés qu'ilz avoient esté uniz, en sorte que le gentil homme qui n'estoyt poinct marié ne cessa jamais qu'il n'eut faict son compaignon coqu comme il luy avoyt promis.

Et ainsy en puisse il prendre, mes dames, à ceulx qui à tort soupsonnent mal de leurs femmes. Car plusieurs sont causes de les faire telles qu'ilz les soupsonnent parce que une femme de bien est plus tost vaincue par ung desespoir que par tous les plaisirs du monde. Et qui diét que le soupson est amour je luy nye, car combien qu'il en sorte comme la cendre du feu, ainsy le tue il. — Je ne pense poinct, diét Hircan, qu'il soyt ung plus grand desplaisir à homme ou à femme que d'estre soupsonné du contraire de la verité. Et quant

à moy, il n'y a chose qui tant me feist rompre la compaignye de mes amys que ce soupçon là. — Si n'est ce pas excuse raisonnable, dist Oisille, à une femme de foy venger du soupçon de son mary à la honte d'elle mesmes : c'est faict comme celluy qui ne pouvant tuer son ennemi se donna un coup d'espée à travers le corps, ou ne le povant esgratiner se mord les doigtz ; mais elle eust mieulx faict de ne parler jamais à luy pour monstrier à son mary le tort qu'il avoyt de la soupçonner, car le temps les eut tous deux appaizez. — Si estoit ce faict en femme de cueur, dist Ennasuicte, & si beaucoup de femmes faisoient ain sy, leurs mariz ne seroient pas si oultrageux qu'ilz sont. — Quoy qu'il y ayt, dist Longarine, la patience rend enfin la femme victorieuse & la chasteté louable ; & fault que là nous arrestions. — Toutesfoys, dist Ennasuicte, une femme peult bien estre non chaste sans peché. — Comment l'entendez vous, dist Oisille ? — Quant elle en prent ung aultre pour son mary. — Et qui est la sotte, dist Parlamente, qui ne congnoist bien la difference de son mary ou d'un aultre, en quelque habillement que se puisse desguiser. — Il y en a peu & encores, dist Ennasuicte, qui ont esté trompées demourans innocentes & inculpables du peché. — Si vous en sçavez quelqu'une, dist Dagoucin, je vous donne ma voix pour la dire, car je trouve bien estrange

que innocence & peché puissent estre ensemble. — Or escoutez doncques, dist Enna-suiète, si par les comptes precedens, mes dames, vous n'estes assez advertyes qu'il faiët dangereux loger chez soy ceulx qui nous appellent mondains & qui s'estiment estre quelque chose saincte & plus digne que nous, j'en ay voulu encores icy mettre ung exemple, afin que tout ainſy que j'entends quelque compte des faultes où font tombez ceulx qui s'y fient auſſy ſouvent je les vous veulx mettre devant les oeilz pour vous monſtrer qu'ilz ſont non ſeulement hommes plus que les aultres, mais qu'ils ont quelque choſe diabolicque en eulx contre la commune malice des hommes, comme vous orrez par ceſte hiſtoire.

QUARANTE HUICTIESME NOUVELLE.

Le plus viel & malicieux de deux cordeliers logez en une botellerie où l'on faisoit les noces de la fille de leans, voyans derobier la mariée, alla tenir la place du nouveau marié pendant qu'il s'amusoit à danser avec a compagne.

Au pais de Perigort dedans ung villaige, en une hostellerie, fut faicte une nopces d'une fille de ceans, où tous les parens & amis s'esforçerent faire la meilleure chere qu'il estoit possible. Durant le jour des nopces arriverent ceans deux cordeliers, auquelz on donna à soupper en leur chambre, veu que ce n'estoit poinct leur estat d'assister aux nopces. Mais le principal des deux, qui avoyt plus d'auctorité & de malice, pensa, puisque on le separoit de la table, qu'il auroit part au liêt, & qu'il leur joueroyt ung tour de son mestier. Et quant le soir fut venu & que les dances commencerent, le cordelier par une finesse regarda long temps la mariée qu'il trouvoit fort belle & à son gré. Et s'enquerant soigneusement aux chamberieres de la chambre où elle debvoyt coucher, trouva que c'estoit auprès de la fienne; dont il fut fort aise, faisant si bien le guet pour parvenir à son intention qu'il veit desrober de la sale la

mariée que les vielles emmenerent comme ilz ont de coustume. Et pource qu'il estoit de fort bonne heure le marié ne voulut laisser la dance, mais y estoit tant affectionné qu'il sembloit qu'il eut oblyé sa femme; ce que n'avoit pas faict le cordelier, car incontinent qu'il entendit que la mariée fut couchée se despouilla de son habit gris & s'en alla tenir la place de son mary; mais de paour d'y estre trouvé n'y arresta que bien peu; & s'en alla jusques au bout d'une allée où estoit son compaignon qui faisoit le guet pour luy, lequel luy fait signe que le marié dansoit encores. Le cordelier qui n'avoit pas achevé sa meschante concupiscence s'en retourna encores coucher avecq la mariée jusques ad ce que son compaignon luy fait signe qu'il estoit temps de s'en aller. Le marié se vint coucher; & sa femme avoit esté tant tormentée du cordelier qu'elle ne demandoit que le repos, ne se peut tenir de luy dire : Avez vous deliberé de ne dormir jamays & ne faire que me tormenter? Le pauvre mari qui ne faisoit que de venir, fut bien estonné, & luy demanda quel torment il luy avoit faict veu qu'il n'avoit party de la dance. C'est bien dansé, dist la pauvre fille, voicy la troiesme fois que vous estes venu coucher; il me semble que vous feriez mieulx de dormir. Le mary oyant ce propos fut bien fort estonné, & oublia toutes choses pour entendre la verité de ce faict.

Mais quant elle luy eut compté, soupsonna que c'estoient les cordeliers qui estoient logez ceans. Et se leva incontinant & alla en leur chambre qui estoit tout auprès de la sienne. Et quant il ne les trouva point se print à cryer à l'ayde si fort qu'il assembla tous ses amys, lesquels après avoir entendu le faict luy ayderent avecq chandelles, lanternes, & tous les chiens du village à chercher les cordeliers. Et quant ilz ne les trouverent point en leur maison feirent si bonne dilligence qu'ilz les attraperent dedans les vignes. Et là furent traictez comme il leur appartenoit : car après les avoir bien battuz leur coupperent les bras & les jambes, & les laisserent dedans les vignes à la garde de dieu Baccus & Venus dont ilz estoient meilleurs disciples que de saint François.

Ne vous esbahissez point, mes dames, si telles gens separez de nostre commune façon de vivre font des choses que des aventuriers auroient honte de faire. Esmerveillez vous qu'ilz ne font pis quant Dieu retire sa main d'eulx, car l'abit est si loing de faire le moyne que bien souvent par orgueil il le deffaict. Et quant à moy je me arreste à la religion que dict saint Jacques : avoir le cueur envers Dieu pur & net, & se exercer de tout son pouvoir à faire charité à son prochain. — Mon Dieu, dist Oisille, ne ferons nous jamais hors des contes de ces facheux cordeliers ? Ennasuïete

dist : Si les dames, princes & gentilz hommes ne sont poinct espargnez, il me semble que les cordeliers ont grand honneur dont on daigne parler d'eulx; car ilz sont si très inutiles que s'ilz ne font quelque mal digne de memoire on n'en parleroit jamais; & on dict qu'il vault mieulx mal faire que ne faire rien. Et nostre boucquet fera plus beau tant plus il sera remply de differentes choses. — Si vous me voulez promectre, dist Hircan, de ne vous courroucer poinct à moy, je vous en racompteray d'une grande dame si infame que vous excuserez le pauvre cordelier d'avoir prins sa necessité où il l'a peu trouver, veu que celle qui avoyt assez à manger cherchoyt sa friandise trop meschantment. — Puis que nous avons juré de dire la verité, dist Oitille, aussy avons nous de l'escouter. Par quoy vous povez parler en liberté, car les maulx que nous disons des hommes & des femmes ne sont poinct pour la honte particuliere de ceulx dont est faict le compte, mais pour oster l'estime de la confiance des creatures, en monstrant les miseres où ilz sont subjectz, afin que nostre espoir s'arreste & s'appuye à celuy seul qui est parfaict & sans lequel tout homme n'est que imperfection. — Or doncques, dist Hircan, sans craincte je racompteray mon histoire.

QUARANTE NEUFVIESME NOUVELLE.

Quelques gentils hommes françois voyans que le Roy leur maistre estoit fort bien traité d'une comtesse estrangere qu'il aymoient, se bazarderent de parler à elle, & la poursuivirent de sorte qu'ilz eurent l'un après l'autre ce qu'ilz en demandoient, pensant chacun avoir seul le bien où tous les autres avoyent part. Ce qu'estant decouvert par l'un d'entre eux, preindrent tous ensemble complot de se venger d'elle; mais à force de faire bonne mine & ne leur porter pire visage qu'auparavant, rapporterent en leur sein la bonte qu'ilz luy cuydoient faire.

EN la cour du Roy Charles, je ne diray point le quantiesme pour l'honneur de celle dont je veulx parler (1), laquelle je ne veulx nommer par son nom propre, y avoyt une comtesse de fort bonne maison, mais estrangiere. Et pource que toutes choses nouvelles plaissent, ceste dame à sa venue tant pour la nouveauté de son habillement que pour la richesse dont il estoit plain, estoit regardée de chacun; & combien qu'elle ne fut des plus belles, si avoyt elle une grace avecq une audace tant bonne qu'il n'estoyt

(1) Voir aux éclaircissements, note G.

possible de plus, la parolle & la gravité de mesme (1), de sorte qu'il n'y avoyt nul qui n'eut craincte à l'aborder, sinon le Roy qui l'ayma très fort. Et pour parler à elle plus priveement donna quelque commission au conte son mary, en laquelle il demeura longuement; & durant ce temps le Roy feit grand chere avecq sa femme. Plusieurs gentilz hommes du Roy qui congurent que leur maistre en estoit bien traicté, prindrent hardiesse de parler à elle; & entre autres ung nommé Astillon qui estoit fort audacieux & homme de bonne grace. Au commencement elle luy tint une si grande gravité, le menassant de le dire au Roy son maistre qu'il en cuyda avoir paour. Mais luy qui n'avoyt point accoustumé de craindre les menasses d'un bien hardy capitaine, s'asseura des siennes; & il la poursuivy de si près qu'elle luy accorda de parler à luy seule, luy enseignant la maniere comme il devoit venir en sa chambre. A quoy il ne faillyt; & afin que le Roy n'en eut nul soupçon luy demanda congé d'aller en quelque voiage. Et s'en partit de là court, mais la premiere journée laissa tout son train, & s'en revint de nuit recepvoir les promesses que la contesse luy avoyt faictes; ce qu'elle luy tint, dont il demeura si satisfait qu'il fut

(1) Éd. de 1558. Le manuscrit que nous suivons portait : *la parole & la craincte de sorte, &c.*

content de demeurer cinq ou six jours enfermé en une garderobbe sans faillyr dehors; & là ne vivoyt que de restaurans. Durant les huit jours qu'il estoit caché vint un de ses compaignons faire l'amour à la contesse lequel avoyt nom Durassier. Elle tint telz termes à ce serviteur qu'elle avoyt faict au premier : au commencement en rudes & audacieux propos qui tous les jours s'adoucissoient; & quant c'estoyt le jour qu'elle donnoit congé au premier prisonnier elle meettoit ung serviteur en sa place. Et durant qu'il y estoit ung autre sien compaignon nommé Valnebon feyt pareille office que les deux premiers; & après eulx en vindrent deux ou trois aultres qui avoyent part à la doulse prison.

Ceste vie dura assez longuement, & conduicte si finement que les ungs ne sçavoient riens des aultres. Et combien qu'ilz entendissent assez l'amour que chacun luy portoyt, si n'y avoyt il nul qui ne pensast en avoir eu seul ce qu'il en demandoit : & se mocquoit chacun de son compaignon qu'il pensoit avoir failly à ung si grand bien. Ung jour que les gentils hommes dessus nommez estoient en ung banquet où ilz faisoient fort grand chere, ilz commencerent à parler de leurs fortunes & prisons qu'ilz avoient eues durant les guerres. Mais Valnebon à qui il faisoit mal de celer si longuement une si bonne fortune que celle qu'il avoyt eue, va dire à ses compaignons :

Je ne sçay quelles prisons vous avez eu, mais quant à moy pour l'amour d'une où j'ay esté je diray toute ma vie louange & bien des autres; car je pense qu'il n'y a plaisir en ce monde qui approche de celluy que l'on a d'estre prisonnier. Astillon qui avoyt esté le premier prisonnier, se doubta de la prison qu'il vouloit dire & luy respondit : Valnebon, soubz quel geolier ou geoliere avez vous esté si bien traité que vous ayez tant vostre prison ? Valnebon luy dist : Quel que soyt le geolier, la prison m'a esté si agreable que j'eusse bien voulu qu'elle eut duré plus longuement, car je ne fuz jamais mieulx traité ne plus contant. Durassier qui estoit homme peu parlant, congnoissant très bien que l'on se debatoyt de la prison où il avoyt part comme les autres, dist à Valnebon : De quelles viandes estiez vous nourry en ceste prison dont vous vous louez si fort ? — De quelles viandes, dist Valnebon, le Roy n'en a poinct de meilleures ne plus norrissantes. — Mais encores fault il que je sçache, dist Durassier, si celluy qui vous tenoyt prisonnier vous faisoit bien gaingner vostre pain. Valnebon qui se doubta d'estre entendu ne se peut tenir de jurer : Ha vertu Dieu, auroys je bien des compaignons où je pense estre tout seul ? Astillon voiant ce différent où il avoyt part comme les autres, dist en riant : Nous sommes tous à ung maistre compaignons

& amys dès nostre jeunesse ; parquoy si nous sommes compaignons d'une bonne fortune, nous avons occasion d'en rire. Mais pour sçavoir si ce que je pense est vray je vous prie que je vous interroge & que vous tous me confessiez la verité, car s'il est advenu ainſy de nous comme je pense ce seroyt une adventure auſſi plaiſante que l'on ſçauroit trouver en mil lieues (1). Ilz jurerent tous dire verité s'il eſtoit ainſi qu'ilz ne la peuſſent denyer (2). Je vous diray ma fortune & vous me respondrez ouy ou nenny, ſi la voſtre eſt pareille. Ilz ſe accorderent tous & alors il diſt : Je demanday congé au Roy d'aller en quelque voiage. Ilz respondirent : Et nous auſſy. Quant je fuz à deux lieues de la court, je laiſſay tout mon train & m'alay rendre priſonnier. Ilz respondirent : Nous en fiſmes autant. Je demouray, diſt Aſtillon, ſept ou huit jours, & couchay en une garde-robbe où l'on ne me fit manger que reſtaurans & les meilleures viandes que je mangeay jamais ; & au bout de huit jours ceulx qui me tenoient me laiſſerent aller beaucoup plus foible que je n'eſtoys arrivé. Ilz jurerent tous que ainſy leur eſtoit advenu. Ma priſon, diſt Aſtillon, commença tel jour & fina tel jour.

(1) Ms. 7576² : *que l'on en ſauroit trouver en nul livre.*

(2) Var. en correction du Ms. 7576² : *s'il eſtoit ainſi qu'il la put deviner.*

La myenne, dist Duraslier, commença le propre jour que la vostre fina; & dura jusques à ung tel jour. Valnebon, qui perdoit patience, commença à jurer & dire : Par le sang Dieu, ad ce que je voy, je suis le tiers qui pensois estre le premier & le seul, car je y entray tel jour & en faillis tel jour. Les aultres trois qui estoient à la table jurèrent qu'ilz avoient bien gardé ce rang. Or puisque ainſy est, dist Astillon, je diray l'estat de nostre geoliere : elle est mariée & son mary est bien loing. — C'est ceste là propre, respondirent ilz tous. Or pour nous mettre hors de peyne, dist Astillon, moy qui suys le premier en roolle, la nommeray aussy le premier, c'est madame la contesse qui estoit si audacieuse que en gaingnant son amitié je pensois avoir gaingné Cesar. — Que à tous les diables soyt la villaine qui nous a faict d'une chose tant travailler, & nous reputer si heureux de l'avoir acquise. Il ne fut oncques une telle meschante, car quant elle en tenoit ung en cache, elle practiquoit l'autre pour n'estre jamais sans passetemps; & aymerois je mieulx estre mort qu'elle demorast sans pugnition. Ilz demanderent chacun qu'il leur sembloit qu'elle debvoit avoir, & qu'ilz estoient tous prestz de la luy donner. Il me semble, dist il, que nous le debyons dire au Roy nostre maistre, lequel en faict ung cas comme d'une deesse. — Nous ne ferons point

ainfy, dist Aftillon, nous avons assez de moien pour nous venger d'elle, fans y appeller nostre maistre. Trouvons nous demain quant elle ira à la messe; & que chacun de nous porte une chaine de fer au col; & quant elle entrera en l'eglise nous la saluerons comme il appartient.

Ce conseil fut trouvé très bon de toute la compaignye; & feirent provision de chacun une chaine de fer. Le matin venu, tous habillez de noir, leurs chefnes de fer tournées à l'entour de leur col, en façon de collier, vindrent trouver la contesse qui alloyt à l'eglise. Et si tost qu'elle les veid ainsy habillez se print à rire & leur dist : Où vont ces gens si douloureux? — Madame, dist Aftillon, nous vous venons accompagner comme pauvres esclaves prisonniers qui sont tenuz à vous faire service. La contesse faisant semblant de n'y entendre rien, leur dist : Vous n'estes poinct mes prisonniers, ne je n'entendz poinct que vous ayez occasion de me faire service plus que les autres. Valnebon s'advencca & luy dist : Si nous avons mangé de vostre pain si longuement nous ferions bien ingratz si nous ne vous faisons service. Elle feit si bonne mine de n'y rien entendre qu'elle cuydoit par ceste gravité les estonner. Mais ilz pourfuyvoient si bien leurs propos qu'elle entendit que la chose estoit descouverte. Parquoy trouva inconti-

nant moien de les tromper, car elle qui avoyt perdu l'honneur & la conscience ne voulut poinct recepvoyr la honte qu'ilz luy cuydoient faire; mais comme elle qui preferoit son plaisir à tout l'honneur du monde ne leur en feyt pire visage, ny n'en changea de contenance, dont ilz furent tant estonnez qu'ilz rapporterent en leur sein la honte qu'ilz luy avoient voulu faire.

Si vous ne trouvez, mes dames, ce compte digne de faire congnoistre les femmes aussi mauvaises que les hommes, j'en chercheray d'autres pour vous compter⁽¹⁾; toutesfoys il me semble que cestuy la suffise pour vous monstrier que une femme qui a perdu la honte est cent foys plus hardye à faire mal que n'est ung homme. Il n'y eut femme en la compaignye, oiant racompter ceste histoire, qui ne fist tant de signes de croix qu'il sembloyt qu'elles voyoyent tous les diables d'enfer devant leurs oeilz. Mais Oisille leur dist : Mes dames, humilions nous quant nous oyons cest horrible cas, d'autant que la personne delaissée de Dieu se rend pareille à celluy avecq lequel elle est joincte; car puisque ceulx qui adherent à Dieu ont son esperit avecq eulx, aussi sont ceulx qui adherent à son contraire; & n'est rien si bestial que la personne destituée de l'esperit de Dieu. Quoy

(1) Ms. 7576² : *pour vous contanter.*

que ayt faict ceste pauvre dame, dist Enna-
suiète, si ne sçauroyz je louer ceulx qui se
ventent de leur prison. — J'ay opinion, dist
Longarine, que la peyne n'est moindre à ung
homme de celler sa bonne fortune que de la
pourchasser, car il n'y a veneur qui ne prenne
plaisir à corner sa prise, ny amoureux d'avoir
la gloire de sa victoire. — Voilà une opinion,
dist Simontault, que devant tous les inquisi-
teurs de la foy je soustiendray hereticque, car
il y a plus d'hommes secretz que de femmes;
& sçay bien que l'on en trouveroyt qui ayme-
roient mieulx n'en avoir bonne chere que s'il
falloyt que creature du monde l'entendist. Et
por ce a l'Eglise comme bonne mere ordonné
les prestres confesseurs & non pas les fem-
mes, parce qu'elles ne peuvent rien celler.
— Ce n'est pas pour ceste occasion, dist Oi-
sille, mais c'est parce que les femmes sont
tant ennemyes du vice qu'elles ne donne-
roient pas si facilement absolution que les
hommes, & seroient trop austeres en leurs
penitences. — Si elles l'estoient autant, dist
Dagoucin, qu'elles sont en leurs responce
elles feroient desesperer plus de pecheurs
qu'elles n'en attireroient à salut; parquoy
l'Eglise en toute sorte y a bien pourveu.
Mais si ne veulx je pas pour cela excuser les
gentilz hommes qui se vanterent ainisy de
leur prison, car jamais homme n'eut honneur
à dire mal des femmes. — Puis que le faict

estoit commun, dist Hircan, il me semble qu'ilz faisoient bien de se consoler les ungs aux aultres. — Mais, dist Geburon, ilz ne la devoient jamais confesser pour leur honneur mesmes. Car les livres de la Table ronde nous apprennent que ce n'est poinct honneur à ung bon chevalier d'en abattre ung qui ne vault rien. — Je m'esbahys, dist Longarine, que ceste pauvre femme ne moroit de honte devant ses prisonniers. — Celles qui l'ont perdue, dist Oisille, à grand peyne la peuvent elles jamais reprendre sinon celle que fort amour a faict oblier. De telles en ay je veu beaucoup revenir. — Je croy, dist Hircan, que vous en avez veu revenir celles qui y sont allées, car forte amour qui est en une femme est malaisée à trouver. — Je ne suys pas de vostre opinion, dist Longarine, car je croy qu'il y en a qui ont aymé jusques à la mort. — J'ay tant d'envye d'oyr ceste nouvelle, dist Hircan, que je vous donne ma voix pour congnoistre aux femmes l'amour que je n'ay jamais estimé y estre. — Or mais que vous l'oyez, dist Longarine, vous le croyrez, & qu'il n'est nulle plus forte passion que celle d'amour. Mais tout ainsy qu'elle faict entreprendre choses quasi impossibles pour acquérir quelque contentement en ceste vie, aussy mene elle plus que autre passion à desespoir celluy ou celle qui pert l'esperance de son desir, comme vous verrez par ceste histoire.

CINQUANTIESME NOUVELLE.

Messire Jean Pierre poursuivit longuement en vain une fiemme voisine de la quelle il estoit fort feru. Et pour en divertir sa fantayzie s'esloingna quelques jours de sa veue, qui luy causa une melen-colie si grande que les medecins luy ordonnerent la saignée. La dame qui sçavoit d'ond procedoit son mal, cuydant sauver sa vie avança sa mort luy accordant ce que tousjours luy avoit refusé; puis considerant qu'elle estoit cause de la perte d'un si parfait amy, par un coup d'épée se feit compagne de sa fortune.

EN la ville de Cremonne n'y a pas longtemps (1) qu'il y avoyt ung gentil homme nommé messire Jehan Piltré, lequel avoyt aymé longuement une dame qui demoroit près de sa maison; mais pour pourchatz qu'il sceut faire ne poyoit avoir d'elle la responce qu'il desiroit, combien qu'elle l'aymoit de tout son cueur. Dont le pauvre gentil homme fut si ennuyé & faché qu'il se retira en son logis, deliberé de ne poursuyvre plus en vain le bien dont la poursuicte consumoit sa vie. Et pour en cuyder divertir sa fantaisie fut quelques jours sans la veoir; dont il tomba en

(1) Ms. 7576² : il n'y a pas encores un an.

telle tristesse que l'on mesconnoissoit son visage. Ses parens firent venir les medecins, qui voyans que le visage luy devenoit jaune estimerent que c'estoyt une oppilation de foye, & luy ordonnerent la seignée. Ceste dame qui avoit tant faict la rigoureuse, sachant très bien que la maladie ne luy venoyt que par son refus, envoya devers luy une vieille en qui elle se fyoit, & luy manda que puis qu'elle congnoissoyt que son amour estoit veritable & non faimée, elle estoit deliberée de tout luy accorder ce que si long temps luy avoyt refusé. Elle avoyt trouvé moien de saillir de son logis en ung lieu où privement il la pouvoit veoir. Le gentil homme qui au matin avoyt esté seigné au bras, se trouva par ceste parole mieulx guery qu'il ne faisoit par medecine ne seignée qu'il sceut prendre, luy manda qu'il n'y auroit point de faulte qu'il ne se trouva à l'heure qu'elle luy mandoyt; & qu'elle avoyt faict ung miracle evident, car par une seule parole elle avoyt guery ung homme d'une maladie où tous les medecins ne pouvoient trouver remede. Le soir venu qu'il avoit tant desiré, s'en alla le gentil homme au lieu qui luy avoyt esté ordonné, avecq ung si extreme contentement qu'il falloyt que bien tost il print fin, ne povant augmenter. Et ne demeura gueres après qu'il fut arrivé que celle qu'il aymoit plus que son ame le vint trouver. H

ne s'amusa pas à luy faire grande harangue, car le feu qui le brusloit le faisoit hastivement pourchasser ce que à peyne povoyt il croire avoir en sa puissance. Et plus yvre d'amour & de plaisir qu'il ne luy estoit besoing, cuydant sercher par ung cousté le remede de sa vie, se donnoyt par ung aultre l'avancement de sa mort; car ayant pour s'amyé mys en obly soy mesmes, ne s'apperceut pas de son bras qui se desbanda : & la playe nouvelle qui se vint à ouvrir rendit tant de sang que le pauvre gentil homme en estoit tout baigné. Mais estimant que sa lasseté venoyt à cause de ses excès, s'en cuyda retourner à son logis. Lors amour qui les avoyt trop unys ensemble, feyt en sorte que en departant d'avecq s'amyé son ame departyt de son corps; & pour la grande effusion de sang tumba tout mort aux pieds de sa dame qui demoura si hors d'elle mesmes par estonnement, en considerant la perte qu'elle avoyt faicte d'un si parfaict amy de la mort duquel elle estoit la seule cause. Regardant d'aultre costé avecq le regret & la honte en quoy elle demoroyt si on trouvoyt ce corps mort en sa maison, afin de faire ignorer la chose elle & une chamberiere en qui elle se fyoit, porterent le corps mort dedans la rue, où elle ne le voulut laisser seul, mais en prenant l'espée du trespasé se voulut joindre à sa fortune, & en punissant son cueur cause de tout le mal,

la passa tout au travers, & tomba son corps mort sur celluy de son amy. Le pere & la mere de ceste fille en sortant au matin de leur maison, trouverent ce piteulx spectacle; & après en avoir faict tel deuil que le cas meritoit, les enterrerent tous deux ensemble.

Ainsy voyt on, mes dames, que une extremité d'amour ameine un autre malheur. — Voyla qui me plaist bien, dist Symontault, quant l'amour est si egale que luy morant l'autre ne vouloit plus vivre. Et si Dieu m'eust faict la grace d'en trouver une telle je croy que jamais n'eust aymé plus parfaictement. — Si ay je ceste opinion, dist Parlamente, que amour ne vous a pas tant aveuglé que vous n'eussiez myeulx lyé vostre bras qu'il ne fit; car le temps est passé que les hommes oblient leurs vics pour les dames. — Mais il n'est pas passé, dist Symontault, que les dames oblient la vie de leurs serviteurs pour leurs plaisirs. — Je croy, dist Ennasuicte, qu'il n'y a femme au monde qui prenne plaisir à la mort d'un homme, encores qu'il fust son ennemy. Toutesfois si les hommes se veulent tuer eulx mesmes, les dames ne les en peuvent pas garder. — Si est ce, dist Saffredent, que celle qui refuse son pain au pauvre mourant de faim est estimé le meurtrier. — Si vos requestes, dist Oisille, estoient si raisonnables que celles du pauvre demandant sa necessité, les dames seroient trop cruelles de vous refuser, mais

Dieu mercy! ceste maladie ne tue que ceulx qui doibvent morir dans l'année. — Je ne treuve poinct, Madame, dist Saffredent, qu'il soyt une plus grande necessité que celle qui faict oublier toutes les aultres : car quant l'amour est forte on ne congnoist autre pain ne aultre viande que le regard & la parolle de celle que l'on ayme. — Qui vous laisseroyt jeuner, dist Oisille, sans vous bailler aultre viande, on vous feroit bien changer de propos. — Je vous confesse, dist il, que le corps pourroit defaillir, mais le cueur & la volonté non. — Doncques, dist Parlamente, Dieu vous a faict grand grace de vous faire adresser en lieu où vous avez si peu de contentement qu'il vous fault reconforter à boire & à manger, dont il me semble que vous vous acquitez si bien que vous devez louer Dieu d'une si douce cruauté. — Je suis tant nourry au torment, dist il, que je commence à me louer des maulx dont les aultres se plaignent. — Peut estre c'est, dist Longarine, que nostre plaincte vous recule de la compaignye où vostre contentement vous faict estre le bien venu; car il n'est rien si fascheux que ung amoureux importun. — Mettez, dist Symontault, que une dame cruelle.... — J'entendz bien, dist Oisille, que si nous voulons entendre la fin des raisons de Symontault, veu que le cas luy touche, nous pourrions trouver complices au lieu de vespres; par quoy

allons nous en louer Dieu dont ceste journée est passée sans plus grand debat. Elle commença la premiere à se lever & tous les autres la suivirent. Mais Symontault & Longarine ne cessèrent de debatre leur querelle si doucement que sans tirer espée Symontault gaingna, monstrant que de la passion la plus forte estoit la necessité la plus grande. Et sur ce mot entrèrent en l'église où les moynes les attendoient. Vespres oyes, s'en allerent soupper autant de parolles que de viandes, car leurs questions durerent tant qu'ilz furent à table, & du soir jusques ad ce que Oisille leur dist qu'ilz pouvoient bien aller reposer leurs esperitz. Et que les cinq journées estoient accomplies de si belles histoires qu'elle avoyt grand paour que la sixiesme ne fut pareille; car il n'estoit possible, encores qu'on les voulut inventer, de dire de meilleurs comptes que veritablement ilz en avoyent racomptez en leur compaignye. Mais Geburon luy dist que tant que le monde dureroit il se feroit cas dignes de memoire. Car la malice des hommes mauvais est toujours telle qu'elle a esté comme la bonté des bons. Tant que malice & bonté regneront sur la terre, ilz la rempliront tousjours de nouveaulx actes, combien qu'il est escript qu'il n'y a rien nouveau soubz le soleil. Mais à nous qui n'avons esté appelez au conseil privé de Dieu, ignorans les premieres

caufes, trouvons toutes chofes nouvelles tant plus admirables que moins nous les voudrions ou pourrions faire : par quoy n'ayez point de paour que les journées qui viendront ne fuyvent bien celles qui font paffées, & penfez de vofre part de bien faire vofre debvoir. Oifille dift qu'elle fe rendoyt à Dieu au nom duquel elle leur donnoyt le bon foir. Ainfi fe retira toute la compaignye meçant fin à la cinquiefme journée.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

DES NOUVELLES

DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

—00—

NOTE A, PAGE 3.

Voici la nouvelle que Gruget a insérée dans son édition au lieu de celle que nous reproduisons, parce qu'elle se trouve dans tous les manuscrits.

« *Propos facétieux d'un cordelier en ses sermons.* Près la ville de Bleré en Touraine, y a un village nommé Sainct Martin le Beau, où fut appelé un cordelier du convent de Tours pour prescher les avents, & le carefme ensuyvant. Ce cordelier plus enlangagé que docte, n'ayant quelques-fois de quoy parler pour achever son heure, s'amusoit à faire des comptes qui fatisoient aucunement à ces bonnes gents de village. Un jour de jeudy absolu, preschant de l'aigneau pascal, quand ce vint à parler de le manger de nuict, & qu'il veit à sa predication de belles jeunes dames d'Amboise, qui estoient là freschement arrivées pour y faire leurs Pasques, & y sejourner quelques jours après, il se voulut mettre sur le beau bout. Et demanda à toute l'assistance des femmes si elles ne sçavoient que c'estoit de manger de la chair crue de nuict: Je le vous veux apprendre, mes dames, ce dist il. Les jeunes hommes d'Amboise là presens, qui ne faisoient que d'y arriver avec leurs femmes, soeurs & niepces, & qui ne cognoissoient l'humeur du pelerin, commencerent à s'en scandaliser. Mais après qu'ils l'eurent escouté d'avantage, ils convertirent le scandale en risée, mesmement quand il dist que pour manger l'aigneau il falloit avoir les reins ceints, des pieds en ses souliers, & une main à

son baston. Le cordelier les voyant rire, & se doutant pourquoy, se reprint incontinent : Eh bien, dist il, des fouliers en ses pieds, et un baston en sa main : blanc chapeau, & chapeau blanc, est ce pas tout un ? Si ce fut lors à rire, je croy que vous n'en doutez point. Les dames mesmes ne s'en peurent garder, auxquelles il s'attacha d'autres propos recreatifs. Et se sentant près de son heure, ne voulant pas que ces dames s'en allassent mal contentes de luy, il leur dist : Or ça, mes belles dames, mais que vous foyez tantost à cacqueter parmy les commeres, vous demanderez : Mais qui est ce maistre frere, qui parle si hardiment ? C'est quelque bon compagnon. Je vous diray, mes dames, je vous diray, ne vous en estonnez pas, non, si je parle hardiment : car je suis d'Anjou à vostre commandement. Et en disant ces mots, mit fin à sa predication, par laquelle il laissa ses auditeurs plus prompts à rire de ses fots propos, qu'à pleurer en la memoire de la passion de nostre seigneur, dont la commemoration se faisoit en ces jours là. Ses autres sermons, durant les festes, furent quasi de pareille efficace. Et comme vous sçavez, que tels freres n'oublient pas à se faire quester, pour avoir leurs oeufs de Pasques, en quoy faisant on leur donne, non seulement des oeufs, mais plusieurs autres choses, comme du linge, de la filace, des andouilles, des jambons, des eschinées, & autres menues chosettes. Quand ce vint le mardy d'après Pasques, en faisant ses recommandations, dont telles gens ne sont point chiches, il dist : Mes dames, je suis tenu à vous rendre graces de la liberalité dont vous avez usé envers nostre pauvre convent, mais si fault il que je vous die, que vous n'avez pas consideré les necessitez, que nous avons : car la plus part de ce que nous avez donné, ce sont andouilles, & nous n'en avons point de faulte, Dieu mercy, nostre convent en est tout farcy. Qu'en ferons-nous donc de tant ? Sçavez vous quoy ? mes dames, je suis d'avis que vous mesliez vos jambons parmy nos andouilles, vous ferez belle aumosne. Puis en continuant son sermon, il feit venir le scandale à propos, & en discourant assez brusque-

ment par dessus, avec quelques exemples, il se meit en grande admiration, disant : Eh dea, messieurs & mes dames de saint Martin, je m'estonne fort de vous, qui vous scandalisez pour moins que rien, & sans propos, & tenez vos comptes de moy par tout, en disant : C'est un grand cas : mais qui l'eust cuidé, que le beau pere eust engrossy la fille de son hostesse ? Vrayement, dist il, voilà bien de quoy s'esbahir qu'un moyne ait engrossy une fille : mais venez ça, belles dames, ne devriez vous pas bien vous estonner d'avantage, si la fille avoit engrossy le moyne ?

Voilà, mes dames, les belles viandes, de quoy ce gentil pasteur nourrissoit le troupeau de Dieu. Encores estoit il si effronté que, après son peché, il en tenoit ses comptes en pleine chaire, où ne se doit tenir propos qui ne soit totalement à l'erudition de son prochain, & à l'honneur de Dieu premierement. — Vrayement, dist Saffredent, voilà un maistre moyne. Jaymeroie quasi autant frere Anjibaut, sur le dos duquel on mettoit tous les propos facetieux qui se peuvent rencontrer en bonne compagnie. — Si ne trouvai je point de risée en telles derisions, dist Oisille, principalement en tel endroict. — Vous ne dictes pas, ma dame, dist Nomerfide, qu'en ce temps là, encores qu'il n'y ait pas fort longtemps, les bonnes gens de village, voire la plus part de ceux des bonnes villes, qui se pensent bien plus habiles que les autres, avoient tels predicateurs en plus grande reverence, que ceux qui les preschoient purement & simplement le saint Evangile. — En quelque sorte que ce fust, dist lors Hircan, si n'avoit il pas tort de demander des jambons pour des andouilles : car il y a plus à manger. Voire, & si quelque devotieuse creature l'eust entendu par amphibologie, comme je croirois bien que luy mesme l'entendit, luy ny ses compagnons ne s'en feussent point mal trouvez, non plus que la jeune garce qui en eut plein son sac. — Mais voyez vous quel effronté c'estoit, dist Oisille, qui renversoit le sens du texte à son plaisir, pensant avoir affaire à bestes comme luy, & en ce faisant chercher impudemment à

fuborner les pauvres femmelettes, à fin de leur apprendre à manger de la chair cruë de nuict. — Voire mais vous ne dictes pas, dist Simontault, qu'il voyoit devant luy ces jeunes tripières d'Amboise, dans le baquet desquelles il eust volontiers lavé son, nommeray je? Non, mais vous m'entendez bien : & leur en faire goustier, non pas roty, ains tout groulant & fretillant, pour leur donner plus de plaisir. — Tout beau, tout beau, seigneur Simontault, dist Parlamente, vous vous oubliez : avez vous mis en reserve vostre accoustumée modestie, pour ne vous en plus servir qu'au befoing? — Non, ma dame, non dist il : mais le moyne peu honneste m'a ainssi faict esgarer. Parquoy à fin que nous rentrions en noz premieres erres, je prie Nomerfide, qui est cause de mon esgarement, donner sa voix à quelqu'un, qui face oublier à la compagnie nostre commune faulte. — Puis que me faictes participer à vostre coulpe, dist Nomerfide, je m'adresseray à tel qui reparera nostre imperfection presente. Ce sera Dagoucin, qui est si sage, que pour mourir ne voudroit dire une folle. »

Brantôme, dans le neuvième de ses opuscules consacré à l'histoire de sa famille, raconte l'aventure d'un père cordelier devenu éperdument amoureux de Louise de Bourdeille, dame d'honneur de la Reine Anne. Cette aventure a beaucoup d'analogie avec le récit qui précède. Voyez Brantôme, *Œuvres complètes*, édit. in-8°, t. V, p. 383.

NOTE B, PAGE 7.

En la ville de Florence y avoit un duc de la maison de Medicis, lequel avoit espousé madame Marguerite fille bastarde de l'Empereur.

Voici la notice que MM. de Sainte-Marthe ont faites sur ce prince dont il est question dans la viii^e lettre que Rabelais écrivit de Rome à l'évêque de Maillezais : « Alexandre de Medicis, frere naturel de la Reine Catherine de Medicis, femme du Roy Henri II, est pour pere

Laurent de Medicis, gouverneur de la republique de Florence & du duché d'Urbain. L'Empereur Charles V le crea premier duc de Florence l'an 1531, lui ayant fait epouser sa fille naturelle Marguerite d'Autriche, l'an 1536. Quelques citoyens trouvant son gouvernement fascheux,.... mefme Laurent de Medicis son coufin l'ayant attiré en son logis, fous l'efpoir de le faire jouir d'une noble Florentine, il le fit mafacrer l'an 1537, penfant avoir mis par ce coup fa patrie en liberté; mais il fut deceu de fon efferance, parce que le duc Alexandre n'ayant laiffé aucuns enfans legitimes,.... le mefme empereur Charles V nomma duc de Florence Cosme de Medicis premier du nom, &c., &c. » (*Lettres de François Rabelais eferites pendant fon voyage d'Italie, nouvellement mifes en lumiere, avec des obfervations hiftoriques, par MM. de Sainte Marthe, &c.* Bruffelles, 1710, in-12, p. 102. Voyez auffi p. 203.)

Le fait hiftorique raconté dans cette nouvelle eft un des plus célèbres des annales de Florence. La Reine de Navarre y ajoute une circonftance dont les hiftoriens n'ont pas parlé, c'eft que la dame étoit fœur de Laurenzin de Médicis, coufin du duc Alexandre, auteur de l'affaffinat.

NOTE C, PAGE 16.

La Belle Dame fans mercy nous a appris à dire que fi gracieufe maladie ne met gueres de gens à mort.

LA BELLE DAME SANS MERCI. Poëme de métaphyfique amoureuse, compofé par Alain Chartier. C'eft un long dialogue entre une dame & fon amant. La dame ayant refusé obftinément de compatir à fes douleurs, l'amant dépité en mourut, dit-on, de défefpoir. Voici les vers auxquels fait allufion la Reine de Navarre :

Si gracieufe maladie
Ne met gueres de gens à mort,
Mais il fiet bien que l'on le die
Pour pluftoft attraire confort.
Tel fe plaint & tourmente fort

Qui n'a pas les plus aspres deulx ;
 Et s'amours grieve tant au fort
 Mieulx en vault ung dolent que deux.

(*Les Œuvres de maistre Alain Chartier, &c., revues & corrigées, &c., par André Duchesne, Tourangeau. Paris, 1617, in-4°, p. 502.*)

NOTE D, PAGE 21.

En la maison de madame la Regente, mere du Roy François.

Les événements qui sont le sujet de cette nouvelle porte le cachet de la vérité. Seulement il est impossible de découvrir le nom des personnages mis en scène. Marguerite nous dit que ce gentilhomme héros de cette nouvelle était de Normandie; elle parle d'un voyage que la cour fit dans cette province. Est-ce l'entrée de François I^{er} & de sa mère à Rouen le 1^{er} octobre 1517, dont il est ici question? Le dernier éditeur de l'*Heptaméron*, M. Paul Lacroix (le bibliophile Jacob), a cru reconnaître dans le héros de cette nouvelle un baron de Malleville, chevalier de Malte, tué à Beyrouth, dans une expédition contre les Turcs, dont Clément Marot a célébré la mort. (*Complaintes du baron de Malleville, Parisien*, t. I, p. 441 de l'édition de 1700.) Mais la qualité de *Parisien* donnée par le poète au baron de Malleville ne s'accorde pas avec le texte de l'*Heptaméron*, qui dit que le capitaine était né en Normandie. D'ailleurs le titre de *chevalier de Malte*, donné au baron de Malleville suffisait pour qu'il ne fallât pas chercher en lui le capitaine héros de cette nouvelle, puisque ce capitaine était marié.

NOTE E, PAGE 40.

Le grand maistre de Chaumont. C'est Charles d'Amboise, neveu du fameux cardinal de ce nom, ministre favori de Louis XII. Placé tout jeune encore à la tête d'une armée française chargée de défendre le Milanais, Charles d'Am-

boife justifia par fon habile conduite le choix que fon oncle avoit fait de lui. Il parvint bientôt à un haut degré de faveur : amiral, grand maître & maréchal de France; il fut auffi gouverneur de Paris. Il commandait en 1504 l'armée avec laquelle Louis XII entra dans Gènes. En 1509 il partageait le triomphe d'Aignadel. Il venait d'hériter des grands biens du cardinal, quand il mourut empoisonné, dit-on, à Corregio, au mois de février 1510, n'étant âgé que de trente-huit ans. Il avoit époufé l'aînée des filles de l'amiral de Graville, l'un des favoris de Charles VIII. Le physique de Charles d'Amboife répondait à la capacité de fon efprit : c'était l'un des plus beaux hommes de fon temps, ainfi que le prouve fon portrait peint à l'huile, par Léonard de Vinci, & confervé dans le Musée du Louvre à Paris. Voyez, au fujet de ce portrait, qui a paffé pour être celui de Charles VIII & de Louis XII, le t. XV^e, p. 313 du *Magasin pittoresque*.

Brantôme a écrit deux pages curieufes fur le grand maître de Chaumont. (*Capitaines françois*, t. II, p. 107 de l'édition des *Œuvres complètes*, in-8^o.)

A propos de l'amiral de Bonnivet, voyez la notice que nous lui avons confacrée aux éclairciffemens du t. I^{er}, p. 176.

La belle dame italienne, héroïne de cette nouvelle, ferait-elle la *Sennora Clerice*, dont Brantôme parle en ces termes dans fon article fur Bonnivet : « Ce fut lui feul qui confeilla au Roi François de paffer les monts & de fuivre M. de Bourbon, ayant laiffé Marfeille, non tant pour le bien & le fervice de fon maître que pour aller revoir une grande dame de Milan, & des plus belles qu'il avoit faicte pour maiftrefse quelques années de devant; & en avoit tiré plaifir & en vouloit retafter. On dit que c'estoit la *sennora Clerice*, pour lors eftimée des plus belles dames de l'Italie; voilà qui le menoit. J'ay ouy dire ce conte à une grande dame de ce temps là, & qu'il en avoit fait cas au Roy de cefte dame, & luy en avoit faict venir l'envye de la voir & coucher avec elle : & voilà la principale caufe de ce paffage du Roy, qui n'est à tous co-

II.

EE I

gneue. » (*Capitaines françois*, t. II, p. 162 des *Œuvres complètes*, ed. in-8.)

NOTE F, PAGE 52.

En la court du Roy François I^{er} y avoit ung gentil homme, etc.

Brantôme, au discours I de ses *Dames Galantes*, a reproduit une aventure à peu près pareille à celle qui fait le sujet de cette nouvelle. Voici le passage :

« J'ay congneu deux dames de la cour toutes deux belles foeurs; l'une avoit epousé un mary favory, courtisan & fort habile, & qui pourtant ne faisoit cas de sa femme comme il devoit, veu le lieu d'où elle estoit; & parloit à elle devant le monde comme à une sauvage, & la rudoyoit fort. Elle patiente, l'endura pour quelque temps jusques à ce que son mary vint un peu desfavorisé; elle espiant & prenant l'occasion au poil & à propos, la luy ayant gardé bonne luy rendit aussitost le desdain passé qu'il luy avoit donné, ... comme fit aussy sa belle foeur prenant exemple à elle qui ayant esté mariée fort jeune & en tendre âge, son mary n'en faisant cas comme d'une petite fillaude ne l'aymoit comme il devoit. Mais elle se venant avancer sur l'âge & à sentir son coeur, en reconnoissant sa beauté, le paya de mesme monnoye & luy fit present de belles cornes pour l'interest du passé. » (t. VII, p. 139 des *Œuvres complètes*, in-8°.)

NOTE G, PAGE 74.

Du temps du grand maistre de Chaumont.

Au sujet de Charles d'Amboise, seigneur de Chaumont grand maître de France, voyez plus haut, note E.

Brantôme, discours vi des *Dames Galantes*, s'exprime ainsi :

« Nous avons dans les *Cent Nouvelles de la Reine de Navarre Marguerite* une très belle histoire de cette dame de Milan qui ayant donné assignation à feu M. de Bonnivert,

depuis admiral de France, une nuit attira ses femmes de chambre avec des espées nues pour faire bruit sur le degré, ainsi qu'il seroit prêt à se coucher : ce qu'elles firent très bien, suivant en cela le commandement de leur maîtresse qui de son côté, fit de l'effrayée & craintive, disant que c'estoit ses beaux freres qui s'estoient apperceus de quelque chose; & qu'elle estoit perdue, & qu'il se couchast sous le liét ou derriere la tapisserie. Mais M. de Bonnivet, sans s'effrayer, prenant sa cape à l'entour du bras & son espée en l'autre, dist : et où font ils ces braves freres qui me voudroient faire peur ou mal ? quand ils me verront, ils n'oseront regarder seulement la pointe de mon espée. Et ouvrant la porte & sortant, ainsi qu'il vouloit commencer à charger sur ce degré, il trouva ces femmes avec leur tintamarre, qui eurent peur, & se mirent à crier & confesser le tout. M. de Bonnivet, voyant que ce n'estoit que cela les laissa & les recommanda au diable; & se rentre en la chambre & ferme la porte sur luy; & viut trouver sa dame qui se mit à rire & l'embrasser, & luy confesser que c'estoit un jeu apposté par elle, & l'assurer que s'il eust fait du poltron & n'eust montré en cela sa vaillance de la quelle il avoit le bruit, que jamais il n'eust couché avec elle; & pour s'estre montré ainsi genereux & assuré, elle l'embrassa & le coucha auprès d'elle, &c., &c. » (T. VII, p. 459 des *Œuvres complètes*, édition in-8°.)

NOTE H, PAGE 83.

En la ville de Dijon au duché de Bourgogne, vint au service du roy François, un Comte d'Allemagne nommé Guillaume.

L'aventure très-véritable qui fait le sujet de cette nouvelle a dû se passer dans la forêt d'Argilly au mois de juillet 1521, lors du séjour du Roi François I^{er} à Dijon.

Le personnage dont il est question ici est Guillaume de Furstemberg. Brantôme lui a consacré le xxx^e discours de ses *Capitaines étrangers*; voici comment il en parle :

« Le Comte Guillaume de Furstemberg fust estimé bou

& vaillant capitaine; & le fust esté davantage sans qu'il fust leger de soy, trop avare & trop adonné à la pillerie, comme il le fist parestre en la France quand il y passoit avec ses troupes, car après luy rien ne restoit. Il servit le Roy François l'espace de six à sept ans avec de belles compaignies tousjours montans à six & sept mille hommes : mais après si longs services ou pluſtoſt ravages & pilleries, il fut soupçonné d'avoir voulu attenter sur la personne du Roy, dont j'ai fait le conte ailleurs. Et pour le mieux encor ſçavoir on le trouvera dans les *Cent Nouvelles de la Roynne de Navarre Marguerite*, où l'on peut voir à clair la valeur, la generosité & la magnanimité de ce grand Roy, & comme de peur l'autre quitta son service & s'en alla à celui de l'Empereur. Et, sans qu'il estoit allié de madame la Regente à cause de la maison de Saxe, d'où est sortie celle de Savoye, possible eut il couru fortune si le Roy eut voulu, mais il voulust faire parestre en cette occasion sa magnanimité pluſtoſt que de le faire mourir par justice.

« Lorsqu'il fut pris en sondant la riviere de Marne qu'il avoit d'autresfois tant recongneue en allant & venant par la France avec ses troupes, à la venue de l'Empereur en Champagne & Saint Dizier, il luy pardonna encor. Il fut mis en la Bastille & quité pour trente mille escus de rançon. Il y eut aucuns grands capitaines qui dirent & opinerent ne devoir estre traité ainſy en prisonnier de guerre, mais en vray & vil espion, comme il en avoit fait la profession; de plus qu'il estoit quitte à trop bon marché de sa rançon, car ce n'estoit pas le moindre larçin qu'il avoit fait en France de l'une de ses monstres. Enfin il fut mieux traité qu'il ne valloit, disoit on. » (T. I^{er}, p. 225 des *Œuvres complètes*, édition in-8°.)

Le Comte Guillaume témoigna quelque regret de ses trahisons. Marguerite, dans une lettre adressée au Roi en 1536, s'exprime ainſi : « Le Comte Guillaume m'a dict que je vous escripve qu'il y a bien différence de purgatoire honteux d'Italie au paradis glorieux de ce camp; & m'a dict des fautes passées que j'aime mieulx qu'il vous

compte que moy, &c. » (*Lettres de Marguerite, &c.*, 1^{re} recueil, p. 326.) D'après le témoignage de Marguerite, le comte Guillaume porta la peine de sa déloyale conduite. Dans une épître à l'éloge du Roi, son frère, elle dit :

Et Dieu pour luy bataillant en tout lieu,
En maudissant par ruine & par honte
Ses ennemis, tant que nul n'en tient compte.
Ce que l'on voit par le Comte Guillaume,
Le quel servant le Roy & son royaume
S'estoit fait riche, craint & fort estimé;
Mais maintenant fuitif, pource & blasné,
Peult bien penser dont son honneur venoit
Qui riche, heureux & craint le maintenoit.

(*Marguerites de la Marguerite des princeffes, &c.*
Paris, 1552, in-18, n^o partie, p. 18.)

NOTE I, PAGE 83.

Le gouverneur de Bourgogne seigneur de La Trimoille.

Louis II^e du nom, sire de la Tremoille, vicomte de Thouars, prince de Talmont, né en 1460, fils de Louis de la Tremoille & de Marguerite d'Amboise, fut l'un des hommes les plus remarquables de son temps. Marié très-jeune par les soins de la dame de Beaujeu, à Gabrielle de Bourbon, il commandait les troupes royales à la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier, où le duc d'Orléans, depuis Louis XII, fut fait prisonnier. Quand ce prince monta sur le trône, il oublia que La Tremoille avait combattu contre lui & répondit à ceux qui voulaient l'en faire souvenir, que ce n'était pas au roi de France à venger les injures faites au duc d'Orléans. Après avoir pris une part très-glorieuse aux expéditions d'Italie, il fut nommé en 1501 gouverneur de Bourgogne, puis amiral de Guyenne & de Bretagne. Il rendit des services très-importants non-seulement à Louis XII, mais encore à François I^{er} jusques à l'an 1525, à la fameuse bataille de Pavie où il mourut en combattant. Jean Bouchet, auteur contemporain, nous a

laissé une histoire curieuse & détaillée de cet homme remarquable, sous le titre de *Panegyric du Chevalier sans Reproche, &c.* 1537, in-4°, goth. Cet ouvrage a été réimprimé par MM. Petitot en 1826, & MM. Michaud & Poujoulat en 1837, dans leur *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*.

NOTE K, PAGE 85.

Vint le lendemain dire à Robertet secrétaire des finances du Roy.

Il s'agit ici de Florimond Robertet, le premier de cette famille de ministres d'État qui servit les Rois de France depuis Charles VIII jusques à Henri III. De simple conseiller à la Cour des Comptes de Montbrison, il devint secrétaire de Charles VIII, qui le fit trésorier de France & secrétaire des finances. Il exerça cette charge difficile avec une grande habileté & beaucoup de droiture. Revêtu des mêmes fonctions sous Louis XII, il eut part aux affaires politiques les plus importantes & compta au nombre des conseillers tout à fait privés de ce roi. Les charges qu'il exerça, les négociations dans lesquelles il se trouva mêlé, lui valurent une fortune considérable, mais acquise avec honneur. L'écusson des armes de Robertet est surchargé au milieu d'une plume ou aile qu'on appelle en blason un vol. La devise est *Fors une*. Voici l'origine de la plume & de la devise : « Le capitaine Sandricourt était dans le cabinet de Louis XII & Robertet s'y trouvait; Sandricourt parlait vivement des exactions des gens de justice & de finances : Toutes les plumes volent, dit le bon Roi, en souriant, *fors une*, fire, *fors une*, dit gravement Robertet, en montrant la sienne. Et le Roi pour lui rendre justice, voulut qu'il chargeât d'un vol de fable ses armoiries qui étaient d'azur à la bande d'or, & trois étoiles d'argent, & qu'il prît pour devise : *Fors Ugne*. » C'est à cette honorable anecdote historique que Clément Marot fait allusion dans sa Complainte ou Déploration de quatre cents vers sur la mort de Florimond Robertet.

Voici les vers de Clément Marot :

Dieu immortel (dis-je lors), voici l'esle
 Qui a volé ainsi que voler faut
 Entre deux airs, ni trop bas, ne trop haut.
 Voicy pour vray l'esle dont la volée
 Par sa vertu à la France extollée,
 Circonvolant ce monde spacieux,
 Et survolant maintenant les neuf cleux.
 C'est l'esle noire en la bende dorée,
 L'esle en volant jamais non essorée,
 Et dont sortie est la mieux escrivant
 Plume qui fust de nostre sage vivant.

(*Complaine III. — Déploration de Messire Florimond Robertet*, t. III, p. 273 des *Œuvres de Clément Marot*, &c. Lahaye, 1731, in-18.)

Sous François I^{er} Florimond Robertet continua de jouir du même crédit que sous les deux rois précédents; il mourut en 1522, comblé d'honneurs & de richesses. On peut consulter sur la famille Robertet des articles curieux de M. de Sallabery dans le *Supplément à la Biographie universelle de Michaud*, t. LXXIX, p. 235.

NOTE L, PAGE 89.

Un seigneur de bonne maison qui estoit aux ecoles. Brantôme au commencement du discours 1^{er} de ses *Dames Galantes*, raconte une aventure amoureuse à peu près pareille à celle qui fait le sujet de cette nouvelle. Voyez t. VII, p. 7 de l'édition in-8° des *Œuvres complètes*.

NOTE M, PAGE 96.

Ceux qu'un chapitre nomme de Frigidis & maleficiatis.

L'auteur veut parler ici des peines prononcées par plusieurs conciles & reproduites dans les *Capitulaires*, contre ceux qui par des sorts ou des conjurations magiques

croyaient pouvoir suspendre les facultés naturelles. On peut consulter à ce sujet le *Recueil des Capitulaires de Baluze*, t. I, passim. Par le mot *chapitre* Marguerite entend parler sans doute des Décrétales du pape Boniface VIII, relatives à ce sujet. Voyez *Liber Sextus Decretalium Bonifacii papæ VIII*, lib. IV, cap. 15 : *de frigidis & maleficiatis, &c.* Voyez aussi : *Traité de l'enchantement qu'on appelle vulgairement le nouement de l'esguillette en la celebration des mariages en l'église réformée*. La Rochelle, &c., 1591, in-8.

NOTE N, PAGE 98.

Au temps du marquis de Mantoue, qui avoit épousé la sœur du duc de Ferrare.

Jean François II, de la maison de Gonzague, marquis de Mantoue, né le 10 août 1466, succéda au marquis Frédéric son père. Il prit une part très-active aux guerres d'Italie; après avoir servi les Français & Louis XII surtout avec dévouement, il se tourna du côté de l'Empereur pour se venger du Roi de France, qui s'était emparé injustement de la ville de Peschiera. Fait prisonnier au mois d'août 1509, il recouvra sa liberté l'année suivante, à la recommandation du pape Jules II. Il mourut au mois de mars de l'année 1519. Il avait épousé le 15 février 1490 Isabelle d'Est, fille d'Hercule I^{er}, duc de Ferrare, dont il eut plusieurs enfants. Voyez l'*Art de vérifier les dates*, t. V, p. 203 de l'édition in-4^o.

NOTE O, PAGE 103.

Et s'en alla tout seul à la religion de l'Observance.

Le couvent de l'Observance, de l'ordre de Saint-François, fondé par Hercule I^{er}, duc de Ferrare. On donnait le nom d'*Observance* à la règle de Saint-François, réformée par le pape à la fin du xv^e siècle.

NOTE P, PAGE 115.

Au pays de Dauphiné y avoit ung gentil homme nommé le seigneur de Riant, de la maison du Roy François I^{er}.

Bien que la Reine de Navarre attribue la mésaventure qui fait le sujet de cette nouvelle à un gentilhomme de la maison de François I^{er}, il est certain qu'on en trouve le récit dans des recueils de contes d'une date antérieure, & entre autres au début des *Mille & une Nuits*. L'Arioste, au chant xxviii^e de son *Roland furieux*, a raconté la même histoire qui se trouve aussi dans les nouvelles du conteur italien Morlini, dont la première édition a été imprimée à Naples en 1520. (Voyez *Gamba, Delle Novelle Italiane in prosa bibliografia*, &c. Firenze, 1835, in-8°, p. 137.) On sait que La Fontaine a placé cette histoire au commencement de son conte de *Joconde*; nous la trouvons aussi en tête d'un recueil assez rare, imprimé à Rouen dans les premières années du xvii^e siècle & dont voici le titre : *Les Cent Nouvelles Nouvelles où sont compris plusieurs devis & Aïes d'Amours non moins subtils que faceteux; ouvrage tres nécessaire à tous amans vrayes sujets de l'amour & des dames*. Rouen, petit in-8°. Du reste, il est hors de doute que le seigneur de Riant ait fait partie de la maison de François I^{er}. Dans un état des officiers de l'hôtel du Roi pour l'année 1522-23, parmi les *escuyers d'escurie*, nous trouvons : *Monsieur de Riant*, à deux cents livres de gages par an. (*Archives impériales*, sect. histor., k. 98.)

NOTE Q, PAGE 120.

Parlamente met son touret de nez.

C'est le nom qu'on donnait à une sorte de petit masque qui cachait seulement le haut du visage & le nez, & que portaient surtout les dames de qualité. Ce petit masque était déjà en usage au xiv^e siècle, ainsi que le prouvent ces quatre vers de Christine de Pisan :

Je vous vend le touret de nez;
 Gai & joli vous maintenez
 S'estre voulez renommé
 Et des dames bien aimé.

Dans un manuscrit de la *Coche* ou du *Débat d'Amour*, poëme de la Reine de Navarre, dont nous avons donné une notice, t. I^{er}, p. clxxxviii, on trouve plusieurs miniatures où les dames sont représentées avec leurs tourets de nez. Il faut consulter sur les tourets de nez & les masques une note assez longue & très-curieuse de M. Léon de Laborde, p. 314 de l'ouvrage intitulé *le Palais Mazarin & les grandes habitations de ville & de campagne au xvii^e siècle*. Paris, 1846, in-8°.

Il est encore parlé des *touretz de nez*, au commencement de la nouvelle xiii^e de ce volume.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

DES NOUVELLES

DE LA TROISIÈME JOURNÉE.

—CO—

NOTE A, PAGE 125.

Il y avoit en France une Roynie qui en sa compaignie nourrissoit plusieurs filles de bonnes & grandes maisons.

Il est certain que la Reine de Navarre a voulu désigner ici la femme de Charles VIII & de Louis XII, la célèbre Anne de Bretagne. Dans le curieux éloge qu'il a consacré à cette princesse, Brantôme s'exprime ainsi au sujet des filles d'honneur qui composaient sa maison : « Ce fut la première qui commença à dresser la grande court des dames que nous avons veue depuis elle jusques à ceste heure; car elle en avoit une très grande suite de dames & de filles, & n'en refusa jamais aucune; tant s'en faut qu'elle s'enquerroit des gentilz hommes leurs pères qui estoient à la court, s'ilz avoient des filles & quelles elles estoient, & les leur demandoient. » (Brantôme, *Dames illustres*, t. V, p. 7 des *Œuvres complètes*, éd. in-8.)

Quant à la fille d'honneur désignée sous le nom de *Rolandine*, il est dit au commencement de la nouvelle qu'elle était proche parente de la Reine, mais qu'elle n'était pas en faveur à cause de *quelque inimitié que la Reine portoit à son père*. A la fin de cette nouvelle il est dit aussi que Rolandine, certaine de la mort du bâtard à qui elle avait engagé sa foi, demanda grâce à son père qui lui pardonna & la traita comme sa *fillette*; qu'elle se maria avec un gentilhomme de son nom & de sa maison, dont elle eut deux fils. Toutes ces circonstances s'appliquent très-bien à damoiselle *Anne de Rohan*, fille d'honneur de la Reine,

citée dans un état de la maison de cette princesse que dom Morice a publié, t. III, col. 876 des *Preuves de l'Histoire de Bretagne*, en cinq volumes in-folio. C'était le troisième enfant & la fille aînée de Jean II^e du nom, vicomte de Rohan, comte de Porhoet, de Léon & de la Garnache, & de Marie de Bretagne, fille de François I^{er}, duc de Bretagne. Anne de Rohan épousa en 1517 Pierre de Rohan, seigneur de Frontenay, troisième fils de Pierre de Rohan, seigneur de Gié, maréchal de France, de qui elle eut effectivement deux fils. (Voyez l'*Histoire généalogique & chronologique de la maison de France du père Anselme*. Paris, 1728, in-fol., t. IV, p. 57-58 & p. 71.) Quant à l'inimitié de la Reine Anne de Bretagne contre le vicomte de Rohan, elle provenait de ce que ce seigneur servit toujours les intérêts de la couronne de France au détriment de ceux que la Reine Anne avait comme duchesse de Bretagne. Dom Morice a donné sur les différends entre le vicomte de Rohan & la Reine des détails curieux & circonstanciés : « De tous ceux qui avoient des droits sur le duché, dit-il, le vicomte étoit sans doute le mieux fondé ; cependant il fut le plus mal récompensé : mais c'est cette raison là même qui poussa la Reine à le traiter avec si peu d'égards. Cette fière princesse ne vit qu'avec un chagrin mêlé de dépit que les droits du vicomte n'étoient que trop réels ; d'ailleurs elle ne lui pardonna jamais d'avoir pris les armes contre elle en faveur de la France ; elle chercha l'occasion de se venger & elle la trouva dans le peu de satisfaction qu'elle fit au vicomte sur ses prétentions. » (*Histoire ecclésiastique & civile de Bretagne, &c.* Paris, 1756, in-fol., 5 vol., t. II, p. 231 & les *Preuves*, t. V, col. 849 : Sentence arbitrale sur les différends du vicomte de Rohan avec la Reine Anne. Col. 914 : Accord final entre la Reine Anne & Jean, vicomte de Rohan. Col. 940 : Traité de mariage entre messire Pierre de Rohan, baron de Frontenay & Anne de Rohan. — Voyez sur Jean II^e, vicomte de Rohan, la note de la IV^e journée, nouvelle XL.)

Quant au batard, époux assez ingrat de Rolandine, il est difficile de dire précisément quel est ce personnage. En

rapprochant les différents passages de la nouvelle qui lui sont particuliers, on obtient cependant certaines indications de nature à mettre sur la voie : *Ung gentil homme bastard d'une grande & bonne maison, très brave, mais pauvre.* Il n'était ni assez riche pour l'épouser ni assez beau pour en faire un ami. Il arriva à la cour une dame avec un jeune prince son fils de la quelle le bastard estoit proche parent. Aux reproches que la Reine lui adresse, Rolandine répond : « En ce désespoir m'est venu trouver celluy qui seroit d'aussi bonne maison que moi si l'amour de deux personnes estoit autant estimé que l'anneau, car vous sçavez que son père passeroit devant le mien. »

Le bâtard s'enfuit en Allemagne, où après être devenu amoureux de deux autres femmes, il mourut. On dit encore que la dame mère du jeune prince qui était venu à la cour, ayant eu connaissance de certaines entrevues que le bâtard avait avec Rolandine à une des fenêtres du château, fit venir le bâtard & lui intima l'ordre de cesser ce manège, sans quoi elle en informerait la Reine; cette dame avait donc certains droits à exercer sur le bâtard? Ne serait-ce pas Louise de Savoie, qui vint à la cour vers l'an 1508. Quant au bâtard, ne serait-ce pas celui dont nous trouvons la mention suivante dans le père Anselme : « Jean batard d'Angouleme, légitimé, par lettres du Roy Charles VII, données à Baugency, au mois de juin 1458, suivant le quatrième compte de Robert Bassart, commis par Monseigneur le comte d'Angouleme à la recette generale de toutes ses finances pour l'année commencée le premier jour de janvier 1457, & finissant au dernier decembre en suivant 1458. Il est dit qu'il donna à M. Adam Raoullant, secretaire du Roi, la somme de onze livres, scavoir neuf livres, douze sols, six deniers pour le scel & registre des lettres royaux de la légitimation de PETIT JEAN, batard de mon dit Seigneur, & pour l'écriture vingt sept sols six deniers. » (*Histoire généalogique de la maison de France, &c.*, in-fol., t. I, p. 210 B.)

NOTE B, PAGE 156.

En la ville de Paris il y avoit un prieur de Saint-Martin des Champs.

Marguerite a pu connaître deux des prieurs de l'abbaye Saint-Martin des Champs : 1° *Philippe Bourgoïn*, bachelier en théologie, qui gouverna l'abbaye de l'année 1500 à l'année 1508; 2° *Etienne Gentil*, qui lui succéda le 15 décembre 1508 et ne mourut que le 6 novembre 1536. Les auteurs du *Gallia christiana* disent bien que Gentil fut chargé, en 1524, de la réforme d'une abbaye du diocèse de Soissons, & que l'année précédente il avait formé une association de prières avec les religieuses de Jouarre, mais ils ne mentionnent pas son élection comme visiteur des religieuses de Fontevrault.

Il est dit à la fin de cette nouvelle que le chancelier de France était à cette époque légat du Saint-Siège; or le chancelier Dupont n'a été revêtu de la dignité de légat que pendant les cinq dernières années de sa vie, de 1530 à 1535; il en résulte que c'est d'Étienne Gentil que Marguerite a voulu parler.

On peut consulter, au sujet de ce prieur, *Gallia christiana*, t. VII, col. 539. *Marier, Monasterii Regalis S. Martini de Campis Paris. Ordinis Cluniacensis Historia, &c., &c.* Parisiis, 1636, in-4°, p. 263. On fait que l'abbaye Saint-Martin-des-Champs était située sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le Conservatoire des Arts & Métiers. L'église & le réfectoire de l'abbaye sont encore debout.

NOTE C, PAGE 157.

Allant visiter ung couvent près de Paris qui se nomme Gif.

L'abbaye de Gif était située à cinq lieues de Paris, dans la vallée de Chevreuse & séparée par la petite rivière de l'Yvette, du village qui porte encore aujourd'hui le même nom. Bien que Erembourg, première abbesse connue de ce monastère, soit citée seulement dans une bulle de l'année

1180, il est certain que la fondation de l'abbaye de Gif remonte à une époque plus reculée. On peut consulter à ce sujet Le Beuf, *Histoire du Diocèse de Paris*, t. VIII, viii^e partie, p. 106. *Gallia christiana*, &c., t. VII, col. 596.

NOTE D, PAGE 163.

S'en alla vers madame de Vendôme pour l'heure demourant à Lafere où elle avoit edifié & fondé ung couvent de Saint Benoist nommé le mont d'Olivet.

Madame de Vendôme, dont la Reine de Navarre fait mention, est Marie de Luxembourg, comtesse de S. Paul de Conversan, de Marle & de Soissons, vicomtesse de Meaux, &c. Mariée en premières noces à Jacques de Savoie & en secondes noces (8 septembre 1487) à François de Bourbon, comte de Vendôme. Ce prince, l'un des chefs de l'armée de Charles VIII à la conquête du royaume de Naples, après avoir combattu vaillamment à la bataille de Fornoue, mourut à Verceil, le samedi 3 octobre 1495, âgé de vingt-cinq ans. Veuve pour la seconde fois, Marie de Luxembourg se retira dans son château de La Fère. Au mois de décembre de l'année 1518, elle y fonda un monastère de religieuses de l'ordre de Saint-Benoit, qui, suivant les auteurs du *Gallia* (t. IX, col. 627), porta le nom de *Calyaire*. Est-ce le même établissement que celui dont parle Marguerite ? Tout porte à le croire. Il n'y a pas d'ailleurs une grande différence entre le *Calyaire* & le *mont d'Olivet*.

Marie de Luxembourg, après avoir fait le partage de ses biens entre ses enfans, au mois de février 1518, mourut dans un âge très-avancé, le 1^{er} avril 1546. (Voyez P. Anselme, *Histoire généalogique*, &c., t. I, p. 326.)

NOTE E, PAGE 170.

A qui elle avoit baillé la charge des abbeses de Montivilliers & de Caen.

Catherine d'Albret, fille de Jean d'Albret, Roi de Na-

varre, d'abord religieuse de l'abbaye Sainte-Madeleine d'Orléans, puis vingt-huitième abbesse de Montivilliers, près du Havre; elle vivait encore en 1536. (*Gallia christ.*, t. XI, col. 285.)

Madeleine d'Albret, sœur de la précédente, d'abord religieuse dans l'abbaye de Fontevault en août 1527, puis trente-troisième abbesse de la Trinité de Caen, morte au mois de novembre 1532. (*Gallia christ.*, t. XI, col. 436.)

NOTE F, PAGE 171.

Au chancelier du Roy, pour lors legat en France.

Antoine Duprat, cardinal-légat, chancelier de France, l'un des ministres favoris de François I^{er}, né le 11 janvier 1463, mort le 9 juillet 1535. Il avait été nommé chancelier le 7 janvier 1515, cardinal en 1527 & légat du pape en 1530. Ce qui limite les événements racontés dans cette nouvelle entre les années 1530 & 1535.

NOTE G, PAGE 174.

Et seur Marie Heroet, estimée comme elle meritoit par les vertus que Dieu avoit mis en elle, fut ostée de la dicte abbaye de Gif où elle avoit eu tant de mal, & faicte abbesse par le don du Roy de l'abbaye nommée Gij, près de Montargis.

Gij, dans le Gatinais-Orléanais, diocèse de Sens, parlement de Paris, intendance d'Orléans, élection de Montargis. On y compte cent deux feux. Cette paroisse est à deux lieues & demie sud-est de Montargis. (Expilly, *Dictionnaire géographique*, &c., t. IV, p. 612.)

Gy-lès-Nonains, département du Loiret, petit village sur l'Ouanne, deux lieues & demie est-sud-est de Montargis, cinq cent dix-neuf habitants. (Voyez *Dictionnaire de la France & des Colonies*, &c., par Briand de Verze, &c., 1839, in-8°. Voyez aussi le *Dictionnaire des Postes aux lettres*, &c., 1845, in-4°.)

NOTE H, PAGE 185.

Et la rapporta maître François Olivier, lequel l'obtint pour le pauvre gentil homme, estant iceluy Olivier chancelier d'Alençon, &c., &c.

Nous avions espéré, en faisant quelques recherches dans les registres du Trésor des chartes, aux Archives Impériales, retrouver les lettres de rémission accordées au gentilhomme, l'un des héros de cette nouvelle, mais elles n'y sont pas mentionnées. François Olivier dont parle ici Marguerite est un des magistrats les plus célèbres du xvi^e siècle. Fils de Jacques Olivier premier président au parlement de Paris, il fut successivement conseiller au même parlement, maître des requêtes, chancelier d'Alençon, président au parlement & chancelier de France. On peut voir son éloge page 185 de l'ouvrage de Blanchard : *Eloges de tous les premiers présidens du parlement de Paris, etc.* Paris, 1645, in-fol.

NOTE I, PAGE 203.

En la ville de Paris y avoit ung advocat, &c.

Dans cette nouvelle François I^{er} tout jeune encore joué le principal rôle; la Reine de Navarre le désigne clairement en le nommant *un bien grand prince, le plus beau & de la meilleure grace qui ait esté devant, ne qui je crois fera après, en ce royaume.* Elle dit que lui-même lui a fait le récit de cette aventure, mais en lui défendant de le nommer. Du reste cette aventure a été reproduite par quelques historiens & aussi par des conteurs d'anecdotes qui n'ont pas manqué d'y ajouter plusieurs circonstances d'une certaine gravité. La plus importante est celle-ci, dont un médecin nommé Louis Guyon, fleur de la Nauche, qui florissait à la fin du xvi^e siècle, s'est fait l'interprète : « François I^{er} rechercha la femme d'un avocat de Paris très belle & de très bonne grace, que je ne veux nommer, car il a laissé des enfans pourvus de grands

estats, & qui sont gens de bonne renommée, au quel jamais cette dame ne voulut oncques complaire; ains au contraire le renvoyoit avec beaucoup de rudes paroles, dont le Roi estoit contristé. Ce que connoissans aucuns courtisans & maquereaux royaux, dirent au Roi qu'il la pouvoit prendre d'auctorité & par la puissance de sa royauté. Et de fait l'un d'un d'eux l'alla dire à ceste dame la quelle le dit à son mary. L'avocat voyoit bien qu'il falloit que luy & sa femme vuldassent le royaume; encore auroient ils beaucoup à faire à se sauver, s'ils ne luy obeissoient. Enfin le mari dispense sa femme de s'accomoder à la volonté du Roi; & afin de n'empescher rien en ceste affaire, il fit semblant d'avoir affaire aux champs pour huit ou dix jours. Ce pendant il se tenoit caché dans la ville de Paris frequentant les bourdeaux, cherchant la verole pour la donner à sa femme, afin que le Roi la print d'elle; & trouve incontinent ce qu'il cherchoit & en infecta sa femme, & elle puis après le Roi, lequel la donna à plusieurs autres femmes qu'il entretenoit; & n'en peut jamais bien guerir, car tout le reste de sa vie il fut mal sain, chagrin, fascheux, inaccessible. » (*Diverses Leçons de Loys Guyon, fleur de la Nauche*, Lyon, 1610, in-8°, t. II, p. 109.) Brantôme parle aussi de la maladie honteuse qu'aurait gagnée le Roi à force de galanteries, & dit que ses jours en ont été abrégés; mais il ne désigne aucune femme & ne raconte pas l'histoire de l'avocate. Plusieurs ont pensé que cette femme n'était autre que la *belle Féronnière*, ainsi nommée parce qu'elle était mariée à un avocat de la famille *Le Féron*, dont plusieurs membres ont marqué dans le barreau de Paris. (Voyez *Catalogue de tous les conseillers du Parlement de Paris*, p. 120, 122, 123; Blanchard, *Les présidents au mortier du parlement de Paris*, etc., 1647, in-8°.)

Il faut donc ranger au nombre des anecdotes apocryphes la dernière partie & la plus sale de l'aventure de l'avocat de Paris. Ce qui est vrai Marguerite nous l'a fait connaître; les historiens modernes, même ceux qui se sont montrés les plus défavorables à François I^{er}, n'ont pas

reproduit le fait cité par Louis Guyon. M. Genin, éditeur des *Lettres de Marguerite*, a même publié le post-scriptum d'une lettre du cardinal d'Armagnac qui prouve que moins d'un an avant sa mort le Roi était en parfaite santé. (Voyez *Lettres de Marguerite d'Angoulême, etc.*, 1841, in-8°, p. 473.) Ainsi se trouve réduite à néant l'ignoble accusation d'une maladie honteuse qui aurait hâté la mort de François I^{er}.

NOTE K, PAGE 212.

Il y avoit au temps du Roy Loys douziesme ung jeune seigneur nommé monsieur d'Avannes, &c.

Le personnage dont Marguerite veut parler doit être le quatrième fils d'Alain sire d'Albret, surnommé le Grand. Voici la notice que lui a consacrée le P. Anselme :

« Gabriel d'Albret, seigneur d'Avesnes, vice-roi de Naples, est qualifié seigneur de Lefparre dans une quittance qu'il donna à Antoine Bayard, receveur général des finances en Languedoc, le 1^{er} mars 1486; le Roi Charles VIII lui accorda la charge de sénéchal de Guyenne, par lettres données à Nantes le dernier mars 1490, avant Pâques : il l'y qualifie son cher & amé cousin *Gabriel d'Albret, seigneur d'Avesnes*. Il prend la qualité de conseiller & chambellan du Roi dans des quittances qu'il donna le 24 mai 1496, & 15 octobre 1501; il se trouva à un tournoi à Lyon en 1500, fit son testament le 10 octobre 1503, institua son héritier le cardinal d'Albret, son frère, & mourut sans avoir été marié. » (P. Anselme, *Histoire généalogique, etc.*, t. VI, p. 214.)

NOTE K*, PAGE 249.

Au temps du Roy Louis douziesme estant lors legat d'Avignon ung de la maison d'Amboise, neveu du legat de France nommé Georges.

Georges d'Amboise qui fut légat du saint-siège en France est le même qui sous le nom du cardinal d'Amboise est

célèbre dans notre histoire comme ministre favori de Louis XII. (Voyez la *Vie du cardinal d'Amboise, premier ministre de Louis XII, etc.*, par M. Louis Le Gendre, Rouen, 1724, in-12, 2 vol.) Le légat d'Avignon dont Marguerite veut parler doit être Louis d'Amboise, qui fut le soixante-douzième évêque d'Alby, de 1474 à 1502. Tome I, p. 34 du *Gallia christiana*, on trouve une notice sur ce prélat qui joua un rôle assez important dans les affaires de son temps.

Le récit singulier qui fait le sujet de cette nouvelle n'a pas été imaginé, comme on pourrait le croire, par la Reine de Navarre; il repose sur une tradition populaire dont on retrouve des traces dans plusieurs localités en France. Voici quelques détails à ce sujet recueillis par Millin dans ses *Antiquités nationales* : « On trouvait au milieu de la nef (de l'église collégiale d'Écouis), dans la croisée, une plaque de marbre blanc, sur laquelle on lisait cette épitaphe :

Ci git l'enfant, ci git le père,
Ci git la sœur, ci git le frère,
Ci git la femme & le mari,
Et ne font que deux corps ici.

La tradition est qu'un fils de M^{me} d'Écouis avait eu de sa mère, sans la connaître & sans en être reconnu, une fille nommée Cecile. Il épousa ensuite en Lorraine cette même Cecile qui était auprès de la duchesse de Bar. Ainsi Cecile était fille & sœur de son mari. Ils furent enterrés dans le même tombeau en 1512 à Écouis. » (T. III, f. xxviii, p. 6.) Millin ajoute que ce conte était imprimé sur un petit feuillet que le sacristain distribuait aux curieux qui venaient visiter l'église d'Écouis. Il dit encore que cette même histoire est racontée dans d'autres églises de France; il cite celle d'Alincourt, village entre Amiens & Abbeville, dans laquelle on lit une épitaphe ainsi conçue :

Ci git le fils, ci git la mère,
Ci git la fille avec le père,

Ci git la sœur, ci git le frère,
 Ci git la femme & le mari,
 Et ne font que trois corps ici.

L'auteur du *Treſor des Almanachs* imprimé à Paris en 1731 rapporte les vers qui précèdent & ajoute : « C'est en abrégé l'odieuse aventure d'une mère qui après avoir épousé son fils sans le savoir, en eut une fille qu'elle lui donna en mariage ; & lorsqu'elle reconnut, dans la suite, ses malheurs, elle eut un grand soin d'en cacher toutes les circonstances & ne les révéla qu'à sa mort. »

Gaspard Meturas a inséré cette épitaphe dans son *Hortus Epitaphiorum selectorum*, 1648, in-12. Il dit qu'elle se trouve dans une église de Clermont en Auvergne, & il ajoute : « La clef pour l'ouvrir consiste à dire que cette mère engendra son mari en épousant son propre père, car il s'enfuit de là qu'il était son fils, son frère & son mari, même légitimement, le mariage étant fait avec une juste ignorance de part & d'autre. »

Divers auteurs italiens, anglais & français ont imité cette histoire. On trouve dans l'ouvrage de Dunlop, *the History of Fiction, etc.*, 1816, in-8°, 3 vol., vol. II, p. 462, un détail curieux que nous croyons devoir reproduire : le sujet de la trente-cinquième histoire tragique de Bandello est le même que celui de la comédie de Walpole, intitulée : *la Mère mystérieuse*, & du trentième récit de la Reine de Navarre. Le commencement se trouve aussi dans une Nouvelle de Mafuccio, mais la particularité du mariage n'est que dans Bandello et dans l'Heptaméron. Il est assez difficile de déterminer lequel de ces deux derniers conteurs a copié l'autre. Les Nouvelles de Bandello ont été publiées pour la première fois en 1554, celles de la Reine de Navarre en 1558. Cette princesse, morte en 1549, n'eut aucune connaissance du livre de Bandello, & il n'est pas probable que Bandello ait vu celui de la princesse. Quelque tradition contemporaine aura fourni les éléments de ce récit. Cependant Bandello place le lieu de la scène en Navarre, & dit qu'il avait appris le fait

d'une dame de ce pays. On le trouve encore dans les *Propos de table* de Luther, à l'article de la confession auriculaire, comme s'étant passé à Erfurt; & Julio de Medrano, auteur espagnol du xvi^e siècle, dit qu'on lui a raconté cette histoire dans le Bourbonnais, où on lui a montré la maison des époux innocemment coupables, ainsi que l'épithaphe (celle en quatre vers que nous avons citée plus haut). Voici encore d'autres indications recueillies par M. Hubaud, page 2 de sa *Differtation sur le Recueil des Contes & Nouvelles de la Reine de Navarre, autrement dit : l'Haptaméron, etc.*; Marseille, 1850, in-8°.

« Cette nouvelle, imitée en italien par Matteo Bandello, en espagnol par Juan Perez de Montalvan, en latin par D. Othon Melandre, a fourni à Desfontaines la matière d'un roman intitulé : *l'Inceste innocent, histoire véritable*, Paris, Quinet, 1644, in-8°. Elle est rapportée sommairement dans le grand roman d'Amadis de Gaule. Un écrivain moderne en a tiré le roman *le Criminel sans le savoir, roman historique & poétique*; Amsterdam & Paris, 1783, in-12 de 171 pages. Un pareil sujet a été traité par trois auteurs italiens, qui sont Mafuccio de Solerac, Novellino, in Ginevra 1765, 2 vol. in-8, Novella xxiii. — Giovanni Brevio, rime & prose vulgari, &c., Roma, 1545, in-8°, Novella iv. — Tommaso Grappulo (ou Grappolino), *Il convito Borghefiano*, Londri, 1800, in-8°, Novella vii.

NOTE L, PAGE 254.

La donna à la Royne de Navarre nommée Catherine.

La Reine de Navarre dont veut parler Marguerite est Catherine, sœur de Gaston Phébus, mariée le 14 juin 1484 à Jean d'Albret, célèbre par les démêlés qu'elle eut au sujet de la possession de son royaume de Navarre, dont elle finit par être expulsée, ainsi que son mari, dans le cours de l'année 1516. Elle disoit à son mari, quand il se fut retiré devant l'armée espagnole triomphante :

Si nous fussions nés vous Catherine & moi D. Jean, nous n'eussions pas perdu la Navarre. On peut voir, au sujet de cette princesse, Olhagaray, *Histoire de Foix, Bearn & Navarre, &c.*; Paris, 1609, in-4°, p. 420-23 & suivantes; & *l'Art de vérifier les dates*, 3 vol. in-fol., t. I, page 764.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

DES NOUVELLES

DE LA QUATRIÈME JOURNÉE.

—00—

NOTE A, PAGE 264.

Aux terres sujettes à l'Empereur Maximilien d'Autriche.

Bien qu'il soit dit à la fin du prologue de la quatrième Journée que cette Nouvelle a été racontée par M. de Saint-Vincent, ambassadeur de l'Empereur Charles-Quint, comme un fait arrivé récemment, il est certain qu'on trouve dans nos vieux conteurs un récit tout à fait pareil. Nous nous contenterons de citer un fabliau de Rutebeuf intitulé *Frère Denise* (*Œuvres de Rutebeuf*, t. I, p. 260, 2 vol. in-8°; *Fabliaux de Legrand d'Aussy*, vol. IV, p. 383). Le N° LX des *Cent Nouvelles nouvelles* a aussi quelque analogie avec cette aventure. Le récit de la Reine de Navarre a été reproduit par Henry Estienne dans son *Apologie pour Herodote*, t. I, p. 499 de l'édition de 1735; par *l'Etoile*, journal du règne de Henri III, année 1577, & par le conteur italien Malespini, *Ducento Novelle*, N° 75.

NOTE B, PAGE 272.

Le Roy Charles huitiesme de ce nom envoya en Allemagne ung gentil homme nommé Bernage sieur de Siyray près Amboise.

Bernage ou mieux Vernaiges, comme on le voit dans quelques manuscrits de l'*Heptaméron*, était écuyer d'écurie de Charles VIII en 1495, & recevait en cette qualité trois cents livres de gages par année (*Histoire de Charles VIII*, par Godefroy, p. 705). La terre de Civrav, située sur les

bords du Cher, à quelques centaines de pas du célèbre château de Chenonceaux, relevait de la seigneurie d'Amboise. Le 1^{er} juillet 1482 elle appartenait à Jean Gouffart, écuyer, ainsi qu'il résulte d'un hommage rendu par celui-ci, qui se trouve aux Archives Impériales, cote 3801, sect. Doman.

NOTE C, PAGE 278.

Envoya son peintre nommé Jehan de Paris pour luy rapporter ceste dame au vis.

Le peintre à qui Charles VIII confia le soin de lui rapporter le portrait de la jeune dame allemande si rudement châtiée de sa fuite, est un des artistes français les plus remarquables de la fin du xv^e siècle; il se nommait *Jean Perreal, dit de Paris*. Il y a quelques années on savait à peine le nom de cet artiste qui fut si fameux sous Charles VIII & Louis XII; mais grâce aux recherches nombreuses faites dans nos bibliothèques & nos archives par de zélés antiquaires, on connaît maintenant plusieurs circonstances importantes de la vie de Jean Perreal, & surtout plusieurs de ses travaux. Dans le tome 1^{er} de son ouvrage sur *la Renaissance des arts à la cour de France*, un de nos confrères de la Société des Bibliophiles, M. le comte Léon de La Borde, a consacré un article assez étendu à Jean Perreal; nous en reproduirons ici les principaux traits:

« Jean de Paris était, à la fin de 1496, un peintre connu dans la ville de Lyon; nul doute que son talent goûté par Charles VIII, plus tard par Louis XII & François I^{er}, fut la cause de la faveur qui tout d'abord l'éleva & aux fonctions de peintre ordinaire du Roi & au titre de valet de chambre. Il est porté sur l'état des officiers du Roi pour l'année commençant le 1^{er} octobre 1498 & finissant le 30 novembre 1499, pour la somme de deux cent quarante livres, & dans un compte des *écuries* de l'année 1508, il est porté pour dix livres pour la dépense de son cheval pendant les mois de juin & de juillet. En 1509 il recevait cent soulds par mois pour le même motif. »

M. de La Borde cite divers documents d'après lesquels Jean de Paris fut chargé en 1509 de diriger les travaux de peinture de la pompe funèbre du duc Philibert de Savoie, dont il avait fait un portrait. En 1514 il est envoyé en Angleterre à l'occasion du mariage de Louis XII avec la sœur de Henri VIII, & en 1515 c'est à lui que fut confiée la peinture des décorations funèbres de Louis XII.

Jean Le Maire de Belges a fait un pompeux éloge de Perreal dans son ouvrage moitié en vers, moitié en prose, intitulé *la Legende des Venitiens ou autrement leur Cronique abrégée, &c.* : « De vostre bon amy & mon singulier patron & bienfaicteur, nostre second Zeuxis ou Appelles en paincture, maistre Jehan Perreal de Paris painctre & varlet de chambre ordinaire du Roy, la louenge est perpetuelle & non terminable; car de sa main mercurialle il a satisfait par grant industrie à la curiosité de son office, & à la recreation des yeulx de la très chrestienne majesté, en peignant & representant à la propre existence tant artificielle comme naturelle, dont il surpasse aujourd'hui tous les citramontains, les citez, villes, chasteaux de la conqueste, & l'assiette d'iceulx, la volubilité des fleuves, l'inequalité des montaignes, la planure du territoire, l'ordre & le desordre de la bataille, l'horreur des gifans & occision sanguinolente, la miserabileté des mutilez nagans entre mort & vie, l'effroy des fuyans, l'ardeur & impetuosité des vainqueurs & l'exaltation & hilarité des triomphans. Et se les ymaiges & painctures sont muettes il les fera parler, ou par la sienne propre langue bien exprimant & suaviloquente, parquoy à son prochain retour nous envoyant ses belles oeuvres & escoutant sa vive voix ferons accroire à nous mesmes avoir esté presens à tout... Car si doint Dieu que avec la haultesse regalle le dit maistre Jehan de Paris vostre bon amy, soit icy de retour bien brief affin que je l'honnoure & conjouyffe avecques ce noble docteur physicien lyonnois très scientifique messire Symphorien Champier, qui l'a tiré hors des maschoires de la mort, esquelles s'estoit engouffré par trop grant labeur abstinence & vigilance. Doncques en espoir de les reveoir

tous deux ainsi que je desiré, je clorrai icy le pas, me recommandant humblement à vostre seigneurie. A Lyon, le douziesme jour d'aoust mil cinq cens & neuf. »

Jean Le Maire, dans son *Temple d'Honneur & de Vertu*, ouvrage composé en 1504 à l'occasion de la mort du duc Pierre de Bourbon, dit « qu'il l'a écrit par l'impulsion exhortatoire de Jehan de Paris peintre du Roy, qui par le benefice de sa main heureuse a merité envers les rois & princes estre estimé un second Appelles. »

Geofroy Tory, imprimeur & libraire de Paris justement renommé, publia en 1529 un ouvrage aussi curieux que singulier, dans lequel il essaya de réduire les lettres de l'alphabet aux proportions du corps humain. Il s'adressait aux habiles de son temps pour avoir des dessins. Jehan Perreal lui donna ceux de l' *l* & du *k*, ainsi qu'il nous l'apprend au folio XLVI, v^e de son livre : « Comme il peut estre facilement entendu en la sequente figure que j'ai faicte, après celle que ung myen seigneur & bon amy Jean Perreal, autrement dict Jehan de Paris, valet de chambre & excellent peintre des Roys Charles huitiesme, Loys douziesme & François I^{er} de ce nom, m'a communiquée & baillée moult bien pourtraicte de sa main. » (*L'Art & science de la vraye proportion des lettres Attiques, ou Antiques, autrement dictes Romaines, selon le corps & visage humain, &c.*; 1549, in-8°.)

Clément Marot a consacré le xxv^e de ses Rondeaux à célébrer la mémoire de *Claude Perreal peintre lyonnais*. Malgré la différence du prénom, M. Léon de La Borde n'hésite pas à reconnaître notre artiste dont le gentil poète a dit :

En grand regret si pitié vous remord
Pleurez l'ami Perréal qui est mort.
Et vous ses sœurs dont maint beau tableau fort
Peindre vous faut pleurantes son grief fort.

NOTE D, PAGE 281.

Le comte Charles d'Angoulême père du Roy François.

Nous avons eu l'occasion, au commencement de la notice sur Louise de Savoie (t. I, p. ij), de parler de Charles d'Angoulême & de la bonne éducation que le bien heureux comte Jean son père lui avait donnée. On voit par le récit de cette Nouvelle, qui ne paraît que trop réelle, que le père de Marguerite avait profité des leçons de ses maîtres.

NOTE E, PAGE 288.

Il y a un villaige entre Nyort & Fors nommé Grip.

Fors, & non pas Rochefort comme le dit M. Paul Lacroix (*Bibliophile Jacob*, p. 272 de son édition de *l'Ileptaméron*), petit village du Poitou, à deux lieues & demie de Niort. C'était une seigneurie que Catherine de Vivonne, fille d'Artus de Vivonne & de Nicolas, vivant en 1476, apporta à Jacques Pouffart, chevalier. Jacques Pouffart signa au contrat de mariage de la Reine de Navarre, sous le nom de : le seigneur de Fors, bailli du Berry. Marguerite parle plusieurs fois de lui dans ses lettres. (Voy. *Lettres de Marguerite d'Angoulême, &c.*, p. 243, 244, 258, 259, 332.)

NOTE F, PAGE 307.

... ung president dont je ne dirai le nom, mais il n'estoyt pas françois.

Dans un dictionnaire manuscrit des *Beautés & choses curieuses du Dauphiné*, on lit : « Dans la rue des Clercs, à Grenoble, on voyait autrefois sur le portail de la maison de Nicolas Prunier de Saint-André, président au parlement de Grenoble, un écusson de pierre soutenu par un ange & portant pour armoiries d'or à un lion de gueule; ces armes étaient celles de la famille *Carles* éteinte au xv^e siècle. L'ange qui supportait l'écusson tenait l'index

d'une de ses mains contre sa bouche d'un air mystérieux & comme indiquant qu'il faut savoir se taire. Geoffroy Carles, président unique au parlement de Grenoble en 1505, l'avait fait mettre sur cette maison qui lui appartenait. Cet homme fut en effet dissimuler assez longtemps avant que de trouver l'occasion de se venger de l'infidélité de sa femme, en la faisant noyer par la mule qu'elle montait, au passage d'un torrent. Il avait commandé à dessein qu'on laissât la mule plusieurs jours sans boire. Cette aventure, imprimée en plusieurs endroits, a fait le sujet d'une des nouvelles de ce temps; mais dans ce conte on n'y nomme pas les personnages. Geoffroy étoit si savant dans la langue latine & dans les humanités que la Reine Anne de Bretagne, femme de Louis XII, le choisit pour enseigner cette langue & les belles-lettres à Renée sa fille, qui fut depuis duchesse de Ferrare. Ce même Geoffroy Carles fut fait chevalier d'armes & de lois par Louis XII en 1509. » Dans les années 1501 & 1502 Geoffroy Carles avait été ambassadeur de Louis XII auprès de l'Empereur Maximilien. Il est à croire que c'est bien de ce personnage que Marguerite a voulu parler. Seulement les conteurs du temps n'étaient pas d'accord sur la manière dont le président avait puni sa femme infidèle. La XLVII^e des Cent Nouvelles nouvelles contient le récit de cette aventure sous le titre des *Deux mules noyées*. Depuis le XVI^e siècle les deux versions ont été plusieurs fois imitées; on peut voir :

Bonaventure Desperiers : *Contes, Nouvelles & joyeux Devis*, t. III, p. 109, Nouvelle XCII^e; — *Les Heures de recreations & Après dîners de Louis Guicciardin, &c.*, in-32, p. 28.

G. Giraldi Cinthio : *Hecatomithi ovvero cento Novelle, &c.*; Dec. III, Nov. VI.

Malepini : *Ducento Novelle, &c.*, part. II, Nov. XVI; — *Les joyeuses Aventures & Recreations, &c.*, p. 83, Dev. XXXIII.

Shirley : *Lovè's Cruelty comedy*. (Dunlop, *History of the Fiction*, t. II, p. 491.)

NOTE G, PAGE 316.

Il y avoit une dame en la maison de Loue.

Le sujet de cette Nouvelle est le même que celui de l'histoire de la dame de Langalier racontée par le seigneur de Latour-Landry à ses filles, dans le livre qu'il a consacré à leur éducation. (Voyez Paulin Paris : les *Manuscripts français de la Bibliothèque du Roi, leur histoire, &c.* ; t. V, p. 73. Voyez aussi notre volume I^{er} des *Femmes célèbres de l'ancienne France*, p. 356 de l'édition in-18.)

Dans les éditions différentes de l'*Heptaméron* le nom de la dame ne se trouve pas, mais tous les manuscrits désignent la dame de Loue. Serait-ce Philippe de Beaumont Bressuire, femme de Pierre de Laval, chevalier, seigneur de Loue, Benais, etc., morte en 1525, après cinquante années de mariage, dont sont issus cinq enfants ? ou bien sa belle-fille, Françoise de Maillé, mariée vers 1500 avec Gilles de Laval & de Loue ? (Voyez Duchesne, *Histoire de la maison de Montmorency, &c.*)

NOTE H, PAGE 320.

Battre très bien sa femme, la faire coucher en la couchette & celle qu'il aimeroit au grand lit.

Pour bien comprendre cette phrase, il faut savoir que dans toutes les chambres à coucher bien meublées d'autrefois, outre un grand lit destiné aux chefs de famille, il se trouvait un lit de dimension beaucoup moindre réservé au serviteur de confiance qui couchait presque toujours dans la chambre du maître. On peut voir dans les *Intérieurs* dessinés & gravés par Abraham Bosse, au xvii^e siècle, la représentation de ces petits lits ou *couchettes*.

NOTE I, PAGE 323.

En la ville de Tours y avoit une bourgeoise belle & honneste.

Une histoire toute pareille est racontée par l'auteur du *Menagier de Paris*, t. 1^{er}, p. 237 de l'édition donnée en 1847 par la Société des Bibliophiles français, etc., in-8°. Le conteur Morlini l'a insérée dans son *Recueil de Nouvelles*, n° LXXII. Voyez Morlini (Heronymi), *Novella* (LXXX), *Fabula* (20), & *Comedia*, Neapoli, &c., 1520, in-4°, & la réimpression de Caron. Érasme la raconte aussi dans son *Dialogue sur le mariage; Colloques, &c.*, traduits par Gueudeville, Leyde, 1720, 6 vol. in-18, t. 1^{er}, p. 87.

NOTE K, PAGE 328.

Ung seigneur de Grignaulx qui estoit chevalier d'honneur à la Roynie de France Anne, duchesse de Bretagne.

Le héros de cette Nouvelle est Jean de Talleyrand, chevalier, seigneur de Grignols & Fouquerolles, prince de Chalais, vicomte de Fronsac, maire & capitaine de Bordeaux, chambellan de Charles VIII, premier maître d'hôtel & chevalier d'honneur des Reines Anne de Bretagne & Marie d'Angleterre. Il avait épousé Marguerite de La Tour, fille d'Anne de La Tour, vicomte de Turenne, & de Marie de Beaufort; il en eut plusieurs enfants. Sa grand'mère du côté paternel était Marie de Brabant. Ce fut sans doute sa grand'mère du côté maternel qui avait pour prénom *Brenigue* ou mieux *Benigne*.

Ce seigneur de Grignaulx était non-seulement d'une grande instruction, mais d'un esprit subtil & facétieux. Brantôme a parlé de lui plusieurs fois dans l'article long & curieux qu'il a consacré à la Reine Anne de Bretagne. Il raconte que cette princesse ayant voulu dire quelques mots d'espagnol à l'ambassadeur de l'Empereur, s'adressa pour en savoir au seigneur de Grignaulx qui parlait cette langue. Celui-ci apprit à la Reine *quelque petite salaudrie en riant*, dit Brantôme; mais il eut soin d'en instruire Louis XII, que cette hardiesse fit beaucoup rire, & qui eut soin de dire à la Reine de ne pas faire usage de son espagnol, & de ne prononcer jamais de pareils mots. Mais le chevalier d'honneur dut s'absenter pour quelques jours

afin d'éviter la colère de la Reine qui eut grand peine à lui pardonner. (Brantôme, *Dames illustres*, t. V, p. 9 des *Œuvres complètes*.)

Ce fut aussi le seigneur de Grignaulx qui prévint Louïse de Savoie de la cour trop assidue que son fils le comte d'Angoulême (depuis François I^{er}) faisait à la Reine de France Marie d'Angleterre. La princesse craignant avec raison que les suites d'un pareil amour ne fussent fatales à l'avenir de son fils, parvint à l'en dissuader. (Voir Brantôme, *Dames illustres*, p. 337.)

NOTE L, PAGE 332.

Ce seigneur pere de Rolandine qui s'appelloyt le comte de Joffebelin.

Voici en quels termes le P. Anselme, dans l'*Histoire généalogique de la maison de France*, &c., t. IV, p. 57, parle de ce seigneur père de Rolandine, que nous avons dit plus haut être Jean II, vicomte de Rohan. (Voyez Note A de la troisième Journée.)

« Jean II^e du nom, vicomte de Rohan, comte de Porhoet, de Léon & de la Garnache, étoit en 1460 à Concarneau pour s'opposer aux Anglois qui menaçoient de faire une descente sur les côtes de Bretagne. Il quitta en 1470 le service du duc de Bretagne pour s'attacher au Roi Louis XI, qui lui donna huit mille livres de pension, & promit d'en donner quatre mille à sa femme quand elle le seroit venu joindre. Il jouissoit de six mille livres de pension du Roi en 1473, dont il donna quittance de trois mille livres pour parfait paiement depuis le 1^{er} octobre jusqu'au dernier février de la même année, à Jean Raguier, receveur général des finances en Normandie; elle est scellée de son sceau, *panché chargé de sept macles*, supports: deux lions surmontez d'un casque, cimier: un aigle issant. Il donna, le 24 mars 1475, une autre quittance de six mille livres pour sa pension à Antoine Bayart, receveur général des finances en Languedoc, scellée du même sceau que la

II.

GG 1

précédente, & pour légende : *Scel : Jehan : vicomte : de : Rohan : Le : on : conte : de : Porhoet*. Fut un des seigneurs bretons qui ratifièrent le traité de Senlis en 1475; eut différend pour la préséance aux états de Rennes en 1476 avec le comte de Laval; fut exempté de l'arrière-ban convoqué par le Roi en 1478; arrêté prisonnier au mois de novembre de l'année suivante par l'ordre du duc de Bretagne, pour le meurtre du seigneur de Keradreux, n'en sortit qu'au mois de février 1484, qu'il quitta la Bretagne, passa en France, de là en Lorraine où il demeura jusqu'au mois de septembre suivant, pour éviter la fureur violente de Landais & laisser calmer la colère du duc, & se joignit aux rebelles. *Isabeau*, sa belle-mère, veuve de François I^{er} duc de Bretagne, le nomma l'un des exécuteurs de son testament fait à Vannes le 13 octobre 1485. Il se ligua en 1487 avec plusieurs barons pour chasser le chancelier de Bretagne & les étrangers qui gouvernoient le duc; attira dans son parti les villes de Lannion & de Treguier, & fit lever le siège de Moncontour aux troupes du duc; avant le 5 juillet de la même année; il fit sa paix, & demanda pardon au duc le 26 mars 1488, dont il quitta le service peu après; combattit pour le Roi à la bataille de Saint-Aubin du Cormier à la tête de cent lances; le 27 juillet suivant prit la ville de Dinan; envoya le 20 septembre sommer les habitants de Guingamp, &c. Charles VIII l'établit son lieutenant général en Basse-Bretagne, par lettres du 1^{er} septembre 1491, & le nomma l'un des commissaires des États convoquez à Vannes le 27 octobre de la même année pour le 8 novembre suivant. Il se trouva encore le premier des commissaires nommez par le Roi Louis XII pour les États convoquez en la même ville le 25 octobre 1501. Fut présent, en 1507, à la ratification du traité de mariage de Claude de France avec François d'Orléans, duc de Valois, comte d'Angoulême, depuis François premier du nom, & mourut en 1516. “ (Page 57.)

Jean II était fils de Marie de Lorraine, seconde femme d'Alain IX, vicomte de Rohan, qui de sa première femme,

Marguerite de Bretagne, avait eu plusieurs filles richement établies; mais de son union avec Marie de Lorraine, il n'aurait eu que Jean II & une fille, Catherine de Rohan, morte sans avoir été mariée, disent les auteurs de l'*Histoire généalogique de la maison de France*, &c. (T. IV, p. 57.) Tous ces détails s'accordent parfaitement avec le récit de la Reine de Navarre; seulement elle attribue au comte de Joffebelin des sœurs mariées & d'autres religieuses en outre de celle qu'il retint prisonnière. Catherine de Rohan est donc l'héroïne de notre Nouvelle, & le meurtre du comte de Keradieux à cause duquel le vicomte de Rohan fut mis en prison est sans doute celui dont parle Marguerite. Quant au nom de comte de *Joffebelin* donné par tous les manuscrits au vicomte Jean de Rohan, en voici l'explication : *Joffelin*, petite ville du Morbihan, faisait partie des propriétés du vicomte. Voilà pourquoi Marguerite lui a donné ce titre, en altérant un peu l'orthographe du mot. Dans le manuscrit de Thou (N^o 7576.^{3.3.}, *Bibl. nat.*) une main postérieure a rétabli le nom de *Joffelin*.



NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

DES NOUVELLES

DE LA CINQUIÈME JOURNÉE.

-00-

NOTE A, PAGE 347.

L'année que Madame Marguerite d'Autriche vint à Cambray, &c.

C'est au mois de juin de l'année 1529 que Marguerite d'Autriche vint à Cambray, afin de traiter de la paix au nom de son frère Charles-Quint avec Louise de Savoye qui avait reçu les pleins pouvoirs de son fils. Louise avait aussi avec elle Marguerite Reine de Navarre. Ce qui fit donner à la paix qui fut faite à la suite de ces conférences le nom de *Paix des Dames*. On peut consulter au sujet de cette paix *Notice sur les principales fêtes & cérémonies publiques qui ont eu lieu à Cambray depuis le x^e siècle jusqu'à nos jours*, par M. Leglay, in-4°, Cambray 1827.

NOTE B, PAGE 354.

En une des meilleures villes de Touraine demouroit ung seigneur de grande & bonne maison.

Il est facile de reconnaître dans le *seigneur de grande & bonne maison* le Roi François I^{er}. Marguerite dans une Nouvelle précédente (voyez plus haut N° xxv) l'a déjà nommé ainsi. La ville de Touraine est Amboise où Louise de Savoye demeurait avec ses enfans & dont Louis XII avait mis à sa disposition le château afin de les rapprocher de la cour fixée alors à Blois.

NOTE C, PAGE 371.

En ung très beau chasteau demoroit une grande princesse & de grande auctorité; & avoyt en sa compaignie une damoysele nommée Jambicque.

Brantôme a donné au n^r Discours (p. 210, t. VII des *Œuvres complètes*) des *Dames galantes*, l'analyse détaillée, & dans un style très-vif, de cette Nouvelle de la Reine de Navarre. Voici un passage de cette analyse d'autant plus piquant qu'il nous révèle le nom d'un des personnages mis en scène : « Mais après avoir le tout descouvert il ne devoit rien dire. Mais quoy ! ce dira quelqu'un, l'amitié & l'amour n'est point bien parfaite, si on ne la declare & du cœur & de la bouche; & pour ce, ce gentil homme la lui vouloit faire bien entendre, mais il n'y gagna rien, car il y perdit tout. Aussi qui eust cogneu l'humeur de ce gentil homme il sera pour excusé, car il n'estoit si froid ny discret pour jouer ce jeu & se masquer d'une telle discretion; & à ce que j'ay ouy dire à ma mere qui estoit à la Royne de Navarre, & qui en sçavoit quelques secrets de ses Nouvelles, & qu'elle en estoit l'une des devisantes, c'estoit feu mon oncle de La Chastaigneraye qui estoit brusq, prompt & un peu volage. » Ce seigneur de La Chastaigneraye est le même qui eut ce duel fameux avec le sire de Jarnac où il fut tué d'un coup d'épée connu sous le nom de *coup de Jarnac*. Brantôme, dans son analyse, nous dit que c'était une *grande dame*, mais il ne la nomme pas.

NOTE D, PAGE 381.

Voici la Nouvelle que Cl. Gruget a substituée à celle qui se trouve dans tous les manuscrits :

« En la ville de Paris y avoit deux citoyens de mediocre estat, l'un politic, & l'autre marchand de draps de foye : lesquels de toute ancienneté se portoient fort bonne

affection, & se hantoient familièrement. Au moyen de quoy le fils du politic, nommé Jaques, jeune homme, assez mettable en bonne compagnie, frequentoit souvent, sous la faveur de son pere, au logis du marchand : mais c'estoit à cause d'une belle fille qu'il aimoit, nommée Françoisse. Et feit Jaques si bien ses menées envers Françoisse qu'il cogneut qu'elle n'estoit moins aimante qu'aimée. Mais sur ces entrefaictes, se dressa le camp de Provence contre la descente de Charles d'Autriche : & fut force à Jaques de s'uyvre le camp, pour l'estat auquel il estoit appellé. Durant lequel camp, & dès le commencement, son pere alla de vie à trespas : dont la nouvelle luy apporta double ennuy, l'un, pour la perte de son pere, l'autre pour l'incommodité de recevoir si souvent sa bien aimée, comme il esperoit à son retour. Toutesfois avecques le temps l'un fut oublié, & l'autre s'augmenta ; car comme la mort est chose naturelle, principalement au pere plustost qu'aux enfans, aussi la tristesse s'en escoule peu à peu. Mais l'amour, au lieu de nous apporter mort, nous rapporte vie, en nous communiquant la propagation des enfans, qui nous rendent immortels : & cela est une des principales causes, d'augmenter noz desirs. Jaques donc, estant de retour à Paris, n'avoit autre soing ny pensement que de se remettre au train de la frequentation vulgaire du marchand, pour, sous ombre de pure amitié, faire trafic de sa plus chere marchandise. D'autre part Françoisse, pendant son absence, avoit esté fort sollicitée d'ailleurs, tant à cause de sa beauté que de son bon esprit : & aussi qu'elle estoit, long temps y avoit, mariable, combien que le pere ne s'en mist pas fort en son devoir, fust ou pour son avarice, ou par trop grand desir de la bien colloquer, comme fille unique. Ce qui ne faisoit rien à l'honneur de la fille : pource que les personnes de maintenant se scandalisent beaucoup plustost que l'occasion ne leur en est donnée, & principalement quand c'est en quelque point qui touche la pudicité de belle fille ou femme. Cela fut cause que le pere ne feit point le sourd ny l'aveugle au vulgaire caquet, & ne voulut

ressembler beaucoup d'autres qui, au lieu de censurer les vices, semblent y provoquer leurs femmes & enfans : car il la tenoit de si court que ceux mesmes qui n'y tendoient que sous voile de mariage, n'avoient point ce moyen de la veoir que bien peu, encores estoit ce tousjours avecques sa mere. Il ne fault pas demander si cela fut fort aigre à supporter à Jaques, ne pouvant refoudre en son entendement que telle austerité se gardast sans quelque grande occasion, tellement qu'il vacilloit fort entre amour & jalousie. Si est ce qu'il se resolut d'en avoir la raison à quelque peril que ce fust : mais premierement pour cognoistre si elle estoit encores de mesme affection que auparavant, il alla tant & vint qu'un matin à l'église, oyant la messe près d'elle, il apperceut à sa contenance qu'elle n'estoit moins aise de le veoir que luy elle : aussi luy, cognoissant la mere n'estre si severe que le pere, print quelques fois, comme inopinément, la hardiesse, en les voyant aller de leur logis jusques à l'église, de les accoster avecques une familiere & vulgaire reverence, & sans se trop avantager : le tout expressement, & à fin de mieux parvenir à ses attentes. Bref, en approchant le bout de l'an de son pere, il se delibera au changement du dueil de se mettre sur le bon bout, & faire honneur à ses ancestres. Et en tint propos à sa mere, qu'il le trouva bon, desirant fort de le veoir bien marié, pource qu'elle n'avoit pour tous enfans que luy & une fille ja mariée bien & honnestement. Et de faict, comme damoiselle d'honneur qu'elle estoit, luy pouffoit encor le cueur à la vertu par infinité d'exemples d'autres jeunes gens de son aage, qui s'avançoient d'eux mesmes, au moins qui se monstroient dignes du lieu d'où ils estoient descenduz. Ne restoit plus que d'adviser où ils seourniroient. Mais la mere dist : Je suis d'avis, Jaques, d'aller chez le compere sire Pierre (c'estoit le pere de François); il est de noz amis : il ne nous voudroit pas tromper. Sa mere le chatouilloit bien où il se demangeoit ; neantmoins il tint bon, disant : Nous en prendrons là où nous trouverons nostre meilleur & à meilleur marché. Toutesfois (dit-il) à cause de la

cognoissance de feu mon pere, je suis bien content que nous y allions premier qu'ailleurs. Ainsi fut prins le complot, pour un matin, que la mere & le fils allerent veoir le sire Pierre, qui les recueillit fort bien, comme vous sçavez que les marchans ne manquent point de telles drogues. Si feirent desployer grandes quantitez de draps de foye de toutes sortes, & choisirent ce qui leur en falloit. Mais ils ne peurent tomber d'accord : ce que Jaques faisoit à propos, pource qu'il ne voyoit point la mere de s'amie : & fallut à la fin qu'ils s'en allaissent sans rien faire voir ailleurs quel il y faisoit. Mais Jaques n'y trouvoit rien si beau que chez s'amie : où ils retournerent quelque temps après. Lors s'y trouva la dame, qui leur feit le meilleur recueil du monde. Et après les menées qui se font en telles boutiques, la femme du sire Pierre, tenant encor plus roide que son mary, Jaques luy dist : Et dea, madame, vous estes bien rigoureuse. Voila, que c'est : Nous avons perdu nostre pere, on ne nous cognoist plus. Et feit semblant de plorer, & de s'effuyer les yeux, pour la souvenance paternelle ; mais c'estoit à fin de faire sa menée. La bonne femme vefve mere de Jaques, y allant à la bonne foy, dist aussi : Depuis sa mort, nous ne nous sommes plus frequentez que si jamais ne nous fussions veuz. Voila le compte que l'on tient des pauvres femmes vefves. Alors se racointerent elles de nouvelles careffes, se promettans de se revisiter plus souvent que jamais. Et comme ils estoient en ces termes, vindrent d'autres marchans que le maistre mena luy mesme en son arriere boutique. Et le jeune homme, voyant son apoint, dist à sa mere : Mais, ma damoiselle, j'ay veu que ma dame venoit bien souvent, les festes, visiter les saincts lieux qui sont en noz quartiers, & principalement les religions. Si quelques fois elle daignoit, en passant, prendre son vin, elle nous seroit plaisir & honneur. La marchande, qui n'y pensoit en nul mal, luy respondit, qu'il y avoit plus de quinze jours qu'elle avoit delibéré d'y faire un voyage. Et que si le prochain dimanche ensuyvant il faisoit beau, elle pourroit bien y aller, qui ne seroit

sans passer par le logis de la damoiselle, & la revisiter. Cette conclusion prise, aussi fut celle du marché des draps de foye, car il ne falloit pas pour quelque peu d'argent laisser fuyr si belle occasion. Le complot prins, & la marchandise emportée, Jaques, cognoissant ne pouvoir bien luy seul faire une telle entreprise, fut contrainct se declarer à un sien fidele amy. Si se conseillerent si bien ensemble qu'il ne restoit que l'exécution. Parquoy le dimanche venu, la marchande & sa fille ne faillirent, au retour de leurs devotions, de passer par le logis de la damoiselle vefve, où elles la trouverent avec une sienne voisine, devisans en une gallerie de jardin, & la fille de la vefve qui se promenoit par les allées du jardin avecques Jaques & Olivier. Luy, aussi tost qu'il veid s'amie, se forma en forte qu'il ne changea nullement de contenance. Si alla en ce bon visage recevoir la mere & la fille : & comme c'est l'ordinaire que les vieux cherchent les vieux, ces trois dames s'assemblerent sur un banc qui leur faisoit tourner le dos vers le jardin : dans lequel, peu a peu, les deux amans entrerent, se promenans jusques au lieu où estoient les deux autres. Et ainsi, de compagnie, s'entrecaresserent quelque peu, puis se remirent au promenoir : où le jeune homme compta si bien son piteux cas à Françoisse qu'elle ne pouvoit accorder & si n'osoit refuser ce que son amy demandoit, tellement qu'il cogneut qu'elle estoit bien fort aux alteres. Mais il faut entendre que pendant qu'ils tenoient ces propos, ils passaient & repassoient souvent au long de l'abry où estoient assises les bonnes femmes, à fin de leur oster tout soupçon : parlans, toutesfois, de propos vulgaires & familiers, & quelques fois un peu rageans folastrement parmy le jardin. Et y furent ces bonnes femmes si accoustumées, par l'espace d'une demie heure, qu'à la fin Jaques feit le signe à Olivier, qui joua son personnage envers l'autre fille qu'il tenoit, en forte qu'elle ne s'apperceut point que les deux amans entrerent dans un preau couvert de cerisaye, & bien cloz de hayes de rosiers & de groselliers fort haults : là où ils feirent semblant d'aller abbaire des

amendes à un coing du preau, mais ce fut pour abbatre prunes. Aussi Jaques, au lieu de bailler la cotte verte à s'amie, luy bailla la cotte rouge, en sorte que la couleur luy en vint au visage pour s'estre trouvée surprise un peu plus tost qu'elle ne pensoit. Si eurent ils si habilement cueilly leurs prunes, pour ce qu'elles estoient meures, que Olivier mesme ne le pouvoit croire, n'eust esté qu'il veid la fille tirant la veue contre bas, & montrant visage honteux : qui luy donna marque de la verité, pource qu'auparavant elle alloit la teste levée, sans craindre qu'on veist en l'oeil la veine qui doit estre rouge avoir pris couleur azurée : de quoy Jaques s'apercevant, la remeit en son naturel par remonstrances à ce necessaires. Toutes-fois, en faisant encor deux ou trois tours de jardin, ce ne fut point sans larmes & soupirs, & sans dire maintesfois : Helas ! estoit ce pour cela que vous m'aimiez ? Si je l'eusse pensé ! Mon Dieu, que feray je ? me voila perdue pour toute ma vie. En quelle estime m'aurez vous d'oresnavant ? Je me tiens assurée que vous ne tiendrez plus compte de moy, au moins si vous estes du nombre de ceux qui n'aiment que pour leur plaisir. Helas ! que ne suis je plus tost morte que de tomber en ceste faulx ? Ce n'estoit pas sans verser force larmes qu'elle tenoit ce propos. Mais Jaques la reconforta si bien, avec tant de promesses & sermens, qu'avant qu'ils eussent parfourny trois autres tours de jardin, & qu'il eust fait le signe à son compagnon, ils renirerent encores au preau par un autre chemin, où elle ne sceut si bien faire qu'elle ne receust plus de plaisir à la seconde cotte verte qu'à la premiere : voire & si s'en trouva si bien dès l'heure, qu'ils prindrent deliberation pour adviser comment ils se pourroient reveoir plus souvent & plus à leur aise, en attendant le bon loisir du pere. A quoy leur aida grandement une jeune femme voisine du sire Pierre, qui estoit aucunement parente du jeune homme & bien amie de François. En quoi ils ont continué sans scandale (à ce que je puis entendre) jusques à la consommation du mariage, qui s'est irové bien riche pour une fille de marchand, car elle estoit seule. Vray

est que Jaques a attendu le meilleur du temporel jusques au décès du pere, qui estoit si serrant qu'il luy sembloit que ce qu'il tenoit en une main l'autre luy defrobboit.

Voilà, mes dames, une amitié bien commencée, bien continuée, & mieux finie : car encores que ce soit le commun d'entre vous hommes, de desdaigner une fille ou femme depuis qu'elle vous a esté liberale de ce que vous cherchez le plus en elle, si est ce que ce jeune homme estant poulcé de bonne & sincere amour, & ayant cogneu en s'amie ce que tout mary desire en la fille qu'il espouse, & aussi la cognoissant de bonne lignée & sage, au reste de la faulte que luy mesme avoit commise, ne voulut point adulterer, ny estre cause ailleurs d'un mauvais mariage : en quoy je trouve grandement louable. — Si est ce, dist Oisille, qu'ils sont tous deux dignes de blasme, voire le tiers aussi, qui se faisoit ministre ou du moins adherant à un tel violement. — M'appellez vous cela violement, dist Saffredent, quand les deux parties en sont bien d'accord ? Est il meilleur mariage que cestuy là qui se fait ainsi d'amourettes ? C'est pourquoy on dict en proverbe que les mariages se font au ciel. Mais cela ne s'entend pas des mariages forcez, ny qui se font à pris d'argent, & qui sont tenuz pour très approuvez depuis que le pere & la mere y ont donné consentement. — Vous en direz ce que vous vouldrez, repliqua Oisille, si fault il que nous recognoissions l'obeissance paternelle, & par deffault d'icelle avoir recours aux autres parens. Autrement s'il estoit permis à tous & à toutes de se marier à volonté, quants mariages cornuz trouveroit l'on ? Est il à presupposer qu'un jeune homme & une fille de douze ou quinze ans sçachent ce que leur est propre ? Qui regarderoit bien le contentement de tous les mariages on trouveroit qu'il y en a pour le moins autant de ceux qui se sont faicts par amourettes dont les yssues en sont mauvaises, que de ceux qui ont esté faicts forcement. Pource que les jeunes gens qui ne sçavent ce qui leur est propre, se prennent au premier qu'ils trouvent, sans consideration : puis peu à peu ils descouvrent leurs erreurs, qui les faict entrer en de plus

grandes. Là où, au contraire, la plus part de ceux qui se font forcément, procedent du discours de ceux qui ont plus veu & ont plus de jugement que ceux à qui plus il touche : en sorte que quand ils viennent à sentir le bien qu'ils ne cognoissoient, ils le savourent & embrassent beaucoup plus avidement & de plus grande affection. — Voire, mais vous ne diés pas, ma dame, dist Hircan, que la fille estoit en hault aage, nubile, cognoissant l'iniquité du pere, qui laissoit moisir son pucelage de peur de demoisir ses escuz. Et ne savez vous pas que nature est coquine ? Elle aimoit, elle estoit aimée, elle trouvoit son bien prest, & si se pouvoit souvenir du proverbe que tel refuse qui après muse. Toutes ces choses, avecques la prompte execution du poursuyvant, ne luy donnerent pas loisir de se rebeller. Aussi avez vous oy qu'incontinent après on cogneut bien à sa face qu'il y avoit en elle quelque mutation notable. C'estoit, peut estre, l'ennuy du peu de loisir qu'elle avoit eu pour juger si telle chose estoit bonne ou mauvaise : car elle ne se fait pas grandement tirer l'aureille pour en faire le second essay. — Or de ma part, dist Longarine, je n'y trouverois point d'excuse, si ce n'estoit l'approbation de la foy du jeune homme, qui se gouvernant en homme de bien, ne l'a point abandonnée, ains l'a bien voulue telle qu'il l'avoit faite. En quoy il me semble grandement louable, veu la corruption depravée de la jeunesse du temps present. Non pas que pour cela je vueille excuser la premiere faulte qui l'accuse tacitement, d'un rapt pour le regard de la fille, & de subornation en l'endroit de la mere. — Et point, point, dist Dagoucin ; il n'y a rapt ny subornation : tout s'est fait de pur consentement tant du costé des deux meres, pour ne l'avoir empesché bien qu'elles ayent esté deceues, que du costé de la fille qui s'en est bien trouvée : aussi ne s'en est elle jamais plaincte. — Tout cela n'est proccédé, dist Parlamente, que de la grande bonté & simplicité de la marchande, qui sous tiltre de bonne foy mena sans y penser sa fille à la boucherie. — Mais aux nopces, dist Simontauli : tellement que ceste simplicité ne

fut moins profitable à la fille que dommageable à celle qui se laissoit aisément tromper par son mary. — Puis que vous en sçavez le compte, dist Nomerfide, je vous donne ma voix pour nous le reciter. — Et je n'y feray faulte, dist Simontault, mais que vous promettiez de ne plorer point. Ceux qui disent, mes dames, que vostre malice passe celle des hommes, auroient bien à faire de mettre un tel exemple en avant que celui que maintenant je vous vay racompter, où je pretens non seulement vous declarer la grande malice d'un mary, mais aussi la tres grande simplicité & bonté de sa femme. »

Le seigneur de Sedan. Ce doit être Robert de la Mark, II^e du nom, duc de Bouillon, seigneur de Sedan, Floranges, &c. Il avait épousé en 1491 Catherine de Croye, fille de Philippe de Croye, comte de Chimay. Il eut pour fils le maréchal de Fleuranges, auteur des mémoires qui portent son nom. On trouve, t. VII, p. 167 de l'*Histoire généalogique de la maison de France*, du P. Anselme, une notice détaillée sur le seigneur de Sedan.

NOTE E, PAGE 386.

En la ville de Tours y avoit ung homme de fort subtil & bon esperit lequel estoit tapissier de feu Monsieur d'Orleans, fils du Roy François I^{er}.

A la fin de notre Introduction (t. I^{er}, p. cxxxvij) nous avons eu déjà l'occasion de citer cette Nouvelle ainsi que les premiers vers d'un conte de La Fontaine (liv. II, conte vi) où il reconnaît avoir emprunté à la Reine de Navarre les principales circonstances de son récit. A l'exception d'un opéra comique & d'un ballet de notre grand Opéra, connu sous le nom de *la Servante justifiée*, nous ne voyons pas que nos conteurs français de la fin du xvi^e siècle & du xvii^e, aient imité le petit chef-d'œuvre de la Reine de Navarre.

NOTE F, PAGE 393.

Voici comment Claude Gruget a reproduit cette Nouvelle :

« En la ville d'Angoulefme, où se tenoit souvent le comte Charles pere du Roy François, y avoit ung cordelier, nommé de Valles, homme sçavant & fort grand prescheur, en sorte que les advents il prescha en la ville devant le comte : dont sa reputation augmenta encores d'avantage. Si advint que durant les advents un jeune estourdy de la ville, ayant espousé une assez belle jeune femme, ne laissoit pour cela de courir par tout, autant & plus dissolument que les non mariez. De quoy la jeune femme advertie ne se pouvoit taire, tellement que bien souvent elle en recçoit ses gages plus tost & d'autre façon qu'elle n'eust voulu, & toutesfois elle ne laissoit pour cela de continuer en ses lamentations & quelques fois jusques à injures : parquoy le jeune homme s'irrita, en sorte qu'il la battit à sang & marque : dont elle se print à crier plus que devant : & pareillement ses voisines qui sçavoient l'occasion ne se pouvoient taire, ains crioient publiquement par les rues, disans : Et fy, fy de tels mariz ; au diable, au diable. De bonne rencontre le cordelier de Valles passoit lors par là, qui en entendit le bruit & l'occasion. Il se delibera d'en toucher un mot le lendemain à sa predication, comme il n'y faillit pas : car faisant venir à propos le mariage & l'amitié que nous y devons garder, il le collauda grandement, blasmant les infraçteurs d'iceluy, & faisant comparaison de l'amour conjugale à l'amour paternelle. Et si dist entre autres choses, qu'il y avoit plus de danger & plus grievse punition à un mary de battre sa femme que de battre son pere ou sa mere : Car, dist il, si vous battez vostre pere ou vostre mere, on vous envoyra pour penitence à Rome ; mais si vous battez vostre femme, elle & toutes ses voisines vous envoyront à tous les diables, c'est à dire en enfer. Or regardez quelle difference il y a entre ces deux

penitences : car de Rome on en revient ordinairement ; mais d'enfer, oh, on n'en revient point, *nulla est redemptio*. Depuis cette predication il fut adverty que les femmes faisoient leur Achilles de ce qu'il avoit dict, & que les mariz ne pouvoient plus chevir d'elles : à quoy il s'advisa de mettre ordre, comme à l'inconvenient des femmes. Et pour ce faire, en l'un de ses sermons il accompara les femmes aux diables, disant que ce sont les deux plus grands ennemis de l'homme, & qui le tentent sans cesse, & desquels il ne se peut despestrer, & par especial de la femme : Car, dist il, quant aux diables, en leur montrant la croix, ils s'enfuyent ; & les femmes, tout au rebours, c'est cela qui les apprivoise, qui les faict aller & courir, & qui faict qu'elles donnent à leurs mariz infinité de passions. Mais sçavez vous que vous y ferez, bonnes gens : quand vous verrez que vos femmes vous tourmenteront ainsi sans cesse, comme elles ont accoustumé, desmanchez la croix, & du manche chassez les au loing : vous n'aurez point faict trois ou quatre fois ceste experience vivement que vous ne vous en trouviez bien ; & verrez que tout ainsi que l'on chasse le diable en la vertu de la croix, aussi chasserez vous & ferez taire voz femmes en la vertu du manche de ladiète croix, pourveu qu'elle n'y soit plus attachée.

« Voila une partie des predications de ce venerable de Valles, de la vie duquel je ne vous seray d'autre recit, & pour cause ; mais bien vous diray je quelque bonne mine qu'il feist (car je l'ay congneu) qu'il tenoit beaucoup plus le party des femmes que celuy des hommes. — Si est ce, ma dame, dist Parlamente, qu'il ne le monstra pas à ce dernier sermon donnant instruction aux hommes de les mal traicter. — Or vous n'entendez pas sa ruze, dist Hircan ; aussi n'estes vous pas exercitée à la guerre pour user des stratagemes y requis, entre lesquels cestuy cy est un des plus grands, sçavoir est mettre sedition civile dans le camp de son ennemy : pource que lors il est trop plus aisé à vaincre. Aussi ce maistre moyne cognoissoit bien, que la haine & courroux d'entre le mary & la femme

font le plus souvent cause de faire lâcher la bride à l'honnesteté des femmes, laquelle honnêteté s'esmançant de la garde de la vertu, se trouve plus tost entre les mains des loups, qu'elle ne pense estre égarée. — Quelque chose qu'il en soit, dist Parlamente, je ne pourrois aimer celuy qui auroit mis divorce entre mon mary & moy, mesme-ment jusques à venir à coups, car au battre fault l'amour. Et toutesfois, à ce que j'en ay ouy dire, ils font si bien les chatemites quand ils veulent avoir quelque avantage sur quelqu'une, & font de si attrayante maniere en leurs propos que je croirois bien qu'il y auroit plus de danger de les escouter en secret que de recevoir publiquement des coups d'un mary, qui au reste de cela seroit bon. — A la verité, dist Dagoucin, ils ont tellement descouvert leurs menées de toutes parts que ce n'est point sans cause que l'on les doit craindre, combien qu'à mon opinion la personne qui n'est point soupçonneuse est digne de louange. — Toutesfois, dist Oisille, on doit soupçonner le mal qui est à éviter; car il vault mieux soupçonner le mal qui n'est point, que de tomber par sottement croire en celuy qui est. De ma part je n'ay jamais veu femme trompée pour estre tardive à croire la parole des hommes, mais ouy bien plusieurs pour trop promptement adjouster foy à leur mensonge. Parquoy je dy que le mal qui peut advenir ne se peut jamais trop soupçonner de ceux qui ont charge d'hommes, femmes, villes & estats. Car encores quelque bon guet que l'on face la meschanceté & les trahisons regnent assez; & le pasteur qui n'est vigilant fera tousjours trompé par les fineses du loup. — Si est ce, dist Dagoucin, que la personne soupçonneuse ne peut entretenir un parfaict amy : & assez sont separez pour un soupçon seulement. — Si vous en sçavez quelque exemple, dist Oisille, je vous donne ma voix pour le dire. — J'en sçay un si veritable, dist Dagoucin, que vous prendrez plaisir à l'ouïr. Je vous diray, mes dames, ce qui plus facilement rompt une bonne amitié : c'est quand la feureté de l'amitié commence à donner lieu au soupçon. — Car ainsi que croire l'amy est le plus grand honneur qu'on

luy puisse faire, aussi se douter de luy est le plus grand deshonneur ; pource que par cela on l'estime autre que l'on ne veult qu'il soit ; qui est cause de rompre beaucoup de bonne amitié & rendre les amis ennemis, comme vous verrez par le compte que je vous vay faire.

NOTE G, PAGE 410.

En la cour du Roy Charles je ne dirai pas le quantiesme pour l'honneur de celle dont je veux parler.

L'aventure racontée par Marguerite dans cette Nouvelle est une des plus piquantes de toutes celles qui se trouvent dans l'*Heptaméron*. Il eût été très-curieux de découvrir le nom véritable des personnages mis en scène. Brantôme ne l'a pas fait ; il se contente de dire : « J'ay cogneu une bien grande dame veufve... encore qu'elle fust quasi adorée d'un très grand, si falloit il avoir quelques menus autres serviteurs, afin de ne pas perdre toutes les heures du temps & demeurer en oisiveté, etc. Je m'en rapporte à ceste dame des *Cent Nouvelles de la Reyne de Navarre* qui avoit trois serviteurs au coup, & estoit si habile qu'elle les sçavoit tous trois fort accortement entretenir. » (*Dames galantes*, Disc. iv ; t. VII, p. 396 des *Œuvres complètes*, édition in-8°.) Quant au héros principal, le nom de *Hasfillon* sous lequel il est désigné nous autorise à faire une conjecture. Ne serait-ce pas Jacques de Chastillon, chambellan des Rois Charles VIII & Louis XII, lieutenant des cent gentilshommes du Roi Charles VIII, qui fut tué au siège de Ravenne en 1512. Brantôme lui a consacré le XIX^e Discours de son livre sur *les Capitaines français* : « Il avoit esté, dit-il, l'un des grands favoris & mignons du Roy Charles VIII, & mesme au voyage du royaume de Naples : aussi disoit on lors :

Chastillon, Bourdillon & Bonneval

Gouvernent le sang royal. »

(Brantôme, *Œuvres complètes*, t. II, p. 103.)

Dans un état des cent gentilshommes pensionnaires de

l'hôtel du Roy Charles VIII pour l'année 1490-91, on trouve : « A messire J. Gaucher (de Chastillon), chevalier, Roy d'Ivetot, lieutenant, la somme de quatre cens livres, pour ses gages & entretenement durant la dite année, qui est au feur de trente trois livres, six fols huit deniers par mois. » (*Histoire de Charles VIII*, par Godefroy; 1684, in-fol., p. 611.)

FIN DU TOME DEUXIÈME.

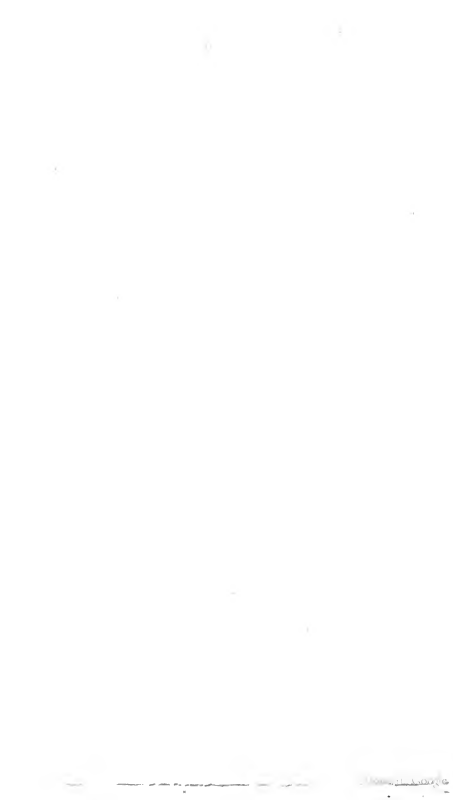


TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DEUXIÈME.

<u>DEUXIÈME JOURNÉE.</u>	<u>Page 1</u>
<u>TROISIÈME JOURNÉE.</u>	<u>123</u>
<u>QUATRIÈME JOURNÉE.</u>	<u>261</u>
<u>CINQUIÈME JOURNÉE.</u>	<u>345</u>
Notes & Éclaircissements des Nouvelles de la Deuxième Journée.	427
Notes & Éclaircissements des Nouvelles de la Troisième Journée.	442
Notes & Éclaircissements des Nouvelles de la Quatrième Journée.	458
Notes & Éclaircissements des Nouvelles de la Cinquième Journée.	469

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Craspelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

99 957487





PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES

QUI SE TROUVENT CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES.

LE MÉNAGIER DE PARIS. Traité de Morale & d'Économie domestique composé vers 1393, par un Parisien, pour l'éducation de sa femme. Paris, 1847. 2 vol. in-8°. 22 fr.

JEUX DE CARTES TAROTS & de Cartes numériques, du xiv^e au xviii^e siècle, représentés en 100 planches, &c. Paris, 1844, in-fol. (100 ex.) — Figures coloriées. 120 fr.
— Figures noires. 72 fr.

L'APPARITION DE JEHAN DE MEIN, ou le Songe du Prieur de Salon par Honoré Bouet, auteur de *l'Arbre des Batailles* (1398). Paris, 1845, 1 volume in-4°, orné de 10 planches (100 ex.). 22 fr.

LES CARROSSES A CINQ SOLS, Omnibus du xvii^e siècle (par M. Monmerqué des Rochais). 1 vol. in-12. 2 fr.

MÉLANGES DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE. Paris, 1850, petit in-8°. 10 fr.

Il ne reste plus que 30 exemplaires de cet ouvrage.

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Valenciennes, 9, près de l'Odéon



